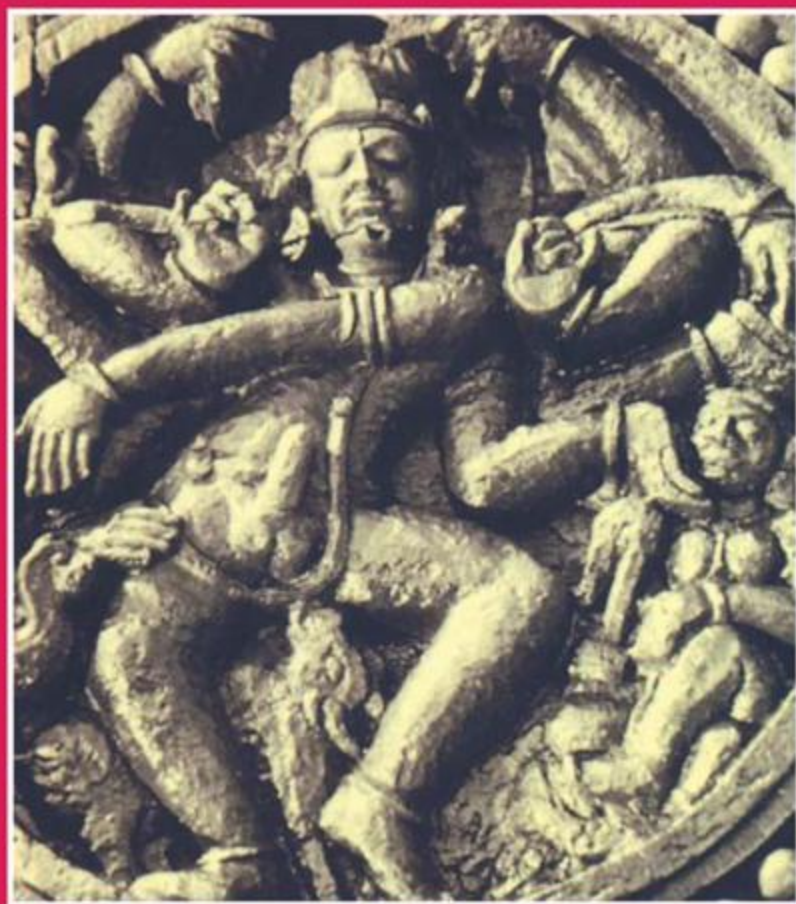


DOCUMENTS SPIRITUELS
ALAIN DANIELÉLOU

SHIVA ET DIONYSOS



FAYARD

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Table des Matières

[Page de Titre](#)

[Table des Matières](#)

[Page de Copyright](#)

[Avant-propos](#)

[Introduction](#)

[I. - Les origines](#)

[LES PROTO-AUSTRALOÏDES](#)

[LES DRAVIDIENS](#)

[LA CIVILISATION DE L'INDUS](#)

[LES ARYENS \(INDO-EUROPÉENS\)](#)

[LES QUATRE RELIGIONS](#)

[LA MYTHOLOGIE](#)

[ORIGINES DU SHIVAÏSME](#)

[LA NAISSANCE DE DIONYSOS](#)

[DIONYSOS DANS LE MONDE ARYAIVISÉ](#)

[LES PURÂNAS](#)

[AGAMAS ET TANTRAS](#)

[TEXTES GRECS ET LATINS](#)

[DOCUMENTS ARCHÉOLOGIQUES](#)

[2. - Aspects et légendes du dieu](#)

[LE SACRIFICE DE DAKSHA](#)

[NOMS ET ASPECTS DU DIEU](#)

[PASHUPATI, SEIGNEUR DES ANIMAUX](#)

[LE GÉNIE DES FORÊTS, LE DIEU LUBRIQUE ET NU](#)

[LE « LINGA », PRINCIPE DE VIE](#)

[L'HERMAPHRODITE \(ARDHANARĪSHVARA\)](#)

[VISHNOU ET APOLLON](#)

[LE DIEU DES HUMBLES](#)

[LE GUÉRISSEUR](#)

[LE SOUVERAIN DES DIRECTIONS DE L'ESPACE](#)

[LE DIEU DE LA MORT](#)

[LES CENDRES ET LE VÊTEMENT COULEUR SAFRAN](#)

3. - La déesse : puissance, amante et mère

[LA DÉESSE](#)

[LES MULTIPLES ASPECTS DE LA DÉESSE](#)

[LA DAME DE LA MONTAGNE](#)

[LA PUISSANCE DU TEMPS](#)

[LA DAME BLANCHE](#)

[SATI \(FIDÉLITÉ\)](#)

[LA MAÎTRESSE DES ANIMAUX](#)

[LE MARIAGE DE SHIVA ET DE PĀRVATĪ](#)

4. - Les fils de la déesse et du dieu

5. - Les compagnons du dieu

[GANAS ET KORYBANTES, LES DÉLINQUANTS DU CIEL](#)

[LES « BHAKTAS » OU BACCHANTS \(PARTICIPANTS\)](#)

[TITANS ET ASURAS](#)

[L'INCENDIE DE TRIPURA](#)

[RAKSHASAS, DÉMONS ET FANTÔMES](#)

[HÉROS ET DEMI-DIEUX](#)

6. - Les formes animales et végétales du dieu et de la déesse

7. - Les lieux sacrés

8. - L'homme dans le monde

Les voies de la connaissance

Tantrisme ou Orgasme

L'érotisme, la sacralisation des actes sexuels

Le sacrifice, la sacralisation de la fonction alimentaire

9. - Rites et pratiques

10. - Le dieu de la Danse et du Théâtre

11. - Vie et société

12. - L'âge moderne

Tableau chronologique

Bibliographie

De la préhistoire à l'avenir

« Tout permet de prédire... la réapparition graduelle de l'esprit dionysiaque dans notre monde contemporain. »

(Friedrich NIETZSCHE.)

« Je crois que l'humanité a besoin de retourner au panthéisme. Il nous faut retrouver le respect et la considération que nous avons originellement envers la dignité du monde naturel et non seulement humain. Nous avons besoin pour nous y aider d'une religion vraie. »

(Arnold TOYNBEE.)

*Photo couverture : Shiva dansant, temple de Mukhteshvara,
Bhuvaneshwar, Orissa, IX^e siècle. (Collection de l'auteur.)*

Avant-propos

Ce livre n'est pas un essai d'histoire des religions. Il reflète une expérience personnelle, celle de la découverte dans l'Inde, ce musée de l'histoire du monde, de la plus fondamentale des religions. Antérieure à l'Hindouisme védique, à la religion grecque, au Zoroastrisme, à Abraham, cette religion première apparaît comme l'aboutissement des efforts de l'homme, depuis ses plus lointaines origines, pour comprendre la nature de la création, sa beauté, sa cruauté, son équilibre et la manière dont il peut s'intégrer dans l'œuvre du Créateur, coopérer avec lui. Naturiste et non point morale, extatique et non point rituelle, cette religion s'efforce de trouver les points de contact entre les divers états d'être et de rechercher leur harmonieuse coopération afin de permettre à chacun de se réaliser sur le plan physique, intellectuel et spirituel et de jouer pleinement son rôle dans la symphonie universelle.

Il m'est apparu peu à peu que tout ce qui me paraissait valable dans les religions ultérieures n'était que des survivances partielles, déformées, parfois dénaturées ou habilement masquées, de cette très ancienne sagesse résumée dans les cultes de Shiva ou de Dionysos selon les lieux, et que cette religion, souvent persécutée et toujours renaissante, restait la plus moderne et semblait correspondre aux besoins les plus profonds de l'homme d'aujourd'hui comme de celui des temps anciens. Ce que l'on a parfois appelé la « Tradition primordiale » ne peut finalement se rattacher qu'à cette filière dont les racines remontent aux premiers âges du monde.

Au cours de sa longue histoire, l'humanité a inévitablement produit des êtres d'une intelligence exceptionnelle. C'est de leur expérience, de leurs intuitions accumulées, que proviennent toutes les cultures, toutes les civilisations, à commencer par les formes du langage qui en sont l'instrument, ainsi que les symboles et les mythes qui expriment les relations de l'homme et du monde invisible des esprits et des dieux.

Les conceptions que le Shivaïsme nous apporte sur la nature du monde matériel et subtil ainsi que ses méthodes, telles que le Yoga, le Sâmkhya

(cosmologie) et le Tantrisme, représentent une connaissance jamais égalée de la nature de l'être humain et du cosmos. La redécouverte du Shivaïsme-Dionysisme devrait permettre un véritable retour aux sources et rétablir un lien presque rompu avec un savoir bien des fois millénaire dont nous sommes les héritiers ignorants et ingrats.

Il ne s'agit pas pour les Occidentaux d'une ouverture exotique. Les sources religieuses de l'Europe sont les mêmes que celles de l'Inde et nous n'en avons perdu la trace qu'à une époque relativement récente. La légende selon laquelle Dionysos avait séjourné en Inde est une allusion à l'identité de son culte avec la religion indienne. La redécouverte, à l'orée du XX^e siècle, de la civilisation crétoise, heureuse et pacifique, et de sa religion, si proche du Shivaïsme, qui apparaît comme la source profonde des civilisations occidentales, peut être considérée comme une prémonition, un retour à ce que Toynbee appelle une vraie religion (« a right religion »).

J'ai vécu plus de vingt ans dans le monde traditionnel hindou, aussi éloigné du monde moderne où j'étais né que si j'avais été transporté par miracle dans l'Egypte des pharaons. Revenu en Occident, j'ai été stupéfait de l'infantilisme des conceptions théologiques, de la sécheresse de ce qu'on appelle religion. J'ai trouvé une humanité désespérée qui se raccroche à l'arbre mourant du Christianisme sans même comprendre pourquoi il meurt. Et, partout, des êtres qui sentent ce vide, qui cherchent à retrouver un équilibre dans un monde visiblement menacé, mais qui ne trouvent pas d'aide. Ils se contentent d'avoir « leur propre religion » ou bien ils sont les faciles victimes d'innombrables faux prophètes, de gourous de bazar, de fausses initiations, de « Yoga de salon », de « méditation transcendante ». Parfois ils cherchent à s'évader dans des communautés de hippies, d'écologistes qui les isolent et ne les mènent à rien, car leur approche est trop restreinte, négative et improvisée. Le retour au Christianisme ou à l'Islam dans des pays qui souffrent des excès du matérialisme, en Pologne, en Iran et ailleurs, sont aussi des expressions de ce besoin. Malheureusement, ces religions dogmatiques et tyranniques ne peuvent leur apporter ce qu'ils cherchent.

Les forces obscures qui semblent régir le monde moderne font preuve de beaucoup d'habileté pour détourner, déformer et annihiler tous les élans des

hommes vers les réalités fondamentales, vers l'ordre divin du monde. Dès qu'un aperçu vers la lumière se fait sentir, il est immédiatement pris en charge par ceux qui ont mission de le dénaturer, de l'exploiter, de transformer le bienfaisant en maléfique.

Il est difficile à l'homme d'atteindre le vrai savoir et la sagesse. Les hommes, disent les Upanishads, font partie du bétail des dieux, et il ne plaît pas aux dieux de perdre des têtes de bétail. C'est pourquoi les dieux mettent des obstacles sur les voix de la connaissance qui pourrait permettre aux hommes de se libérer, d'échapper à l'esclavage, au piège (pâsha) du monde naturel. Les yogis, au cours de leur entraînement, acquièrent des pouvoirs magiques de plus en plus étonnants. Ce sont des tentations qui, s'ils s'y laissent prendre, les détournent de leur but. Par ailleurs, lorsque l'humanité, dans son ensemble, devient un péril pour les autres espèces, pour l'équilibre de la nature, les dieux inspirent aux hommes la folie qui les mène à leur destruction. Toutefois une voie reste toujours ouverte pour un retour de l'homme à son rôle véritable, à la coopération à l'œuvre divine. Cette voie, qu'enseigne le Shivaïsme, n'a rien à voir avec les fausses vertus, les problèmes moraux ou sociaux artificiels dans lesquels se complaisent les religions et les sociétés modernes, dont le but est précisément de tromper les esprits, d'éloigner les hommes de la recherche des valeurs réelles et donc de conduire l'humanité au suicide. La voie de Shiva-Dionysos est la seule voie qui pourrait permettre à l'humanité de se sauver.

C'est pour les hommes de bonne volonté perdus dans un monde de fausses valeurs que j'ai écrit ce livre, très insuffisant bien sûr, mais qui peut rappeler à quelques-uns qu'il a existé, qu'il existe toujours, une « voie de la sagesse », qui n'est que la recherche de la compréhension de la nature du monde et de la coopération à l'œuvre divine. Celui qui la cherche honnêtement peut retrouver cette voie, mais il est nécessaire de remettre en cause presque tout ce qui passe pour des valeurs établies, et ignorer tous les mots vides de sens, tous les slogans qui passent aujourd'hui pour des idées ou des doctrines.

« Les adhérents des religions monothéistes judaïques et de leurs succédanés postchrétiens... proviennent tous d'anciens panthéistes. Ce fait historique nous fait penser qu'il y a quelque espoir d'un retour à l'attitude

panthéiste, maintenant que leur apparaissent les conséquences désastreuses du manque de respect monothéiste pour la nature. » (Arnold Toynbee, Choose Life, p. 298.)

Je ne prétends pas proposer de solution. J'ai cherché seulement sur la base d'une expérience personnelle à déblayer un peu un terrain qui me semble encombré d'ignorance et d'erreurs, et rappeler à ceux qui croient que « Religion » et « Christianisme » sont synonymes que la voie du divin se trouve en dehors des prisons dogmatiques.

Cet essai n'est pas un guide de conduite. Les éléments rituels indiqués sont très insuffisants pour permettre des réalisations pratiques, mais peuvent servir de point de départ à une réflexion sur la nature de l'homme, du monde et du divin telle que l'enseigne la plus ancienne qui est aussi la plus moderne des religions.

Il est bien évident que certains rites et pratiques du Shivaïsme ou du Dionysisme ancien ne sauraient être envisagés de notre temps. C'est le cas, par exemple, des sacrifices humains. Aurais-je dû éviter de les mentionner, car ils peuvent être un prétexte facile pour rejeter l'ensemble des conceptions shivaïques. Je ne le crois pas. Ils reflètent certaines tendances de l'être humain, certains aspects de la nature du monde qu'il est imprudent d'ignorer. Ils font partie de l'inconscient collectif et risquent de se manifester sous des formes perverses, si nous n'osons pas les affronter. Nous considérons avec horreur les « crimes » de certaines sectes fanatiques sans voir le rapport qu'elles ont avec les génocides, les guerres, les destructions d'espèces animales que nous acceptons trop facilement. Nous vivons dans un monde où il faut négocier avec les dieux sans nous bercer d'illusions. Il nous faut en toute chose prendre conscience de nos responsabilités et les partager avec les dieux qui ont conçu le monde tel qu'il est, et non pas tel que nous feignons de croire qu'il devrait être. C'est là le profond message du Shivaïsme, le seul message qui puisse nous permettre d'affronter la réalité divine du monde et de coopérer à l'œuvre des dieux. Il n'est point d'autre religion véritable.

Introduction

L'univers est une œuvre merveilleuse d'harmonie, de beauté, d'équilibre. D'autres univers sont possibles, fondés sur d'autres formules. Celui où se trouve l'homme est le résultat d'un choix dans la pensée de ce principe immense, inconnaissable, indéfinissable, dont sont issus les dieux, la matière et la vie.

Rien ne peut exister qui ne soit impliqué dans sa cause. Si la pensée existe dans les êtres, la pensée fait nécessairement partie du principe cosmique dont ils sont issus. Il existe donc une pensée universelle, une conscience universelle, et la création n'est pas seulement un hasard, mais le choix d'une volonté transcendante qui l'a voulue telle qu'elle est. Tous les éléments qui constituent le monde sont interdépendants, font partie d'un tout. Il n'existe pas de hiatus, pas de discontinuité dans l'œuvre du Créateur. Le monde minéral, le monde végétal, le monde animal et humain et le monde subtil des esprits et des dieux existent l'un par l'autre, l'un pour l'autre. Il ne saurait exister une véritable approche du divin, une recherche du divin, une science, une religion, une mystique qui ne tienne pas compte de cette unité fondamentale du créé.

Du fond des âges, nous voyons apparaître cette recherche, cette soif de connaître, de comprendre la nature du monde, la raison d'être de la vie, ce désir de se rapprocher du principe créateur, de prendre refuge en lui. C'est une recherche qui, pour être valable, ne peut admettre de barrière, d'*a priori*, qui ne peut ignorer aucun aspect des êtres ou des choses. Elle traverse les civilisations, les religions, les modes de penser les plus divers et les remet inévitablement en question. Le sentiment de l'unité profonde de la pensée créatrice et de tous les aspects du créé reste toujours présent, fût-ce à l'état latent, dans la conscience des hommes, et il suffit qu'un messenger des dieux vienne réveiller cette conscience pour rappeler à quelques-uns que la seule voie du bonheur, de la réalisation de soi-

même est celle de la coopération sans réserve à l'œuvre du Créateur, dans l'amour et l'amitié qui doivent unir les plantes, les animaux, les hommes et les êtres subtils. Il ne s'agit pas ici de sentimentalisme, d'aimer son jardin et son chien et de peindre les nuages en rose, mais bien pour l'homme de retrouver humblement sa place dans ce monde sauvage, magnifique et cruel qui est l'œuvre des dieux.

Le principe du Shivaïsme est qu'il n'existe rien dans l'univers qui ne fasse partie du corps divin, ne puisse être une voie pour atteindre le divin. Tous les objets, tous les phénomènes naturels, les plantes, les animaux, mais aussi tous les aspects de l'homme peuvent être des points de départ pour nous rapprocher du divin. Il n'existe pas de haut ni de bas, de fonctions inférieures ou supérieures, de domaine profane ou sacré. Si nous reconnaissons l'ordre divin dans toutes nos tendances, toutes nos fonctions physiques, toutes nos actions ou potentialités, nous sommes les maîtres de nous-mêmes, les compagnons (*kaula*) du dieu, les participants (*bhaktas* ou bacchants). Si, par contre, nous ignorons ou refusons de voir l'ordre universel dans tout ce qui constitue notre être physique ou mental et les liens qui nous unissent, à tous les niveaux, au monde naturel et cosmique, nous attirons sur nous la folie destructrice qui est la manifestation de la colère des dieux.

I.

Les origines

Les deux sources de la religion

Le phénomène religieux s'est, depuis la naissance des civilisations urbaines, manifesté et concrétisé, chez les peuples sédentaires, sous deux formes opposées et contradictoires. L'une est liée au monde de la nature, l'autre à l'organisation de la vie collective de la cité. La religion primordiale représente l'ensemble des efforts de l'homme pour comprendre la création, pour s'harmoniser avec elle, en pénétrer les secrets, coopérer à l'oeuvre du Créateur, se rapprocher de lui, s'identifier à lui. Cette approche ne sépare pas le domaine corporel du domaine intellectuel et spirituel indissolublement liés. Le corps est l'instrument de toutes les réalisations humaines et doit être traité comme tel ainsi que l'enseigne le Yoga. La création dans sa totalité, dans sa beauté, sa floraison, sa cruauté, son harmonie, est l'expression de la pensée divine, est en quelque sorte la matérialisation, le corps de Dieu. Seuls, ceux qui le comprennent, qui s'identifient au monde naturel, qui prennent leur place parmi les arbres, les fleurs, les animaux peuvent véritablement se rapprocher du monde des esprits et des dieux, imaginer le plan du Créateur, pressentir la joie du divin. Pour l'homme conscient du fait que la création est non seulement une oeuvre divine, mais la forme même du divin, tout être, toute vie, tout acte prend un caractère sacré, devient un rite, un moyen de communication avec le monde céleste.

« Se conformer à ce que l'on est, est *dharma*. » (« *Svalakhanadhâranâd dharmah*. ») *Dharma* est un mot qui signifie « loi naturelle ». S'y conformer est la seule vertu. Il n'est d'autre religion que la réalisation de ce que l'on est par sa naissance, sa nature, ses aptitudes. Chacun doit jouer de son mieux le rôle qui lui est assigné dans le grand

théâtre de la création. Le bonheur de l'homme et sa survie dépendent de la réalisation de la place qu'il occupe parmi les êtres vivants en tant qu'espèce et parmi les hommes en tant qu'individu. S'il cherche à s'attribuer un rôle qui n'est pas le sien dans la société il devient un ennemi de l'humanité. S'il est un prédateur, un ennemi des autres espèces, il devient l'ennemi des dieux, l'ennemi de la création.

L'autre forme de religion est celle de la cité, de la société des hommes. Elle prétend imposer des sanctions divines à des conventions sociales. Elle érige en actes sacrés des lois humaines. Elle sert d'excuse aux ambitions des hommes qui prétendent dominer le monde naturel, s'en servir, s'attribuer une position unique au détriment des autres espèces, végétales, animales, voir supranaturelles. Il a fallu l'étrange et maléfique perversion des valeurs dans les civilisations et les religions modernes qui caractérisent le Kali Yuga, l'Âge des Conflits dans lequel nous nous trouvons, pour que l'homme renonce à son rôle dans l'ordre cosmique, qui englobe toute forme d'être ou de vie, pour ne s'intéresser qu'à lui-même et devenir le destructeur de l'harmonie de la création, l'instrument aveugle, vaniteux et brutal de son propre déclin.

C'est sous l'Influence des conceptions religieuses rudimentaires des conquérants nomades que les religions de la cité prirent un caractère anthropocentriste qui n'était pas apparent à l'origine. Les peuples nomades n'ont pas de véritable contact avec le monde de la nature. Ils ne vivent pas en communauté avec des lieux, des arbres, des animaux, si ce n'est ceux qu'ils ont asservis ou domestiqués. Ils promènent avec eux leurs dieux et leurs légendes, et sont plus prédisposés que les autres à la simplification monothéiste, à considérer la nature comme des pâturages anonymes qu'ils exploitent et détruisent, et les dieux comme des guides au service de l'homme. Les religions anti-dionysiaques sont toutes à l'origine des religions de nomades, qu'ils soient aryens, hébreux ou arabes. Elles tendent à conserver ce caractère, même lorsque ces nomades sont sédentarisés. Toute religion qui considère ses fidèles comme des élus

qui prétendent avoir reçu d'un dieu le droit et le devoir de propager leurs croyances, leurs coutumes et de détruire ou d'asservir les « incroyants », ne peut être qu'une imposture. Les croisades, les missions, les guerres saintes sont les masques de l'hégémonie et du colonialisme.

La religion de la cité devait trouver sa justification dans l'illusion monothéiste. « Le nombre un est le symbole de l'illusion », disent les Tantras. La conception philosophique d'une unité causale est une spéculation qui ne peut être transportée sur le plan de la vie, de l'action. Il est bien évident que le Principe qui est à l'origine de cette explosion initiale dont sont issus la matière et l'antimatière, l'espace et le temps, les galaxies, les astres et les principes de la vie, n'est pas sur le même plan qu'une sorte d'ange gardien de village qui s'inquiète de savoir si nous avons observé le sabbat ou goûté d'un fruit soi-disant défendu et donne des instructions à quelques prophètes, dans l'intérêt du bon ordre de la cité. Le danger du monothéisme est qu'il aboutit à une réduction du divin à l'image de l'homme, une appropriation de Dieu au service d'une race « élue ». Il est le contraire d'une religion véritable, car il sert d'excuse à l'asservissement de l'œuvre divine aux ambitions de l'homme.

Selon les mots de Toynbee : « La croyance que ce que j'ai appelé une présence spirituelle, dans l'univers et au-delà de lui, était concentrée dans un seul dieu transcendant, semblable à un homme, impliquait la conclusion que rien d'autre dans l'univers n'est divin... Dieu plaçait l'ensemble de sa création non humaine à la disposition de ses créatures humaines pour l'exploiter comme il leur plaisait... Le respect et la crainte salutaire avec laquelle l'homme avait, à l'origine, considéré son environnement étaient ainsi dissipés par le monothéisme judaïque dans les versions de ses originateurs israélites, puis des Chrétiens et des Musulmans... Le Communisme est issu du Christianisme... Je considère le Communisme comme une religion, et en particulier comme une religion typique de la famille judaïque, dans laquelle la mythologie judaïque s'est conservée sous le déguisement d'un vocabulaire non théiste. » (Arnold Toynbee et Daisaku Ikeda, *Choose Life*, p. 39 et 137, Oxford, 1978.)

Nous reparlerons des origines et du rôle du monothéisme à propos des religions du Kali Yuga.

Le Shivaïsme est essentiellement une religion de nature. Shiva, comme Dionysos, ne représente qu'un des aspects de la hiérarchie divine, celui qui concerne l'ensemble de la vie terrestre. Le Shivaïsme, en établissant une coordination réaliste entre les êtres subtils et les êtres vivants, s'est toujours opposé à l'anthropocentrisme des sociétés urbaines. Sa forme occidentale, le Dionysisme, représente de même un stade où l'homme est en communion avec la vie sauvage, avec les bêtes de la montagne et de la forêt. Dionysos comme Shiva est un dieu de la végétation, de l'arbre, de la vigne. C'est aussi un dieu animal, un dieu taureau. Ce dieu enseigne aux hommes à se moquer des lois humaines pour retrouver les lois divines. Son culte, qui déchaîne les puissances de l'âme et du corps, a rencontré une vive résistance de la part des religions urbaines qui l'ont considéré comme antisocial. Shiva, comme Dionysos, est représenté par elles comme le protecteur de ceux qui se tiennent à l'écart de la société conventionnelle. Il symbolise tout ce qui est chaotique, dangereux, inattendu, tout ce qui échappe à la raison humaine et ne peut être attribué qu'à l'action imprévisible des dieux. Déjà le *Rig Véda* (VII, 21, 5), le livre sacré des envahisseurs aryens, priait le dieu Indra de ne pas permettre que les adeptes du culte de Shiva, qu'ils appellent *Shishna-devas*, les adorateurs du phallus, puissent approcher de leurs sacrifices rituels. Toutefois, la puissance de la magie mystérieuse du dieu n'a jamais pu être impunément ignorée et une place a dû être laissée au culte de Shiva-Dionysos, malgré l'hostilité que lui ont toujours marquée les maîtres de la cité.

« Ce n'est qu'avec le développement du nouveau Brahmanisme que les rites phalliques non aryens furent incorporés dans les croyances aryennes, formant un élément essentiel du Shivaïsme historique. » (P. Banerjee, *Early Indian Religions*, p. 41.) Les plus grands sanctuaires helléniques ont dû – sans doute malgré eux – lui faire également une large place. Dieu de la jeunesse, des humbles et

de l'écologie, protecteur des animaux et des arbres, Shiva est accusé d'enseigner les secrets du savoir aux *shudras*, aux humbles, d'être entouré de bandes de jeunes délinquants qui se moquent des institutions de la société et des gouvernements de vieillards. « Dans le Shivaïsme, la transcendance par rapport aux normes de la vie ordinaire est traduite sur le plan populaire par le fait que Shiva, entre autres, est représenté comme le dieu ou « patron » de ceux qui ne mènent pas une vie normale et même des hors-la-loi. » (Julius Evola, *Le Yoga tantrique*, p. 92.)

Le contact avec les forces qui animent l'infra-humain comme le supra-humain que recherchent les fidèles de Shiva ou de Dionysos, les conduit à un refus du politique, des ambitions et des limites de la vie socialisée. Il ne s'agit pas seulement d'une reconnaissance de l'harmonie du monde, mais d'une participation active à une expérience qui dépasse et dérange l'ordonnance de la vie matérielle. « Ce n'est pas à la contemplation (passive) de l'ordre divin, c'est aux élans frénétiques qui précédaient et préparaient l'union intime avec le dieu, à l'abandon total à sa toute-puissance et à l'anéantissement de la raison devant cette puissance que le Dionysisme demandait la voie du salut. » (H. Jeanmaire, *Dionysos*, p.423.)

Les fidèles du dieu sont appelés *bacchoi* (bacchants) en Grèce et *bhaktas* (participants) dans l'Inde. Pour eux, c'est dans l'ivresse de l'amour et de l'extase que réside la véritable sagesse, que devient possible la communion avec la nature et les dieux, alors que les calculs et les frustrations qu'imposent les religions de la cité isolent le monde des hommes du reste de la création. Pour Euripide, le message de Dionysos est un appel à la joie dans la communion avec la nature et la simplicité du cœur. Ceux qui prétendent affirmer la supériorité de la raison et se refusent à écouter cet appel seront confondus. Le dieu leur inspire la folie par laquelle ils se détruisent eux-mêmes.

Tout au long de l'histoire, les sociétés urbaines et industrielles, exploiters et destructeurs du monde naturel, se sont opposées à toute approche écologique ou mystique, à la libération de l'homme, à

son bonheur. Les guerres, les génocides, les destructions de civilisations entières ont toujours eu pour base les religions de la cité. Abel « soignait le bétail », mais Caïn, qui « cultivait le sol », devint un « constructeur de villes » (Gen. 4, 7 et 17). « Le premier meurtre est donc accompli par celui qui incarne en quelque sorte le symbole de la technologie et de la civilisation urbaine. » (Mircéa Eliade, Histoire des croyances et des idées religieuses, p. 180-181.)

Le culte de Shiva ou de Dionysos, chaque fois qu'il est réapparu, a été banni de la cité qui n'admet que les cultes qui donnent une place démesurée à l'homme, qui permettent et excusent ses déprédations et condamnent les formes d'extase qui permettent un contact direct avec le monde mystérieux des esprits.

Tout au long de l'histoire de l'Inde, nous rencontrons des diatribes contre les diverses sectes shivaïtes, leurs pratiques, leurs sacrifices sanglants, leurs rites. Ces diatribes rappellent les descriptions malveillantes et perfides que Tite-Live a faites des rites dionysiaques pour justifier les persécutions de leurs adeptes. La Grèce, elle aussi, a connu les persécutions politiques des bacchants. Qu'il s'agisse du Brahmanisme, de la religion officielle grecque ou romaine, du Zoroastrisme, du Bouddhisme, du Christianisme, de l'Islam, nous retrouvons toujours la même opposition aux survivances de l'antique religion fondée sur l'amour de la nature, sur la recherche extatique, les mêmes persécutions du Shivaïsme, du Dionysisme, du Soufisme, des sectes mystiques. L'une des armes des religions urbaines est la tyrannie morale, fondée sur des dogmes qui lui permettent de discipliner l'homme, de s'opposer à son épanouissement. Le puritanisme est totalement inconnu au monde primitif ou naturel. Le Christianisme dans ses formes tardives - qu'il faut distinguer de l'enseignement du Christ - représente une déviation caractéristique du concept religieux qui n'envisage plus l'ensemble de l'œuvre du Créateur, mais uniquement l'endoctrinement de l'homme à des fins de puissance. L'expansion coloniale du monde chrétien en est l'illustration évidente. « La religion chrétienne impose, notamment dans les choses de la chair, un code moral, d'une rigueur extrême. Elle condamne l'amour en

soi, l'orgueil de la vie. Elle va donc à l'encontre des instincts les plus puissants de l'animal humain... Cette religion ayant introduit pour les fautes morales la notion théologique du péché, c'est-à-dire d'atteinte directe à Dieu, fait peser sur l'existence entière le poids insupportable d'une culpabilité, l'attente d'un jugement et d'un châtiment éternels, qui risquent d'entraver toute action et d'éteindre toute joie. Rien de tel dans les religions anciennes. » (A. J. Festugière, *Études de religion grecque et hellénistique*, p. 240.) La persécution de la sexualité, élément essentiel du bonheur, est une technique caractéristique de toutes les tyrannies patriarcale, politique ou religieuse.

L'Inde, où le Shivaïsme est resté une composante essentielle de la vie religieuse, a été en partie préservée du fétichisme moral qui a prévalu en Occident. Elle n'a attribué aucune valeur absolue, aucun caractère catégorique à des normes de conduite. Dans la pratique actuelle du Shivaïsme indien, nous trouvons un très grand nombre d'éléments qui restent identiques à ceux que mentionnent les textes les plus anciens, qu'ils soient hindous ou grecs. Le Shivaïsme et ses méthodes, le Yoga et le Tantrisme, constituent une approche du monde naturel et surnaturel profondément réaliste qui tend périodiquement à rétablir son influence lorsque les hommes commencent à comprendre qu'ils ont été détournés du respect des lois naturelles par les religions urbaines et cherchent à revenir vers des pratiques et des rites plus conformes à la raison d'être de la création.

La profonde influence du Shivaïsme sur l'ensemble de la pensée indienne, sur l'attitude des Hindous envers les animaux, les hommes et les dieux, a sauvegardé dans l'Inde dans une grande mesure le respect de l'oeuvre du Créateur et un esprit de tolérance fondamentale qui n'a que très rarement subsisté ailleurs. Après les attaques que lui ont portées le Védisme et le Bouddhisme, puis le puritanisme islamique et chrétien, le Shivaïsme a tendance à se renfermer dans un certain ésotérisme. Il n'est pas très facile de l'aborder. Les classes modernisées de l'Inde font semblant de l'ignorer, mais cela n'affecte pas sa vitalité profonde. Le Shivaïsme

reste essentiellement la religion du peuple, mais aussi celle des plus hauts degrés de l'initiation dans le monde hindou. Il n'existe en fait de véritable initiation que shivaïte. Tous les cultes à mystères sont de caractère shivaïte ou dionysiaque.

L'héritage du Shivaïsme reste la base de l'expérience spirituelle des Hindous, bien que souvent sous une forme dénaturée et affadie par le puritanisme et l'« avarice sexuelle » qui sont des maladies endémiques du Brahmanisme védique, comme de toutes les religions devenues des religions d'État. Certains courants dionysiaques ont survécu dans l'Islam. Par contre, dans le monde chrétien, les persécutions répétées en ont peu à peu presque effacé la tradition. Nous en reparlerons plus loin. La puissance temporelle, la richesse, la hiérarchie autoritaire de l'Église sont incompatibles avec la liberté nécessaire à toute recherche, qu'il s'agisse d'expérience mystique ou de découverte scientifique. L'Église a cherché à éliminer les mystiques comme les savants. Ses sacrements ne sont que des rites sociaux, et non plus la transmission de pouvoirs sacrés. Sa morale est réduite à une persécution du sexuel qui fait de ceux qui en subissent la tyrannie des êtres frustrés, agressifs et dangereux.

Éléments d'histoire

L'Inde, grâce à son système social, a permis aux diverses races humaines de coexister et de subsister sur son territoire, sans se détruire ou se mêler, et de maintenir dans une large mesure leurs institutions et leurs cultures. C'est pourquoi nous trouvons dans l'Inde des groupes humains, des sociétés, des religions, aujourd'hui minoritaires, qui ailleurs ont été détruits ou assimilés par des groupes plus puissants. Nous y retrouvons sous une forme vivante les rites, les symboles, les croyances de religions dont ailleurs nous ne connaissons l'existence que par des vestiges archéologiques et des allusions littéraires. Dans l'Inde, nous pouvons revivre et comprendre de manière parfois presque intégrale les rites et les croyances qui furent celles du monde méditerranéen et du Moyen-Orient dans l'Antiquité. En dehors de leurs caractéristiques physiques, les groupes ethniques de l'Inde sont reconnaissables

également par leur famille linguistique dont les principales correspondent approximativement aux trois grandes époques du développement des civilisations : paléolithique, néolithique et moderne. Ces familles linguistiques sont représentées dans l'Inde par les langues *munda*, les langues dravidiennes et les langues aryennes. Les langues sino-mongoles ne jouent qu'un rôle périphérique.

Ces groupes humains et les éléments ethniques, linguistiques, religieux, sociaux qui leur sont particuliers représentent en fait des étapes d'une évolution particulière de l'espèce humaine, étapes qui ne sont pas nécessairement synonymes de progrès. Nous en retrouvons la trace partout dans le monde, parfois seulement dans ce que nous appelons des vestiges préhistoriques. Les grandes familles raciales et linguistiques de l'Inde peuvent donc être une clé pour la compréhension des cultures ailleurs disparues.

Le système tant décrié des castes a permis aux peuples les plus divers, aux moins agressifs, aux moins doués pour la civilisation industrielle de survivre. Dans les sociétés dites démocratiques, les plus faibles sont inmanquablement dépossédés, détruits, culturellement annihilés. Nous assistons aujourd'hui au génocide des Pygmées, des aborigènes d'Australie. Les peuples de l'Amérique ont en quelques siècles perdu leur culture, leur religion, souvent leur langue et jusqu'au souvenir de leur histoire.

Les tragédies de l'histoire sont les invasions dévastatrices, les révolutions culturelles, s'appuyant toujours sur des cultes nouveaux. Le Communisme est bien dans ce sens un culte, comme le Christianisme ou l'Islam. Les groupes humains les plus barbares et les moins évolués, au nom d'idéologies souvent rudimentaires, massacrent les détenteurs du savoir, brûlent les bibliothèques, détruisent les monuments. Il ne reste rien de la prodigieuse cité de Mexico que les premiers conquérants espagnols décrivent comme la plus belle du monde. Qu'il s'agisse d'envahisseurs extérieurs ou de révolutions internes, les résultats sont les mêmes. Il faut souvent des siècles pour retrouver quelques bribes de l'héritage perdu.

LES PROTO-AUSTRALOÏDES

Les Proto-Australoïdes, appelés dans l'Inde *adivâsi* (premiers occupants), parlent des langues *munda* ou *mom-khmer*. Ils forment l'un des grands groupes raciaux et linguistiques à côté des Dravidiens et des Aryens. Ils sont d'après S.S. Sarkar (*Aboriginal Races of India*) « la race la plus archaïque qui ait survécu ». Ils présentent des affinités avec l'homme de Neanderthal (selon Huxley, Sollas, Von Luschn, Howells), race plus ancienne que les Négroïdes. C'est à ce groupe qu'appartiennent les Veddas de Ceylan et les Khonds de l'Inde centrale, les Khasis de l'Assam, les Shom Pen du grand Nicobar. En dehors de l'Inde, on peut noter dans le même groupe anthropologique les Sakai de Malaisie, les Moi de l'Indochine, les Orang batin, Lubu et Ulu de Sumatra, les Toula des Célèbes, certaines populations du sud de l'Arabie et du Dhofar, les aborigènes d'Australie. Leur rapport avec les Pygmées et les Boshimans apparaît probable. Ils semblent avoir été les plus anciens habitants de l'Europe comme de l'Inde et de l'Afrique. Des squelettes de ce type ont également été trouvés dans des tombes égyptiennes prédynastiques, comme à Mohenjo Daro dans l'actuel Pakistan.

« Les tribus de chasseurs, dont les Boshimans et les Pygmées sont les derniers survivants, ont peuplé autrefois toute l'Afrique. L'art de la Caspienne, répandu tout autour de la Méditerranée durant le paléolithique tardif, présente des affinités avec l'art boshiman... Les Boshimans représentent un groupe humain qui vivait tout autour de l'océan Indien et qui est plus ancien que les peuples plus grands et plus sombres de peau qui se répandirent plus tard dans toute l'Afrique, excepté l'extrême Sud. » (Cottie Burland, « Africa, South of the Sahara », dans *Primitive Erotic Art*, p. 198.)

C'est cette race d'hommes petits et graciles qui peupla également l'Europe au début du néolithique et fut peu à peu éliminée par les hommes plus robustes de type Cro-Magnon.

LES DRAVIDIENS

Un peuple nouveau, à peau brune et cheveux lisses, parlant une langue agglutinante, apparaît dans l'Inde, parmi les peuples *munda*, durant le néolithique. Ce peuple et sa religion, le Shivaïsme, devaient jouer un rôle fondamental dans l'histoire de l'humanité. L'origine de ce peuple que l'on appelle dravidien (du prakrit *damila* : tamoul) est obscure. Selon la tradition, il serait venu d'un continent situé au sud-ouest de l'Inde et englouti par la mer. Ce mythe fait penser à celui de l'Atlantide. Il n'est pas exclu que d'autres branches du même peuple soient arrivées en Afrique et en Méditerranée ; d'où la difficulté d'attribuer avec certitude un lieu d'origine à la révélation shivaïte ou dionysiaque.

« Le peuple qui a créé et développé la première civilisation gréco-orientale dont l'île de Minos fut le principal foyer, malgré ses rapports avec la Mésopotamie et l'Égypte, s'avère n'avoir été ni « grec », ni sémitique, ni indo-européen... Il est possible de supposer... une extension du peuple mis en cause à travers toute la Grèce... Il y eut dans la langue grecque un substrat de mots d'origine étrangère... qui doivent avoir survécu de très loin, malgré l'occupation du pays par divers envahisseurs... On bataille encore sur l'origine soit anatolienne, soit pélasgienne, et ainsi proto-indoeuropéenne... La langue ainsi formée a été parlée à travers l'Égéide, toute la Grèce et l'Anatolie du Sud-Ouest. » (Charles Picard, *Les Religions préhelléniques*, pp. 53-54.)

La langue et la culture dravidiennes, qui sont encore aujourd'hui celles des populations du sud de l'Inde, semblent avoir étendu leur influence de l'Inde à la Méditerranée avant les invasions aryennes. C'est cette civilisation, dont quelques vestiges linguistiques tels que géorgien, basque, peuhl, guanche, dialectes du Béloutchistan, demeurent jusqu'à nos jours dans les régions périphériques, qui servit de véhicule à l'ancien Shivaïsme. Il semble que le sumérien, le pélasgien, l'étrusque, le lydien ainsi que l'éteo-crétois aient appartenu à la même famille linguistique. Les rapports du sumérien,

du géorgien et du tamil ne font aucun doute. Par ailleurs, la langue basque (eskuara) et le géorgien ont la même structure et encore aujourd'hui plus de trois cent soixante mots communs. Les chants et les danses basques sont d'ailleurs apparentés à ceux des Ibères du Caucase. Hérodote (*Histoires*, 1, 57) parle de la langue barbare que parlaient les Pélasges qui, à son époque, auraient subsisté en Italie du Sud et dans l'Hellespont. Il considérerait que le langage pélasgien était étroitement lié à l'étrusque et au lydien. Saint Paul, qui fit naufrage à Malte en 69 de notre ère, mentionne la langue « barbare » (non aryenne) qui y était encore parlée. « Le lieu d'origine des Pélasges était au-delà de la mer Noire. Ils seraient venus en Crète vers le début du II^e millénaire av. J.-C. Le nom du lieu où ils résidaient, Larisa, le prouve. » (R.F. Willetts, *Cretan Cults and Festivals*, p. 133.)

D'après Jacques Heurgon (*La Vie quotidienne chez les Étrusques*, pp. 14-15) : « Les Étrusques ne seraient pas des nouveaux venus en Italie, mais les premiers occupants d'une terre dont les invasions indo-européennes leur avaient ravi la souveraineté sans les éliminer complètement... Ils étaient les descendants irréductibles de l'âge du bronze... Les rapports entre l'étrusque et le caucasique, le lycien, le parler de Lemnos [indiquent l'existence] d'une langue étrusque asianique, d'abord usitée en Italie, dans la péninsule balkanique, la mer Égée et l'Asie Mineure [et repoussée] par la pression linguistique des envahisseurs. »

« La langue étéo-crétoise parlée par les habitants de Praisos, en Crète, jusqu'au III^e siècle av. J.-C. était donc un vestige de la langue originelle parlée en Grèce, en Crète et dans les îles ainsi qu'au sud-ouest de l'Asie Mineure avant les Grecs. Des inscriptions de Praisos en caractères grecs n'ont pas été encore déchiffrées. » (R.F. Willetts, *Cretan Cults and Festivals*, p. 136.) Cette langue était apparemment une langue dravidienne. Les linguistes modernes ne semblent pas avoir songé à utiliser les langues agglutinantes dravidiennes, toujours vivantes dans le sud de l'Inde, comme base de leurs recherches sur les parlers anciens du monde méditerranéen.

C'est que le mythe de l'origine aryenne des civilisations, que René Guénon appelait « l'illusion classique », est loin d'être oublié. Les langues dravidiennes ont une origine commune avec les langues finno-ougriennes (balto-finnois, hongrois, volgaïque, ouralien, samoyède) et altaïques (turc, mongole, eskimo), mais il semble que la division de cette grande famille linguistique et du groupe dravido-méditerranéen durant le paléolithique est très antérieure à la formulation du Shivaïsme tel que nous le connaissons.

Dans le Moyen-Orient et tout le monde méditerranéen, nous sommes en réalité en présence d'une importante civilisation d'origine asiatique ou du moins liée linguistiquement à l'Asie avant les invasions aryennes. Par ailleurs, les monuments mégalithiques, les mythes et les traditions religieuses communes à l'Inde et à la Méditerranée indiquent que cette civilisation était vraisemblablement le véhicule du Shivaïsme.

Dès le VI^e millénaire, « le mythe d'Anat peut être classé parmi les éléments communs de la vieille civilisation agricole qui s'étendait de la Méditerranée orientale jusqu'à la plaine gangétique » (M. Éliade, *Histoire des croyances et des idées religieuses*, p. 169).

Après la dernière période glaciaire, les grandes migrations culturelles allant de l'Inde au Portugal commencèrent dans un climat finalement adouci durant le V^e millénaire, mais c'est seulement à partir du III^e millénaire que nous trouvons les vestiges, à un niveau de civilisation avancée, de cultures qui portent la marque indéniable de la pensée, des mythes, des symboles shivaïtes et qui sont toutes à peu près contemporaines, qu'il s'agisse des cités de l'Indus, de Sumer, de la Crète, de Malte. C'est à la même culture qu'appartiennent les sanctuaires mégalithiques qui se rencontrent partout de l'Inde à l'Extrême-Occident, mais sont parfois les seuls vestiges de cette prestigieuse civilisation qui aient survécu, comme c'est le cas en Armorique et dans les îles Britanniques. Le fait que les principaux vestiges archéologiques soient contemporains, mais à des niveaux techniques apparemment différents, n'exclut pas la présence d'une haute civilisation. Leur préservation dépend uniquement de

l'emploi de certains matériaux et de conditions climatiques ou parfois de la destruction totale de certains sites par des envahisseurs ou des catastrophes naturelles telles que les explosions de Santorin ou du Vésuve.

LA CIVILISATION DE L'INDUS

Sur le continent indien, les centres de culture dravidienne préaryenne qui ont laissé des vestiges archéologiques importants se trouvent principalement dans la vallée de l'Indus, dans le Pakistan actuel, en particulier à Mohenjo Daro et Harappa. La situation de ces importantes cités dans une région devenue relativement désertique en a préservé certains éléments. Cette civilisation s'étendait en fait sur une grande partie de l'Inde comme vers l'Occident.

« Les contacts [des cités de l'Indus] avec les anciennes civilisations proto-historiques ou historiques de la Mésopotamie, de l'Anatolie, de l'Égypte et de la mer Égée, sont importants... Il existe des preuves de contacts avec Sargon d'Akkad (vers 2370-2284 av. J.-C.), puis avec le roi Urnammu (vers 2100 av. J.-C.), mais Mohenjo Daro existait bien avant. Des objets provenant de Mohenjo Daro ont été trouvés à Tel Asmar et à Troie (vers 2300 av. J.-C.) ainsi que dans une tombe royale d'Ur. Des bronzes du Louristan et des armes mésopotamiennes se rencontrent à Mohenjo Daro... Des colliers de stéatite vernissée identiques se retrouvent à Harappa et à Cnossos... Des sceaux provenant de l'Indus se rencontrent à Ur dans le bas Euphrate et à Kish, Suse, Lagash, Umma et Tell Asmar... Un grand nombre de sceaux de stéatite portant des inscriptions en caractères de l'Indus se rencontrent à Barhein (Dilmun), mais aussi à Ur (vers 2350 av. J.-C.) et Lagash (période de Larsa). » (Mortimer Wheeler, *The Indus Civilisations*, pp. 111-115.)

Les villes de l'Indus étaient établies dès 3800 av. J.-C. et durèrent jusqu'à leur destruction, au XVIII^e siècle av. J.-C., par les envahisseurs aryens. La religion principale de la civilisation de l'Indus était sans aucun doute le Shivaïsme. Les sceaux représentent

Shiva ithyphallique et cornu, assis en posture de Yoga, ou bien dansant triomphalement comme Natarâja. On trouve également de nombreux symboles shivaïtes tels que des phallus de pierre, des svastikas, des images du taureau, du serpent, de la déesse des Montagnes.

« Le culte de Shiva et du *Linga* (phallus) a été un héritage laissé par les Harappiens [de l'Indus] chez les Hindous, renforcé par l'importance du taureau... et aussi à un moindre degré du tigre, de l'éléphant... et du « Minotaure » ainsi que d'animaux à visage humain. » (Wheeler, *ibid*, p. 109.)

Étant donné l'importance des contacts, il n'y a rien de surprenant à ce que nous retrouvions la même religion et les mêmes symboles de l'Inde à la Méditerranée. Les problèmes posés par les invasions aryennes seront les mêmes, et les survivances de l'antique religion et sa réapparition périodique seront similaires en Inde, dans le Moyen-Orient et l'Occident.

LES ARYENS (INDO-EUROPÉENS)

La migration des peuples nomades aryens, appelés à tort Indo-Européens, qui quittèrent les régions formant aujourd'hui l'Union soviétique, pour des raisons probablement climatiques, et envahirent, par couches successives, l'Inde, le Moyen-Orient et l'Europe, devait jouer un rôle considérable dans l'histoire de l'humanité.

« L'irruption des Indo-Européens dans l'histoire est marquée par d'effroyables destructions. Entre 2300 et 1900 av. J.-C. en Grèce, en Asie Mineure, en Mésopotamie, de nombreuses cités sont saccagées et incendiées; ainsi Troie vers 2300 av. J.-C., Beycesultan, Tarsus et quelque trois cents villes et agglomérations en Anatolie... La dispersion des peuples indo-européens avait commencé quelques siècles auparavant et elle se prolongera pendant deux millénaires... Les Doriens venant de Thessalie descendirent dans la Grèce du Sud

vers la fin du II^e millénaire av. J.-C. Vers ~ 1200, les Aryens avaient pénétré dans la plaine indo-gangétique, les Iraniens étaient solidement installés, la Grèce et les îles étaient indo-européanisées... Ce processus n'a cessé qu'au XIX^e siècle de notre ère. On ne connaît pas un autre exemple semblable d'expansion linguistique et culturelle. » (M. Éliade, *Histoire des croyances et des idées religieuses*, p. 199.)

Les tribus aryennes occupèrent le Latium vers ~ 1000 et fondèrent Rome en ~753. Elles ont été l'un des principaux instruments de cette expansion linguistique. La colonisation aryenne, sous la forme du hindi en Inde, et du français, de l'anglais, du portugais, de l'espagnol dans le reste du monde, se continue encore aujourd'hui, particulièrement sur les continents africain et américain. Nous n'hésitons pas à parler d'Afrique francophone ou anglophone et d'Amérique latine comme s'il s'agissait d'un évident bienfait.

Les textes védiques évoquent les combats contre les *dâsa* ou *dasya* et les *pani* qui sont les continuateurs ou les survivants de la civilisation de l'Indus et rejettent le culte védique. Ils sont décrits comme ayant la peau foncée, un nez petit. Ils parlent une langue barbare et vénèrent le phallus (*shishna deva*). Ils possèdent de larges troupeaux et habitent des villes fortifiées (*pur*). D'après les généalogies des Purânas, on a estimé que la guerre du *Mahâbhârata*, qui finalisa la conquête aryenne de l'Inde, aurait eu lieu vers 1400 av. J.-C. dans le Madhyadesha, près de Delhi. D'autres sources hindoues semblent indiquer une date plus ancienne.

Les religions primordiales

LES QUATRE RELIGIONS

Nous ignorons presque tout de la pensée religieuse et philosophique de l'humanité depuis l'apparition de l'homme, tel qu'il existe aujourd'hui, il y a près de deux millions d'années. Dès le début de la période très récente que nous pouvons considérer

comme historique, nous rencontrons partout des civilisations profondément évoluées, des langues qui, quel que soit le niveau de la vie matérielle, primitive ou raffinée, sont toutes également adaptées pour l'expression des notions les plus abstraites et témoignent d'une très longue évolution de la pensée.

Dans l'Inde, quatre religions principales correspondent aux diverses approches du problème du surnaturel qui se sont rencontrées et opposées au cours d'une très longue histoire. Elles représentent l'acquis de la pensée religieuse de l'humanité depuis la plus ancienne préhistoire. Toutes les religions ultérieures ne sont que des adaptations d'éléments provenant de ce prodigieux héritage. On n'y trouve jamais, quoi qu'on prétende, d'éléments réellement nouveaux. Les quatre religions de l'Inde ancienne correspondent à quatre conceptions distinctes du monde et des dieux dont l'extension, bien au-delà, des frontières de l'Inde, semble avoir eu un caractère universel. La première de ces conceptions est celle que nous pouvons appeler animiste.

Dans l'ordre naturel du monde, les êtres vivants perçoivent ce dont ils ont besoin pour assurer leur survie. Mais, à côté des mécanismes perceptifs d'ordre pratique, tous les êtres sont conscients qu'il existe une limite des sens. Ils sentent plus ou moins confusément la présence d'« autre chose », de forces plus subtiles avec lesquelles ils cherchent éventuellement à communiquer. Ce sont ces forces, qu'ils respectent et vénèrent, qu'ils appellent des esprits ou des dieux. L'homme qui trouve sa place dans la nature prend conscience des esprits, des aspects du divin qui résident dans les montagnes, les sources, les rivières, les forêts. « Pour tout peuple qui vit en harmonie, en consensus avec les forces qui l'entourent... beaucoup d'animaux sont sacrés ou plutôt tout est sacré : le ciel, la terre, l'eau, le feu, l'air... Toute la vie de l'homme « primitif » est une succession d'opérations magiques visant à créer un « lien affectif » entre lui et le monde qui l'entoure, à « lier », à « ensorceler », « conjurer » les forces de la nature. » (Paolo Santarcangeli, *Le Livre des labyrinthes*, p. 108.)

Les animaux sont conscients des présences invisibles, ils pressentent la colère des dieux qui se manifeste dans ce que nous appelons des catastrophes naturelles. Le silence soudain et absolu de la forêt dans les moments qui précèdent un tremblement de terre est un phénomène saisissant. Jamais les animaux dits sauvages ne tuent pour le plaisir. Ils évitent toujours de déranger l'ordre de la nature. L'homme animiste se comporte de même et acquiert ainsi des perceptions subtiles. Il s'excuse auprès de l'esprit de l'arbre dont il doit couper une branche. Il cherche à se concilier les divinités protectrices du monde. Sa vie est un perpétuel rituel. Ce respect de l'esprit qui réside en toute chose, en tout être, est la base de toute morale, de toute religion, et permet d'arriver à un niveau de connaissances intuitives que l'esprit logique ne peut jamais atteindre.

C'est dans les tribus « primitives » que se sont perpétuées dans l'Inde les conceptions animistes. L'animisme s'oppose à l'appropriation de la terre, à la propriété, à l'agriculture qui détruit l'ordre naturel et asservit la nature à l'homme. Il est contraire au développement de civilisations urbaines et industrielles. Ces conceptions semblent constituer l'approche la plus fondamentale du problème religieux. L'attitude animiste n'est pas toutefois une attitude sentimentale ou « naturiste ». La chasse est la base de la survie et la cruauté des dieux et des esprits exige des sacrifices. C'est dans ce climat que s'est développé le culte du Murugan ou Kumâra (le garçon) qui correspond au Kouros (le garçon) crétois. C'est un dieu enfant ou adolescent, dieu de la Beauté et de la Guerre, avide du sang des animaux qui lui sont sacrifiés. Son culte a en effet son origine chez les *adivasi* (les premiers habitants) dont les tribus toujours existantes parlent des langues *munda*. Les symboles associés à ce culte sont l'épieu, le coq et le bélier. Les légendes *munda* que Rudyard Kipling a transcrites dans son *Livre de la jungle* nous donnent un aperçu du climat poétique de l'animisme indien.

C'est au néolithique et au début du bronze ancien que se cristallise chez les envahisseurs dravidiens le culte de Pashupati, le seigneur des animaux, et de Pârvatî, la Dame des montagnes. Il s'agit d'un grand mouvement philosophique et religieux qui, sous le nom de

Shivaïsme, va se superposer à l'animisme et sera la source principale à laquelle vont puiser les religions ultérieures. Le seigneur des animaux et la Dame des montagnes, que nous retrouvons en Crète sous les noms de Zagréus et de Cybèle, se rencontreront dans toutes les civilisations apparentées linguistiquement ou culturellement au monde dravidien.

Les caractéristiques de cette religion sont le culte du phallus, du taureau, du serpent, accessoirement du tigre et du lion, montures de la déesse. C'est vers la fin du VI^e millénaire avant notre ère qu'aurait été codifié le Shivaïsme historique, né d'une fusion des religions de Pashupati et de Murugan, et destiné à répondre aux besoins religieux du monde jusqu'à la fin du cycle. Murugan devient le fils de Shiva. Il est appelé Kumâra (le garçon) ou Skanda (le jet de sperme). Les deux cultes sont étroitement mêlés dans leurs formes ultérieures. Murugan, né dans un marécage de roseaux et nourri par les nymphes, est ailleurs appelé Dionysos. Pashupati correspond au dieu crétois, époux de la Dame des montagnes. Il est appelé Zan, puis Zagréus, puis le Zeus crétois (Krétagénès). Sa légende, comme c'est le cas aussi pour celle de Shiva et de Skanda, se confond peu à peu à celle de Dionysos.

Une autre religion, qui se réclame d'une très lointaine antiquité, est le Jaïnisme, religion puritaine qui croit à la transmigration, au développement de l'être humain à travers de multiples existences sous des formes humaines ou animales. Sans être exactement athée, le Jaïnisme n'envisage pas la possibilité de contacts entre l'homme et le surnaturel. L'homme ne pourra jamais savoir avec certitude s'il existe ou non un principe créateur, un dieu ou une cause première. Il n'y a donc pas lieu de s'en préoccuper. Cette religion plus moraliste que rituelle exige la protection de la vie, le végétarisme le plus strict, la nudité totale de ses adeptes. Le Bouddhisme originel en est une adaptation.

Mahâvira, le dernier prophète jaïna, était contemporain de Gautama Bouddha et son rival. Les Jaïnas comme les Bouddhistes envoyèrent partout des missionnaires. L'influence de ces ascètes nus

sera importante en Grèce. On la perçoit dans certaines écoles philosophiques et aussi dans l'Orphisme. C'est au Jaïnisme que l'Hindouisme ultérieur a pris la théorie de la transmigration et le végétarisme qui n'existent, à l'origine, ni dans le Shivaïsme ni dans le Védisme.

C'est avec les invasions aryennes que s'impose dans l'Inde et dans tout le monde occidental la grande religion des peuples nomades de l'Asie centrale, religion dont les dieux sont des phénomènes naturels et des vertus humaines personnifiées. Indra est le dieu de la Foudre, Varuna le dieu des Eaux, Agni le dieu du Feu, Vayu le dieu du Vent, Surya le dieu du Soleil, Dyaus le dieu de l'Espace, mais par ailleurs Mitra représente la Solidarité, Aryaman l'Honneur, Bhaga le Partage des biens. Rudra est le Destructeur, le Temps, principe de la mort. Il sera plus tard identifié à Shiva. Bien que cherchant à se rendre favorables par des sacrifices les forces naturelles, la religion aryenne n'est pas une religion de la nature. C'est une religion centrée sur l'homme qui ne cherche l'appui des dieux que pour assurer sa sécurité et sa domination.

A partir du II^e millénaire, le Shivaïsme est graduellement absorbé par la religion védique aryenne. Cela donne d'une part l'Hindouisme ultérieur, d'autre part la religion mycénienne et grecque. Toutefois le Shivaïsme résiste à cette fusion et nous le voyons périodiquement reparaître sous sa forme ancienne dans l'Inde comme dans le Dionysisme hellénique, et plus tard dans de nombreuses sectes mystiques ou ésotériques jusqu'aux temps modernes.

L'Orphisme est né de l'influence - très importante dans le monde antique - du Jaïnisme sur le Shivaïsme-Dionysisme. Le Mithraïsme, par contre, est une tentative, dans une communauté de soldats, pour retrouver certains des aspects rituels et initiatiques du Shivaïsme originel.

Ces quatre grands courants de la pensée religieuse répandus dans le monde entier ont intégré des divinités, des légendes et des cultes locaux, comme le fera plus tard le Christianisme. Ils restent la base de presque toutes les formes religieuses existantes, y compris les

religions sémitiques, Judaïsme, Christianisme et Islam, issues de l'ancien polythéisme hébreu. La grande civilisation sémitique de l'Égypte absorba de nombreux éléments shivaïtes, en particulier le culte d'Osiris, mais sut éviter le péril du monothéisme, malgré la tentative d'Akhetanon au XIV^e siècle. Le monothéisme devait plus tard isoler les religions sémitiques de la pensée cosmologique et religieuse ancienne.

Nous ne nous étendrons pas ici sur les religions de l'Extrême-Orient, bien que l'influence shivaïte soit évidente sur le Taoïsme et que le rationalisme jaïna ait influencé le Confucianisme. Plus tard, par l'intermédiaire du Bouddhisme, l'influence jaïna ainsi que celle du Shivaïsme se feront de nouveau sentir en Chine, en Asie du Sud-Est, au Tibet, à travers le Tantrisme du Mahâyâna qui est en quelque sorte une résultante des deux religions. Les textes tantriques indiens mentionnent d'ailleurs souvent les « rites chinois » (Cinâchara).

LA MYTHOLOGIE

Qu'il s'agisse de héros, d'incarnations divines ou de dieux, toute mythologie est fondée sur la personnification de certains principes cosmologiques ou de vertus particulières. « En même temps que les dieux, je dirai la naissance des éléments qu'ils personnifient », dit Hésiode. Ce qui compte dans la mythologie, c'est le principe représenté et non pas les légendes dont on l'entoure pour faire mieux comprendre ce qu'il symbolise. Que ces légendes soient multiples, différentes d'une région à l'autre, d'un poète visionnaire à un autre, n'a aucune importance. Il ne faut pas perdre de vue qu'elles ne sont là que pour rendre plus accessibles des notions abstraites, des réalités universelles.

La fée Carabosse reste la fée Carabosse même si nous inventons de nouveaux contes de fées. On attribue à tous les héros des hauts faits qui dépassent la réalité, mais mettent en valeur les vertus, les enseignements qu'ils servent à personnifier. Que l'on attribue à Jésus de Nazareth les miracles, les légendes de Dionysos ou de Krishna

n'enlève rien à son message, mais fait mieux comprendre sa nature divine. Vouloir y voir des faits strictement historiques, c'est nier sa valeur de symbole éternel, sa divinité.

Les légendes dont est entouré dans les diverses civilisations un aspect particulier du divin varient seulement par leur forme, par les noms attribués aux héros et aux dieux. Ce sont des histoires merveilleuses qui illustrent des conceptions philosophiques ou cosmologiques universelles en les incorporant dans un panthéon local pour les rendre plus accessibles, mais aussi parfois pour en masquer le sens aux non-initiés qui prennent ces légendes à la lettre. Nous retrouvons partout ce même procédé, qu'il s'agisse des mythes de Dionysos, de Bacchus, de Zagréus ou du Minotaure, de l'Osiris égyptien ou du Liber romain, mais également des légendes adaptées pour incorporer Shiva et son culte parmi les dieux védiques ou dans le Bouddhisme tibétain. Nous verrons de même les saints se substituer aux dieux dans le monde chrétien. La vie de Bouddha apparaît dans la vie des saints sous le nom de saint Josaphat.

Nous sommes tellement habitués à lier l'idée de civilisation à un certain développement technologique que nous perdons de vue le niveau des connaissances humaines et de la culture dans des époques que nous appelons préhistoriques. Seuls, quelques accidents archéologiques nous révèlent des formes d'art et de culture extrêmement évoluées dans la période néolithique ou même paléolithique, périodes durant lesquelles nous imaginons la terre comme peuplée de sauvages barbus armés de massues.

Il est bien évident que certains des artistes invités à décorer les sanctuaires souterrains de Lascaux ou de Altamira, entre le XV^e et le VI^e millénaire avant notre ère, possédaient une excellente technique, un coup de main magistral. Ils ne vivaient pas sous terre et devaient donc habituellement décorer des habitations relativement luxueuses. Nous connaissons des formes d'art similaires encore aujourd'hui dans les villages indiens de torchis et de bois qui ne laissent aucune trace, une fois détruits.

Les premières dynasties égyptiennes datent de la fin du IV^e millénaire. C'est à la même époque que les Sumériens, parlant une langue agglutinante (dravidienne), arrivèrent de l'Indus dans une Mésopotamie déjà très civilisée. Plus d'un millénaire plus tard, les constructeurs de mégalithes devaient apporter en Europe du Nord une civilisation apparentée.

A partir du début du VI^e millénaire, nous rencontrons partout, aussi bien là où des vestiges urbains ont survécu que là où ne subsistent que des gravures rupestres, la marque du Shivaïsme, le culte du taureau, du serpent, du phallus, le symbole royal des cornes, les postures de Yoga, les chambres funéraires.

Très souvent, il est vrai, nous ne possédons pour expliquer les symboles et les rites anciens que des tentatives faites beaucoup plus tard pour retrouver des connaissances presque perdues après des cataclysmes, des invasions barbares ou des changements de religion. Cela est vrai entre autres pour les Grecs par rapport aux Minoens ou pour les Celtes par rapport à la civilisation mégalithique. On perçoit, derrière La Théogonie d'Hésiode - le plus ancien texte grec sur la mythologie - , le souvenir d'un modèle plus net et moins superficiel dont Hésiode ne comprend pas toujours le sens profond.

La première grande époque de l'art minoen en Crète date d'environ 2600 av. J.-C. Cnossos et Phaïstos furent une première fois détruits par une catastrophe soudaine, probablement l'explosion du volcan de Santorin vers ~ 1700. Les premiers Achéens semblent être apparus vers ~ 1600. Leur comportement aurait été relativement pacifique. Ils rapportèrent au Péloponnèse, comme « prise de guerre », la religion minoenne qui a été la base de la culture dite mycénienne. Les Achéens s'installèrent peu à peu en Crète et auraient détruit une première fois Cnossos en ~ 1400. La destruction finale par les Doriens eut lieu en ~ 1100. A Malte, les temples monumentaux de Ggantija furent construits entre ~ 2800 et ~ 2400. Le culte du taureau, du phallus et de la déesse y apparaissent. La population de type dolychocéphale méditerranéen fut totalement annihilée en ~ 2400, et, après une période de vide, remplacée par une

population à tête ronde (brachycéphale) qui créa la civilisation du tarxien, proche de la mycénienne et qui fut également détruite vers ~ 2000. Cette destruction fut telle qu'il ne resta aucun survivant.

« La disparition de la civilisation minoenne, c'est-à-dire de la plus ancienne civilisation ayant fleuri en Europe, est l'un des drames les plus impressionnants que nous offre l'histoire de l'Europe, pourtant particulièrement dramatique... Jusqu'à l'épanouissement de la nouvelle civilisation grecque, le continent retomba dans une vie agricole sans histoire. » (Paolo Santarcangeli, *Le Livre des labyrinthes*, p. 96 et 187.) « Les vainqueurs achéens n'étaient pas capables de faire leurs, pas plus qu'ils étaient capables de promouvoir, les efforts artistiques et d'organisation de ceux qu'ils avaient vaincus et soumis... Les Minoens, après les deux millénaires où ils élaborèrent la première civilisation occidentale, disparurent de la scène de l'histoire européenne. » (Gaetano De Sanctis, *Storia dei Greci*, p. 138.).

Nous devons nous rendre compte que la même distance sépare la fin de la civilisation minoenne originelle de la Grèce de Périclès que celle qui nous sépare de l'Empire romain. Il est donc normal que seules des traditions populaires aient pu se transmettre à travers des conquérants encore barbares concernant les fondements yogiques et philosophiques des rites et des symboles. Le sérieux avec lequel les modernes prennent les récits mythologiques apparaît parfois du plus haut comique. Ils s'imaginent que les peuples anciens prenaient pour des réalités des récits symboliques, alors que nous voyons encore aujourd'hui les bardes des *kîrtanas* hindous inventer chaque jour de nouveaux épisodes de la légende des dieux. Les Chrétiens prennent pour des actualités historiques les récits symboliques de la Bible et de l'Évangile et vont fouiller le sommet du mont Ararat pour y chercher les débris de l'arche de Noé alors que le mythe du déluge est universel, connu des Hindous comme des Babyloniens et des peuples américains, et que chaque tradition fait échouer l'arche sur une montagne différente.

Les interprétations des modernes, bien que faisant preuve d'une érudition considérable et d'une certaine intuition, sont souvent fondées sur une méconnaissance du niveau intellectuel et des connaissances de l'homme dans des époques relativement éloignées. Nous ne sommes pas, sur ce plan, tout à fait sortis du dogme de la création du monde en 4963 avant la naissance de Jésus-Christ, tenu pour article de foi par certains théologiens chrétiens encore au début de ce siècle.

ORIGINES DU SHIVAÏSME

D'après les sources indiennes, confirmées par de nombreux éléments archéologiques, c'est au cours du VI^e millénaire avant l'ère présente - époque qui correspond à peu près au début de ce que nous appelons le néolithique - qu'aurait été révélé ou codifié le Shivaïsme, la grande religion issue des conceptions animistes et de la longue expérience religieuse de l'homme préhistorique sur laquelle nous ne possédons par ailleurs que quelques rares indices archéologiques et des allusions à des sages mythiques. C'est à partir de cette époque qu'apparaissent en Inde et en Europe les symboles et les rites shivaïtes : le culte du taureau, du phallus, du bélier, du serpent, de la Dame des montagnes, ainsi que la danse extatique, la croix gammée, le labyrinthe, les sacrifices, etc. Il est donc difficile de déterminer les lieux où le Shivaïsme prit naissance. Ses origines remontent si loin dans l'histoire de l'homme, les monuments mégalithiques et les représentations symboliques qui en évoquent la présence sont si répandus, les traditions, les légendes, les rites, les fêtes qui en proviennent se retrouvent dans tant de régions, qu'il apparaît partout comme l'une des sources principales des religions ultérieures. Rien ne prouve que l'Inde actuelle ait été son lieu d'origine, car nous voyons ses rites et ses symboles apparaître presque simultanément dans diverses parties du monde. Toutefois, c'est seulement en Inde que la tradition shivaïte et les rites que nous appelons dionysiaques se sont maintenus sans interruption de la préhistoire jusqu'à nos jours. Les textes grecs parlent de la mission

de Dionysos dans l'Inde, les textes indiens de l'extension du Shivaïsme vers l'Occident. Selon Diodore, l'épithaphe d'Osiris (identifié à Dionysos) mentionnait les expéditions d'Osiris jusqu'en Inde et dans les pays du Nord. Les innombrables similarités dans les récits mythologiques et les survivances iconographiques ne laissent aucun doute sur l'unité originelle du Shivaïsme et l'étendue de son influence.

Un grand mouvement culturel allant de l'Inde au Portugal eut lieu durant le VI^e millénaire av. J.-C. Ce mouvement est apparemment lié à la diffusion du Shivaïsme. Il est caractérisé par un art naturaliste attachant une grande importance aux animaux. Nous ne possédons sur cette époque que de vagues allusions légendaires et seuls les hasards des découvertes de sites « préhistoriques » fournissent quelques points de repère. Il s'agit, en effet, d'une époque de la civilisation du bois et il semble presque humoristique d'appeler une telle époque « âge de pierre ». Il existe encore à notre époque, en Inde et en Asie du Sud-Est, des civilisations du bois et nous savons que, quel que soit leur raffinement, elles ne laissent pratiquement pas de trace. L'ensemble des symboles associés au culte de Shiva : le phallus dressé, le dieu cornu, le taureau, le serpent, le bélier, la Dame des montagnes, se retrouvent dans ce complexe culturel et agricole qui se diffusa à partir de 6000 av. J.-C. vers l'ouest en Europe et en Afrique et, à l'est, vers l'Asie du Sud. « Le jeune dieu nu ithyphallique assis sur un trône est présent dans toutes les phases de l'ancienne Europe de Proto-Sesklo et Starčevo (VI^e millénaire), à Dimini et la période Vinča. Il porte un masque cornu. Il est aussi représenté debout tenant son sexe à deux mains... La principale épiphanie du dieu mâle semble toutefois avoir été sous la forme du taureau, parfois un taureau à visage humain ou un homme à tête de taureau. » (Valcamonica Symposium, *Les Religions de la préhistoire*, p. 135.) Durant la période Vinča en Roumanie (du VII^e au V^e millénaire), les recherches archéologiques ont mis en évidence le culte du taureau, le taureau à visage humain, le dieu ithyphallique et cornu, le culte du phallus, les phallus avec un visage. Les morts sont

enterrés en posture de Yoga, comme c'est le cas à Lepenski Vir, près des Portes de Fer du Danube.

Nous rencontrons les premières images nettement shivaïtes en Anatolie, à Çatal Höyük, vers 6000 av. J.-C. Les cultes d'Osiris, du taureau, du bélier, apparaissent dès l'aube de la civilisation égyptienne. Nous retrouvons en Égypte la fusion des cultes d'Osiris-taureau et d'Osiris-bélier originellement séparés, comme c'est le cas pour la fusion des cultes de Shiva-taureau et de Skanda-bélier. Il existe une image colossale du dieu ithyphallique Min, provenant de l'Égypte prédynastique et datant du milieu du V^e millénaire av. J.-C. C'est l'époque de l'arrivée des populations minoennes en Crète (vers ~4500), ainsi qu'en Anatolie, à Chypre, à Malte, à Santorin. Des notions telles que celles du *Yin* et du *Yang* – transcription chinoise des mots *Yoni* (vulve) et *Linga* (phallus) –, représentant les principes femelle et mâle étroitement enlacés, ne sauraient être différenciées du *Linga* enserré dans l'*arghia* (réceptacle) du culte shivaïte et indiquent l'influence du symbolisme shivaïte aux sources mêmes de la pensée chinoise.

Des images du dieu-taureau ou du dieu cornu, seigneur des animaux, similaires à celles de Mohenjo Daro, se rencontrent dans les traditions préceltique et minoenne. En Asie du Sud-Est (Cambodge, Java, Bali), le Shivaïsme est lié aux sources mêmes de la civilisation. Il est toujours, à Bali, l'aspect essentiel de la religion. Les temples d'Angkor comme les anciens temples de Java sont pour la plupart shivaïtes.

Durant le IV^e millénaire, se développe la civilisation shivaïte de l'Indus. Les Sumériens, venant vraisemblablement de l'Indus, arrivent par la mer en Mésopotamie. La religion qu'ils pratiquent va se répandre dans le Moyen-Orient, en Crète, en Grèce continentale. Du début du III^e millénaire jusqu'aux invasions aryennes, vont se développer parallèlement les trois grandes civilisations soeurs de Mohenjo Daro, Sumer et Cnossos, avec des prolongements sur tout le continent européen d'une part, l'Inde centrale et orientale et l'Asie du Sud-Est de l'autre.

La fin du III^e millénaire apparaît comme une date importante. C'est en effet vers 3000 av. J.-C. qu'eut lieu le déluge (historique) qui divise les dynasties sumériennes entre dynasties prédiluviennes et postdiluviennes. C'est aussi de cette époque que, selon la chronologie hindoue, date le début du Kali Yuga, l'âge des conflits, ou âge moderne.

A la même époque, un peuple nouveau de race atlanto-méditerranéenne apparaît à Malte, puis en Armorique, venant de la Méditerranée sans doute par la péninsule Ibérique. « Il introduit une nouvelle religion et des usages funéraires nouveaux. La civilisation des mégalithes est la sienne : pendant deux mille ans, ces monuments vont couvrir le sol de la péninsule. C'est vers ~ 3000 que fut construit le tumulus de Saint-Michel à Carnac. Les alignements datent de ~2000. Les constructeurs de mégalithes... avaient certainement gardé un contact avec l'Ibérie et plus loin avec la Crète ou le Moyen-Orient de leurs origines..., ou n'ignoraient pas leur existence... ni les rites qu'y pratiquaient les adorateurs du taureau. » (Gwenc'hlan Le Scouëzec, *Guide de la Bretagne mystérieuse*, p. 72 et 99.) « Le palais [de Cnossos], temple du taureau solaire, a un lien de parenté subtil mais étroit avec les cercles de pierres qui constellent nos campagnes. » (R.A. Macalister, *Ireland in Preceltic times*.) « Les statues-menhirs du haut Adige et de la Ligurie... [ainsi que] Stonehenge et autres monuments mégalithiques... semblent dériver d'un prototype qui apparaît à Mycènes aux environs du XVI^e-XIV^e siècle av. J.-C. » (Paolo Santarcangeli, *Le Livre des labyrinthes*, p. 139.) Les dessins de labyrinthes de Valcamonica datent de 1800 à 1300 av. J.-C. Ceux de Malte sont de plusieurs siècles plus anciens.

LA NAISSANCE DE DIONYSOS

Les débuts de la civilisation minoenne semblent remonter au milieu du V^e millénaire et sont donc contemporains de l'Égypte prédynastique. Toutefois la grande période minoenne, révélée par un prodigieux développement artistique - qui ne correspond pas

nécessairement à une progression sur le plan intellectuel et religieux -, s'étend de ~ 2800 à ~1800. Les temples monumentaux de Malte furent construits entre ~ 2800 et ~ 2000. Cette civilisation méditerranéenne est donc contemporaine de la civilisation sumérienne postdiluvienne et aussi de la grande période de Mohenjo Daro et des cités de l'Indus, avec lesquelles elle présente des parentés évidentes. Quelle que soit l'importance des documents archéologiques plus anciens qui émergent çà, et là dans le monde méditerranéen, l'Anatolie, le Moyen-Orient, ainsi que celle des références littéraires sumériennes ou babyloniennes, ce n'est qu'avec la civilisation minoenne et son héritage grec que les rites et les mythes shivaïtes, dans leur version dionysiaque, entrent véritablement dans ce que nous pouvons savoir de l'histoire religieuse du monde occidental.

La civilisation crétoise s'était développée grâce à un apport considérable des civilisations asiatiques. « La Crète néolithique peut être considérée comme une projection insulaire d'une province anatolienne. » (Evans, *The Palace of Minos*, chap., I^{er}; p. 14.) Elle maintiendra des rapports constants avec l'Égypte, la Grèce et le Moyen-Orient pendant toute son histoire. « Ce sont des architectes et des peintres qualifiés venus d'Asie (éventuellement d'Alalakh) qui furent invités à construire et décorer les palais des souverains crétois... Les méthodes de construction et les techniques de peinture à la fresque employées à Cnossos sont les mêmes que celles du palais de Yarim-Lim (sur la côte syrienne), de trois siècles plus ancien. » (R.F. Willetts, *Cretan Cults and Festivals*, p. 17 et 27.)

D'après Homère (*Odyssée*, XIX, 178), Minos aurait gouverné la Crète et les îles de la mer Égée trois générations avant la guerre de Troie qui eut lieu durant le XIII^e siècle av. J.-C. Il se réfère donc à la seconde civilisation crétoise influencée par les Achéens. Comme dans les civilisations mésopotamiennes, nous retrouvons dans la Crète minoenne beaucoup d'éléments caractéristiques du Shivaïsme : le jeune dieu, la déesse de la Montagne, le taureau et le Minotaure, le serpent, les cornes, le lion, le bouc, l'arbre sacré et le pilier phallique, le sacrifice du taureau et la danse extatique des Korybantes et des

Kourètes qui sont en tout point identiques aux Ganas, les jeunes compagnons de Shiva et ses fidèles. Les symboles du svastika, de la double hache et du labyrinthe proviennent, comme nous le verrons plus loin, de données indiennes liées aux expériences du Yoga et au culte de la Terre. Nous retrouvons les mêmes symboles à Malte où ont survécu de très importants vestiges monumentaux.

Les Minoens recherchaient l'harmonie de l'homme et de la nature. Leurs peintures nous montrent une vie paisible et attrayante dans un paysage féerique et enchanté qui rappelle le paradis terrestre de Shiva-Pashupati, le seigneur des animaux. Nous ne savons pas quel était le nom donné au dieu du temps du premier roi Minos, probablement Zan qui a été hellénisé en Zagréus et plus tard identifié à Zeus. Le nom de Zeus est indo-européen. « Les Achéens qui vinrent en Crète donnèrent le nom de leur dieu du ciel à une divinité minoenne... Zagréus est un nom oriental qui vient de la Phénicie et qui est peut-être en rapport avec le mont Zagron, entre l'Assyrie et la Médie... Ce Zeus, devenu le dieu du mont Ida, vénéré par les Kourètes, est l'ancien dieu crétois si identique à Dionysos par ailleurs qu'il apparaît normal au mystique initié de s'intituler Bacchos. Ce dieu qui meurt et naît à nouveau apporte une vie nouvelle au fidèle qui pénètre dans ses mystères, aboutissant au repas de chair crue de l'animal qui est le dieu lui-même manifesté, le taureau dont le sang purifie son sanctuaire. » (R.F. Willetts, *Cretan Cults and Festivals*, p. 200-203-240.) Euripide mentionne Zagréus dans *Les Crétois* : « J'ai fait retentir le tonnerre de Zagréus qui erre la nuit. J'ai accompli le repas de chair crue et j'ai agité les torches en l'honneur de la Mère des montagnes. Sanctifié, j'ai reçu le nom de Bacchos parmi les Kourètes. Vêtu de blanc, je me tiens à l'écart de la naissance des hommes et de leurs tombes, et j'évite de me nourrir d'êtres vivants. »

Les mythes concernant le jeune dieu et la déesse crétoise sont similaires à ceux de Shiva et Pârvatî. Nous en retrouvons l'écho dans les mythes d'Ishtar et Tammuz, Isis et Osiris, Vénus et Adonis. Rhea, la déesse de la Montagne, est la Pârvatî (celle de la montagne) indienne. Les noms de Diktyнна et d'Artémis évoquent la notion

d'une Mère-montagne. Diktyнна prenait son nom d'une montagne, le mont Dikté. Pârvatî, elle, est la fille de Himâvat (l'Himalaya).

DIONYSOS DANS LE MONDE ARYAIVISÉ

Les ennemis qui incendièrent les principaux centres de la civilisation minoenne vers ~ 1400 peuvent être identifiés avec les Achéens homériques qui détruisirent également Ugarit et Troie durant le XIII^e siècle. C'est durant la seconde période minoenne, influencée par les Achéens, que le dieu crétois prend le nom de Dionysos (dieu de Nysa). Les idées religieuses qu'il représente étaient attribuées auparavant à Zagréus, appelé aussi le Zeus crétois (Krétagénès). « Un renouveau des cultes orphiques au VI^e siècle av. J.-C. conduisit au renforcement des cultes à mystères indigènes sous un nouveau nom... Cela est confirmé par Euripide et Fimicus qui se réfèrent à cet ancien Dionysos crétois qui n'est autre que Zeus-Zagréus et dont les adhérents mystiques communiaient avec le dieu en mangeant la chair crue du taureau. » (R.F. Willetts, *Cretan Cults and Festivals*, p. s.) Le rayonnement de la religion crétoise fut considérable ainsi que son influence sur la pensée et la religion grecques. Diodore dit que, selon les Crétois, « les dieux allèrent de la Crète vers la plupart des régions du monde habité... La déesse Déméter arriva ainsi en Attique, puis en Sicile et en Égypte. » Les tablettes mycénienues de Pylos (vers ~ 1500) mentionnent déjà le nom de Dionysos à côté de ceux des dieux aryens.

Dans la Bibliothèque, un résumé des fables de la mythologie attribué à Apollodore, celui-ci souligne les affinités du culte de Dionysos avec d'autres cultes à mystères et avec la sagesse des anciens peuples. Il insiste aussi sur les légendes qui rendent compte de la mania (la folie extatique) et mettent en lumière la façon dont le dieu punit ceux qui lui résistent.

La réapparition du Shivaïsme ou du Dionysisme représente un retour à une religion archaïque et fondamentale, restée sous-jacente malgré les invasions et les persécutions. L'ancien dieu de la Crète, de

l'Anatolie, de Sumer et de la Grèce continentale préhellénique n'apparaissait étranger qu'aux envahisseurs Achéens et Doriens qui le faisaient venir d'Asie par la Thrace et prétendaient que son culte avait été introduit en Grèce par ses missionnaires et ses dévots. « Le culte de Dionysos s'était acclimaté d'autant plus aisément... que Dionysos avait pu être assez facilement assimilé à des divinités indigènes et que les rites du dieu grec offraient de nombreux points de contact avec les pratiques de l'ancienne religion thrace, y compris apparemment l'orgiasme féminin. » (H. Jeanmaire, *Dionysos*, p. 77 et 431.) Le Dionysisme n'était en fait que l'ancien Shivaïsme du monde indoméditerranéen qui reprenait peu à peu sa place dans le monde aryanisé. Ce culte, qui a bouleversé et renouvelé l'expérience religieuse des Grecs, avait, dans le sol hellénique, les plus profondes racines.

Le même processus d'assimilation avait eu lieu dans l'Inde. Le Shivaïsme s'était peu à peu intégré dans le Brahmanisme védique et l'avait profondément transformé. D'après Sarvapalli Radhakrishnan : « La religion védique a absorbé, incorporé et préservé les rites des autres cultes. Au lieu de les détruire, elle les a adaptés à ses propres besoins. Elle a tellement emprunté aux institutions des Dravidiens et des autres peuples de l'Inde qu'il est très difficile de séparer les éléments aryens originels des autres. » (S. Radhakrishnan, *History of Indian Philosophy*, p. 54.) Dans les innombrables récits légendaires reflétés dans les Purânas d'une part et les récits dionysiaques et orphiques de l'autre, Shiva-Dionysos apparaît désormais comme l'un des dieux du panthéon aryen dans lequel on lui réserve une place souvent prédominante. Dionysos est évoqué dans les Hymnes homériques. « C'est de Dionysos, fils de la très glorieuse Sémélé (la Terre), que je vais parler, et je dirai comment il apparut au bord de la mer inlassable, sur un promontoire avancé, avec les traits d'un jeune homme dans la première adolescence. » (*Hymne à Dionysos*, I, 1-4.) « Je suis le bruyant Dionysos dont la mère qui l'enfanta fut Sémélé la Cadméeenne après s'être unie d'amour à Zeus. » (*Hymne à Dionysos*, I, 55.)

Euripide admettait l'universalité de la religion de Dionysos que le Dieu lui-même, escorté de ses Ménades, aurait propagée dans tout l'Orient avant de revenir l'implanter au lieu de sa naissance. Les Grecs expliquaient les similarités des cultes de Shiva et Dionysos par l'effet d'une expédition de Dionysos en Inde. Le voyage ou mission que Dionysos avait accompli en Orient pour y propager son culte était devenu une conquête de l'Inde fabuleuse par Dionysos et son armée de Ménades et de Satyres. Cette expédition avait duré deux ans et le dieu était revenu par la Béotie la troisième année. Il avait célébré sa victoire monté sur un éléphant des Indes. Selon Diodore, c'est en souvenir de cette expédition des Indes que les Béotiens, les autres Grecs et les Thraces, avaient institué des sacrifices triétésiques à Dionysos. Les anciens Hébreux avaient été fortement influencés par le monde dravidien et shivaïte. Abraham venait d'Ur sumérienne et, malgré Moïse, les Hébreux jusqu'à David participaient à des rites extatiques. En Égypte, c'est Osiris dont les mythes et les légendes sont liés aux mythes shivaïtes. Osiris représente les pouvoirs de génération et de croissance. Il est également le dieu des Arbres et des Plantes. Hérodote et Diodore identifient Osiris à Dionysos. Osiris serait originellement venu de l'Inde monté sur un taureau. Il prit dans son armée les Satyres (les Ganas indiens) comme danseurs et chanteurs, propres à toutes sortes de divertissements. Plus tard, il retourna dans l'Inde où il fonda de nombreuses villes. Les rapports directs entre l'Égypte et l'Inde sont extrêmement anciens et indépendants de ceux de l'Inde avec Sumer, l'Anatolie et la Crète. Les échanges commerciaux très importants passaient plutôt par l'océan Indien et la mer Rouge. Lors du développement de la civilisation crétoise, les parallèles entre les cultes d'Osiris et de Dionysos devinrent apparents. Les premières représentations de personnages crétois dans la peinture égyptienne se trouvent dans les tombes de Sonmut et Useramon à Thèbes entre ~ 1490 et 1480.

L'unité des conceptions shivaïtes et dionysiaques était reconnue dans le monde hellénique comme une situation de fait. « Dionysos était déjà considéré par les anciens comme un dieu analogue à Shiva

sous un de ses aspects principaux que le Tantrisme de la Main gauche met en relief. » (Julius Evola, *Le Yoga tantrique*, note p. 15.) Mégasthène, un Grec qui vécut dans l'Inde au IV^e siècle av. J.-C., identifie Dionysos à Shiva dont le culte était, selon lui, particulièrement répandu dans les montagnes où est cultivée la vigne. Il remarque la similarité des expéditions du roi (Chandragupta) et des processions de Dionysos. Lorsque les soldats d'Alexandre se précipitèrent au sanctuaire shivaïte de Nysa (près de la moderne Peshawar, au nord du Pakistan actuel) pour embrasser leurs frères en Dionysos, ils ne concevaient pas qu'il puisse s'agir d'une autre divinité, d'un autre culte.

« Selon le mythe crétois, Lampros, époux de Galatée, dont les enfants étaient bissexuels, était lui-même fils de Pandion, descendant des dynasties du Soleil et de la Lune. Le festival attique du Pandia était célébré à la pleine Lune. Le festival qui prenait son nom de Pandion, éponyme de la tribu de Pandionis, était en l'honneur de Zeus. » (R.F. Willetts, *Cretan Cults and Festivals*, p. 178.)

Il est à remarquer que Pandia est le nom d'une dynastie dravidienne issue de la Lune qui a régné depuis des temps immémoriaux dans l'Inde et qui est mentionnée, entre autres, dans le grand poème épique tamoul, le *Shilappadikaram*. Les Pandavas, fils de Pandu (le Blanc), étaient les membres de la dynastie qui s'opposa aux Aryens dans la guerre du Mahâbhârata.

Vers 700 av. J.-C., les Celtes arrivent en Occident. Comme ce fut le cas pour les Grecs ou les Indiens védiques, c'est à travers eux que nous sont parvenus les restes de la grande civilisation mégalithique qui les avait précédés. Un dieu ithyphallique datant du VIII^e ou VII^e siècle av. J.-C. est représenté sur un rocher à Skåne en Suède. Il existe des séries de figures phalliques en bois au Danemark datant de l'âge du bronze ou des débuts de l'âge du fer. Nous retrouvons « *Ana mater deorum Hibernensium* » du *Sanas Cormaic* irlandais. Anna la Grande Déesse, mère des dieux d'Irlande, qui deviendra sainte Anne, et aussi les Ganas ou Korybantes qui sont « les Korrigans, facétieux..., capables d'une grande gentillesse et de terribles

vengeances... Leur origine remonte sans doute aux croyances du peuple des dolmens et peut-être au-delà.... Tarw, le taureau sacré, est manifestement lié aux mégalithes et son culte remonte à la préhistoire... La réalité des sacrifices humains chez les Celtes est indéniable. César... accuse les druides de procédés particulièrement cruels. » (Gwenc'hlan Le Scouëzec, *La Bretagne mystérieuse*, p. 74-78).

« Il existe deux genres distincts de divinités celtiques reconnaissables dans l'iconographie et décrits dans la littérature... Le premier est l'un des dieux celtiques les plus fondamentaux ayant des ancêtres en Europe dont les origines remontent jusqu'aux roches sculptées de la Suède et de l'Espagne et, au-delà, dans un passé indéfini. C'est le dieu phallique et cornu des tribus celtiques, agressif et fertile, avec ses cornes de taureau ou de bélier. Il est parfois non phallique, mais porte alors des bois de cerf... Il existe aussi une représentation du dieu associée à son rôle de pasteur. Il est nu, fortement ithyphallique, mais sans cornes... C'est sous cette forme qu'il est représenté à Maryport (l'Alauna romaine), à Brough by Sands et ailleurs. Une des premières représentations du dieu cornu des Celtes se trouve dans l'ancien sanctuaire de Valcamonica, en Italie du Nord, dans lequel les peuples changeants de l'Europe ont exprimé leurs conceptions religieuses sur les murailles rocheuses de ce lieu sacré. Les dessins celtes datent de l'époque de la conquête de l'Étrurie par les Celtes... D'après une inscription, le dieu est appelé Cernunnos, « le Cornu ». Ce n'était pas nécessairement son nom dans tout le monde celtique, car les Celtes avaient des noms multiples et des dieux peu nombreux. Le Grand Dieu porte sur son bras droit replié le collier sacré, le *torc*, ornement des dieux et des héros; sur son bras gauche replié, on voit des traces du serpent cornu, animal toujours lié à son culte... Son adorant est fortement ithyphallique. » (Anne Ross, dans *Primitive Erotic Art*, p. 8₄.) Dans l'Inde, Shiva est également appelé Shringin, le Cornu. Il porte un serpent comme collier.

Les Romains identifiaient le dieu celtique à Apollon. Stonehenge, alors vieux de plus de deux mille ans, était encore un lieu de culte

lors de la conquête romaine (57 av. J.-C.). Diodore de Sicile, citant Hécatee sur l'île de Bretagne, nous dit que « les habitants honorent Apollon plus que partout ailleurs... Une enceinte sacrée lui est dédiée dans l'île ainsi qu'un magnifique temple circulaire, orné de riches offrandes ».

Nous rencontrons, parfois ornés d'un visage ou entourés d'un serpent, les phallus de pierre dressés en Angleterre, en Suède, en Italie, en Bretagne, en Corse, en Grèce, en Arabie, en Inde, mais aussi le culte du taureau et son sacrifice, celui du serpent et ses légendes, les carnavals ou fêtes lubriques du printemps, les danses d'extase, les lieux sacrés qui portent le nom plus ou moins déformé de Nysa. Nous retrouvons les légendes liées au culte du Skanda-enfant, le *bambino*, né dans un marais de roseaux et nourri par les sept Pléiades devenues des étoiles. Nombreux sont les récits qui évoquent le message universel du dieu qui naît dans une caverne. Près de lui, se trouve le bœuf ou le taureau, l'animal sacré, mais il est aussi associé à l'âne, l'animal impur, qui sera son véhicule lors de ses fêtes. Il est le dieu de la vie qui meurt et ressuscite, qui unit les mystères inséparables de la procréation et de la mort.

Tous les mouvements religieux se sont inspirés du message shivaïte, même s'ils ont cherché à en nier ou en dénaturer l'héritage. Si nous connaissons si mal la philosophie shivaïte, c'est surtout parce que nous refusons de reconnaître sa primauté, de voir ses mythes et ses rites transparaître dans ceux des religions ultérieures.

Textes et documents

Aucun texte indien de la période préaryenne ne semble avoir survécu dans sa forme originelle, sauf quelques inscriptions dans l'écriture de Mohenjo Daro qui n'a pas encore pu être déchiffrée. Toutefois, les Aryens furent très tôt influencés par la philosophie, les pratiques, les rites du Shivaïsme. Les anciens sages dravidiens furent acceptés aux côtés des sages védiques et beaucoup de textes furent peu à peu traduits ou adaptés en sanskrit, la grande langue littéraire dérivée du védique. Le cas est similaire à celui de l'étrusque par rapport au latin.

Le quatrième Vêda, l'*Atharva Vêda*, est fondé presque exclusivement sur des traditions préaryennes concernant les rites, les formules magiques, les cérémonies. Il fut adjoint aux trois Vêdas originaux: le *Rik*, le *Yajuh* et le *Sâma*. « L'*Atharva Vêda* représente la véritable religion du peuple. » (P. Banerjee.) Les enseignements qu'il contient sont attribués au sage non aryen Angirasa. C'est à lui que sont attribués également cinquante et un des traités philosophiques, les Upanishads shivaïtes tels que la *Shvétâshvatara Upanishad*, la *Mundaka Upanishad*, etc. Parmi les Brâhmanas, les rituels, rattachés à l'*Atharva Vêda*, le plus important est le *Gopatha Brâhmana* (la voie du taureau). Certains poèmes en tamoul archaïque, les poèmes du « club des poètes, » le *sangham*, seraient, selon la tradition, préaryens.

L'*Artharva Vêda* représente la partie de l'ancienne religion adoptée par les Aryens et correspond donc à la religion mycénienne, c'est-à-dire ce que les Achéens avaient repris de la religion minoenne. Toutefois les principaux textes représentant les rites, les mythes et les pratiques authentiques du Shivaïsme préaryen se trouvent dans des ouvrages d'un autre genre, qui sont appelés Purânas (livres historiques), Âgamas (Traditions) et Tantras (rites initiatiques et magiques). Il faut y ajouter l'ancien Sâmkhya (Cosmologie) et les textes concernant le Yoga, technique dont l'origine est shivaïte et préaryenne.

La question de la date de ces textes n'a aucune signification. La rédaction en langue sanskrite des connaissances traditionnelles telles que nous les rencontrons aujourd'hui dépend de l'époque où elles ont été plus ou moins incorporées dans l'Hindouisme officiel et n'a donc rien à voir avec le contenu. Nous ne jugeons pas de la date d'Homère d'après celle de la première traduction française. Une partie très importante des rites et des conceptions du Shivaïsme n'est toujours pas acceptée par les brahmanes et reste de caractère ésotérique. Elle est conservée par la tradition orale ou sous forme de manuscrits dont la divulgation est en principe interdite.

La tradition orale reste un élément essentiel de la transmission des rites et des aspects les plus abstraits de la connaissance. Les textes

écrits sont en principe seulement des aide-mémoire très succincts qui nécessitent un commentaire lequel reste généralement de tradition orale. C'est au VIII^e siècle, époque d'un grand renouveau shivaïte, que Shankarâchârya publia ses très importants commentaires sur les Upanishads et que fut compilé en tamoul le *Tirumurai*, le canon shivaïte en onze livres. Certaines informations sur les périodes plus anciennes nous viennent parfois des opposants du Shivaïsme, comme ce sera le cas pour les rites dionysiaques et plus tard pour leurs survivances dans le monde chrétien.

Depuis environ un siècle, de très importants commentaires sur la doctrine et les rites ont pu être publiés dans les diverses langues indiennes, ouvrant à un public beaucoup plus large un enseignement jusque-là réservé aux initiés. On ne peut véritablement interpréter les textes et connaître la pratique des rites sans l'aide de ces documents.

LES PURÂNAS

Les Purânas (les Anciennes Chroniques) sont de vastes textes, un peu similaires à la Bible, dans lesquels ont été transcrites et résumées des traditions orales remontant à une période lointaine comme, par exemple, l'histoire du déluge, la domestication du feu, les migrations des peuples.

Ces textes contiennent des éléments historiques et géographiques, des généalogies allant parfois jusqu'au VI^e millénaire avant l'ère actuelle, des récits mythologiques, des enseignements rituels ou techniques (médecine, architecture, peinture, musique, danse, etc.), des enseignements philosophiques, des codes sociaux et moraux. Ils forment de véritables encyclopédies.

Lorsque le Shivaïsme et les cultes autochtones furent incorporés dans le Védisme à une époque relativement tardive pour former l'Hindouisme actuel, les Purânas furent adaptés et traduits en sanskrit de langues non aryennes, très probablement dravidiennes. Il

existe trente-six Purânas dont certains sont d'énormes ouvrages. Six des principaux Purânas sont essentiellement shivaïtes. Ce sont le Shiva Purâna, le Linga Purâna, le Skanda Purâna, le Matsya Purâna, le Kurma Purâna et le Brahmanda Purâna. D'importants éléments concernant la tradition shivaïte se trouvent toutefois dans les autres Purânas, en particulier l'Agni Purâna et le Vâyu Purâna. Les plus importants des Purânas sont divisés en « livres » appelés *samhitâs*. Si l'on ajoute aux Purânas le grand poème épique du *Mahâbhârata* qui provient des mêmes sources, nous avons dans ces textes, en dépit des additions multiples et des références obligatoires aux Védas et aux dieux aryens, un matériel considérable et des informations très importantes sur le Shivaïsme préaryen.

Le *Râmâyana* est différent, étant une œuvre littéraire composée en sanskrit d'après un épisode mentionné dans plusieurs des Purânas, un peu comme *Les Bacchantes* d'Euripide ou les *Dionysiaques* de Nonnos. Il ne contient que peu d'informations sur la civilisation et les croyances anciennes bien qu'il se réfère à des événements très anciens. Nous voyons, par exemple, que le confluent du Gange et de la Jumna se trouve dans la forêt alors que dans le *Mahâbhârata* il est déjà le site d'une grande cité.

AGAMAS ET TANTRAS

Les Âgamas (Traditions), qui expliquent les règles de conduite des sectes shivaïtes et se réfèrent à des traditions existant depuis des temps immémoriaux, sont considérés, dans leur contenu sinon dans leur forme, comme plus anciens que les Védas. Ils sont, du point de vue shivaïte, des textes révélés, alors que les Védas ne seraient que des écrits d'origine humaine. Il existe vingt-huit Âgamas shivaïtes principaux et plus de deux cents Âgamas secondaires. Ces ouvrages n'ont jamais été réellement intégrés dans les textes sacrés de l'Hindouisme aryanisé. Considérés comme des textes pour initiés, ils ne furent jamais largement divulgués. Beaucoup n'ont pas encore été publiés et sont gardés secrets. Leur transmission par voie orale est en

tout cas seule considérée comme valable. L'écriture est, dans beaucoup de cas, sinon interdite, du moins dangereuse puisqu'on ne doit livrer certains enseignements qu'à ceux qui en sont dignes. L'écriture est sans valeur pour la transmission des formules magiques. C'était, en Occident, le point de vue des druides et c'est encore le cas, dans toutes les religions, pour les formules rituelles et magiques, y compris les paroles de la consécration de la messe.

« Durant la longue période où le Shivaïsme fut banni, les Âgamas ont cependant dû être transcrits de manière à ce que les Shivaïtes puissent avoir des textes à eux qui soient aussi sacrés que les Védas des orthodoxes, et qu'ils puissent avoir des règles de conduite bien établies concernant leur religion. » (C.V. Narayana Ayyar, *Shaivism in South India*, p. 71.) Les rites enseignés par les Âgamas comprennent des gestes (*mudras*), des diagrammes symboliques (*yantras*), et autres pratiques qui n'existent pas dans le rituel védique.

Les Tantras sont des ouvrages de caractère ésotérique analogues aux Âgamas. Ils se réfèrent à tous les aspects du rituel, particulièrement ceux qui concernent le culte de la déesse. Ils traitent par ailleurs aussi du Yoga, de la cosmologie, de l'alchimie, des règles de conduite, de la magie et des sacrifices. Les Tantras condensent, à des fins de réalisations érotico-magique et spirituelle, l'expérience multimillénaire de l'Inde shivaïte en ce qui concerne la nature du cosmos et ses rapports avec les structures subtiles de l'être humain. Les Tantras représentent une méthode appliquée fondée sur les principes du Sâmkhya (cosmologie), ou science du macrocosme d'une part, et du Yoga, science de l'être humain ou du microcosme, qui sont les sciences de base de la tradition shivaïte. Le Tantra, science des rites et des pouvoirs magiques, définit les possibilités de réalisation fondées sur les rapports du macrocosme et du microcosme, la résultante du Sâmkhya et du Yoga.

Chaque Tantra est, en principe, divisé en quatre parties qui sont la doctrine, le Yoga, le rituel et les règles de vie. Sans les Tantras et les Âgamas, il est impossible de comprendre le symbolisme des rites et aussi celui de l'architecture sacrée et de l'iconographie. Cela est vrai

non seulement pour le temple hindou, mais pour toute l'architecture religieuse qui observe partout les mêmes règles d'orientation qu'il s'agisse des monuments mégalithiques, des temples de l'Égypte et de la Grèce ou des cathédrales du Moyen Âge

TEXTES GRECS ET LATINS

Nous n'avons pas de textes expliquant les rites et le cérémonial des mystères dionysiaques dans le monde gréco-étrusco-romain, seulement des allusions qui toutefois peuvent être souvent éclairées à l'aide des textes indiens. Nous trouvons des références aux rites dionysiaques chez Homère, Platon, Euripide, Eschyle, Nonnos et Apollodore. Il existe par ailleurs de nombreuses études modernes sur la religion grecque et crétoise, fondées en grande partie sur les monuments, les représentations graphiques, les vases, les peintures.

En dehors de ces allusions, le récit de Tite-Live est pratiquement le seul document littéraire que l'Antiquité nous ait laissé sur les mystères dionysiaques. Toutefois, l'attitude hostile de Tite-Live rend ses descriptions fort sujettes à caution, son but étant de discréditer. Son assertion que ces rites furent introduits en Étrurie par un *Graecus ignobilis* au II^e siècle est évidemment fallacieuse.

Nous retrouvons les crimes imputés aux sectes dionysiaques attribués plus tard aux premiers Chrétiens tels que l'inceste, le meurtre des nouveau-nés pour en manger la chair et boire le sang, etc. Il en sera de même dans les procès des hérétiques du Moyen-Âge. Les sociétés initiatiques sont toujours présentées par leurs persécuteurs comme des sabbats de sorciers, mais en lisant entre les lignes on peut trouver certaines informations. C'est en étudiant les rites shivaïtes, les seuls qui se soient continués jusqu'à nos jours, que nous pouvons reconstituer les pratiques réelles des rites et des « mystères dionysiaques ».

DOCUMENTS ARCHÉOLOGIQUES

En dehors des textes, nombreux sont les documents archéologiques, symboles, images des dieux, représentations de cérémonies, qui nous permettent de reconstituer les rites et les croyances auxquels ils font allusion. C'est pour de telles reconstitutions que la vaste littérature indienne qui décrit minutieusement les rites nous apporte de précieux éléments qui expliquent la très abondante imagerie crétoise, grecque et romaine.

Lorsque nous envisageons des vestiges considérés comme « préhistoriques », il est important de rappeler qu'ils appartiennent à des époques de civilisation du bois et ne peuvent en aucun cas être considérés comme représentant le niveau culturel ou artistique d'une époque. Ils sont vraisemblablement l'oeuvre de bergers ou de paysans et ressemblent souvent aux graffiti des prisons modernes. Les dessins de Valcamonica, d'époque romaine ou médiévale, sont aussi primitifs que ceux du néolithique.

Les plus anciens monuments de pierre reproduisent des architectures de bois souvent très élaborées. On ne peut donc en aucun cas juger du niveau culturel des peuples, ou d'ailleurs de peuples plus anciens ou plus récents, d'après les rares vestiges qui ont survécu. Stonehenge et Carnac sont contemporains de l'époque la plus raffinée de la peinture crétoise, de la fin du Moyen Empire égyptien et des sanctuaires de Malte. Les conditions climatiques ont effacé les structures fragiles des cités de bois et de torchis. Toutefois, les symboles religieux étant les mêmes, il semble absurde de croire que les contacts n'existaient pas et qu'il s'agit pour le continent européen de civilisations primitives. Les primitifs, en fait, viendront plus tard. Ce seront les Barbares qui détruiront les anciennes civilisations. Il a fallu des catastrophes miraculeuses comme celles de Santorin, de la Crète ou de Mohenjo Daro, pour préserver jusqu'à nos jours quelques vestiges des civilisations de cette époque.

2.

Aspects et légendes du dieu

LE SACRIFICE DE DAKSHA

Quel qu'ait été originellement le caractère du Védisme, la religion aryenne une fois établie dans l'Inde, comme d'ailleurs en Iran et en Grèce, devint la religion d'une classe dirigeante citadine guerrière et bourgeoise qui réduisait en esclavage les anciennes populations et méprisait leurs dieux, leurs rites et leurs coutumes.

Le sacrifice de Daksha évoque le conflit de la religion de la cité, représentée par le Brahmanisme et les rites aryens, avec l'antique Shivaïsme, religion du peuple et de la nature.

Daksha, souverain et sage védique, organise un grand sacrifice en honneur de tous les dieux, mais il en exclut Shiva, considéré comme une divinité non védique et impure, bien qu'il lui ait autrefois accordé, pour des raisons politiques, la main de sa fille Sati (Fidélité), union qui symbolise l'acceptation contestée de l'ancien dieu dravidien parmi les dieux aryens.

Selon la version du *Bhâgavata Purâna* (IV, chap. 2 à 7), Daksha dit : « Contre ma volonté, à l'instigation de Brahmâ, j'ai donné ma fille à cet être impur, destructeur des rites et des barrières sociales, qui enseigne les textes sacrés aux hommes de basse naissance, aux *shudras*. Comme un dément, il erre dans d'horribles cimetières entouré de fantômes et d'esprits malins. Il est nu, les cheveux en désordre. Il rit, il pleure, il s'enduit de cendres et porte comme seul ornement un collier de têtes de morts et d'ossements humains. Il prétend être « de bon augure » (*shiva*), il est en réalité « de mauvaise

augure» (*ashiva*). Il est fou, adoré par les fous, il règne sur les esprits des ténèbres. Puisse ce soi-disant souverain, le dernier des dieux, ne jamais recevoir une part des offrandes des sacrifices. »

Mais, d'après le *Shiva Purâna* (*Rudra Samhitâ*, *Sati khanda*, chap. I^{er}, 22-23), Daksha est à son tour maudit par Nandi (Joyeux), le taureau qui est le compagnon et la personnification de Shiva dans le règne animal.

« Cet ignorant mortel hait le seul dieu qui ne réciproque pas la haine et il refuse de reconnaître la vérité. Il ne s'occupe que de sa vie domestique, avec tous les compromis qu'elle implique. Pour satisfaire ses intérêts, il pratique d'interminables rites avec une mentalité avilie par les prescriptions védiques. Il oublie la nature de l'âme, car il s'occupe de bien autre chose. Le brutal Daksha, qui ne pense qu'à ses femmes, aura désormais la tête d'un bouc. Que cet être stupide, gonflé de la vanité qu'il tire de son savoir ainsi que tous ceux qui, avec lui, s'opposent au Grand Archer Shiva continuent à vivre dans leur ignorant ritualisme.

« Que ces ennemis de « Celui qui calme la douleur », dont l'esprit est troublé par l'odeur des sacrifices et les paroles fleuries des Védas, continuent à vivre dans leurs illusions. Puissent tous ces prêtres qui ne songent qu'à manger, qui ne font cas du savoir que par intérêt, ne pratiquent les austérités et les cérémonies que pour gagner leur subsistance, qui ne cherchent que la richesse et les honneurs, finir comme des mendiants. »

Le sage védique Bhrigu, qui présidait au sacrifice, réplique : « Tous ceux qui pratiquent les rites de Shiva et le suivent ne sont que des hérétiques qui s'opposent à la vraie foi. Ils ont renoncé à la pureté rituelle. Ils vivent dans l'erreur. Ils portent leurs cheveux emmêlés, des colliers d'ossements, et s'enduisent de cendre. Ils pratiquent les rites d'initiation de Shiva dans lesquels les liqueurs intoxicantes sont considérées comme des boissons sacrées. Puisqu'ils méprisent les Védas et les brahmanes, supports de l'ordre social, ils sont des hérétiques. Les Védas sont la seule voie de la vertu. Qu'ils suivent donc leur dieu, le roi des esprits malins. »

Le roi-prêtre, l'orgueilleux Daksha qui avait invité Vishnou et les autres dieux à participer aux rites du sacrifice, n'invita ni Shiva ni sa propre fille Sati. Bien que n'ayant pas été convoquée par son père, Sati se rendit à sa demeure. Voyant qu'il n'y avait pas de part des offrandes réservée pour son époux, et insultée par son père, elle se donna la mort.

« Shiva alors dans son affliction créa un génie terrifiant appelé Virabhadra qui, à la tête des compagnons de Shiva, les Ganas, détruisit tout autour du sacrifice, n'épargnant personne. Ayant tranché la tête de Daksha, il la jeta dans le feu. » (*Shiva Purâna, Rudra Samhitâ, Sati Khanda*, chap. I^{er}, 23.)

Shiva lui-même arracha la barbe du sage Bhrigu qui versait des oblations dans le feu sacré, il fit sauter les yeux de Bhaga (dieu aryen des biens hérités) et brisa les dents de Pushân (dieu des richesses acquises).

Nous retrouvons le même ostracisme du dieu dans la tradition dionysiaque. Dionysos est insulté et expulsé par Lycurgue, roi des Édones (Apollodore, III, V, 1-3). Par ailleurs, d'après un fragment des *Crétois* d'Euripide, c'est par suite de l'impiété de Minos, qui avait refusé de sacrifier au dieu un taureau, que celui-ci rendit folle son épouse Pasiphaé et qu'elle s'éprit d'un taureau. C'est ainsi que fut conçu le Minotaure.

NOMS ET ASPECTS DU DIEU

Dans la forêt, on ne prononce pas le nom du tigre ; de même, on ne prononce jamais ouvertement le nom d'un dieu. On ne l'évoque qu'indirectement par des adjectifs. Le mot « dieu » vient lui-même de la racine *div* qui veut dire « rayonnant ». Le *Gott* germanique et le *God* anglais viendraient d'une racine indoeuropéenne, *Go* signifiant le « taureau ».

« *L'Aitareya Brâhmana* (II, chap. 34, 7) prescrit que les formules sacrées doivent être altérées pour éviter de prononcer directement le nom d'un dieu. Les références au dieu doivent toujours être indirectes, suggérées par la mention d'une de ses qualités, de l'un de ses attributs. » (P. Banerjee, *Early Indian Religions*, p. 49.) C'est pourquoi dans toutes les mythologies les différents aspects du divin ont des noms multiples.

Il apparaît que, dans la préhistoire indienne, Shiva (le Bienveillant) était appelé « Ann », nom attribué aussi à la déesse et dont nous ignorons le sens, mais que l'on peut rapprocher du Ann hittite, de l'Anat cananéenne, de l'Ana celtique (qui devient sainte Anne en Bretagne). Dans le panthéon védique, Rudra, « Celui qui cause des larmes ¹ », se réfère à son aspect terrible. Un texte du *Shiva Purâna* commenté dans un traité sanskrit, le *Shiva Sahasra Nâma*, explique le sens d'un millier de noms du dieu. C'est suivant l'aspect du dieu préféré du fidèle que sera établie la formule secrète et magique qui sera communiquée à l'apprenti lors de son initiation et qui sera son constant compagnon et recours tout au long de sa vie.

Il n'est point de mot qui puisse exprimer la majesté divine. On évoque les dieux par leurs attributs, leurs qualités telles qu'elles se manifestent dans la création. La divinité ne saurait être cernée ou définie par la forme ou la parole. Les mille noms de Shiva ne sont que des épithètes se référant aux divers aspects de sa manifestation.

Dionysos lui aussi apparaît sous des aspects multiples : c'est un dieu-taureau, un dieu mourant, un dieu-enfant, un dieu abandonné par sa mère, ayant une double naissance. En Crète, des monnaies de Kydonia nous montrent un Dionysos jeune; d'autres, de Polyrhenia, un Dionysos cornu; celles de Sybrita, un Dionysos barbu tenant un thyrses. Ailleurs, c'est un Dionysos jeune chevauchant une panthère galopante, etc. Le dieu apparaît dans chaque région avec un nom et sous des aspects différents.

Les parallèles entre les noms et les légendes de Shiva, d'Orisis et de Dionysos sont si nombreux qu'il y a peu de doute sur leur identité originelle.

Skanda, le « fils » de Shiva, assimilé au second Dionysos, est appelé Agnibhû (Né du feu), comme Dionysos est Pyrigènes (Né du feu). Il est Karttikeya (Fils des Pléiades) alors que Dionysos est Briseus (Fils des Nymphes). Skanda est Sarajanma (Né dans les roseaux), Dionysos est Limnaios (« du marais »). Dionysos est le Prôtogonos (le Premier-né) comme Shiva est Prathamajâ (Premier-né), le « plus ancien des dieux », aussi appelé Bhâskara (Lumineux) ou Phanès (Celui qui illumine) dans la tradition orphique. Ce dieu qui enseigne l'unité fondamentale des choses est appelé Shiva (Bienveillant) ou Meilichios (le Bienveillant). Il est Nisah (la Béatitude), le dieu de Naxos ou de Nysa. Le nom même de Dionysos signifie vraisemblablement le « dieu de Nysa » (la montagne sacrée de Shiva) comme Zagréus est le dieu du mont Zagron. Shiva-Dionysos est aussi Bhairava (le Terrible) ou Bromios (le Bruyant), Rudra ou Eriboas (le Hurlleur). Son aspect féminin est la « Dame des montagnes » (Pârvatî, ou Rhéa, ou Cybèle), appelée aussi la « Dame blanche » (Gaurî ou Leucothéa). Shiva est Shankara (le Pacificateur), il est Isha² (le Seigneur), Pashupati (le protecteur des bêtes), Kâla ou Kronos (le Temps qui détruit toutes choses, le seigneur de la mort). Il est Skanda (le Jet de Sperme), le dieu de la Beauté et des Mystères, Murugan ou Kumâra (l'Adolescent) équivalent du Kouros (Garçon) crétois, aussi appelé Guha (le Mystérieux) que les Grecs appelaient Hermès.

Le Zeus crétois est entouré des Korybantes, serviteurs de la déesse. Le chef des compagnons (Ganas) de Shiva est Ganapati, créé pour être le gardien de la porte de la déesse. Il est le dieu des Portes et en ce sens correspond à Apulunas, dieu des Portes en Anatolie. Ganapati est appelé Mushaka-vâhana, « Chevaucheur de souris », comme Apollon est Smintheus (« des souris »). En tant que seigneur des montagnes, Shiva est appelé Kolônatas ou Girisha (seigneur des montagnes). Il est Bhava (le Roi), Agrionos (le Chasseur) ou Sharva (l'Archer), Mahâdeva (le Dieu suprême). Errant comme un fou, il est appelé Unmatta ou Mainomenos (le Fou). Comme principe universel, il est l'Hermaphrodite (Ardhanarîshvara), correspondant à l'Erikepaios grec. Comme principe de toute vie, son symbole est le

phallus (*Linga* ou priape). Représenté comme un pilier, une pierre dressée, il est appelé Sthanu (Pilier) ou Perikionos (« à la colonne »). Comme seigneur du Yoga, Shiva est appelé Yogéndra, Yogéshvara, Mahâyogi, car c'est lui qui enseigne au monde la méthode du Yoga par laquelle l'homme peut se connaître lui-même, se réaliser et communiquer avec les êtres subtils, les bêtes, les plantes et les dieux. Il enseigna aussi la danse et la musique qui mènent à l'extase, l'ivresse qui permet de sortir de soi-même. Il est Melpomenos (le Chanteur) ou Natarâja, le « roi de la danse et du théâtre ». C'est par la danse extatique et sacrée que les fidèles de dieu, les *bhaktas*, ou bacchants, prennent contact avec lui et reçoivent le message de la sagesse. Ses fêtes sont celles du Printemps, du Renouveau de la vie, de l'Érotisme créateur. Il est Bhûpati (seigneur de la terre), Phlios (Verdoyant), Setaneios, le dieu de la Nouvelle Récolte. Liber est le nom usuel de Dionysos chez les Romains. Certains textes mentionnent le vagabondage incessant de Dionysos par monts et par vaux. Son véhicule est le taureau. Il est le dieu-taureau. Le taureau est sa manifestation dans le règne animal. Il s'incarne dans le plus mâle et le plus noble des animaux par lequel, sur l'autel du sacrifice, il apporte au monde la rédemption. L'image du taureau est souvent substituée à son image anthropomorphique. Il se manifeste aussi dans le figuier sacré et dans les pierres précieuses. Son collier est le serpent. Il est appelé Vyâlin (Ceint de serpents). Il est nu, lubrique, il prêche l'ivresse, l'amour et le détachement, l'amitié avec la nature. Dieu de la Volupté et de la Mort, il est présent dans la forêt et auprès des bûchers funèbres. Shiva est à la fois bienveillant (Shambhu) et terrible (Bhîma). Dionysos lui aussi est doux pour ceux qui le vénèrent et terrible pour ses ennemis. Il est le charmant éphèbe qui entraîne dans la montagne le jeune roi de Thèbes et le fait déchirer vivant par ses bacchantes. Celui qui ne vénère pas le phallus divin, source de toute vie, est voué à la destruction, à l'erreur, à la folie, à la mort physique et spirituelle.

De même qu'on ne doit pas prononcer le nom d'un dieu, on ne doit pas non plus le regarder. La crainte de regarder les dieux en Grèce provient de l'héritage minoen. Selon Callimaque, Tirésias avait

perdu la vue pour avoir aperçu Pallas prenant un bain. Pour permettre à Héraclès de le contempler, Zeus avait dû s'envelopper dans une peau de bélier. En Inde, une puissance foudroyante est attribuée au regard des dieux. Kâma, le dieu de l'Amour, est réduit en cendres par un seul regard de Shiva. Ganéscha est décapité par le regard de Saturne. On ne doit pas regarder le dieu Soleil à son lever ni à son coucher.

PASHUPATI, SEIGNEUR DES ANIMAUX

« Rudra séjourne dans les forêts et les jungles. Il est appelé Pashupati, seigneur des bêtes sauvages. (*Shatapatha Brâhmana*, XII, 7, 3, 20.) Le troupeau de Shiva comprend tous les êtres vivants, y compris l'homme. Entre bêtes, hommes et dieux, la différence n'est que de rôle et de niveau dans une hiérarchie continue. Dans toute forme d'existence sont présents à des degrés divers les différents aspects de l'être. Il n'y a pas de dieu sans animalité, pas d'animal sans humanité, pas d'homme sans une part de divinité. Dans tout homme, on distingue trois composantes appelées *pati*, *pashu* et *pâsha*. Ceux en qui l'élément *pati* (maître) domine sont les sages proches des dieux qui comprennent les règles du jeu divin, de la création et y participent. L'ensemble des hommes en qui l'élément animal prédomine est appelé *pashu* (bétail). Un élément abstrait *pâsha* (le lien, le piège) exprime l'unité et l'interdépendance de toutes les formes de vie. *Pâsha*, le piège, est l'ensemble des lois qui tiennent assemblés les différents éléments de la matière et de l'être vivant piégé dans la création.

Il n'existe d'autre morale que le respect du *pâsha*, du lien, c'est-à-dire de l'interdépendance de l'animal et du divin en nous-mêmes et de la réalisation de la place que nous occupons dans l'ensemble de l'œuvre divine, des affinités qui nous lient aux espèces animales et végétales et des responsabilités que ces rapports impliquent. *Pâsha* peut être défini comme la loi naturelle, c'est-à-dire la loi divine. Toute autre loi morale n'est que convention sociale qui ne peut avoir

de valeur sur un plan universel. Toute véritable morale doit se conformer à ces lois fondamentales sur lesquelles est fondée la création. Les conventions sociales établies par des lois humaines n'ont rien à voir avec la religion. Partout où s'étend l'influence du culte de Shiva-Dionysos, nous retrouvons l'importance attribuée au monde animal et végétal. Cet aspect de l'histoire religieuse semble avoir souvent échappé aux spécialistes modernes du monde antique.

« Un des aspects les plus évidents de la culture grecque – le rôle joué dans les mythes et le rituel par les plantes et les animaux - reste inexpliqué. » (R.F. Willetts, *Cretan Cults and Festivals*, p. 60.)

« Shiva regarda les dieux et leur dit: Je suis le seigneur des animaux... Les courageux Titans, les Asuras, ne pourront être détruits que si chacun des dieux et des autres êtres assume sa nature d'animal. Les dieux hésitaient à reconnaître leur aspect animal. Shiva leur dit: Ce n'est pas une déchéance de reconnaître son animal [l'espèce qui correspond dans le règne animal au principe que chaque dieu incarne sur le plan universel]. Seuls ceux qui pratiquent les rites des frères des bêtes, des *Pashupâtas*, peuvent dépasser leur animalité. C'est ainsi que tous les dieux et les Titans reconnurent qu'ils étaient le bétail du Seigneur et que celui-ci est connu sous le nom de Pashupati, le seigneur des animaux. » (*Shiva Purâna, Rudra Samhitâ*, V, chap. 9, p. 13-21.)

Pour veiller sur les bêtes, les plantes et aussi les hommes, Shiva créa les Vidyeshvaras (maîtres du savoir) qui apparaissent comme des génies des forêts, des satyres, des nymphes, des fées, des anges gardiens. Ce sont les génies protecteurs de la création. Pashupati est le chef de ces génies et à travers eux il se manifeste dans tous les aspects du monde naturel. Shiva réside dans les montagnes et les forêts; c'est là que sa mystérieuse présence est pressentie et c'est là dans des cavernes ou des lieux isolés qu'on lui construit des sanctuaires et lui apporte des offrandes.

« Dans le monde celtique, le dieu protecteur des animaux et des troupeaux est un dieu cornu... Il apparaît comme un Sylvanus indigène, dieu des Forêts, nu, sans autre attribut que son large

phallus... Dans le nord de l'Angleterre, il apparaît nu, ithyphallique mais sans cornes, comme le géant de Cerne... Une image similaire du dieu a été trouvée près de Maastricht, en Hollande... Dans le monde romain, on l'a assimilé à Mercure... Le serpent qui entoure le caducée rappelle la tradition celtique... La combinaison d'animaux à cornes, d'hommes ithyphalliques et d'autres symboles, et leur association avec une source ou un étang se rencontre aussi au Caucase entre ~ 1000 et ~ 600. » (Anne Ross, *Primitive Erotic Art*, p. 83-85.)

Le caractère de Shiva en tant que protecteur et charmeur des animaux a été souvent ultérieurement transféré à d'autres divinités telles que Gopâla-Krishna, Pan, Orphée et même Jésus le Bon Pasteur.

« Toutes les divinités sont appelées *Pashupâtas* (frères des bêtes), car elles font partie du troupeau de Pashupati. Tous ceux qui considèrent le seigneur des animaux comme leur divinité deviennent frères des bêtes. » (*Linga Purâna*, chap. 80, 56-57.) Ils sont alors intégrés dans le troupeau du dieu et peuvent recevoir ses enseignements.

« Shiva dit: le très sacré *Pashupâta* Yoga, le Yoga des frères des bêtes [par lequel peut être réalisée l'unité des êtres vivants], et le Sâmkhya (Cosmologie) [qui explique la structure du monde] ont été enseignés par moi... Sachant que les choses du monde sont éphémères, il faut toujours pratiquer le Yoga du seigneur des animaux. » (*Linga Purâna*, chap. 34, 11-23.)

La conception moderne de l'écologie peut apparaître comme une tentative de retour à une véritable morale, bien qu'elle soit le plus souvent anthropocentriste. Il ne s'agit pas seulement de préserver la nature au service de l'homme, mais bien de retrouver le rôle de l'homme dans la nature, comme coopérant à l'œuvre des dieux. Une religion qui ne respecte pas la création dans son ensemble indissoluble, qui n'est pas fondamentalement écologique, n'est qu'une tromperie, une excuse aux déprédations humaines, ne peut en aucun cas clamer une origine divine. L'homme n'est qu'un

élément dans un ensemble, et c'est cet ensemble qui est l'œuvre de Dieu.

LE GÉNIE DES FORÊTS, LE DIEU LUBRIQUE ET NU

L'identification du dieu et de l'homme avec la nature implique la nudité. L'homme vrai est nu. C'est la religion hypocrite et pharisienne de la cité qui exige le vêtement. Shiva est nu. Le sage et le moine shivaïte errent par le monde nus et sans attaches. La nudité est le synonyme de liberté, de vertu, de vérité, de sainteté dans l'Inde. L'antique religion athée de l'Inde, le Jaïnisme, rivale par ailleurs du Shivaïsme, exige également que ses fidèles soient nus. Le monde grec a bien connu ces gymnosophistes, ascètes nus qui venaient de l'Inde, et les soldats d'Alexandre qui voulurent, dans l'Inde, suivre les enseignements des philosophes durent se mettre nus. La nudité a une valeur magique et sacrée. « Sème nu, laboure nu, moissonne nu si tu veux en leur temps achever tous les travaux de Déméter, afin que, pour toi, chacun de ses fruits croisse aussi en son temps. » (Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, p. 390-395.)

« La nudité rituelle est bien connue et très répandue dans les anciennes religions, et nous en trouvons de nombreux exemples dans les littératures celtiques... Dans le récit mythologique irlandais *The Destruction of Da Derga's Hostel...*, l'oiseau-père du roi lui dit: « Un homme complètement nu qui ira au bout de la nuit le long d'une des routes de Tara, portant une pierre et un lance-pierres, c'est lui qui sera roi. » (A. Ross, *Primitive Erotic Art*, p. 81.)

Dionysos lui aussi est représenté nu avec de longs cheveux quand il n'est pas vêtu de la robe monastique couleur safran. « Les dieux et les sages ont été créés nus. Les autres êtres humains ont aussi été créés nus. » (*Linga Purâna*, I, chap. 34, 13.) Les légendes des Purânas nous montrent Shiva comme un adolescent lubrique qui vagabonde nu dans la forêt, charme les femmes des orgueilleux ascètes qui voulaient conquérir le ciel par la force de leur volonté. Shiva humilie

les ascètes, séduit leurs épouses et, répandant çà et là sa semence, fait apparaître sur la terre les pierres précieuses et les lieux saints.

« Il existe dans la montagne une excellente forêt appelée la forêt de Dâru où résidaient de nombreux sages... Shiva lui-même, assumant une forme étrange, y vint pour mettre leur foi à l'épreuve. Il était magnifique, complètement nu avec pour seul ornement la cendre dont était enduit tout son corps. Se promenant çà et là, tenant son sexe dans sa main, il se mit à s'exhiber dans les jeux les plus pervers. » (*Shiva Purâna, Koti Rudra Samhitâ*, chap. 12, 6-10.)

« Le seigneur avait l'apparence d'un homme de basse condition. Ses mains agitaient un tison enflammé. Ses yeux étaient rouges et bruns. Parfois il riait violemment, parfois il chantait de manière surprenante. Parfois il dansait lascivement, parfois il poussait des cris. Il errait autour des ermitages comme un mendiant... Malgré sa peau de couleur sombre, il était d'une surprenante beauté. Il riait et chantait, lançait des clins d'œil qui séduisaient les femmes. Lui, qui avait vaincu le dieu de l'Amour, inspirait le désir par sa seule beauté. Malgré son étrange apparence et sa couleur bronzée, les femmes les plus chastes étaient attirées par lui. » (*Linga Purâna*, I, chap. 29, 7, 10, 12 et chap. 31, 28-32.)

« C'était pour se jouer des résidents de la forêt que Shiva était venu de son propre chef dans ces bois. Certaines des épouses des sages furent effrayées à sa vue, d'autres femmes, étonnées et excitées, s'approchèrent du seigneur. Les unes l'embrassèrent, d'autres lui prirent les mains. Elles se disputaient entre elles pour le toucher. » (*Shiva Purâna, Kothi Rudra Samhitâ*, chap. 12. 9.)

« Sur un sourire de lui, celles qui se trouvaient devant leurs huttes dans la forêt ou celles qui logeaient en haut des arbres quittèrent leurs occupations. Elles arrachèrent leurs vêtements, laissèrent leurs cheveux se dénouer. Certaines se roulaient par terre. Elles s'étreignaient les unes les autres et, barrant le chemin à Rudra, lui faisaient des gestes lubriques en la présence même de leurs époux. Le seigneur Rudra ne leur dit rien, ni en bien ni en mal. » (*Linga*

Purâna, 1, chap. 29, 7-9.) Nous retrouvons ici la conduite des ménades, et le nom donné à Dionysos de Gynaimanes (Celui qui met les femmes en folie). « Entre-temps, les grands sages arrivèrent. Ils furent choqués en voyant le dieu s'adonner à des actes obscènes. Scandalisés, ils disaient: Qui est-ce donc? Qui est-ce donc? Mais le personnage nu ne leur répondit pas.» (*Shiva Purâna*, *Kothi Rudra Samhitâ*, chap. 12. 14.)

« Les prêtres et les sages prononcèrent des paroles indignées, mais le pouvoir de leurs vertus ne pouvait rien contre Rudra, de même que la clarté des étoiles ne peut rien contre la lumière du soleil. » (*Linga Purâna*, I, 29. 9. 24.) « Les sages s'écrièrent: Ce Shiva qui porte un trident a un corps de mauvais augure. Il n'a aucune pudeur. Il n'a ni demeure ni ancêtres connus. Il est nu et mal fait. Il vit en compagnie d'esprits malins et de méchants génies... S'il avait de l'argent, il n'irait pas tout nu. Il se promène sur un taureau, il n'a pas d'autre équipage. On ne connaît pas sa caste, il n'est ni lettré ni sage. Il n'a que des esprits malins comme suite. Il a du poison jusque dans son cou. Comparez vos colliers à la guirlande de crânes qu'il porte, vos produits de beauté à la cendre des bûchers funèbres dont il enduit son corps. » (*Shiva Purâna*, *Rudra Samhitâ*, chap. 24, 45-47, et chap. 27, 36.)

LE « LINGA », PRINCIPE DE VIE

Le symbole de Shiva est le *Linga* ou phallus. Le sexe est en effet l'organe mystérieux par lequel le principe créateur se manifeste en donnant naissance à un être nouveau. C'est donc l'organe par lequel le principe créateur est représenté visiblement dans une espèce particulière. Le sperme qui contient en puissance tout l'héritage des ancêtres, la race et les caractéristiques génétiques de l'être à venir, est appelé *bindu* (point limite). Il est en effet le passage infime et mystérieux entre non-être et être. Le sexe est donc l'organe à travers lequel s'établit une communication entre l'homme (ou l'animal, ou la

fleur) et la force créatrice qui est la nature du divin. C'est le type même du symbole.

« Shiva dit: Je ne suis pas distinct du phallus. Le phallus est identique à moi. Il rapproche de moi mes fidèles, il faut donc le vénérer. Mes bien-aimés! Partout où se trouve un sexe dressé, je suis moi-même présent, même s'il n'y a pas d'autre représentation de moi. » (*Shiva Purâna, Vidyeshvara Samhitâ*, I, chap. 9, 43-44.) « Le monde entier a pour base le phallus. Tout est issu du *Linga*. Celui qui désire la perfection de l'âme doit vénérer le *Linga*. » (*Linga Purâna* I, chap. 3, 7.) « C'est le seigneur qui est la source de toute jouissance... Pour que l'existence soit une joie perpétuelle, le fidèle doit vénérer le phallus qui est le dieu Shiva lui-même, le soleil qui donne naissance au monde et le soutient. C'est le symbole de l'origine de toute chose. On doit vénérer Shiva, origine de toute chose, sous la forme du phallus. Ce par quoi le principe mâle est reconnaissable est appelé phallus. Le phallus est le symbole du dieu. » (*Shiva Purâna, Vidyeshvara Samhitâ*, I, chap. 16, 103-106.) Partout où s'est répandu le culte de Shiva, les emblèmes phalliques et le culte du phallus jouent un rôle essentiel.

Nous retrouvons la vénération du phallus dans l'Occident méditerranéen et nordique depuis la préhistoire et dans les cultes dionysiaques jusqu'au ^{vi}e siècle après J.-C. Le phallus était vénéré dans les temples égyptiens. En Grèce, il jouait un grand rôle dans les cérémonies en l'honneur de Dionysos. En Égypte, des honneurs spéciaux étaient rendus aux parties sexuelles d'Osiris dépecé. La vénération du saint prépuce encore pratiquée en Italie est peut-être un vestige de ce culte.

Tout dans les êtres vivants humains ou animaux comme dans les végétaux est axé sur l'organe procréateur. L'homme n'est que le « porteur du phallus » (*linga-dhara*), le serviteur de son sexe. La notion de dieu-père est une transposition puritaine de la notion du *Linga*. Le père est celui dont le sexe déverse la semence dans le réceptacle, dans l'*arghia* ou vagin.

Dans la conception shivaïte, le plaisir est l'image de l'état divin. C'est pourquoi, lorsque le divin se manifeste sous l'aspect procréateur, il se manifeste également sous l'aspect du plaisir. L'organe sexuel a donc un double rôle, celui inférieur de la procréation et celui supérieur par lequel il est un moyen de contact avec l'état divin, l'extase du plaisir (*ânanda*). La jouissance est une « sensation du divin ». Alors que la paternité attache l'homme aux choses de la terre, l'extase du plaisir peut lui révéler la réalité divine et le mener au détachement, à la réalisation spirituelle. « Le phallus est la source du plaisir. Il est le seul moyen d'obtenir le plaisir terrestre et le salut. Le regardant, le touchant et méditant sur lui les êtres vivants peuvent se libérer du cycle des vies futures. » (*Shiva Purâna, Vidyeshvara Samhitâ*, I, chap. 9, 20.)

Du point de vue de la mystique shivaïte, comme c'est le cas aussi pour l'orgiasme dionysiaque, l'extase érotique n'est pas un moyen de reproduction, mais une pure recherche du plaisir. « Pour plaire au Seigneur, on doit vénérer son symbole, indépendamment de sa fonction physique. La fonction étant de donner naissance, donner naissance est exclu. » (*Shiva Purâna, Vidyeshvara Samhitâ*, I, chap. 16, 108.)

L'union de Shiva et de son amante, Shakti, ou Pârvatî, ou Sati, n'est pas procréatrice. Les enfants de l'un et de l'autre sont engendrés séparément. Skanda, dieu de la Beauté et chef de l'armée des dieux, est né du sperme de Shiva tombé dans la bouche du feu sacrificiel, puis de là dans les eaux du Gange. Ganapati, le dieu à tête d'éléphant que l'on vénère avant toute entreprise et qui protège l'entrée de la maison, est le fils de la déesse formé des raclures de sa peau alors qu'elle prenait son bain.

« Le *Linga* est un signe extérieur, un symbole. Toutefois il faut considérer que le *Linga* est de deux sortes, extérieur ou intérieur. L'organe grossier est extérieur, l'organe subtil intérieur. Les gens simples vénèrent le *Linga* extérieur et s'intéressent aux rites et aux sacrifices. L'image du phallus a pour but d'éveiller les fidèles à la connaissance. Le *Linga* immatériel n'est pas perceptible à ceux qui ne

voient que l'extérieur des choses, le *Linga* subtil et éternel n'est perceptible qu'à ceux qui ont atteint la connaissance. » (*Linga Purâna*, I, chap. 75, 19-22.) « Ceux qui pratiquent les sacrifices rituels et vénèrent habituellement le *Linga* physique ne sont pas capables de contrôler leurs activités mentales en méditant sur l'aspect subtil... Ceux qui n'ont pas encore pris conscience du sexe mental, du sexe subtil, doivent vénérer le sexe physique, et pas le contraire. » (*Shiva Purâna*, *Rudra Samhitâ*, I, chap. 12, 51-42.)

Le *Linga* est vénéré sous la forme d'une pierre dressée (*sailaja*) ou bien sur l'image anthropomorphique du dieu. On le représente aussi enserré dans le *Yoni*, l'organe féminin. C'est sous cette forme qu'il apparaît dans le sanctuaire du temple shivaïte. Le mot *Linga* veut simplement dire « signe distinctif ». On ressent parfois la présence du dieu dans des objets, apparemment informes, qui sont alors considérés comme des *Lingas*. C'est le cas de la pierre brute, adorée sous le nom d'Eros, que Pausanias (IX, chap. 27, p. 1) vit à Thespies. C'est aussi le cas de la pierre noire de La Mecque, le Makheshvara des anciens Hindous. Dans la grotte d'Amarnâtha, au Cachemire, c'est une colonne de glace qui est vénérée comme un *Linga* né-de-lui-même (*svayambhu*), une manifestation directe du dieu.

Le *Linga* a parfois simplement la forme d'un pilier, comme on en rencontre un peu partout dans le monde. A Cnossos comme à Thèbes ou à Malte, le dieu était honoré sous la forme d'une colonne. Orthos, le « Dressé », représente Dionysos-pilier ou Dionysos-priape. Shiva est *urdhva-linga*, « au sexe dressé ». Il est appelé Sthanu (Colonne), comme Dionysos est appelé Perikionios (« de la colonne »). L'antique Xoanon était l'idole-pilier de la maîtresse de l'Héraïon. Les piliers minoens sont, selon Evans, des images non figuratives de la divinité.

« Agyieus signifie un pilier pointu ou conique. Selon Hesychios, c'était un autel en forme de pilier dressé devant les portes... Le culte d'Agyieus, principalement mais pas exclusivement associé avec Apollon, provenait du culte d'Agyieus-pilier lié à la vénération minoenne du pilier. L'Omphalos persiste dans les monnaies

crétoises, associé à Apollon. Il apparaît que le culte de la pierre sacrée à côté de celui du gardien des portes et des voies qui était l'aspect essentiel d'Agyieus en Grèce ancienne se retrouve antérieurement en Anatolie, ce qui confirme l'origine orientale d'Apollon... L'épithète d'Agyieus, considérée comme se référant habituellement à Apollon, était aussi attribuée à Zeus et à Dionysos. Cela indique que le culte de la pierre dressée était antérieur à son association avec Apollon. » (R.F. Willets, *Cretan Cults and Festivals*, p. 259-260.) Dans les tombes étrusques, le phallus est le symbole de l'homme, la maison celui de la femme.

L'installation d'un phallus de pierre est un acte méritoire. On le dresse de préférence dans des lieux isolés ou sur les montagnes. Les anciens sanctuaires de Shiva comme ceux de Dionysos se trouvent de préférence en dehors des cités.

Il en est de même pour les mégalithes qui se trouvent en Angleterre, Bretagne, en Corse et dans tout le monde allant de l'Inde à L'Extrême-Occident. Nous possédons très peu d'informations sur les monuments mégalithiques en Occident, par contre dans les textes hindous nous trouvons tout le rituel de leur installation, de l'orientation des sanctuaires, etc. Toute étude sur les religions préhistoriques de l'Europe devrait s'appuyer sur les documents indiens.

« La signification sexuelle des menhirs est universellement attestée... La croyance dans les vertus fertilisantes des menhirs était encore partagée par les paysans européens au début du siècle... Le complexe mégalithique aurait été diffusé à partir d'un seul centre, très probablement la Méditerranée orientale..., lié au Tantrisme... Shonehenge (avant ~ 2100) est prémycénien. » (Mircea Eliade, *Histoire des croyances et des idées religieuses*, p. 130 et 135.)

Nous rencontrons des phallus dressés avec un visage dans tout le monde occidental comme en Grèce et en Inde. Les Celtes dressaient des pierres de forme phallique surmontées d'une tête humaine ou avec un visage gravé sur le gland. Le « visage de gloire » (*Kîrti-mukha*) qui se trouve au-dessus du sanctuaire du temple shivaïte est

une forme élaborée du même symbole. De la bouche du « visage de gloire » au sommet de la tour phallique, sort tout l'univers.

Sur certaines images, c'est un personnage entier qui apparaît encastré dans la colonne phallique. Dans le sud de l'Inde, le *gundimallam-linga* d'où sort un personnage et qui date du II^e siècle av. J.-C. est toujours vénéré. Des images similaires se retrouvent jusque dans l'Europe médiévale.

Les Shivaïtes portent à leur cou un petit *Linga* comme le faisaient les anciens Romains. On peut en voir de nombreux exemplaires à Pompéi. Dans l'Inde, on vénère un *Linga* de pierre dans chaque maison. On porte des phallus en bois de grande taille aux processions du dieu. Hérodote, parlant de l'identité de Dionysos et d'Osiris, mentionne le port d'emblèmes phalliques aux processions de l'une ou l'autre divinité. Le dieu Priape règne sur les phallophories de l'un et l'autre dieu. Femmes et hommes participaient aux chants érotiques et aux orgies. Dans le cycle agraire d'Athènes, on cuisait des gâteaux en forme de phallus ou de serpent dont des morceaux étaient mêlés aux semailles.

« Jusqu'à une époque récente des gâteaux de forme phallique étaient cuits par les paysans allemands, français, italiens pour Pâques et promenés solennellement en procession jusqu'à l'église. » (Philip Rawson, *Primitive Erotic Art*, p. 53.) « A Trani, près de Naples, un grand phallus de bois appelé le *Santo Membro* était porté en procession chaque année jusqu'au XVIII^e siècle. » (*Ibid.*, p. 75.)

Une signification phallique a souvent été attribuée à certains objets ou animaux permettant de mentionner le sexe allégoriquement, selon un principe similaire à celui par lequel on ne prononce pas le nom du dieu.

« De 6500 à 2000 av. J.-C., en Europe occidentale, le sexe mâle est identifié à la charrue, la hache, le poignard, l'épée, la semence, le sperme, la pluie, le soleil, le serpent, le poisson et l'eau. » (P. Rawson, *ibid.*, p. 45.)

« Sur certains vases grecs, on voit des fêtes dans lesquelles on transporte de larges phallus qui ont la forme de poissons... Une relation entre le sexe mâle et le poisson établie très tôt... est devenue universelle... Les phallus ailés de la Grèce ancienne existent encore dans le sanctuaire de Delos... Ces oiseaux phalliques, représentés comme des oies ou des coqs (d'où le mot cock pour le sexe mâle en anglais) jouent un rôle important dans l'art populaire de l'Europe. » (P. Rawson, *ibid*, p. 21, 53, 71.) Dans le langage populaire italien, le sexe mâle est toujours appelé *uccello* (oiseau) ou *pesce* (poisson).

Il s'agit, en réalité, de survivances d'une terminologie rituelle. De la longue évolution des êtres vivants, l'homme conserve certains souvenirs dans son propre corps. Il est poisson, puis oiseau, puis mammifère. Cela est évoqué dans certains rites tantriques. Dans les offrandes de sperme par pratiques masturbatoires, l'homme est poisson. Dans les rites initiatiques avec pénétration anale, il est oiseau (l'oiseau est toujours le symbole d'une signification ésotérique). Dans les rites de fécondation et d'union sexuelle, il est taureau. Nous reverrons certains de ces aspects à propos des rites initiatiques.

Le phallus porte chance, il éloigne le danger, les forces malfaisantes. Il joue un rôle important dans les rites d'initiation. « Dans l'Antiquité, en Égypte, dans le monde gréco-romain, on lui attribuait dans les temples le pouvoir de paralyser ou d'éloigner les forces obscures ou démoniaques. » (Julius Evola, *Le Yoga tantrique*, p. 112.)

« Ceux qui vénèrent toujours le Grand Dieu sous la forme physique du Linga sont libérés de la peur, de la naissance et de la mort » (*Linga Purâna*, 47, chap. 6, 40). Dans l'Inde, l'image du *Linga* et les représentations d'accouplements sexuels protègent le temple et la maison contre la foudre et autres calamités.

« Des figures servant à conjurer la réussite, la force, le pouvoir sexuel ou autre se rencontrent fréquemment dans les pays celtiques de l'Europe. Ils consistent en hommes aux sexes emphatiques, s'occupant de différentes activités telles que la chasse, les combats, la

magie, les sports, etc. La célèbre sculpture géante taillée dans la craie de la colline au-dessus de Cerne-Abbas, dans le Dorset (en Angleterre), et qui est connue sous le nom du Géant de Cerne-Abbas, est une sorte d'Hercule celtique porteur d'une puissante massue. Il est semblable au dieu irlandais Dagda. Il a survécu à travers les siècles avec son sexe et ses testicules énormes, dominant tout le paysage environnant, en dépit de l'Église. Les jeunes couples, avant de se marier, ont recours à lui, et l'on croit dans la région que d'avoir des rapports sexuels dans le creux du vaste phallus porte bonheur. » (A. Ross, dans *Primitive Erotic Art*, p. 80-82.)

« Il existe de nombreuses références dans la littérature européenne qui suggèrent que les organes sexuels de l'homme possèdent un pouvoir magique particulièrement pour éviter toutes sortes de dangers ou malheurs. » (P. Rawson, *Primitive Erotic Art*, P. 6.)

Dans la conception populaire encore vivante dans les pays méditerranéens, les hommes touchent leur sexe pour éloigner le mauvais œil. « Des emblèmes du sexe mâle réalistes ou symboliques ont été souvent plantés dans les champs des peuples agricoles... Dans le sud de l'Italie, des bornes de forme phallique servant de limites ont survécu jusqu'aux Temps modernes... Certains étaient des blocs de pierre d'où sortait un phallus, parfois aussi avec une tête humaine. Ils étaient appelés Priape, Hermès, Liber, Tutunus ou Mutunus. » (P. Rawson, *Primitive Erotic Art*, p. 52 et 72.)

Dans les textes shivaïtes, la voûte du ciel est considérée comme un immense phallus (*âkâsha linga*) reposant sur la terre qui est l'organe féminin, la matrice du monde. La pluie est la semence qui féconde la terre, l'éclair l'orgasme. Nous retrouvons ce symbolisme dans la religion celtique: « La semence liquide étant considérée comme la cause de la fertilité..., le ciel est considéré comme le mâle qui humidifie et fertilise la terre femelle. » (P. Rawson, *Primitive Erotic Art*, p. 50.)

D'après l'histoire de l'Italie de Prometheus en langue étrusque, citée par Plutarque, un phallus serait apparu dans la cheminée du

roi des Albains. Il ordonna à sa fille de s'accoupler à ce phallus, mais elle refusa et envoya sa servante. C'est de cette dernière que naquirent Romulus et Remus, abandonnés dans la forêt et nourris par une louve. « Dans la mythologie celtique, le puissant Fergus mac Roich, ,« Fergus fils du Grand Cheval», représente le principe mâle. Son sexe a une longueur de sept doigts. Il s'accouple avec la divine souveraine Mebd « l'Ivrogne » dont la sexualité est sans bornes. » (Anne Ross, *Primitive Erotic Art*, p. 83.)

Dans le *Skanda Purâna* (*Kédara Khanda*) et le *Shiva Purâna*, les sages maudissent Shiva et, sous l'effet de la malédiction, son sexe tombe à terre. Mais aussitôt le sexe du dieu devient un immense pilier qui transperce et remplit les mondes. « Choqués par l'apparence de Shiva et par sa conduite, les sages de la forêt lui dirent: « Tu as agi avec perversité. Cela est contraire aux Écritures. Ton sexe va tomber par terre. » Quand ils eurent ainsi parlé, le sexe de ce messager du ciel, qui n'était autre que Shiva aux formes merveilleuses, tomba immédiatement à terre. Le phallus brûla tout devant lui; où qu'il allât tout était consumé.

« Il se déplaçait dans les enfers, dans le ciel, sur la terre. Jamais il ne restait en place. Tous les mondes et leurs habitants vivaient dans l'angoisse. Les sages étaient consternés. Les dieux et les sages ne connaissaient plus ni la paix ni le plaisir. » (*Shiva Purâna*, *Kothi Rudra Samhitâ*, chap. 12, 17-22.) L'émascation du ciel phallique évoqué par Hésiode (*La Théogonie*, p. 180) se rapporte au même symbolisme.

« Rudra disparut et les sages se rendirent auprès du dieu Brahmâ qui leur dit: Stupides que vous êtes! Vous avez détruit en un instant tous les mérites acquis par vos austérités. L'homme au sexe dressé que vous avez vu, impotents que vous êtes, est le Seigneur Suprême en personne. » (*Linga Purâna*, I, chap. 29, 9-25.)

« Brahmâ dit encore: Aussi longtemps que ce phallus ne sera pas stabilisé, rien de bien ne peut arriver dans aucun des trois mondes. Pour calmer sa fureur, il vous faut arroser ce sexe divin avec de l'eau sainte, construire un piédestal en forme de vagin et de flèche [symbole de la déesse] et l'installer avec des prières, des offrandes,

des prostrations, des hymnes et des chants accompagnés par des instruments de musique. Ensuite vous invoquerez le dieu en disant: « Tu es la source de l'univers, l'origine de l'univers. Tu es présent dans tout ce qui est. L'univers n'est que la forme de toi-même. Ô Bienveillant! calme-toi et protège le monde. » Les sages s'approchèrent alors avec piété de Shiva qui leur dit: « Le monde ne retrouvera la paix que lorsque mon sexe aura trouvé un réceptacle. Aucun être autre que la Dame de la montagne ne peut se saisir de mon sexe. Si elle s'en saisit, il se calmera immédiatement. » (*Shiva Purâna, Kothi Rudra Samhitâ*, chap. 12, 2-46.)

L'HERMAPHRODITE (ARDHANARÎSHVARA)

L'un des principaux aspects de Shiva est l'Ardhanarîshvara, l'hermaphrodite. Dans le processus de la création, « le pouvoir de concevoir (*vimarsha*) et le pouvoir de réaliser (*prakâsha*), lorsqu'ils sont réunis, se manifestent d'abord dans un point limite (*bindu*), une localisation qui est le point de départ de l'espace-temps. C'est de là qu'est issu la vibration ou son (*nâda*) qui est la substance de l'univers. L'espace est un principe femelle, un réceptacle, le temps est un principe actif mâle. Leur unité symbolisée par l'hermaphrodite divin représente l'Éros (Kâma), l'impulsion créatrice. » (Karpâtrî, *Shri Shiva tattva*, cité par Alain Daniélou, *Le Polythéisme hindou*, p. 312.)

La divinité primordiale est essentiellement bissexuelle. La division du principe en deux pôles opposés qui donnent naissance au monde n'est qu'apparente. Le divin est défini dans les Upanishads comme « ce en quoi les contraires coexistent ». « Lorsque Shiva et Shakti sont unis, leur unité est volupté. La volupté est leur réalité; leur existence séparée n'est qu'une fiction. » (Karpâtrî, *Lingopasanâ rahasya*, cité dans *Le Polythéisme hindou*, p. 312.)

La réalité du monde est donc essentiellement la volupté, l'étincelle produite par l'union des contraires. L'hermaphrodite, image de la non-division des contraires, représente la volupté pure, permanente,

absolue, qui est la nature divine. « La bisexualité divine est une des multiples formules de la totalité-unité signifiée par l'union des couples d'opposés: masculin-féminin, visible-invisible, ciel-terre, lumière-obscurité, mais aussi bonté-méchanceté, création-destruction, etc. » (M. Eliade, *Histoire des croyances et des idées religieuses*, p. 178.)

« La première création consistait en esprits, génies, démons, issus de la bouche de l'être incréé comme une matérialisation de son souffle vital (*prâna*). Rudra apparut d'abord, lumineux comme le soleil levant. Il était androgyne... L'immensité, voyant cet hermaphrodite divin, lui dit: « Divise-toi. » C'est ainsi qu'avec le côté gauche du dieu fut créée une déesse qui devint sa compagne. C'est elle qui devait plus tard s'incarner en la fille du roi-prêtre Daksha. Prenant le nom de Sati (Fidélité), elle devint l'amante de Rudra. » (*Linga Purâna*, chap. 41, 41-42, et chap. 99, 15-19.)

Pour procréer un monde extérieur à elle-même, la divinité se divise, les deux pôles s'écartent. L'état de bonheur absolu disparaît et ne se recrée que par l'union des contraires, par l'amour. L'hermaphrodite divin « divisa son corps en deux moitiés, l'une était mâle, l'autre femelle, le mâle dans cette femelle procréa l'univers » (*Manu Smriti*, I, 32).

On peut concevoir le principe initial comme masculin ou féminin, comme un dieu ou une déesse, mais dans un cas comme dans l'autre il s'agit d'un être androgyne ou transsexuel.

Selon la tradition phrygienne rapportée par Pausanias (VII, chap. 17, 10-12), Papas (Zeus) fertilisa un phallus de pierre nommé Agdos, et celui-ci engendra un être hermaphrodite, Agditis. Les dieux, ayant châtré Agditis, le transformèrent en la déesse Cybèle. Cybèle est l'équivalent de Pârvatî, la Dame des montagnes, la contrepartie féminine de Shiva. Chez les Cananéens à Ugarit, Anat, comme les autres déesses de l'amour et de la guerre, est pourvue d'attributs masculins et est considérée comme bissexuelle. C'est aussi le cas de la déesse étrusque. Le dieu hourrite Kumarbi est bissexuel, comme les dieux akkadiens Tiamat et Zarvan. Le Teshub hittite est le fils du

dieu céleste Anu et d'une divinité androgyne. Les images de divinités hermaphrodites et ithyphalliques se rencontrent partout à partir du néolithique. Celle en bois sculpté trouvée dans le Somerset, en Angleterre, est un exemple typique.

Tous les degrés de la bisexualité apparaissent dans les aspects du dieu, viril dans ses formes terribles, efféminé dans ses aspect heureux et bienveillants. De même, la déesse apparaîtra virile et agressive comme Bhairavî ou Kâlî, la puissance destructrice. Elle joue dans ce cas le rôle actif dans sa relation avec Shiva avec qui elle pratique le *Viparita maithuna*, la copulation inversée. Par contre, la déesse est féminine, modeste et douce en tant que Dame de la montagne (Pârvatî) ou Sati (Fidélité).

Il en est de même pour Dionysos, représenté tantôt comme un mâle barbu dans la force de l'âge, tantôt comme un adolescent efféminé. « Au moment opportun, Zeus défit la couture de sa cuisse et donna naissance à Dionysos, qu'il confia à Hermès, et il l'envoya auprès d'Ino et d'Athanas, leur recommandant de l'élever comme une fille. » (Apollodore, *Bibliothèque*, III, IV, 3.) Capturé par un roi barbare, Dionysos est raillé par lui pour son aspect féminin. D'après Nicandre, c'est sous l'apparence d'une jeune fille que Dionysos avertit les Minyades, absurdement travailleuses et vertueuses, de ne pas négliger ses rites d'initiation.

Dans un texte d'Eschyle (fragment 61), le roi s'écrie à sa vue : « D'où viens-tu, homme-femme; et quelle est ta patrie ? Quel est ce vêtement? Il lui enlève les vêtements qui étaient le symbole de sa double nature: le voile safran, la ceinture, le *mitré* d'or. Il le met nu, non point dépouillé de sa virilité, mais trop fragile pour la faire valoir. » Héraclès, le plus viril des héros, échange ses vêtements avec ceux d'Omphale. Arjuna, le valeureux prince du Mahâbhârata, durant son exil, se déguise en eunuque et enseigne la musique et la danse à la fille du roi Virata.

Dans le mythe mentionné par Aristophane et repris par Platon dans *Le Banquet*, les premiers hommes étaient androgynes. Pour les punir de s'être révoltés, Zeus les divisa en deux. De même, d'après

les Purânas, les premiers hommes étaient des sages encore proches du divin qui engendraient des fils par une sorte de projection mentale. C'est pour détruire leur pouvoir qui menaçait celui des êtres célestes que Dieu créa la femme et la reproduction par l'union des sexes. Dans la Genèse, la création de la femme à partir d'une côte retirée à Adam implique l'androgynie de l'homme originel, créé à l'image de l'hermaphrodite divin.

Comme Shiva, le premier homme (Adam) était homme du côté droit et femme du côté gauche. Tous les rites tantriques dans lesquels la femme participe sont appelés rites de la main gauche. Le côté gauche est le côté faible de l'homme, réservé aux besognes humbles ou impures. C'est pourquoi on ne tend jamais la main gauche. Offrir un objet de la main gauche est considéré comme un signe de mépris. La circumambulation de l'image d'un dieu doit se faire en le tenant à sa droite, c'est-à-dire dans le sens des aiguilles d'une montre. Dans la magie tantrique où l'aspect féminin de la divinité est invoqué, elle se fait en sens inverse. Tout être bissexuel peut être considéré comme une émanation de l'aspect transcendant du dieu. L'androgynie, l'homosexuel, le travesti ont une valeur de symbole et on les considère comme des êtres privilégiés, images de l'*Ardhanarishvara*. Ils jouent à ce titre un rôle spécial dans les rites magiques et tantriques, comme dans le Shamanisme. « Le but final du Tantrisme est de réunir les deux principes polaires Shiva et Shakti dans son propre corps... L'androgynie initiatique n'est pas toujours signifiée par une opération, comme chez les Australiens. Dans beaucoup de cas, elle est suggérée par le travestissement des garçons en jeunes filles, et *vice versa* des filles en garçons... Les pratiques homosexuelles, attestées dans diverses initiations, s'expliquent probablement par une croyance similaire, à savoir que les néophytes, pendant leur instruction initiatique, cumulent les deux sexes. » (M. Eliade, *Méphistophélès et l'Androgynie*, pp. 139 et 149.)

Le pouvoir divinatoire est lié, chez les shamans, à la bissexualité. Dans le geste rituel de l'*Anasyrma*, le magicien, travesti en femme, relève ses robes pour exposer son sexe, apparaissant ainsi comme un

androgynous. La prophétesse étrusque portait un phallus attaché à sa ceinture. Dans les mystères d'Hercules Victor, en Italie, le dieu ainsi que les initiés étaient habillés en femmes. Le transvestisme dans le culte romain était censé promouvoir la santé, la jeunesse, la vigueur, la durée de la vie.

« Dans le shamanisme sibérien, le shaman cumule symboliquement les deux sexes... le shaman se conduit comme une femme, s'habille de vêtements féminins, parfois même prend un mari. Cette bissexualité – ou asexualité - rituelle est censée être à la fois un signe de spiritualité, de commerce avec les dieux et les esprits, et une source de puissance sacrée... Le shaman restaure symboliquement l'unité du ciel et de la terre, et assure par conséquent la communication entre les dieux et les hommes. Cette bissexualité est vécue rituellement et extatiquement; elle est assumée en tant que condition indispensable au dépassement de la condition de l'homme profane... Les shamans sibériens et indonésiens renversent leur comportement sexuel afin de vivre in *concreto* l'androgynie rituelle.» (M. Eliade, *Méphistophélès et l'Androgynie*, p. 144-145.)

En Grèce, dans un rite extrême, les serviteurs d'Attis et de Rhéa se mutilaient et déposaient leurs organes virils devant l'autel des dieux. « On ne peut devenir un mâle sexuellement adulte sans avoir connu la coexistence des deux sexes, l'androgynie; autrement dit, on ne peut accéder à un mode d'être particulier et bien déterminé avant d'avoir connu un mode d'être total. » (M. Eliade, *ibid.*, p. 138.)

Le but vers lequel doit tendre l'espèce humaine est la réintégration progressive des sexes jusqu'à l'obtention de l'androgynie. L'être évolué tend vers la bissexualité. Selon des travaux récents sur le cerveau, il apparaît que l'élément intuitif, sensible, réceptif, est lié dans l'homme avec le côté gauche (le côté féminin, correspondant à la moitié droite du cerveau) ; l'élément logique, actif, agressif, mâle, est lié au côté droit (côté gauche du cerveau). Dans l'être bissexuel, la communication entre les deux côtés du cerveau est particulièrement développée. C'est pourquoi l'artiste créatif est souvent bissexuel,

mais aussi le mage, le médium, d'où le rôle de ce qu'on appelle les « invertis » dans les rites magiques et l'importance attachée aux rites « de la Main gauche » dans les pratiques tantriques.

Le mythe de l'androgyné divin est représenté symboliquement par le Phénix qui s'engendre lui-même et représente donc l'Immortalité. Lorsque le Christianisme s'implante à Rome, le Phénix est associé à l'image du Christ. Lorsque l'Univers sera résorbé, les deux principes opposés ne feront de nouveau plus qu'un; l'hermaphrodite se reconstituera, d'abord dans les créatures, puis dans la divinité elle-même.

VISHNOU ET APOLLON

Dans la cosmologie indienne, la force centrifuge d'explosion dont l'univers est issu est appelée Shiva; la force contraire de cohésion, force centripète qui permet la formation des systèmes solaires et des astres, est appelée Shakti (Énergie). Nous retrouverons cette opposition dans tous les aspects de l'existence, de la matière ou de la vie. Dans le Shivaïsme aryanisé indien ou mycénien, Vishnou-Apollon se substitue graduellement à la déesse à une époque relativement ancienne. Il est une représentation masculine du principe que la cosmologie shivaïte considère comme féminin. Souvent représenté sous une forme gracieuse et juvénile, il se transforme parfois en femme; mais il peut aussi, comme la déesse, avoir des aspects terribles, tels que celui de l'homme-lion. C'est lui qui s'incarne pour protéger de la destruction le monde et la cité. Il est le principe conservateur, inséparable et pourtant opposé à Shiva. Son culte convient aisément à la conception religieuse de la cité qui cherche à dissimuler ses malversations sous le couvert d'une piété sentimentale. C'est le culte préféré des femmes et des marchands attachés aux biens matériels.

Dans le monde grec, Apollon apparaît comme le frère et la contrepartie de Dionysos. « Dionysos qui concentre en lui-même toutes les contradictions est la même chose qu'Apollon qui est son

contraire. » (Giorgio Colli, *La Sapienza greca*, p. 25.) Les contrastes et les rapports d'Apollon et de Dionysos rappellent les relations de Vishnou et de Shiva. Apollon se substitue à la déesse dans les rites. Le serpent Python, qui veillait sur le sanctuaire de Delphes, fut tué par Apollon qui s'appropriait l'oracle de la déesse-terre liée à la déesse minoenne. Ce mythe symbolise le passage d'une représentation féminine à une représentation masculine du principe de protection et de cohésion dans la religion mycénienne où prédominent les dieux mâles.

L'opposition et la complémentarité des cultes de Shiva et de Vishnou ainsi que l'interchangeabilité de la déesse et de Vishnou apparaît très tôt dans le Shivaïsme aryanisé comme dans la religion créto-mycénienne. Le temple d'Apollon Pythien à Gortyna en Crète est extrêmement ancien. Le culte d'Apollon serait venu en Crète de l'Asie Mineure. Dans le monde grec, on attribuait au dieu une origine lydienne.

En l'absence de Dionysos, c'est Apollon qui régnera sur Delphes en tant que maître de l'oracle. Nous voyons en Grèce le dieu mâle Apollon se substituer à la déesse dans de nombreux sanctuaires.

Orphée est le ministre d'Apollon, on dit même son fils. Il participe de l'ambiguïté apollinienne. Il est parfois considéré comme homosexuel. Dans un texte néoplatonicien cité par Colli (*La Sapienza greca*, p. 233) : « Orphée mourut dépecé par les femmes de Thrace et de Macédoine parce qu'il leur avait interdit de participer aux rites secrets, mais aussi pour une autre raison. On dit ... qu'il avait pris en horreur tout le genre féminin... Les femmes, poussées par leur colère à cause du mépris qu'il montrait envers elles tuèrent tous ceux qui cherchèrent à les tenir à distance et taillèrent Orphée en pièces jetant dans la mer les morceaux de son corps. » Phanès, invention de la poésie orphique, est lui aussi un dieu à la fois mâle et femelle. Selon Nonno Abate (cité par Colli, *ibid.* p. 257), Phanès avait ses organes sexuels du côté de l'anus.

Sous la forme de l'Enchanteresse (Mohini), Vishnou reprend son aspect féminin pour séduire Shiva. « Un jour, Shiva, aux jeux

merveilleux, aperçut Vishnou qui avait pris la forme de Mohini l'enchanteresse, éblouissante de beauté. Frappé par les flèches d'Eros, Shiva laissa jaillir son sperme... Les sept sages recueillirent cette semence sur une feuille et la versèrent dans l'oreille d'Anjani, la fille de Gautama. Elle devint enceinte, et c'est ainsi que Shiva s'incarna sous la forme du singe Hanuman, célèbre pour sa force et ses exploits. « (*Shiva Purâna, Shatarudra Samhitâ*, chapitre 20, [3-7](#).) C'est aussi sous une forme féminine que Vishnou séduit les titans, les Asuras, et leur vole le nectar, dont ils s'étaient saisis, les privant ainsi de l'Immortalité.

D'après le *Kanda purânam* tamoul :

« Les ermites de la forêt de Târuka, qui étaient hostiles au seigneur, pratiquaient des austérités et des sacrifices en vue de conquérir le ciel. Shiva se rendit à Târuka accompagné de Vishnou à qui il ordonna de prendre la forme d'une courtisane qu'il avait déjà prise autrefois pour le séduire. Il prit lui-même la forme d'un superbe garçon nu. Il portait dans ses mains un trident et une écuelle de mendiant. Arrivé dans la forêt, il dit à Mâl (Vishnou) de se rendre auprès des ermites pour les séduire et les détourner de leurs austérités. A la vue de la courtisane, les ermites s'éprirent d'elles. Ils abandonnèrent leurs pratiques ascétiques et la suivirent partout où elle allait. L'ardeur du désir leur fit perdre toute dignité. Pendant ce temps, Shiva, sous l'aspect d'un mendiant, se rendit devant les demeures des épouses, chantant des hymnes. Les femmes sortirent excitées à sa vue. Hors d'elles-mêmes, elles laissèrent se dénouer leurs vêtements; leurs bracelets glissaient de leurs bras. Le mendiant errait d'une maison à l'autre. Elles le suivirent et perdirent leur chasteté... La courtisane suivie des ermites et le mendiant accompagné de leurs femmes se rencontrèrent dans la forêt. Les ermites, voyant leurs épouses demi-nues accompagner sans honte un mendiant, restèrent stupéfaits. Ils tinrent conseil et finirent par réaliser que le mendiant et la courtisane, qui avaient entre-temps disparu, n'étaient autres que Shiva et Vishnou et que Shiva était la cause de leur mésaventure. Ayant sermonné leurs femmes, ils les

renvoyèrent à l'ermitage... Toutefois les ermites restaient furieux contre Shiva et ils cherchèrent un moyen de le mettre à mort. Ils offrirent un grand sacrifice. Du foyer du sacrifice, sortit un tigre furieux auquel ils donnèrent l'ordre d'aller tuer le seigneur. Le tigre, avec des rugissements féroces, s'élança sur le dieu qui le saisit et le tua, déchirant sa peau pour s'en faire un vêtement. Du feu, sortirent ensuite un trident, dont le dieu se saisit, puis une antilope qu'il prit dans sa main gauche, et des serpents dont il s'orna en guise de parure. Une horde de démons apparut ensuite. Ils s'élancèrent vers « Celui qui donne la paix » (Shankara). D'un geste de la main, il calma leur fureur et leur ordonna de former une armée à son service. Ils obéirent. Ensuite, apparut une tête de mort que les ermites lancèrent contre Shiva. Il s'en saisit et la plaça dans ses cheveux. Les ascètes de la forêt de Târuka, outrés de leurs échecs, essayèrent alors leurs formules magiques. Celles-ci se groupèrent et prirent la forme d'un son terrifiant qui sortait d'une trompe. Le dieu se saisit de la trompe et la garda dans sa main. Les ascètes offrirent alors un nouveau sacrifice, duquel sortit un puissant génie appelé Muyalakan (Épilepsie). Ils lui ordonnèrent, ainsi qu'au feu, d'aller tuer le dieu. Celui-ci saisit le feu dans sa main, terrassa le génie et se tint debout sur son dos.

Les ermites lancèrent des malédictions contre Shiva. Aucune ne fut efficace. Muyalakan, écrasé par les pieds du maître, se débattait et tournait la tête de part et d'autre. Le dieu se mit à danser sur lui. Tout l'univers trembla. Quand la danse cessa, les ermites de Târuka se prosternèrent aux pieds du dieu et chantèrent ses louanges. Il leur ordonna d'observer désormais les rites de son culte et de continuer leur vie austère. Après quoi, il repartit sur sa montagne blanche couverte de neige. » (*Kanda purânam* tamoul, II, chap. 13, 30-127.)

Dans un autre passage (II, chap. 32) du *Kanda purânam*, « Vishnou, sous la forme de l'Enchanteresse (Mohini), était allé se reposer auprès de l'océan de lait. Shiva voulut montrer au monde que Vishnou n'était qu'une de ses quatre épouses. Il s'approcha et manifesta son désir de s'unir à lui. Cette femme illusoire tenta de se refuser, disant qu'une union entre personnes du même sexe était

inféconde. Le seigneur lui fit remarquer qu'il n'était que l'incarnation d'un de ses pouvoirs, et que c'est pour cette raison qu'il avait pu déjà donner naissance à Brahmâ (le dieu de l'Espace) et prendre la forme d'une femme dans la forêt de Târuka.

Comme Vishnou s'obstinait, le seigneur le prit dans ses bras et le conduisit à l'ombre d'un arbre de *châlam* au bord de la mer, au nord du continent du Pommier rose. Là, il s'unit à lui qui avait toujours la forme de l'Enchanteresse. La sève qu'ils répandirent se transforma en un fleuve qui prit le nom de Gange... De l'union du seigneur et du dieu à la peau sombre, naquit un enfant au corps noir, aux cheveux roux, portant un bouquet à la main. Le dieu aux trois yeux lui donna le nom de Fils de Shiva-Vishnou (Arikaraputtiran). Il lui accorda plusieurs dons... Il lui accorda aussi la souveraineté de l'un des mondes... Lorsque Arikaraputtiran apparut devant le roi du ciel (Indra), monté sur un éléphant blanc et entouré des Garnements de Shiva, Indra se prosterna devant lui. » (*Kandapurânam*, II, chap. 32, 27-60.)

A la fin du monde, Vishnou s'endort. La force de cohésion cesse d'agir, et l'univers, de l'atome aux galaxies, se dissout.

LE DIEU DES HUMBLES

Shiva, dieu des populations préaryennes, restera la divinité préférée de celles-ci, même après leur asservissement et leur abaissement au statut de castes artisanales dans un monde dominé par les envahisseurs aryens. *L'Hymne aux Cent Rudras* de la *Vâjaseneyi Samhitâ* (*Yajur Véda*, chap. 16, 1) l'invoque comme patron des artisans, des charretiers, des charpentiers, des forgerons, des potiers, des chasseurs, des porteurs d'eau, des forestiers. Il est le dieu des soldats, des mercenaires et des intrépides conducteurs de chars. Il est le chef des voleurs, des pillards. Skanda, le fils de Shiva, est lui aussi dieu des voleurs, mentionné dans *Le Petit Chariot de terre cuite* du poète Shudraka. Un traité sur l'art de voler, le *Sanmukhakalpa* (« Manuel du dieu aux six visages »), est attribué à Skanda. Shiva est

aussi le dieu des *vrâtyas*, les ascètes mendiants et errants (voir P. Banerjee, *Early Indian Religions*, p. 41).

« Dans le Shivaïsme, la transcendance par rapport aux normes de la vie ordinaire est traduite sur le plan populaire par le fait que Shiva, entre autres, est représenté comme le dieu ou « patron » de ceux qui ne mènent pas une vie normale et même des hors-la-loi. » (Julius Evola, *Le Yoga tantrique*, p. 91).

Shiva étant le dieu des humbles, ses enseignements s'adressent à tous les hommes. Les textes brahmaniques lui reprochent d'avoir enseigné aux classes populaires les secrets de la mythologie, les rites, les connaissances les plus hautes, et de leur avoir ouvert les voies de l'initiation. Le *Shatapatha Brâhmana* (V, chap. 3, 2.) mentionne les *shudras*, les artisans, comme participant aux sacrifices de Shiva et à ceux du *soma*, la liqueur sacrée assimilée au sperme du dieu. De nos jours encore, dans les plus importants sanctuaires shivaïtes, le culte est pratiqué alternativement par des prêtres aryens brahmanes et des prêtres-ouvriers *shudras*. Une prêtrise non aryenne a donc survécu à travers les siècles malgré quatre millénaires de domination aryenne. « Dans le pays mahratte, où les Shivaïtes prédominent, les brahmanes n'officient pas dans les temples. Cette fonction est réservée à une caste spéciale, appelée Gurava, qui est d'origine *shudra*, non aryenne. » (P. Banerjee, *Early Indian Religions*, p. 41.) Les traditions de ces prêtres non aryens sont mal connues dans un monde hindou dominé par les hautes castes aryennes ou aryanisées. Il n'existe aucune étude moderne les concernant.

Les fêtes de Shiva sont toujours les fêtes des humbles. Lors du Holi, la fête du printemps qui correspond aux Dionysies et dont les carnavales sont une survivance, les artisans, les serviteurs ont le droit d'insulter et de maltraiter les patrons, les nobles, les prêtres, ce qu'ils font à grand renfort d'injures et d'obscénités, comme le font les Ganas, les garnements de Shiva, à l'égard des dieux, des sages et des brahmanes. Nous reverrons plus loin cet aspect à propos des fêtes shivaïtes.

LE GUÉRISSEUR

Rudra-Shiva, dieu du monde végétal, connaît tous les remèdes. Il est décrit comme le plus grand des médecins (*Rig Véda*, I, ⁴³, 4; I, 114.5; II, 33, 2, 4, 7, 12, 13., etc.) Il dispose des poisons, mais ne les craint pas lui-même. Lorsque dieux et Titans donnèrent naissance au monde par le barattement de l'océan cosmique, il en sortit le nectar, mais aussi le poison. Shiva but ce poison pour en protéger le monde. Le poison resta bloqué dans le cou du dieu, qui devint bleu. C'est pourquoi Shiva est aussi appelé le dieu au cou bleu (*nîlakanta*). La médecine guérit par l'usage prudent des poisons. Le serpent est le porteur des plus violents poisons, il forme le collier de Shiva toujours associé aux serpents. Cet aspect du dieu se retrouve dans Asclépios. « Le culte d'Asclépios est important parmi les cultes historiques de la Crète. Le serpent est le compagnon constant d'Asclépios et représente un élément familier de continuité, avec une phase beaucoup plus ancienne de la religion crétoise si nous nous rappelons l'importance du culte minoen des serpents... Le respect pour le culte d'Asclépios et pour ses guérisons miraculeuses et médicales... firent que, dans la dernière période païenne, il était considéré comme le principal adversaire du Christ. » (R.F. Willetts, *Cretan Cults and Festivals*, p. 224.)

Nous verrons plus loin le culte de la déesse-serpent.

Le caducée de Mercure, entouré de deux serpents, est l'attribut du corps de santé.

LE SOUVERAIN DES DIRECTIONS DE L'ESPACE

Shiva est le souverain de l'univers. Ses différents aspects sont liés aux divinités qui règnent sur les directions de l'espace et auxquelles est attribués un symbolisme important et une action directe sur la vie. Nous retrouvons le symbolisme des directions de l'espace en Crète, en Égypte, dans les cultures mégalithiques, les religions

grecque et romaine, et jusqu'au Moyen Âge chrétien. Il joue un rôle essentiel dans l'orientation des sanctuaires, les postures de Yoga, la position des participants dans les cérémonies rituelles.

L'Atharva Véda et les *Brâhmanas* mentionnent les aspects du dieu qui règnent sur les directions de l'espace (voir P. Banerjee, *Early Indian Religions*, p. 30).

En tant que Bhava (l'Origine des choses), Shiva règne sur l'Est, la voie de la beauté et du soleil. Il protège les *vrâtyas* (les humbles, les errants, les excommuniés, les exclus).

Comme Sharva (l'Archer), il règne sur le Sud, la voie de la mort et des ancêtres. Il est le souverain des fantômes, le roi des mondes infernaux.

Comme Pashupati (seigneur des animaux), il règne sur l'Ouest, direction de la nuit, de la magie, des eaux célestes. Il est le dieu des Forêts.

Comme Ugra (le Terrible), il règne sur le Nord, la voie lunaire où se trouve la coupe énivrante du *soma*. Il est le dieu de l'Ivresse et du Vin.

Comme Rudra (seigneur des larmes) ou Agni le Feu, il règne sur le monde inférieur, le monde des Titans et des démons.

Comme Ishâna (le souverain suprême), il règne sur la voûte du ciel et des dieux. Il est le dieu de l'Amour.

Rudra (le Hurleur), Sharva (l'Archer), Ugra (le Terrible) et Asani (la Foudre) sont les aspects destructeurs de Shiva. Bhava (le Principe), Pashupati (le seigneur des animaux), Mahâdeva (le Grand Dieu) et Ishana (le souverain) ses aspects bienveillants.

Nous verrons, à propos des rites, l'importance du respect de l'orientation des participants. Dans toute architecture, qu'il s'agisse de sanctuaires, de temples ou de maisons particulières ainsi que pour le plan des villes, l'orientation doit être strictement observée. Les temples dédiés aux aspects bénéfiques des dieux s'ouvrent

toujours vers l'est. La voie de l'Ouest est celle des rites magiques. La voie du Sud est la voie des morts, des tombeaux (la voie Appia à Rome). Même à l'intérieur des maisons, la destination des pièces est déterminée par leur orientation: pièces convenant pour la cuisine, les repas, les assemblées, le sommeil, les bains. La chambre d'amour, sous le signe d'Ishâna (le Zénith), est construite au-dessus de la maison sur les terrasses³.

Pour la pratique du Yoga et les rites bénéfiques, il faut toujours faire face à l'est. Les règles d'orientation furent observées pour les sanctuaires chrétiens jusqu'à la fin du Moyen Âge. L'inversion récente de la position du prêtre durant la messe devrait, en principe, rendre le rite maléfique.

LE DIEU DE LA MORT

Tout ce qui naît doit mourir. Le principe de la vie est donc associé au temps, c'est-à-dire au principe de la mort. Le dieu créateur est aussi le dieu destructeur. La vie se nourrit de la mort. Rien ne vit, qu'en détruisant, en dévorant d'autres vies. Shiva a donc aussi un aspect terrifiant (Bhairava). Il est appelé Kâla ou Kronos (le Temps), ou Rudra, le seigneur des larmes. Pour l'amadouer, on l'appelle par euphémisme Aghora (Non-Terrible). Sous cet aspect: « Il a trois yeux. Sa couronne est formée d'un serpent. Il est couvert de riches bijoux. Son visage est enduit de la cendre des bûchers funèbres. Il est entouré de fantômes, de gnomes, d'esprits malins, de sorcières et de démons. Il est revêtu d'une peau d'éléphant. Des serpents et des scorpions lui servent d'ornements. Sa voix résonne comme le tonnerre un jour d'orage. Il ressemble à une montagne de collyre bleu. Il a une peau de lion sur l'épaule. Il est terrifiant. On installe son image près des bûchers funèbres ou dans les cimetières. » (*Linga Purâna*, II, chap. 50, 23-26.)

Les membres de certaines sectes de moines errants shivaïtes, imitant le dieu, vivent nus, le corps enduit de cendre, les cheveux hirsutes décolorés à la chaux. Ils pratiquent la méditation sur les

lieux de crémation. « Shiva est un destructeur, il aime les lieux de crémation, mais que détruit-il? Non seulement les cieux et la terre à la fin du cycle, mais les chaînes qui lient chaque âme individuelle. Qu'est le lieu de crémation? Ce n'est pas l'endroit où sont brûlées les dépouilles mortelles, mais le cœur de ses fidèles, réduits en un désert. Le lieu où l'ego est détruit représente l'état où l'illusion et les actions sont réduites en cendres. C'est là que danse le Natarâja. » (A. Coomaraswamy, *The Dance of Shiva*, p. 75.)

Shiva est appelé Mahâkâla, le Temps du temps, le Grand Destructeur. On le vénère surtout sous l'aspect de son énergie manifestée, Kâlî, la « Puissance du temps », la déesse terrible. Shiva est toujours présent près des bûchers funèbres. Il règne sur le monde souterrain des morts. Comme lui, « Dionysos est une divinité chthonienne..., dieu souterrain qui se manifeste dans la période hivernale ou peut-être au moment où reviennent les âmes des morts... C'est à ce dieu que convenait le sépulcre dont nous constatons la présence dans les sanctuaires d'un dieu qui a horreur du contact avec la mort... Il règne sur la nuit, car, pendant le jour, le soleil est appelé Apollon, pendant la nuit Dionysos. » (H. Jeanmaire, *Dionysos*, p. 195-196.) Osiris, de même, règne sur le monde des morts.

Dionysos est *nyktipolos*, « rôdeur de nuit ». Shiva est de même appelé Nishichâra (Rôdeur de nuit). Il tient à la main une tête tranchée. Il porte un collier de crânes.

LES CENDRES ET LE VÊTEMENT COULEUR SAFRAN

La cendre représente ce qui subsiste d'un monde détruit, particulièrement la cendre des bûchers funèbres. Seul, Shiva existe au-delà de la mort. Il est « vêtu de cendres », son corps est enduit de cendres. C'est de la cendre que renaîtra un monde nouveau. Toute vie nouvelle naît d'une vie détruite. Shiva dit: « Ma semence, ma force créatrice est nourrie de cendres [de mort]. C'est pourquoi la cendre protège. Dans les heures de danger, mais même lorsque l'on

dort, à l'abri, dans une maison, la cendre vous protège. Celui qui s'est purifié en se frottant de cendres, qui a dominé sa violence et les impulsions de ses sens, ne revient plus en arrière après s'être approché de moi. » (*Linga Purâna*, chap. ³⁴, 8-10.)

Les fidèles du dieu s'enduisent le corps de cendres, signe de détachement, car pour eux le monde illusoire des apparences est déjà détruit. Parfois ils utilisent un enduit blanc symbole de la cendre. « La purification, *Catharmos*, consistait à frictionner le corps du récipiendaire avec un enduit d'argile et de farine, substances auxquelles on attribuait, peut-être à cause de leur blancheur, une certaine valeur symbolique. La période d'initiation, qu'est, chez Aristophane, la réception par Socrate d'un nouveau disciple, confirme ce genre d'ablution. » (H. Jeanmaire, *Dionysos*, p. 96.) Dans l'Inde, les acteurs représentant le dieu dans les processions shivaïtes ont le corps enduit de plâtre ou de cendres. Seules des sectes extrémistes, d'origine relativement récente, utilisent la cendre des bûchers funèbres. Anciennement, les Shivaïtes ne brûlaient pas leurs morts.

Dans l'Inde, la couleur du deuil est le safran, comme d'ailleurs dans le monde celtique. Lorsqu'ils ne sont pas nus, le vêtement des moines shivaïtes est couleur safran. Cette pratique sera reprise par les moines bouddhistes. C'est aussi une robe couleur safran qu'on attribue à Dionysos. Lorsque le noir devint la couleur du deuil chez les Chrétiens, les prêtres revêtirent la robe noire, car ils sont, du point de vue du monde, des morts-vivants.

La couleur safran ou ocre est la couleur sacrée de Shiva. « La pratique très répandue d'enduire des adeptes ou des personnes avec de l'ocre rouge est un symbole de renouveau de la vie. Les ossements des morts sont enduits d'ocre rouge dans les tombes du haut paléolithique. » (F.C. Hawkes, *The Prehistoric Foundations of Europe*, p. 38.)

¹ D'après une autre étymologie retenue dans le *Shiva Purâna* (*Vâyavîya Samhitâ*, Chap. 12, 30), Rudra signifie « le Hurleur ».

[2](#) En araméen et dans les langues orientales, le nom que nous prononçons Jésus se prononce Isha.

[3](#) Pour une explication plus détaillée de la signification des directions de l'espace, voir : *Le Temple hindou*, par A. Daniélou.

3.

La déesse : puissance, amante et mère

LA DÉESSE

Shiva est l'idéateur du monde. Pour réaliser son plan, il a besoin d'un exécutif, d'une force matérielle, d'une « énergie ». L'Énergie (Shakti) est donc sa première manifestation, son complément, issu de lui-même. La cosmologie (sânkhya) représente ce pouvoir de matérialisation, soit comme la force de cohésion, la force centripète, qui permet l'organisation de la matière et qui est appelée Vishnou (l'Immanent), soit comme la contrepartie féminine du dieu. La déesse est le « réceptacle », la matière première, formée d'éléments énergétiques, qui est le support indispensable de toute manifestation apparente.

Sans l'énergie créatrice représentée comme la déesse, Shiva est comme un « corps sans vie » (shava), incapable d'agir, de se manifester, de réaliser son idéation du monde. Représenter le principe du monde comme masculin et féminin est purement une question d'approche, d'aspect envisagé. Le Tantrisme considère le principe féminin comme l'aspect efficace, donc, pour l'homme, réel de la divinité. De ce fait, c'est la déesse qui est l'objet central du culte. Elle est remplacée parfois par Vishnou-Apollon.

La manifestation d'un monde dont la nature est énergie exige deux pôles opposés. La substance, la matière du monde, est le courant qui unit ces deux pôles. La matière n'est pas quelque chose de stable, mais de l'énergie pure organisée dans l'espace-temps. Dans la Trinité primordiale, ce n'est ni Shiva ni Shakti qui est la

substance du créé ; c'est l'étincelle qui jaillit entre eux, l'attraction (*râga*), la jouissance (*ânanda*), le plaisir (*kâma*), l'amour. Trois est le premier des nombres. Nous retrouvons l'écho de cette conception dans Hésiode quand il dit : « D'abord fut l'abîme (le non-manifesté), puis la terre (la matière), puis l'amour. » Une image grossière mais exacte du processus de la création est l'union des sexes qui est perçue essentiellement comme un plaisir. C'est la jouissance qui est la substance du monde. C'est elle qui nous rapproche de l'état divin. La reproduction, la fécondité ne sont que des accidents occasionnels de l'union des sexes, une utilisation du plaisir en vue de la multiplication des espèces vivantes, et c'est une erreur des modernes d'interpréter les mythes et les symboles de l'union sexuelle en termes de fécondité. Le monde est l'étincelle du plaisir. Ce n'est pas l'un des principes qui féconde l'autre. « Aphrodite ne deviendra jamais la déesse, par excellence, de la fertilité. C'est l'amour physique, l'union charnelle qu'elle inspire, exalte et défend... Sous l'apparence d'une divinité frivole se dissimule l'une des sources les plus profondes de l'expérience religieuse : la révélation de la sexualité en tant que transcendance et mystère. » (M. Eliade, *Histoire des croyances et des idées religieuses*, p. 296.)

Dans les plus anciennes théogonies grecques, les êtres divins masculins, neutres ou féminins, engendrent par parthénogenèse. L'union du dieu et de la déesse est stérile. Chacun procrée de son côté; indépendamment de l'autre. Shiva est représenté en coït permanent avec la déesse durant des millénaires, mais il ne donne naissance à un fils, Skanda, que lorsque le coït est interrompu et que le sperme divin tombe dans la bouche du feu sacrificiel. La déesse également engendre par elle-même, indépendamment du dieu. « Héra enfantait l'illustre Héphaïstos sans union d'amour par colère et défi lancé à son époux. » (Hésiode, *La Théogonie*, p. 927.)

L'union de Zeus et d'Héra, patrons du mariage, est infertile. Zeus est père de nombreux enfants, mais Héra n'est pas leur mère. Héra a quelques enfants, mais Zeus n'est pas leur père. Nous retrouverons dans le monde chrétien le mythe de la Vierge qui donne naissance au dieu sans l'intervention d'un personnage masculin.

La préférence accordée au culte de la déesse, au Shaktisme, est d'origine extrêmement ancienne et n'est pas particulière à l'Inde. Elle est liée aux relations affectives de l'être vivant avec la mère, le vagin, la caverne dont il est issu. « Le Shaktisme renvoie à un fond de spiritualité qui offre des analogies visibles avec celle du monde méditerranéen proto-historique, pélasgien et préhellénique. Les « déesses noires » hindoues (comme Kâli et Durgâ) et les déesses paléo-méditerranéennes (Déméter, Mélaïna, Cybèle, la Diane d'Éphèse et celle de Tauride, et jusqu'aux « vierges noires » chrétiennes) renvoient à un prototype unique. Précisément dans ce substrat qui appartient aux populations dravidiennes de l'Inde et, en partie, à des couches et des cycles de civilisations plus anciennes encore, comme celles qui ont été mises au jour par les fouilles de Mohenjo Daro et de Harappa, le culte d'une Grande Déesse ou Mère universelle (la Magna Mater) a formé un thème central et revêtu une importance qu'ignorent complètement la tradition aryo-védique et sa spiritualité à tendance essentiellement virile et patriarcale. C'est ce culte qui, resté sous-jacent pendant la période de la conquête et de la colonisation aryennes (indo-européennes), émerge de nouveau dans le Tantrisme. » (Julius Evola, *Le Yoga tantrique*, p. 17.)

LES MULTIPLES ASPECTS DE LA DÉESSE

Comme la source de tous les aspects de la manifestation, la déesse est une et multiple. Quel que soit l'aspect du monde que nous envisageons, nous trouvons à sa base une énergie, une *shakti*, qui est un des aspects de la Shakti universelle. C'est pourquoi la déesse a de multiples noms, de multiples formes qui, d'un point de vue rituel, peuvent apparaître comme des principes différents, voire contraires.

Elle est donc vierge et mère, bienveillante et terrible, extérieure à nous ou présente en nous-mêmes. Nous percevons d'innombrables *shaktis* et en même temps leur unité. Cela n'est pas particulier au Shivaïsme. Les déesses grecques sont également interchangeables. « Les déesses celtiques peuvent être considérées comme des «

fonctions » de la déesse mère. Telles sont Macha, la déesse de la fertilité, en l'honneur de laquelle se pratiquaient des orgies et qui devint déesse de la Guerre, puis Anu, dont les collines du comté de Kerry (en Irlande) sont les seins, et Brigitt, déesse de l'Abondance et du Mariage, qui est devenue la sainte Bride chrétienne. » (P. Rawson, *Primitive Erotic Art*, p. 44.)

Nous retrouvons toujours une longue préhistoire pour chaque aspect de la déesse. « Le nom d'Athéna est pré grec... Elle est associée aux serpents, à l'olive et au hibou, comme la déesse minoenne, et au culte du serpent, de l'arbre et des oiseaux de la religion minoenne. » (R.F. Willets, *Cretan Cults and Festivals*, p. 278.) Sarasvatî comme Athéna est la protectrice des sciences et des arts. Elle est donc l'inspiratrice des artisans et, comme telle, vénérée par eux. Dans le Sarasvatî Pûjâ, la fête de la Déesse, tous les outils ou instruments de travail, les livres, les instruments de musique sont placés sur un autel et vénérés comme symboles de la déesse.

Dans tous les rites qui ont en vue des réalisations immédiates, le culte populaire s'adresse de préférence à la déesse, à la mère, à l'amante : c'est le point de vue tantrique. C'est l'élément féminin, présent en tout être qui nous lie au monde matériel ; c'est donc à travers lui qu'il sera possible de défaire les liens qui nous attachent au monde. Les rites orgiastiques du Tantrisme et l'exaltation des Ménades évoquent le rôle de l'élément féminin dans la mystique dionysiaque ou shivaïte.

C'est la déesse qui permet la réalisation de l'œuvre créatrice. C'est elle aussi qui contrôle l'imagination du dieu, sa folie créatrice ou destructrice. Elle est l'intercesseur. C'est à elle que l'on doit s'adresser. Nous retrouvons ce rôle d'intercession chez toutes les déesses et jusque dans la Vierge Marie. Le culte d'une déesse mère apparaît prévalent dans les religions de la préhistoire. Il fit place graduellement à celui de la déesse amante avec l'extension du Shivaïsme et du Tantrisme. La déesse se manifeste aussi sous des formes masculines. D'après le *Bhaghavatî Tattva*¹, Vishnou, Krishna, Râma, Ganésa et le Soleil sont des manifestations du principe

féminin, de la déesse. Cela explique beaucoup d'aspects de leurs cultes.

LA DAME DE LA MONTAGNE

Le nom principal de la déesse est Pârvatî (celle de la montagne), car les sommets sont considérés comme des pointes par lesquelles l'énergie terrestre monte vers le ciel. C'est là que le ciel et la terre s'unissent. L'union de la voûte du ciel, assimilée au Linga de Shiva, avec l'énergie terrestre jaillissant des montagnes lie le dieu en quelque sorte au monde des êtres vivants. Selon Hérodote (7, III), l'oracle de Dionysos se trouve sur les plus hautes montagnes. Dans chaque région, on associe la déesse à une montagne sacrée. « Les hautes montagnes sont le séjour plaisant des déesses. » (Hésiode, *La Théogonie*, 128.) Dans la tradition légendaire, Pârvatî est fille du roi des montagnes, Himâvat (le Neigeux), seigneur de l'Himalaya. A Sumer, le dieu Bel et la déesse Nin-har-sag résidaient sur la « montagne de l'Est » ; la déesse était la « Dame de la montagne ». Dans le monde crétois et grec comme dans le Moyen-Orient, nous retrouvons l'image de Pârvatî, qu'Euripide appelle la « Mère de la montagne ». Rhéa, en Crète, est la déesse des Montagnes. Les noms de Diktyнна et d'Artémis évoquent la notion d'une Mère-montagne et d'une chasseresse. Diktyнна est la déesse de la Montagne, gardienne des initiés. Son nom est lié à celui du mont Dikté. Le nom de Diktyннаios a été donné aux montagnes du Nord-Ouest, dans la région de Kydonia. Le sanctuaire le plus ancien de Diktyнна était appelé Tityros (Satyre). Selon Strabon, les *Tityroi*, serviteurs de la déesse et du dieu, ressemblaient aux Korybantes. Ils correspondent aux Ganas de Shiva. Ils faisaient partie du cycle de la tradition gréco-phrygienne liée au culte de l'enfant Zeus en Crète et de la mère des dieux en Phrygie et dans la région de l'Ida troyenne.

Un sceau de Cnossos montre la Dame de la montagne inclinant son sceptre vers un adorant mâle. On voit la déesse, précédée par un lion, qui est le véhicule de Pârvatî. A Ephèse, dans une grotte de

Cybèle, la Mère des monts, on voit la déesse entre deux lions avec auprès d'elle un jeune compagnon équivalent de Ganéscha, le fils et gardien de Pârvatî.

LA PUISSANCE DU TEMPS

La déesse, par sa relation avec Shiva, permet la manifestation de l'éros divin. Toutefois, par rapport à l'homme, elle peut apparaître comme la matrice, la mère dont tout est issu et vers laquelle tout retourne à la fin. Elle est alors identifiée à Kâlî, la « Puissance du temps », de la mort.

Shiva sous son aspect terrible est assimilé à Kâla, le temps, le Kronos des Grecs. Kâlî, la puissance du temps, de la mort, aussi appelée Durgâ, l'Inaccessible, représente l'aspect terrible de la déesse. Elle apparaît dansant sur un monde en ruine avec les attributs de Shiva destructeur, un collier de crânes, des serpents. Elle est entourée de démons. Elle tue tout ce qui l'approche. C'est donc elle qu'il faut invoquer pour obtenir un sursis. Son culte, lié au Tantrisme, est très répandu. C'est une branche très importante de la tradition shivaïte, reprise dans le Bouddhisme du Mahâyâna. L'érotisme et les sacrifices sanglants jouent un grand rôle dans le culte de la déesse terrible, qui est la principale divinité vénérée de nos jours dans certaines régions de l'Inde, le Bengale en particulier. « Dagda, le Grand Dieu qui engendra les ancêtres mythologiques des Celtes de l'Irlande, appelés Tuatha Dé Danann, « le peuple de la déesse Danu », copulait avec la sinistre déesse-corbeau Morrigan dont la frénésie sexuelle était aussi forte que son désir de sang et de carnage. » (A. Ross, *Primitive Erotic Art*, p. 8.)

C'est à elle que l'on offrait les têtes des guerriers ennemis tués dans la bataille. Nous reconnaissons l'image de Kâlî, représentée avec des colliers de crânes, en union érotique avec Shiva. Il existe des parallèles en Égypte.

Le carnage et le cannibalisme sont des traits caractéristiques des déesses archaïques. Dans le mythe ugaritique (cananéen) du III^e millénaire, Anat dans sa rage homicide tue les gardes, les soldats, les vieillards. Le sang lui monte jusqu'aux genoux. Comme Kâlî, elle se ceint des têtes et des mains des victimes.

La mort est un retour dans le sein de la mère, dans la terre dont nous sommes issus. Seule, Kâlî est invoquée par ses fidèles comme « Mère », comme protectrice. De qui d'autre peut-on implorer la merci, si ce n'est de la toute-puissance du Temps ?

LA DAME BLANCHE

Gauri, la Déesse blanche, est l'aspect bienveillant de la déesse. Elle est la protectrice, l'amie des hommes, la bonne fée. Chez les Grecs, la Dame blanche (Leucothéa) était la protectrice des navigateurs. « Ino se jeta dans la mer avec l'enfant Mélicertes mort. Elle est appelée Leucothéa (la Dame blanche), et le garçon Palaemon. C'est du moins ainsi que les appellent les marins, car ils viennent à leur secours lors des tempêtes. » (Apollodore, III, 4, 3.) D'après Jean Lydus (le Lydien, VI^e siècle), Leucothéa, la Dame blanche, se substitue à Proserpine comme mère de Dionysos. Le culte du Dionysos archaïque et crétois semble s'être maintenu longtemps dans les îles, et la Dame blanche de la mer y recevait un culte important.

SATI (FIDÉLITÉ)

Isis, dans la mythologie égyptienne, est le symbole de la fidélité. Sati (Fidélité) est l'amante de Shiva. Sa légende est distincte de celle de Pârvatî, la Dame de la montagne. Sati est la fille du roi-prêtre aryen Daksha. Sa légende évoque l'échec de la fusion des panthéons dravidien et aryen, et aussi un aspect du rôle de la femme qui doit fidélité à son époux et abandonne tout lien avec sa famille et son clan d'origine.

Après le suicide de Sati, Shiva transporte son corps sur son épaule et en laisse tomber les morceaux dans divers lieux de la terre. Dans le mythe d'Osiris, par contre, c'est Isis qui recueille les différentes parties du corps du dieu et les enterre en divers endroits, qui deviennent des lieux saints. Dans le mythe des Cananéens, adorateurs du taureau, le fils de Baal Aliyan, l'équivalent de Pashupati, dieu des Sources et des Forêts, épouse sa soeur Anat. Lorsque Aliyan meurt, Anat va le chercher au pays des morts, le ramène sur son épaule et l'enterre au sommet du mont Saphon.

LA MAITRESSE DES ANIMAUX

Contrepartie de Pashupati, le seigneur des animaux, Pârvatî, la Dame de la montagne apparaît elle aussi comme maîtresse des animaux. Artémis, l'ancienne Dame des montagnes, est de même dans toute la préhistoire méditerranéenne, la Crète minoenne incluse, la maîtresse des bêtes sauvages.

Artémis est la patronne des chasseurs, des fauves et des jeunes filles. C'est elle qui gouverne la sacralité de la vie sauvage. Déesse des Forêts, elle connaît la sexualité et l'enfantement, mais rejette les liens sociaux du mariage.

Dans la religion crétoise, « les divinités féminines - et donc par nature « terrestres » et « secrètes » - avaient un rôle prédominant. Parmi elles, la mieux connue par les monuments, est une déesse maîtresse des bêtes féroces, Potnia thêrôn, représentée en train de tuer ou de soumettre des bêtes fauves, ou bien armée pour la chasse. » (Paolo Santarcangeli, *Le Livre des labyrinthes*, p. 101.)

Elle correspond à l'ancienne mère des animaux préceltique dont nous trouvons l'image dans la caverne de Pech-Merle, dans le sud-ouest de la France. « Fergus, le Grand Dieu celtique, a pour épouse Flidais, la déesse des Forêts et du Monde sauvage. Elle est la souveraine des animaux... Ressemblant à la Diane classique, son

origine remonte à des prototypes paléolithiques. » (A. Ross, *Primitive Erotic Art*, p. 83.)

Aphrodite, déesse considérée comme d'origine orientale, issue de la semence des organes sexuels d'Ouranos jetés dans la mer, selon un mythe parallèle à celui de la castration de Shiva, est elle aussi la maîtresse des fauves comme Pârvatî et Artémis. Elle sème le désir parmi les bêtes, les hommes et les dieux. « La déesse est représentée sous des formes variées, entourée d'animaux, d'oiseaux, de serpents, avec le pilier baetylique ou l'arbre sacré, avec le pavot ou le lys, avec l'épée et la double hache. Elle est chasseresse et déesse des sports ; armée, elle préside à la danse rituelle. Elle règne sur la montagne, la terre, le ciel, la mer, sur la vie et la mort. Mère et Vierge..., elle est une et multiple. » (R.F. Willetts, *Cretan Cults and Festivals*, p. 75.)

LE MARIAGE DE SHIVA ET DE PÂRVATÎ

Lorsque les sages voulurent persuader le dieu vagabond de prendre une épouse, Shiva leur dit : « La femme que je puis accepter doit être belle, pratiquer le Yoga et être capable de supporter l'ardeur de mon sperme. Elle doit être une yogini quand je pratique le Yoga et une femme amoureuse quand je pratique l'amour. Il y a une autre condition. Si elle n'a pas une absolue confiance en moi et en mes paroles, je l'abandonnerai. » (*Shiva Purâna*, *Rudra Samhitâ*, chap. 17, 38-44.)

« Shiva, bienveillant envers ses fidèles, aime se divertir par des enchantements. Pour s'approcher de Ménâ, l'épouse du roi des montagnes, il prit la forme d'un danseur. Il tenait un cor dans sa main droite, un tambour dans sa main gauche. Il portait un vêtement rouge et un sac sur le dos. Il dansait merveilleusement et chantait d'une voix très douce. Il soufflait dans son cor et battait d'un tambour au son mélodieux. C'était un merveilleux spectacle. Tous les habitants du lieu, hommes, femmes, enfants, se réunirent pour le voir. Ils étaient en extase.

« Pârvatî, la fille du roi des montagnes, aperçut la forme harmonieuse de Shiva, porteur du trident et autres attributs. Son corps était enduit de cendres. Un collier de crânes entourait son cou. Son visage était souriant, ses trois yeux brillaient. Un serpent lui servait de cordon sacré. D'une éclatante blancheur, le beau Shiva, l'ami des humbles, l'océan de bonté, répétait : « Faites un vœu. » Elle s'inclina devant lui et dit : « Sois mon époux. »

« Il lui accorda son vœu et continua sa danse. Ménâ voulut lui offrir des bijoux et de l'or. Mais le danseur refusa tout présent. Il demanda la main de Pârvatî et continua à danser et à chanter. Ménâ, outrée, voulut le faire chasser par ses gens... Mais nul ne pouvait le pousser dehors. Il était brûlant au toucher comme le feu le plus ardent. Il illuminait tout autour de lui. Le mendiant, finalement, disparut.

« Le chef des brahmanes s'adressa au roi des montagnes : J'ai entendu dire que vous voulez donner à Shiva comme épouse votre fille, tendre comme une fleur de lotus, divinement belle, en tout point accomplie. Mais ce Shiva n'a pas de domicile, il n'a pas de relations. Il est mal fait, sans aucun mérite. Il vit sur les lieux de crémation. Il ressemble à un charmeur de serpents. Ce n'est qu'un yogi qui vit nu. Ses membres sont difformes. Des serpents sont ses seuls ornements. Son nom de famille, sa caste, ses origines ne nous sont pas connues. C'est un garçon de mauvaise conduite, sans métier. Son corps est enduit de cendres. Il est irascible et sans jugement. Nul ne sait son âge. Ses cheveux hirsutes sont en désordre. Il est le compagnon de tous les vauriens. Ce n'est qu'un mendiant qui suit une mauvaise pente et qui systématiquement s'oppose aux commandements des Védas. » (*Shiva Purâna, Rudra Samhitâ*, chap. 30, 26-52, et chap. 31, q.3-47.)

D'après le *Shiva Purâna* (*Rudra Samhitâ*, chap. 37 à 51, abrégés) :

« Incité par sa femme et ses fils, le roi des montagnes fit écrire par son scribe une lettre de fiançailles et envoya des messagers, avec des présents, la porter à Shiva. Arrivés au Kailâsa, le paradis du dieu, ils lui remirent le message et appliquèrent la marque sacrée sur son

front. Shiva les traita avec honneur, et ils revinrent enchantés. Le roi des montagnes alors lança des invitations et commença à réunir des provisions et tout ce qui était nécessaire pour les célébrations. De vastes quantités de riz, de sucre, de sel, s'amoncelèrent. On construisit des réservoirs pour le lait, l'huile, le lait caillé, les gâteaux d'orge, les sucreries ; d'autres pour le vin, le jus de canne, les pâtisseries et autres douceurs, et aussi pour le beurre, les boissons enivrantes, les jus de fruits et divers autres produits. On prépara des plats épicés et autres apéritifs pour plaire aux Ganas de Shiva. On prépara de beaux vêtements purifiés par le feu, des bijoux, des pierres précieuses, des objets d'or et d'argent. Les rites furent commencés en un jour favorable. Les femmes des montagnes accomplirent les cérémonies de purification de Pârvatî.

« Toutes les montagnes se réunirent pour les fêtes : on vit arriver les monts Mandara et les monts de l'Ouest et de l'Est, les monts Malaya, Dardura, Vishâda, Gandhamadana, Karvira, Mahendra, Pâriyâtra, Krauncha, Purushottama, Nîla, Vindhya, Kalanjara, Kailâsa ainsi que toutes les montagnes des autres continents qui se réunirent dans la demeure de Himâvat (le mont neigeux).

« Toutes les rivières aussi s'assemblèrent, couvertes de bijoux. On vit arriver la Godâvarî, la Yamunâ, la Brahmastrî, la Venîkâ, le Gange et la Narmadâ.

« Toute la ville était en fête, des bannières, des drapeaux, des guirlandes brillaient partout. Une immense salle meublée avec splendeur fut construite par Vishvakarma, l'architecte des dieux. On y voyait sculptés des lions, des cigognes, des paons, merveilleux de réalisme. Il y avait aussi des femmes artificielles qui dansaient et des faux hommes leur lançant des œillades. De superbes gardes, leurs arcs tendus, ressemblaient à s'y méprendre à des hommes réels. Des éléphants, des chars, des soldats semblaient si naturels qu'on les aurait crus vivants. La statue de la déesse était en face de l'entrée. Elle semblait sortir de l'océan de lait. Un magnifique appartement fut préparé pour Shiva.

« Quand il avait reçu la lettre d'invitation, Shiva s'était mis à rire. Il se la fit lire à haute voix et accepta la proposition. Il dit : « Je suis toujours au service de mes admirateurs. Par sa dévotion, Pârvatî a obtenu la faveur de m'avoir pour époux. Dans sept jours, auront lieu les noces. »

« Shiva appela son taureau et tous ses Ganas pour l'accompagner, et aussi la horde des esprits malins (Bhûtas). Ils se rendirent au pays des Montagnes neigeuses pour les fêtes du mariage.

« La terrible Chandi, sœur de Shiva, vint elle aussi, semant partout la terreur. Elle chevauchait un fantôme, était couverte de serpents. Elle portait une urne d'or sur sa tête. Des gnomes par milliers l'accompagnaient. Le bruit des tambours était assourdissant, détruisant tout ce qui n'était pas de bon augure.

« Le roi des montagnes, accompagné de toutes les montagnes, vint s'incliner devant Shiva qui approchait. Shiva était assis sur son taureau couvert de bijoux et souriant. Sa beauté illuminait les quatre coins de l'espace, sa couronne resplendissait. Les serpents s'étaient transformés en précieuses guirlandes. De son corps, émanait une divine lumière. Il était entouré par les dieux qui l'éventaient et portaient des chasse-mouches. Il fut reçu par le roi des montagnes avec de grands honneurs et beaucoup de cérémonie.

« Ménâ, l'épouse du roi des montagnes, demanda alors à voir Shiva sous son aspect habituel qui détruit la vanité et l'orgueil. De son balcon, elle vit arriver l'immense cortège des Gandharvas, les musiciens du ciel, vêtus magnifiquement, montés sur leurs chars, jouant de divers instruments de musique, accompagnés de nymphes. Voyant arriver le chef des dieux des Sphères (Vasu), elle s'exclama : « Voici Shiva ! » Mais on lui dit : « Non c'est seulement un de ses ministres. » De même, voyant chacun des nouveaux arrivants qui paraissaient de plus en plus splendides, Ménâ s'écriait : « Voici Shiva ! » Et on devait lui dire : « Non ! C'est seulement un comparse. » Elle était éblouie.

« Lorsque Shiva apparut, assis sur son taureau, couvert de cendres, les cheveux hirsutes, le croissant de lune sur son front, un crâne à la main, une peau de tigre sur l'épaule, portant un arc et un trident, les yeux étranges, malpropre et mal vêtu, entouré de ses Garnements, de diables, de fantômes aux formes effrayantes, Ménâ, épouvantée, s'évanouit. Quand elle revint à elle, sa fureur fut sans bornes : «Que faire, je suis déshonorée. Vous m'avez trompée. Maudite soit ma fille qui veut échanger un joyau contre un morceau de verre, préfère un chacal à un lion. Soyez tous maudits. Maudit soit le jour où j'ai conçu cette enfant. Vous avez tous conspiré contre moi. Jamais ma fille n'épousera cette créature. Je la tuerai plutôt. » Elle ordonna à Himâvat : « Saisis ta fille, attache-la, jette-la dans un abîme ou dans la mer profonde., Si tu donnes ta fille à cet être, je renoncerai à la vie. J'aimerais mieux empoisonner ma fille, la couper en morceaux, la noyer dans la mer que de la donner à Shiva. Nous sommes tous ridiculisés. Ce personnage n'a ni père, ni mère, ni frère, ni parents. Il n'a ni beauté ni métier, pas même une maison qui lui appartienne, pas de vêtements ni de bijoux, il n'est ni riche ni même jeune. Il est sale, ignorant, dégoûtant. Quelle raison puis-je avoir de lui donner ma fille? »

« Sermonnée par les dieux, Ménâ finit par s'adoucir : « S'il apparaît sous une forme avenante, ma fille peut lui être donnée. Pas autrement. » Shiva alors se montra à Ménâ sous son aspect charmant. Chaque partie de son corps rayonnait de beauté. Ses vêtements étaient multicolores. Il portait de précieux bijoux. Sa peau était claire et lustrée. Le croissant de lune ajoutait encore à sa beauté.

« Ménâ, éblouie, demanda pardon des injures qu'elle avait adressées au dieu. Toutes les femmes quittèrent leurs occupations et se précipitèrent pour le voir, les unes demi-vêtues, d'autres arrachant leur enfant de leur sein, ou laissant leur mari à table sans le servir. Les hommes comme les femmes étaient charmés par la beauté du dieu et ils félicitèrent Ménâ. Elle descendit alors pour aller accueillir le fiancé.

« Le roi des montagnes et Ménâ, après les rites du bain, décorèrent Pârvatî avec les ornements apportés par Shiva. Lui accomplit les ablutions cérémonielles et se revêtit de vêtements splendides.

« Une grande fête fut donnée. On souffla dans les conques, on battit les tambours tels que le *pataha* (timbales) et l'*anaka* (tambour double). On fit sonner les conques marines (*gomukha*). On chanta les chants qui sont de bon augure pour accompagner les danseuses.

« Un prêtre commença à accomplir les rites dans un enclos où un autel avait été construit. Pârvatî était assise sur une plate-forme surélevée. Des grains de riz furent jetés sur les époux. Le prêtre, selon les règles, afin de pouvoir accomplir les rites, demanda à Shiva : « Dites-nous maintenant votre généalogie, votre caste, votre famille, vos ancêtres védiques et les Védas que vous récitez. » Il y eut un moment d'embarras. Shiva détourna la tête. Le sage Nârada se mit à jouer de la *vînâ*. Il dit : « Shiva est l'Être suprême, il n'a point d'ancêtres ni de famille, sa seule famille est la parole divine. Il est le Son primordial (*Nâda*). »

« Le roi des montagnes prononça alors lui-même les paroles rituelles : « Je te donne ma fille comme épouse. Daigne l'accepter », et il plaça la main de Pârvatî dans celle de Shiva. Puis il lui offrit comme dot des bijoux et des vases précieux, cent mille vaches, cent chevaux harnachés, cent mille tendres jeunes servantes, des chars et des éléphants.

« Pârvatî, la fille des montagnes, était si belle que le dieu Brahmâ, regardant seulement les ongles de ses pieds, fut frappé par Éros. Il raconta : « Troublé par Éros, je regardais fréquemment ses membres et immédiatement mon sperme s'écoula sur le sol. Moi qui suis vieux, je me sentis honteux de cette émission de semence et je pressai mon sexe entre mes deux pieds. Mais Shiva, l'ayant remarqué, fut pris de fureur et voulut tuer Brahmâ. Toutefois les dieux le couvrirent de tant de louanges qu'il se calma. La semence de Brahmâ, par suite de pressions répétées, se répandit en plusieurs jets étincelants. De nombreux sages naquirent de cette semence. Ces sages sont appelés *Vâ lakhilya*.

« Ils furent exilés sur la Montagne des parfums (Gandhamâdana) et devinrent des fidèles de Shiva. Le couple fut ensuite conduit à la chambre nuptiale. Les femmes de la cité des neiges accomplirent les rites de bon augure. Les déesses vinrent alors accorder des faveurs... En compagnie de son épouse, Shiva mâchait du bétel et du camphre. »

Nous retrouvons dans le monde grec la notion du dieu dont le sperme donne naissance à des êtres vivants. Erichthonios est né de la semence d'Héphaïstos tombée à terre alors que le dieu poursuivait Athéna. Zeus, lui aussi, répand sa semence à la vue de Perséphone. « Il n'avait pas eu de passion si violente lorsqu'il s'était épris de la déesse née à Chypre lorsque, dans son impossible désir de la posséder, il répandait sa semence sur la terre, dardant l'écume brûlante de ses amours, jaillie spontanément. C'est de là que fleurit dans Chypre la Cornue, leur nourricière, la race au corps double des Centaures encornés. » (Nonnos, *Dionysiaques*, chant V, 610-615, trad. Pierre Chuvin.)

¹ Traduit par A. Daniélou dans le *Journal of the Indian Society of Oriental Art*, Calcutta, 1945.

4.

Les fils de la déesse et du dieu

GANÉSHA, KORYBAS OU HERMÈS, SEIGNEUR DES
OBSTACLES, GARDIEN DES PORTES ET DES MYSTÈRES.

« Les compagnes de Pârvatî se plaignaient auprès d'elle, disant : « Les serviteurs de Shiva ne refusent pas d'exécuter nos ordres, mais ils ne sont vraiment pas à notre service. Ils obéissent à Shiva et gardent notre porte. Nous ne pouvons nous fier à eux. Il nous faudrait quelqu'un qui soit vraiment à nous... » Alors que la déesse prenait son bain, Shiva, repoussant Nandi, le Minotaure qui gardait l'entrée, pénétra dans l'appartement. La déesse en fut très gênée... Elle décida de se créer un serviteur et, avec les raclures de sa peau, façonna un garçon.

« C'était un bel adolescent, bien proportionné, grand, vigoureux et brave. Elle lui dit : « Tu es mon fils et tu n'appartiens qu'à moi seule. » Il promit de lui obéir en toutes choses. La déesse, ravie, le couvrit de caresses et le serra dans ses bras. Elle le plaça, armé d'une massue, devant sa porte. Lorsque Shiva voulut entrer, le garçon lui barra la route et, malgré les injonctions du dieu, se refusa à le laisser passer. Shiva, furieux, envoya alors ses Ganas pour le débarrasser de ce gêneur. De longs palabres et d'interminables bagarres s'ensuivirent. Le fidèle gardien resta victorieux... Lorsqu'elle vit l'armée des dieux se joindre aux Ganas pour attaquer le vaillant garçon, la Mère du monde délégua deux de ses pouvoirs, deux *shaktis*, sous forme de diablesses, pour venir en aide à son fils. L'une de ces diablesses qui avait un aspect terrifiant se tenait debout. Sa bouche ouverte était aussi large que la caverne de la Montagne

noire. L'autre avait l'apparence de la foudre et des bras innombrables. Elle était énorme et terrible, prête à frapper tous ceux qui approchaient. Dans la bataille, les deux *shaktis* saisissaient avec leur bouche les projectiles lancés par les dieux et les Ganas, et elles les relançaient sur eux...Lorsque Vishnou voulut attaquer le fils de la déesse, les deux *shaktis* s'intégrèrent au corps du garçon et lui donnèrent ainsi une force accrue. Même l'armée des dieux fut vaincue par le courageux garçon. Finalement, alors qu'il était occupé à combattre Vishnou, Shiva lui-même traîtreusement lui trancha la tête avec son trident. Voyant le chagrin de la déesse et pour la calmer, Shiva ordonna aussitôt de remplacer la tête du jeune homme par celle du premier être vivant rencontré... Ce fut un éléphant dont la tête fut jointe au corps ressuscité et, pour consoler la déesse, Shiva le nomma Ganéscha, chef des Ganas. » (*Shiva Purâna, Rudra Samhitâ*, chap. 1₃ à 18, abrégés.)

Dans une autre version, c'est le regard maléfique de Saturne qui décapite l'enfant. Invité avec les autres planètes au baptême de Ganéscha, Saturne, qui porte malheur, ne put résister au désir de regarder furtivement l'enfant dont la tête aussitôt vola en éclats.

Ganéscha est donc le fils de la déesse. Comme Héphaïstos, le magicien, fils d'Héra, il fut engendré par la déesse seule, sans l'intervention d'un personnage masculin. Ganéscha est le chef des Ganas, les « Garnements du ciel », jeunes gens appartenant au monde des génies qui sont les compagnons de Shiva. Parmi eux, les Vighnaganas, les « Obstructeurs », empêchent toutes les réalisations et provoquent les erreurs qui rendent les sacrifices inefficaces, les vertus inutiles. Ganéscha est donc l'équivalent du Korybas crétois, éponyme des Korybantes, la troupe des adolescents célestes qui forment l'escorte de Dionysos. Korybas est le fils de Cybèle, la déesse de la Montagne, comme Ganéscha est le fils de Pârvatî, la Dame de la montagne.

Ganéscha est appelé Vighneshvara, le maître des obstacles. C'est lui qui crée des difficultés dans toutes les réalisations humaines ou spirituelles. Seule sa bienveillance permet de les surmonter. Il est

donc le maître de l'initiation, des mystères, des rites par lesquels les obstacles peuvent être contournés ou évités. « Ceux qui ne vénèrent pas le seigneur des obstacles, fussent-ils des dieux, n'obtiennent jamais les résultats qu'ils désirent. Si quelqu'un accomplit des rites sans avoir rendu d'abord hommage au chef des Ganas, ces rites seront sans effet. Ganéscha doit être honoré par tous, prêtres, guerriers, agriculteurs ou artisans, qui lui offriront des nourritures raffinées pour obtenir la réalisation de leurs désirs. » (*Linga Purâna*, I, chap. 105, 23-28.)

On invoque Ganéscha avant toute entreprise pour éviter que les Ganas n'en empêchent la réalisation. On place également l'image de Ganéscha au-dessus de la porte de la maison pour en protéger l'entrée, un peu comme on emploie parfois comme gardien quelqu'un de la caste des voleurs.

Symboliquement, Ganéscha représente l'unité fondamentale du macrocosme et du microcosme, de l'être immense (l'éléphant) et de l'être individuel (l'homme). Cette identité qui semble impossible est pourtant une réalité fondamentale et la clé de toute expérience mystique ou rituelle, ainsi que des possibilités du Yoga. Sans en prendre conscience, sans vénérer Ganéscha, aucune réalisation n'est possible. Il est le gardien des portes et des mystères. En Égypte, c'est Osiris qui apparaît comme le gardien de la porte de sa mère. Gardien des portes, Ganéscha garde l'entrée du labyrinthe, de ces mystérieux chemins à l'intérieur du corps humain qui partent de l'énergie enroulée à la base de la colonne vertébrale. Dans la pratique du Yoga, le centre de Ganéscha se trouve situé dans la région du rectum.

Les plus anciens symboles du labyrinthe crétois sont la double hache (labrys) et la croix gammée (le svastika indien). Ganéscha porte une double hache et son symbole est la croix gammée. Il faut noter que la représentation graphique du tambour de Shiva en forme de sablier est identique à celle de la double hache. Il est possible qu'il y ait un rapport entre les deux. Ganéscha est connu pour sa ruse et sa fourberie qui lui permirent de prendre avantage sur son demi-frère,

Skanda, le fils de Shiva. Certaines de ses caractéristiques sont reportées par les Grecs sur Hermès, frère d'Apollon, le donneur de biens. Hermès incarne les voies déviantes et secrètes, tout ce qui implique la ruse et la fourberie. Il est le compagnon et le protecteur des voleurs, mais aussi le protecteur des troupeaux et des voyageurs égarés sur les routes. Son monde, comme le monde de Ganéscha, est gourmand, fourbe, rusé, menteur. C'est par la ruse et les rites irrationnels, pervers, des mystères que l'on peut conquérir le monde et le ciel.

Ganéscha, comme Hermès, est le dieu de la Chance et du Jeu. « Chez les Grecs, les consultations oraculaires au moyen de dés appelés *thriai* étaient en honneur, surtout parmi les pâtres qui en plaçaient la réussite sous l'invocation d'Hermès, dieu de la Chance. » (H. Jeanmaire, *Dionysos*, p. 190.)

Quand on le compare à Hermès, il faut se rappeler que Ganéscha n'est pas un dieu monstrueux. C'est un dieu jeune, d'une éclatante beauté. Sa tête d'éléphant n'est qu'un symbole de sa grandeur et de son mystère.

Le véhicule de Ganéscha est la souris (*mousa*), l'animal qui pénètre à l'intérieur des choses, en perce les mystères. Chez les Grecs, c'est Apollon, frère d'Hermès, qui est appelé *Smintheus* (« à la souris »), du mot crétois *sminthoi* qui veut dire « souris » et qui n'est pas un mot grec.

Hermès est identifié au Thoth égyptien, conservateur et transmetteur de la tradition.

KUMÂRA OU KOUROS, LE GARÇON

Le culte de Kumâra (le Garçon), l'enfant-dieu nourri par les nymphes, remonte à une lointaine préhistoire. Ses mythes sont inextricablement mêlés à ceux de Shiva-Dionysos, qu'il soit le fils du dieu, le dieu lui-même ou un nouveau Dionysos. Dans l'ancienne religion dravidienne, il apparaît à l'origine comme une divinité

indépendante ; dans le Shivaïsme, il est fils de Shiva; dans le monde méditerranéen, il est le nouveau Dionysos, fils de l'ancien dieu. Sa légende et ses attributions sont partout sensiblement les mêmes.

Dans le sud de l'Inde et à Ceylan, la tradition tamoule, remontant au-delà du néolithique, fait état du culte d'un jeune dieu appelé Murugan (le Garçon) et vénéré par les tribus primitives, les Vāddās. Ses attributs sont le coq et l'épieu. On a trouvé des représentations de Murugan dans les sites préhistoriques d'Adiccanallūr, dans le sud de l'Inde. On lui offrait des sacrifices d'animaux. Il est associé originellement au culte des serpents. Ses prêtres sont des non-brahmanes jusqu'à nos jours. Dans le Shivaïsme, ce jeune dieu est issu du sperme de Shiva. Il est appelé Kumāra (le Garçon) ou Skanda (le Jet de Sperme). Il a aussi d'autres noms se référant aux péripéties de sa légende.

D'après le *Shiva Purāṇa*:

« Durant plus de mille années célestes, Shiva était resté en perpétuelle copulation avec Pārvatī, indifférent aux problèmes du monde. Tourmentée par le Titan Tāraka, la Terre tremblait sur ses bases et perdait son souffle. Les dieux inquiets s'approchèrent de la demeure de Shiva pour l'appeler à leur secours.

« Shiva vint à la porte sans avoir émis sa semence. Il dit aux dieux : Ce qui doit arriver doit arriver. Nul ne peut l'empêcher. Ce qui est arrivé est déjà arrivé. Écoutez seulement ce qui concerne la question qui vous amène. Sa solution dépendra de celui qui se saisira de mon sperme. Ayant dit cela, il laissa tomber sa semence sur le sol. Agni, le dieu du Feu, prit la forme d'une colombe et l'avala avec son bec.

« Entre-temps, Pārvatī, mécontente d'avoir été troublée dans son plaisir, s'approcha. Elle maudit les dieux et en particulier Agni, disant : Il ne te convenait pas d'avalier le sperme de mon maître. Tu es un misérable, un criminel.

« Chaque dieu reçoit une part de toute offrande jetée dans le feu du sacrifice. Tous les dieux furent donc imprégnés de la semence

brûlante de Shiva, avalée par Agni, qui leur causa d'affreuses douleurs. Ayant pitié d'eux, Shiva leur permit de vomir son sperme. Ils rejetèrent cette semence luisante et dorée qui, en tombant sur le sol, semblait toucher le ciel comme une montagne de feu. Le sperme alors pénétra, par les pores de leur peau, dans le corps des épouses des sept sages célestes qui prenaient leur bain rituel. Elles devinrent enceintes et se mirent à souffrir de terribles brûlures. Leurs époux se fâchèrent en les voyant dans cet état et les répudièrent. Elles rejetèrent alors le sperme sur le sommet neigeux du mont Himâvat. Incapable de supporter ce sperme incendiaire, Himâvat, le roi des montagnes, le rejeta, et le sperme tomba dans le Gange. C'est là que, dans un buisson de joncs, le sperme de Shiva fut déposé dans les eaux sacrées du fleuve.

« Bientôt, cette semence se transforma en un superbe enfant, rayonnant de splendeur et de gloire. C'est ainsi que le sixième jour de la lune du mois de Mârgashirsha (novembre-décembre) le fils de Shiva naquit. Les six Pléiades vinrent par hasard se baigner dans le fleuve sacré. Elles trouvèrent l'enfant et se disputèrent le plaisir de s'en occuper. Pour les mettre d'accord, il se donna six têtes pour boire le lait de leurs seins. On l'appelle donc Shanmukha « aux six visages ». Les Pléiades l'emmenèrent dans leur demeure et en prirent le plus grand soin... Shiva rechercha ce qui était advenu de son infailible semence et, ayant appris qu'un enfant se trouvait dans la forêt auprès des Pléiades, il envoya ses gardes le chercher... Shiva ne se lassait pas de boire le nectar de la beauté du visage de Skanda... Le serrant dans ses bras et l'embrassant sur la tête, il était heureux. » (*Shiva Purâna, Rudra Samhitâ, IV, chap. 3, I, 7.*)

Skanda, le dieu de la Beauté, qui devint le chef de l'armée des dieux, est donc né sans l'intervention d'un être féminin. Il est l'expression de la nature même du dieu, sa manifestation la plus directe. Skanda est en fait un clone, une sorte de double de Shiva, et leurs cultes sont souvent confondus dans l'Inde comme ailleurs. « La déesse demanda quelles étaient les vertus de l'enfant. Shiva répondit... Je possède moi-même six aspects. Ce sont ces aspects qui sont réunis dans ce garçon aux six visages. Il n'est rien d'autre que

l'expression de ma puissance. Il n'existe quant aux qualités nulle différence entre lui et moi... Ce porteur d'épieu (Cewêl) prendra lui-même les fonctions de Créateur du monde. » (*Kanda purânam* tamoul, I, chap. 14, 13-21.)

Dans le monde méditerranéen, Skanda apparaît comme un nouveau Dionysos et sa légende se confond avec celle de Dionysos l'ancien. Iacchos, dès le V^e siècle, est considéré comme un fils de Dionysos. C'est lui qui dirige les mystères d'Eleusis. Il présente toutes les caractéristiques de Bacchos guidant le cortège de Dionysos. « La nativité de Dionysos... recouvre un noyau mythique..., pré-dionysiaque..., héritage de la divinité phrygienne ou asianique dont est sorti notre dieu. » (H. Jeanmaire, *Dionysos*, p. 331.)

La confusion dans le culte de Dionysos des mythes de Shiva et de Skanda, jointe au fait que ce culte se retrouvait de manière plus ou moins adaptée en Égypte, dans le Moyen-Orient, en Crète et dans les pays méditerranéens a donné lieu, dans le monde grec, à différentes généalogies du dieu qui reflètent les divers aspects des cultes de Shiva et de Skanda.

Le premier et le plus ancien Dionysos est le fils de Zeus et de Proserpine qui est aussi sa fille (la déesse est issue de Shiva). C'est à lui qu'on rapportait l'invention du vin et de l'agriculture. On substituera, à Proserpine, Leucothéa, la Dame blanche (la Gauri indienne). Ce Dionysos crétois est celui dont le culte archaïque s'était maintenu dans les îles où la Dame blanche de la mer était vénérée.

Un second Dionysos correspond à la forme égyptienne du dieu, né du dieu Nil, c'est-à-dire Hapi ou Sérapis (Osiris-Apis), un dieu en forme de taureau, lié au dieu Priape, au culte du *Linga*. Osiris-Dionysos est le dieu des Phallophories. Sa mère est appelée Flora, nom qui peut convenir à une déesse de la Nature.

Un troisième Dionysos, d'origine asiatique, qui régna sur l'Asie n'a point de mère. Il est, comme Shiva, né de lui-même (*Svayambhu*). Ailleurs, Dionysos apparaît comme le fils de Zeus et de Sémélé. C'est ce Bacchus thébain que concernent les mystères d'Orphée. Conçu par

Sémélé (la Terre) et Zeus, il est dissimulé dans la cuisse de Zeus pour éviter la colère de Héra, sœur et épouse de Zeus. C'est de la cuisse de Zeus qu'il naît une deuxième fois, sans mère. Confié à Hermès, il est remis à Ino et Athamas pour être élevé comme une fille. Sauvé une fois encore de la colère de Héra, Hermès le confie aux nymphes de Nysa, en Asie. Il s'agit bien du mythe de Skanda. On fera aussi de Dionysos le descendant d'un certain Nisos pour expliquer l'origine de son nom.

Diodore distingue le « Bacchus, fils de Sémélé » qui est Skanda, d'un Dionysos plus ancien (Shiva), né de Zeus et de Perséphone. C'est ce dernier que l'on représentait avec des cornes. Ce dieu barbu, correspondant au premier Dionysos était l'inventeur de l'agriculture et avait enseigné à atteler des boeufs à la charrue. Le jeune et beau dieu dont le type a prévalu à partir environ du IV^e siècle, était le fils de Sémélé. Sabazios, le dieu phrygien du vin, était l'un des aspects de Dionysos l'ancien. La reconnaissance des formes que prenait le dieu dans d'autres nations amenait à distinguer différents Bacchus comme, par exemple, le Bacchus indien.

« Après avoir découvert le vin et enseigné la culture de la vigne, Dionysos parcourt toute la terre, civilise maints pays... Il fit une expédition de deux ans aux Indes : à son retour..., il célébra, monté sur un éléphant indien, le premier « triomphe ». Le dieu fut accompagné aussi des satyres qui le divertissent par leurs danses et par les tragédies. » (H. Jeanmaire, *Dionysos*, p. 364.) Satyres et Korybantes sont les Ganas de Shiva.

« Zeus Krétagénès (le Zeus crétois) recevait l'épithète de *Diktaios*, du nom de la caverne du mont Dikté où il était né. Il y fut élevé et nourri par les nymphes du miel des abeilles et du lait de la chèvre Amaltheia. Il fut confié aux Kourètes (ou aux Korybantes, auxquels les Kourètes sont plus tard identifiés). Ils dansaient autour de lui, battant des tambours et frappant leurs épées sur des boucliers pour que ses cris ne soient pas entendus par Kronos. » (R.F. Willetts, *Cretan cults and Festivals*, p. 216.)

Les Hymnes homériques évoquent la naissance du dieu : « Je chante le bruyant Dionysos aux cheveux ceints de lierre, le noble fils de Zeus et de la glorieuse Sémélé, celui que les nymphes à belle chevelure reçurent comme nourrisson des mains du Seigneur son père, puis nourrirent et élevèrent avec soin dans les vallons de Nysa... Il grandit dans une grotte parfumée..., puis il se mit à hanter les bois, vêtu de lierre et de laurier, suivi des nymphes. Une rumeur possédait la forêt immense. » (Hymne à Dionysos, II.)

Skanda est connu sous de nombreux noms qui se réfèrent à sa légende. Il est Kumâra (l'Adolescent), Guha (le Mystérieux), Sênâpati (Chef des armées), Gangéya (Fils du Gange), Subrâhmanya (Cher aux brahmanes). Il est le « Fils du feu » (Agnibhu ou Pâvaki) comme Dionysos, qui est appelé Pyrigènes ou Pyrisporos (Né ou Conçu du feu). Il est aussi le « Fils des Pléiades » (Kârttikeya) qui devinrent des étoiles. Zeus de même métamorphosa les nymphes de Nysa en Pléiades, les étoiles de la constellation du Taureau. La constellation des Pléiades n'a que six étoiles, mais les Grecs y ajoutaient un septième astre invisible.

Électre, dans les *Dionysiaques*, dit : « J'ai été jadis, moi aussi, l'une de ces illustres Pléiades. » (Nonnos, *Dionysiaques*, chant II, 3-31.) Il a été suggéré que le fait que le sperme de Shiva ait séjourné sur la montagne neigeuse Himâvat, assimilée au mont Méru, l'axe du monde, ne soit pas étranger à la légende du séjour de Dionysos dans la cuisse (*méros*) de Jupiter. Le dieu Brahmâ est lui aussi né du sperme de Shiva déposé dans le ventre de Vishnou, comme Dionysos dans la cuisse de Zeus. Skanda est Sharadhâmaja (Né dans un marécage de roseaux), Dionysos est Limnaios (« du marais »). Dionysos était considéré, dans le monde ionien, comme venu porté par les eaux ou évoqué dans le marais près duquel était son sanctuaire. En Égypte, c'est Horus, l'enfant divin qui est mis au monde dans les marais du delta du Nil.

Vêl, en langues dravidiennes, veut dire épieu. Skanda est appelé Cevvêl ou Vêlavan. Il est difficile de ne pas rapprocher ce nom du crétois Velcanos. Selon Hésychius, Velcanos est le « Zeus des Crétois

». Sur des monnaies de Phaïstos, Velcanos est représenté comme un jeune homme nu, assis sur un arbre, la main droite posée sur un coq. Le coq est l'animal sacré de Skanda-Murugan. Un taureau apparaît au revers de ces pièces.

LE DIEU DES ARMÉES

« Le sage Vishvamitra, qui appartenait à la caste des guerriers, vint visiter Skanda qui le prit comme précepteur et qui lui dit : « Grâce à moi, vous allez désormais être accepté parmi les sages védiques comme un brahmane... » [Allusion à la reconnaissance des sages préaryens dans le monde védique.] L'adolescent (Kumâra) ayant retrouvé ses parents, les dieux lui donnèrent des armes et des chariots. Agni lui donna une épée. Kumâra prit la tête de l'armée des dieux. Il massacra des hordes de Titans et tua le puissant génie Târaka. » (*Shiva Purâna, Rudra Samhitâ*, IV, ch. 3.)

Comme dieu des Armées, Skanda est appelé Sênânî (Chef des armées) ou Sênâpati. Il est Mahâsêna (Possesseur d'une vaste armée). Il est Shaktidhara (Armé d'un épieu). Chez les Crétois, le jeune dieu est armé d'un arc, d'un épieu et d'un bouclier employés pour la chasse et la guerre.

LE MARIAGE DE GANÉSHA

« Quand les deux garçons furent nubiles, Shiva et Pârvatî ne savaient lequel des enfants marier en premier. Ils leur proposèrent une compétition : Nous célébrerons d'abord le mariage de celui qui reviendra le premier après avoir fait le tour du monde. L'habile Ganésha fit le tour de ses parents et leur dit : Vous êtes l'univers. Il fut considéré comme gagnant et son mariage fut célébré avec les deux filles du Seigneur du monde Vishvarûpa appelées Siddhi (Réussite) et Buddhi (Intelligence).

« Après de longs mois, Skanda revint, ayant fait le tour de la vaste terre avec ses forêts et ses océans. Indigné d'avoir été déçu par son père et sa mère adoptive, il se retira sur la montagne du Héron (Krauncha) où il réside. Il ne s'est jamais marié. » (*Shiva Purâna, Rudra Samhitâ*, IV, chap. 19-20, abrégé.)

Il est appelé Kumâra, le Garçon ; on dit que sa seule épouse est l'armée (*séna*). Son culte est strictement interdit aux femmes. Il est la divinité d'élection des homosexuels. Dans la tradition tardive du sud de l'Inde et de Ceylan, on a attribué à Skanda deux épouses : Séna (l'armée) et Valli, fille des chasseurs primitifs des montagnes, les Vâddäs. Cela est probablement une allusion à l'origine préhistorique de son culte chez les premiers habitants de l'Inde.

Seule la grande déesse Pârvatî, la Dame de la montagne, a accès au lieu de la retraite de Skanda, de même que la déesse (aujourd'hui, la Vierge Marie) est la seule femme à résider au mont Athos. Le mont Athos, où subsiste encore, auprès du monastère de la Grande-Lavra, un autel pour le sacrifice du taureau, est un ancien lieu sacré dionysiaque. Son accès est toujours interdit aux femmes. Dionysos se rend aussi en Phrygie sur une montagne où la déesse, appelée la Mère des dieux ou la Dame de la montagne, le purifie.

« Durant le mois de Kârttika (octobre-novembre, lorsque la pleine lune se trouve près de la constellation des Pléiades) qui lui est dédié, les dieux viennent rendre visite à Skanda. Shiva voulut s'établir près de son fils sous la forme du Linga appelé Mallikârijuna, mais l'enfant des Pléiades refusa de voir ses parents et alla s'installer plus loin. » (*Shiva Purâna, Rudra Samhitâ*, IV, chap. 19.)

« Dans la direction nord-ouest du *yantra*, le diagramme qui sert de plan au temple, le fidèle doit vénérer le jeune dieu, rayonnant comme le soleil levant, assis sur un paon, avec quatre bras et des membres superbes, portant une couronne et montrant les gestes de donner et de protéger. Il porte un épieu et est accompagné d'un coq. » (*Shiva Purâna, Kailâsa Samhitâ*, chap. 7, 20-21.)

« Il a un coq sur son étendard, un paon comme monture. Il est accompagné d'un bélier. » (*Kanda purânam* tamoul, VI, chap. 24.)

D'après le *Kanda purânam* (IV, chap. 390), c'est le roi du ciel, Indra, qui aurait pris la forme d'un paon pour devenir la monture de Skanda.

GUHA, LE MYSTÉRIEUX

« Le sage Vâmadeva, errant de par le monde, arriva un jour sur la montagne du Garçon (Kumâra shikhara), au sud du Méru, où réside joyeusement le fils de Shiva, l'enfant des Pléiades dont la monture est un paon. Le sage était savant, sans attachement ni demeure, et nu. Près de là, se trouve le lac de Skanda (Skandasaras), aussi vaste qu'un océan. Le sage prit un bain avec ses disciples et vit Skanda assis, rayonnant sur la montagne. Il avait quatre bras, un corps magnifique. Il portait une arme magique (*sbakti*) ; un coq perchait sur sa main. Il faisait les gestes de protéger et de donner. Le sage s'inclina devant lui en disant : Je m'incline devant le Mystérieux (Guha), le dieu secret, détenteur des sciences secrètes, qui connaît le sens caché des textes sacrés. Je m'incline devant celui qui connaît les six voies et les six significations des textes. Skanda parla alors d'une voix aussi majestueuse que celle des nuages. » (*Shiva Purâna, Kailâsa Samhitâ*, chap. 11, 10-43.)

Skanda est le dieu des Connaissances transcendantes, il connaît la nature secrète des choses. On l'appelle donc Guha (le Mystérieux) ou Naigaméshta (Maître des traditions sacrées). « Skanda connaît le sens caché des enseignements des Védas et des autres textes sacrés : il connaît la signification de tout acte rituel. Il possède tous les dons. Il est le premier-né, le maître du monde. Il est gracieux. Son corps est délicat comme celui de Vishnou. Il est le noble chef des armées, le mystérieux destructeur des sacrifices. Il chevauche l'éléphant céleste Airâvata, il a des cheveux noirs et bouclés, sa peau est sombre, ses yeux rouges, ses ornements sont la lune et le serpent. Il est entouré

de génies, de fantômes, d'esprits malins et de génies-magiciens (*Kûshmândas*). Il vénère Shiva. » (*Linga Purâna*, chap. 82, 92-95.)

L'ENFANT-DIEU

On vénère Skanda sous la forme d'un enfant allaité par les Pléiades ou sous sa forme d'adolescent, aisément efféminé. Dionysos avait été remis par Hermès à des nymphes pour être élevé comme une fille. Ce culte du dieu-enfant sera souvent reporté sur Krishna dans l'Inde vishnouïte. Ses jeux et ses méfaits sont un sujet sans fin de délices dans la religion populaire.

Dans le culte de Dionysos, « les épisodes d'enfance en relation avec de vieilles pratiques du culte d'un *bambino* et un vieux cycle des épreuves d'un adolescent, d'un Kouros, ont laissé des traces profondes. Le dieu qui menait la bacchanale des femmes restera toujours le nourrisson des nymphes et des Néréides. Le petit dieu des natiuités c'était Dionysos, en attendant le jour où ce *bambino* des natiuités sera le Christ. » (H. Jeanmaire, *Dionysos*, p. 413.)

« Minos était, par une fiction royale, toujours jeune. Homère l'appelle un roi de neuf ans, ami intime de Zeus... Si Minos était aussi dieu, il s'identifiait au jeune dieu de la Crète qui renouvelait sa jeunesse chaque année. » (R.F. Willetts, *Cretan Cults and Festivals*, p. 87.)

5.

Les compagnons du dieu

GANAS ET KORYBANTES, LES DÉLINQUANTS DU CIEL

Dans le Rig Véda, les compagnons de Rudra-Shiva sont les Maruts, dieux des Tempêtes. « Ils sont furieux comme des bêtes sauvages, mais jouent innocemment comme des enfants ou des veaux. » Les Grecs parlent de « la cohorte démoniaque qu'est la suite de Dionysos. »

Dans la tradition shivaïte, on représente les compagnons du dieu comme une troupe de jeunes gens fantaisistes, aventureux, délinquants et échevelés qui rôdent la nuit, crient dans la tempête, chantent, dansent et jouent sans arrêt des tours pendables aux sages et aux dieux. On les appelle les Ganas, les « Garnements ». Ils correspondent aux Korybantes crétois, aux Korrigans (fils des fées) celtiques. Comme les Silènes et les satyres, certains ont des pieds de boucs ou d'oiseaux. Les Ganas se moquent des règles de la morale et de l'ordre social. Ils incarnent la joie de vivre, le courage, la fantaisie qui sont les valeurs de la jeunesse. Ils vivent en harmonie avec la nature et s'opposent à l'ambition destructrice de la cité et au moralisme trompeur qui la masque et l'exprime. Ces délinquants du ciel sont toujours là pour remettre en place les vraies valeurs, pour secourir les fous de dieu persécutés et se moquer des puissants. Ils incarnent tout ce qui déplaît et fait peur à la société bourgeoise, est contraire aux bonnes moeurs d'une cité bien policée et à ses conceptions lénifiantes.

Dans le monde crétois, les Korybantes, issus de Cybèle, la Dame des montagnes, sont des êtres surnaturels, compagnons de Dionysos. Les Grecs les identifiaient aux Dactyles du mont Ida. Les Kourètes (de Kouros, garçon), serviteurs de la déesse mère, sont plutôt des jeunes gens initiés aux rites du dieu, participant à son culte orgiastique. Ils étaient encore vénérés en Crète durant la période grecque. Hésiode apparente les satyres aux Kourètes. Ils sont, d'après lui, danseurs, musiciens, acrobates, farceurs et paresseux. Ils foulent le raisin et s'enivrent. Ce sont des lurons perpétuellement échauffés en quête de bonne fortune. Ils sont des démons de l'extase dont l'érotisme est une expression.

Ce sont les Kourètes qui, dans la Crète, leur patrie, furent les nourriciers de l'enfant-dieu. Dionysos est invoqué comme le Grand Kouros, le Murugan ou Kumâra (le Garçon) de la mythologie shivaïte. Selon Nonnos (*Dionysiaques*, 13, 137 et sqq.), ce serait les Korybantes et les Kourètes qui auraient fondé Cnossos et institué le culte de Cybèle. Démétrios de Skepsis considérait que Kourètes et Korybantes étaient la même chose, c'est-à-dire des jeunes gens (*Kouroi*) non mariés choisis pour la danse de guerre et les rituels de la Mère des dieux. On les aurait appelés Korybantes, car ils pratiquaient la danse extatique avec un mouvement vers l'avant de la tête comme des taureaux. « Dans la pratique rituelle, on appelait Kourètes des jeunes gens initiés qui devaient en initier d'autres, les instruire dans les devoirs de la tribu, les enlever à leurs mères, les cacher, leur infliger une prétendue mort et finalement les ramener, nés à nouveau comme des hommes, membres à pleins droits de la tribu. » (R.F. Willetts, *Cretan Cults and Festivals*, p. 213.)

« Les Korybantes, les Kourètes, les Pans, les Silènes et autres esprits élémentaires sont des génies particulièrement aptes à produire des désordres mentaux chez ceux qui tombent sous leur empire... Dans la mythologie tardive, l'entourage masculin de Silènes et de satyres, danseurs et musiciens, n'est pas moins essentiel dans l'idée qu'on se fait du thiasse dionysiaque que les nymphes et les ménades... Héraclite..., parlant des inspirés de Dionysos, les qualifie de *nyktipoloi*, rôdeurs de nuit..., désignation qui s'appliquait aux

spectres, fantômes et épouvantails de tout genre dont, la nuit tombée..., l'essaim menaçait de ses agressions le voyageur attardé. » (H. Jeanmaire, *Dionysos*, p. 132, 271, 276.) *Nishâchâra*, « rôdeur de nuit », est le nom donné aux esprits démoniaques qui sont les fidèles de Shiva ainsi qu'au dieu lui-même.

LES « BHAKTAS » OU BACCHANTS (PARTICIPANTS)

Les fidèles du dieu ont tendance à s'identifier à ses compagnons célestes, à imiter leur comportement. C'est pourquoi on confond parfois Korybantes et Kourètes ou, dans le Shivaïsme indien, les Ganas et les *bhaktas*, ou bacchants.

Les adeptes des rites extatiques ou dévotionnels qui caractérisent le culte de Shiva sont appelés *bhaktas*, un mot que l'on traduit parfois par « dévots », mais qui signifie en réalité « participants ». Ce nom s'applique aussi bien au dieu qu'à ses fidèles. Bacchos est l'un des noms de Dionysos et serait à l'origine l'équivalent lydien de Dionysos. Il semble très probable que les mots grecs *Bacchos* et *bacchai* (les bacchantes), qui sont d'origine étrangère, sont une transposition du mot *bhakta*. « Le mot Bacchos ne se rattache à aucune racine connue de la langue grecque... La désignation de Bacchos est commune au dieu et à ses fidèles, le dieu a pris le nom de ses sectateurs. » (H. Jeanmaire, *Dionysos*, p. 58.)

Dans l'Inde, les *bhaktas* sont les sectateurs du dieu dont certains pratiquent les formes les plus extrêmes de la dévotion, quittant leurs possessions et leur famille, errant sur les chemins, dansant des danses extatiques et chantant des hymnes passionnés où l'amour humain et l'amour divin se confondent. Les grands poètes mystiques de l'Inde ont souvent été des *bhaktas*. Dans l'état d'extase, l'esprit du *bhakta* abandonne son corps. Il devine la pensée des êtres semi-divins et des animaux sauvages. Il n'y a aucune différence dans les conceptions ni les pratiques des *bhaktas* shivaïtes et des bacchants dionysiaques.

Déjà, dans le Rig Véda (XI, chap. 2, 18), nous rencontrons le type du fidèle, ou compagnon, de Shiva-Rudra « aux longs cheveux, vêtu de vent [c'est-à-dire nu] ou portant des vêtements souillés. Possédé par les dieux, il suit les traces des nymphes (Apsaras), des génies célestes (Gandharvas) ainsi que des bêtes sauvages et comprend leurs pensées. Le poison (*visha*) [c'est-à-dire la drogue], qu'il a bu dans la coupe de Rudra, lui donne la force de briser ce qui lui résiste » (Rig Véda, X, 136, 1-7). [Voir Narayana Ayyar, *Origins and Early History of Saivism in South India*, p. 15-19].

« Les sages aux cheveux en broussaille (*késhin*) sont mentionnés dans l'*Atharva Véda* (XI, chap. 2). Ces ascètes errants étaient des adorateurs de Shiva, et non pas d'autres dieux. Seul, Shiva est mentionné dans la littérature ultérieure comme un dieu ascète et mendiant (*kapâlin*)... Les fidèles du dieu imitent ses compagnons célestes et pratiquent des rites extatiques... Leurs mérites, à l'époque de l'*Atharva Véda*, étaient reconnus de tous. Toutefois leur abandon des rites védiques était désapprouvé par les orthodoxes qui les appelaient *vrâtyas* (hérétiques). Pour ouvrir les yeux des gens sur la grandeur des vrais *vrâtyas*, tout un chapitre de l'*Atharva Véda* (XV, 5, 1) leur est dédié... Les sectes shivaïtes se sont opposées parfois avec violence aux normes védiques. Par ailleurs, certains milieux shivaïtes plus ou moins assimilés se sont joints aux milieux védiques pour condamner les sectes shivaïtes extrémistes, leurs rites sanglants et licencieux, le sacrifice animal ou humain, la représentation de Shiva comme un être violent et terrifiant qui hante les cimetières. Certaines de ces sectes, attestées dans la littérature, n'ont plus aujourd'hui de représentants. Les sectes shivaïtes acceptaient des gens de toutes les castes. Ce rejet des castes reste l'une des caractéristiques des *bhaktas* jusqu'à nos jours ». (C.V. Narayana Ayyar, *Origins and Early History of Shivaism in South India*, 16-19.)

Ces ascètes ainsi que certains laïcs pratiquant des rites extatiques vivaient en marge de la société aryenne. Ils étaient parfois désignés comme des « étrangers ». C'était aussi le cas des bacchants.

Le *Vaikhâṇasa-smartasûtra* mentionne diverses sectes d'ascètes et d'ermites, que l'on reconnaît à leur chevelure embroussaillée et leurs vêtements déchirés. Certains portent des pagnes en écorce d'arbre, d'autres vivent nus. Ils absorbent de petites quantités d'urine de vache et de bouse, comme cela se pratique encore aujourd'hui. Certains vivent auprès des bûchers funèbres ou dans les cimetières. Ils pratiquent le Yoga et des rites magiques. « Les *Kapâlikas* (porteurs de guirlandes de crânes) sont représentés comme menant une vie dissolue, se moquant des textes sacrés, s'enivrant, fréquentant les prostituées, ne pratiquant pas les rites. » (C.P. Banerjee, *Early Indian Religions*, p. 59.)

Dans le *Mahâbhârata*, les *vrâtyas* sont appelés « le rebut de la société, des incendiaires, des empoisonneurs, des entremetteurs, adultères, avorteurs, drogués, etc. » (*Mahâbhârata* V, 35, 46, 1227). Tite-Live emploiera pratiquement les mêmes mots pour décrire les membres des sectes dionysiaques : inceste, viol de jeunes garçons, vol, faux-témoignages, ivresse, etc. Ce genre d'arguments fut employé à toutes les époques par la société conservatrice contre les *bhaktas*. Ils servirent de prétexte en Grèce à la persécution des groupes de bacchants et, plus tard, à celle des sectes mystiques qui en étaient les héritières dans le monde chrétien et islamique.

Bacchus comme Shiva est le dieu de l'Ivresse, du Vin et des Extases orgiastiques. *Baccheïa*, « l'état de bacchant », équivaut à la *Bhakti*. La voie dévotionnelle, le *Bhakti mârga*, extatique et mystique, est essentiellement d'origine shivaïte.

Bacchos et *Baccheïa* s'emploient en parlant de personnages possédés par les Kourètes, contrepartie masculine des nymphes en même temps que prototypes d'adeptes de confréries dionysiaques. Ils pratiquent des rites qui les rapprochent des Korybantes, les joyeux garnements célestes qui forment le cortège de la déesse des Montagnes. La notion de « folie frénétique » (mania) est inséparable de l'état dans lequel se jette et se cultive le bacchant. Les fidèles du dieu, ménades, bacchants, membres de thiasos, cherchent à « sortir

d'eux-mêmes » (*ekstasis*), à être possédés par la divinité dans un furieux délire.

L'existence des *Iobacchoi*, confréries bachiques, est attestée chez les Ioniens dès le VII^e siècle av. J.-C. « Les *Iobacchoi*, c'est-à-dire des bacchants, poussaient au cours de leurs exercices la vieille acclamation rituelle qu'est le iou-iou. Ils ont survécu très longtemps à Athènes sous forme d'une confrérie qui, au II^e siècle de notre ère, était un bacchéion, un thiasse (association) recruté principalement ou uniquement d'hommes. » (H. Jeanmaire, *Dionysos*, p. 236.) Ils tenaient leurs réunions mensuelles dans un local voisin du vieux temple de Dionysos, au marais. A Rome, les Luperques étaient des jeunes gens qui couraient, nus, à travers la ville en frappant les passantes avec une lanière de peau de chèvre pour les rendre fertiles.

Dans le *Linga Purâna*, Shiva prend la défense des *bhaktas* : « Personne ne doit condamner l'ascète nu qui est mon fidèle, qui exprime le principe des choses, mais agit comme un enfant ou un fou. Nul ne se moquera d'eux ni leur dira des paroles déplaisantes s'il désire son bien maintenant et plus tard. L'homme stupide qui les condamne, condamne le Seigneur lui-même. » (*Linga Purâna*, I, chap. 33, 3-10.)

« Shiva parle : Moi qui suis l'âme du Yoga, par le pouvoir magique du Yoga, je prendrai la forme d'un ascète et inspirerai la crainte parmi les hommes. J'entrerai dans le corps d'un mort abandonné dans un cimetière... et je vivrai sous le nom de Lakulisha (L'Homme à la massue). Le lieu de cette incarnation deviendra un lieu sacré... Là naîtront mes enfants, les ascètes Kushika, Garga, Mitra et Kaurushya. Adorateurs du phallus, leurs corps enduits de cendres, ils pratiqueront les rites de *Pashupâta* (l'amitié des bêtes). Ayant réalisé le *Mahéshvara Yoga*, ils partiront pour le ciel de Rudra duquel il n'est point de retour. » (*Linga Purâna*, I, chap. 24, 126-136.)

« D'après Bhandarkar (*Epigraphia indica*, XXI), Lakulisha, fondateur de la secte des *Pashupâtas*, aurait vécu entre 105 et 130 apr. J.-C., mais il semble que la secte soit beaucoup plus ancienne. » (P. Banerjee, *Early Indian Religions*, p. 59.)

Dans les sacrifices des *vrâtyas*, un *mâgadha* (barde) remplissait le rôle de chantre. A l'occasion d'un rite solsticial (*mahâvrata*), une prostituée s'accouplait rituellement avec le barde ou avec un moine errant (*Atharva Véda*, XV, chap. 2.) La présence d'une prostituée est encore aujourd'hui nécessaire pour l'accomplissement de certains rites, les mariages en particulier. « Il importe de distinguer entre l'union conjugale considérée comme hiérogamie, et l'union sexuelle de type orgiastique ayant comme but soit la fécondité universelle, soit la création d'une « défense magique »... Le Tantrisme élaborera toute une technique visant à la transmutation sacramentelle de la sexualité ». (M. Eliade, *Histoire des croyances et des idées religieuses*, p. 250.)

Les orientalistes occidentaux, même les plus ouverts, dont les travaux sont fondés presque exclusivement sur les textes du Shivaïsme aryanisé, adapté à la tradition védique, et sur les enseignements des brahmanes aryens, semblent avoir eu peu de contacts avec le Shivaïsme populaire resté fidèle à l'ancienne tradition et n'avoir jamais assisté ni aux immenses sacrifices sanglants de boucs, de buffles ou de taureaux, qui se pratiquent encore de nos jours dans diverses régions de l'Inde, ni aux danses extatiques et orgiaistiques avec consommation de vin de palme et de bhang (haschisch), qui rappellent les orgies dionysiaques, l'omophagie, les sacrifices animaux et humains. J'ai moi-même assisté à des sacrifices dans la province du Bihar où des milliers de boucs étaient égorgés, à des sacrifices de buffles dans les villages de l'Himalaya, et à des danses extatiques avec beuveries orgiaistiques chez les castes populaires shivaïtes du sud de l'Inde.

Titans, démons et génies

TITANS ET ASURAS

Les Rakshasas (démons), les Asuras (Titans) et les Prétas (esprits des ténèbres) font partie du cortège de Shiva. Ce sont les puissances

dominantes des premiers âges du monde. Shiva lui-même, par suite de la décadence de ces anciens dieux, a dû coopérer à leur destruction ou la tolérer dans le combat perpétuel qui oppose désormais les Titans et les dieux.

Selon la conception shivaïte de l'unité fondamentale du monde, toutes les formes d'existence sont liées les unes aux autres. Ce qui advient dans un domaine advient aussi dans les autres. C'est pourquoi les conflits des hommes sont aussi les conflits des dieux. Dans l'histoire légendaire, on ne peut pas distinguer les guerres célestes des guerres terrestres qui en sont le reflet. Au cours de l'évolution du monde, les premières espèces sont vaincues par des espèces nouvelles. Les immenses forêts auxquelles se réfère le Rig Véda, lorsqu'il parle du « ciel, plus haut que la voûte des arbres », ont aujourd'hui presque disparu. De même, ont disparu les animaux géants des premiers âges et, parmi les hommes, les Géants ont fait place à des races humaines plus modestes. Dans le monde céleste, les Titans et les Asuras qui sont les anciens dieux ont perdu la guerre contre les « nouveaux dieux ». Ce n'est pas que les nouveaux hommes ou les nouveaux dieux soient meilleurs. Bien au contraire. Mais cette évolution suit celle de la transformation des êtres au cours du cycle des âges.

Les Asuras sont les puissances sacrées d'un âge heureux qui existait avant le monde actuel. Les Asuras étaient des fidèles de Shiva. La guerre qui oppose les Dévas, les nouveaux dieux, aux Asuras se reflète dans la guerre qui opposa les peuples shivaïtes aux envahisseurs aryens. La défaite des anciens dravidiens est due, selon le *Shiva Purâna*, à l'influence du Jaïnisme, cette curieuse religion athée qui promettait à l'individu humain une sorte d'immortalité à travers la transmigration et remplaçait les rites qui assurent la communication entre les hommes et les dieux par des pratiques négatives, un moralisme puritain qui lie le progrès de l'individu, sa survie, son immortalité à des formes d'abstinence, conception qui se retrouve, sous une forme ou une autre, dans toutes les religions ultérieures, le Bouddhisme et le Christianisme en particulier.

Une grande partie des Purânas nous décrit l'histoire du monde céleste et humain sous la forme du conflit des Asuras et des Dévas qui est à la fois l'histoire des hommes et celle des dieux. Il existe des conflits parallèles entre les espèces animales, mais nous n'en avons pas de relation explicite dans les textes existants.

Les guerres de Dionysos sont également présentées comme le châtiment des Titans. Dionysos, comme Shiva, participe à la destruction de ses fidèles dévoyés. Dionysos, après les avoir vaincus, se contente de les effrayer, de les réprimander, mais il leur fait grâce et les laisse libres de partir ou de servir dans son armée. Il s'agit, comme pour les Asuras, de « la race antérieure... dont la tradition mythologique fait les ennemis par excellence des dieux olympiens et de l'ordre nouveau qu'ils ont instauré, les Géants, pour la couche probablement la plus ancienne des traditions, les Titans dans la version qui prévaudra chez les Orphiques » (H. Jeanmaire, *Dionysos*, p. 404).

Comme les Purânas, les textes védiques font allusion au conflit qui opposa les jeunes dieux (Dévas) aux Asuras qui étaient la famille divine la plus ancienne (*Atharva Véda*, VI, chap. 100, 3) et sont représentés comme des magiciens. Ce conflit sera largement relaté et commenté, à l'époque postvédique, dans les Brâhmanas (I^{er} millénaire av. J.-C.), traités consacrés principalement aux mystères et aux rites des sacrifices.

La victoire des Dévas sur les Asuras fut présentée comme le triomphe d'Indra, le roi des dieux védiques, sur les Dasyus, contrepartie céleste des anciens habitants de l'Inde, qui furent précipités dans les ténèbres les plus profondes (*Atharva Véda*, IX, chap. 2, 17; *Rig Véda*, VII, chap. 99, 4). Les jeunes dieux s'approprièrent les puissances sacrées, les pouvoirs magiques des Asuras.

Selon la version védique, la victoire des dieux devint inévitable à partir du moment où Agni, par la bouche de qui sont nourris les dieux, abandonna les Asuras qui ne pratiquaient plus les rites sacrificiels (*Rig Véda*, X, chap. 124; V, chap. 5); après quoi, les Dévas

leur subtilisèrent la Parole magique (*Vâc*) et Indra, le « roi du ciel » aryen, invita Varuna (le dieu du ciel des Asuras) à passer dans son royaume (*Rig Véda*, V, chap. 5). La royauté d'Indra est le fruit d'une usurpation : le dieu fils a détrôné son père (Varuna). Zeus, de même, assura sa puissance en combattant les Titans et son propre père.

Le *Rig Véda* (X, chap. 99, 3) parle d'Indra, le roi des dieux aryens, comme ayant tué les adorateurs du phallus et conquis par la ruse les richesses de leurs cités aux cent portes.

D'après une tradition libyenne, relatée par Diodore, Rhéa, épouse de Zeus-Ammon et sœur du Titan Kronos, qu'elle a épousé également, allume la guerre entre Zeus-Ammon et Kronos qui, soutenu par l'armée des Titans, chasse Ammon, lequel trouve refuge en Crète auprès des Kourètes. Dionysos-Bacchus vient au secours de Zeus, son père, avec une armée de Silènes. Il défait Kronos et les Titans et, après avoir tué un monstre né de la Terre qui dévorait tous les êtres vivants, il entreprend la conquête de l'Égypte qu'il civilise et il y installe pour roi un fils de Kronos et de Rhéa. Cela implique que, malgré la défaite apparente des Titans, c'est de nouveau la tradition titanique, donc shivaïte, qui assurera la suprématie de la civilisation égyptienne. L'Égypte n'a, en effet, jusqu'à la conquête romaine, jamais subi la domination des Aryens.

L'INCENDIE DE TRIPURA

Le dieu Shiva dut coopérer lui-même à la destruction des prestigieuses cités des Asuras, des Titans, qui pourtant étaient ses adorateurs. C'est que la morale du Shivaïsme ne peut admettre de compromis. C'est à l'influence du Jaïnisme dans les cités dravidiennes que fut attribuée leur destruction par les barbares aryens. De même, la foudre de Zeus réduit en cendres les coupables Titans.

A la requête des dieux, Skanda avait tué le cruel Asura Taraka qui semait partout la terreur. Dionysos avait de même tué le Monstre.

Les Asuras sont pourtant, en général, décrits comme « maîtres d'eux-mêmes, éduqués, disciplinés, honnêtes, sincères, fidèles, courageux et ennemis des Dévas ».

« Les trois fils de Taraka, afin de reconquérir la souveraineté du monde, avaient pratiqué pendant des siècles les plus dures mortifications jusqu'à ce que le dieu Brahmâ, qui est l'ancêtre des Dévas aussi bien que des Asuras, leur apparaisse et leur promette de leur accorder les dons que méritaient leurs austérités. Les Asuras demandèrent à être libérés de la maladie, de la vieillesse et de la mort. Ayant invoqué Shiva, le Seigneur suprême, Brahmâ dit : L'immortalité est inaccessible pour les dieux comme pour les Asuras. Tout ce qui est né doit mourir. Les Asuras alors firent une autre requête : Fais-nous construire trois cités volantes, merveilleuses, pleines de richesses, et inattaquables même par les dieux. Fais que ces cités ne se trouvent en ligne qu'une fois tous les mille ans et que seul Shiva ait le pouvoir alors de les détruire. Nous respectons et vénérons Shiva. Il n'a point d'inimitié envers nous et nous ne craignons rien. » (*Shiva Purâna, Rudra Samhitâ, V, Yuddha Khanda, chap. I, 7-53.*)

« Maya ¹, l'architecte des Asuras, construisit trois cités : l'une d'or, l'autre d'argent, la troisième de fer. Les trois villes se trouvaient situées l'une dans le ciel, l'autre dans l'atmosphère et la troisième sur la terre. Ces villes comportaient de nombreux palais ornés de bijoux. Des chars volants, brillants comme des soleils, se déplaçaient en tous sens.

« Il y avait des tours, des temples de Rudra-Shiva. Tous les prêtres étaient des dévots de Shiva. Il y avait des campements, de beaux chevaux, des éléphants. Il y avait des machines pour indiquer le temps, des terrains de jeux, des lieux d'étude.

« La cité était pleine de courageux Asuras très fortunés. Ils avaient de larges poitrines, des épaules de taureaux. Certains étaient paisibles, d'autres agressifs. Leurs cheveux étaient noirs et bouclés. Beaucoup d'entre eux étaient des héros dans les combats. Ne s'intéressant pas au reste du monde, ils vivaient dans leurs cités et se

gouvernaient selon les préceptes de Shiva. Grâce à la protection du dieu, leurs désirs se réalisaient. Ils jouissaient de tous les plaisirs. Ces Asuras, dévoués au culte du phallus, profitaient des joies de la vie et obtenaient ensuite le paradis. » (*Shiva Purâna, Rudra Samhitâ*, V, chap. I^{er}, 55-78, et chap. 3, 44.)

Après de nombreuses batailles dans lesquelles les dieux subirent de honteuses défaites, ceux-ci obtinrent de Shiva qu'il coopère à la destruction des trois cités merveilleuses et corrompues. Shiva devait les détruire d'une seule flèche alors qu'elles se trouvaient en ligne. Lorsque ce moment arriva : « Shiva lança contre elles une flèche qui brillait comme d'innombrables soleils. Cette flèche, formée d'énergie explosive et de feu, brûla tous les Asuras qui habitaient la ville. Les Asuras, dévots de Shiva, se lamentaient et l'appelaient au secours, mais, avec l'accord du dieu, ils furent réduits en cendres alors même qu'ils l'invoquaient. De même que l'univers brûle à la fin des âges, toutes les choses et tous les êtres vivants, femmes, hommes ou chariots, furent réduits en cendres par ce feu. Des femmes furent arrachées aux caresses de leurs amants et brûlées. D'autres qui dormaient, ivres ou épuisées par l'amour, furent aussi brûlées. Quelques-unes, entourées de flammes, couraient çà et là et tombaient évanouies. Pas la moindre chose, mobile ou immobile, n'échappa au terrible incendie de Tripura. » (*Shiva Purâna, Rudra Samhitâ*, V, chap. 10, 27-39.)

Hésiode relate, de même, la destruction des Titans par Zeus-Shiva : « Zeus... lançait l'éclair sans répit et de sa main vigoureuse, les carreaux de la foudre volaient, accompagnés de tonnerre et d'éclairs, faisant tournoyer la flamme divine, précipitant les coups. Et, tout autour, le sol, source de vie, crépitait, en feu ; et, en proie à la flamme, les bois immenses criaient à grande voix. La terre bouillait toute, et les flots de l'océan, et la mer inféconde. Un souffle brûlant enveloppait les Titans, fils du sol, tandis que la flamme montait, immense, vers la nue divine, et qu'en dépit de leur force, ils sentaient leurs yeux aveuglés, quand flamboyait l'éclat de la foudre et de l'éclair. Une prodigieuse ardeur pénétrait l'abîme. Le spectacle aux

yeux, le son aux oreilles étaient pareils à ceux que feraient, en se rencontrant, la terre et le ciel. » (Hésiode, La Théogonie, p. 690-700.)

Nous retrouverons jusque dans le monde celtique, dans les trois royaumes de Merlin, le souvenir des trois cités des Asuras.

RAKSHASAS, DÉMONS ET FANTÔMES

En dehors des Ganas et des Asuras, le cortège de Shiva comporte toutes sortes de génies, de démons, de lutins, de nymphes, d'ogresses, de fantômes, de serpents, tous les esprits qui règnent sur le monde aérien ou terrestre, sur les forêts, les sources, les tempêtes et aussi le mystérieux monde infernal. Dionysos est, de même, entouré, en dehors des Korybantes, de Pans, de Silènes, de nymphes et d'esprit divers. Comme pour les Korybantes et les Kourètes, on ne distingue pas toujours facilement les êtres surnaturels de leurs équivalents humains. Certains de ces esprits, provenant du monde mystérieux de la forêt préhistorique, ont des pieds d'oiseaux ou de biches, des queues de cheval, des corps de serpents.

Les fantômes (Prétas) font aussi partie des serviteurs de Shiva, dieu de la Mort. Ce sont les esprits des hommes morts d'une mort violente dont les éléments du corps subtil restent associés pour un temps plus ou moins long.

Les Rakshasas jouent un rôle important. Ils sont de la famille des Asuras, mais ils sont cruels et féroces. Ce sont des anges déchus devenus cruels. On les appelle ébouillanteurs, dévoreurs, brûleurs. Leurs longues canines font penser aux vampires. Originellement, le mot *rakshasa* veut dire « gardien ». Ils deviendront les démons de la tradition chrétienne. Ce sont eux qui président aux tortures de l'Enfer.

HÉROS ET DEMI-DIEUX

Dans le Tantrisme shivaïte, on appelle « héros » (*vira*) des initiés qui, par la pratique du Yoga, ont acquis le pouvoir de dominer le monde physique, mais aussi le monde subtil des esprits, de vaincre les dieux, de conquérir de ciel. Ce sont des hommes devenus des demi-dieux. Dans le Shivaïsme aryanisé, hindou ou achéen, on attribuera souvent une origine divine aux héros, aux supermen qui accomplissent de prodigieux hauts faits et sont finalement accueillis parmi les dieux. Après leur mort, ils deviennent l'objet d'un culte. Krishna et Râma sont considérés des incarnations partielles, des *avatâras* de Vishnou, le dieu qui a pour fonction de protéger le monde. En grec, le mot héros veut d'ailleurs dire « protecteur ». Hercule et Achille ont un ancêtre divin. Nous retrouvons la même conception dans le Gilgamesh sémite ou dans le Cùchulain celtique, fils du dieu Lug et auteur de milliers d'exploits.

« La déification de certains morts en Crète a préparé l'effort des religions à mystères, tout en expliquant au mieux les traditions relatives aux héros privilégiés de l'époque grecque survivants d'une civilisation préhellénique. La divinisation d'Héraclès organisée sur le célèbre bûcher de l'Oeta, celle d'Achille à l'île de Leucé, la version donnée dans *L'Odyssée* sur le transport de Ménélas aux îles des bienheureux, l'immortalisation de Pélée..., reliquats... d'une croyance révolue. » (Charles Picard, *Les Religions préhelléniques*, p. 172-173.)

Des femmes peuvent aussi, par leurs vertus, atteindre le rang de héros, telle Arundhati que nous apercevons dans le ciel sous la forme de l'étoile polaire, ou les Pléiades, nourricières de Skanda-Dionysos et devenues des étoiles. Platon mentionne Alceste qui, mue par l'amour, ne craint pas de mourir et remonte victorieusement de l'Hadès. Il rapproche d'ailleurs les mots êros (héros) et Éros (amour), car c'est la générosité, le détachement et l'amour qui caractérisent le héros encore plus que le courage.

Râma et Krishna, princes à peau sombre non aryens, sont les divinités favorites de la religion populaire de l'Inde. Râma (Charmant), qui deviendra le Prince charmant de nos contes de fées, accomplit des hauts faits prodigieux pour retrouver sa bien-aimée.

Krishna, transféré du ventre de sa mère dans celui d'une bergère pour éviter le massacre de tous les nouveau-nés ordonné par le cruel roi Asura Kamsa, est vénéré comme le dieu-enfant, le *bambino*, et se substituera souvent à l'enfant Skanda, tout comme le culte de l'enfant Jésus se substituera à celui de Dionysos-enfant. Krishna deviendra l'amant des seize mille bergères de la forêt de Vrinda, et spécialement de sa soeur Râdhâ. Puis, après avoir accompli de nombreux actes héroïques et tué le cruel Kamsa, il rétablira la paix sur la terre. Il deviendra le conducteur du char d'Arjuna dans la « Grande Guerre » du Mahâbhârata qui rappelle le conflit des Aryens et des Dravidiens.

Des animaux ou des êtres mi-hommes, mi-animaux peuvent aussi devenir des héros. C'est le cas du Minotaure et aussi des incarnations de Vishnou telles que l'homme-lion qui tue et dévore le démon Hiranya-Kashipu pour sauver le pieux Prahlade, du sanglier qui soulève la terre noyée par les eaux ou du poisson qui guide l'arche jusqu'en lieu sûr.

Dans le *Râmâyana*, Shiva, incarné sous la forme du singe Hanuman, participe lui-même à la destruction du puissant Rakshasa Râvana qui, pourtant, était un de ses fidèles. Le *Shiva Purâna*, qui résume brièvement les sources dont s'inspire le long poème du *Râmâyana*, raconte que :

« En son temps, Shiva s'incarna sous la forme d'un singe appelé Hanuman, célèbre pour sa force et ses exploits. Dès son plus jeune âge, Hanuman, le plus puissant des singes, était d'une audace extrême. Un matin, il prit le soleil pour un fruit et voulu le dévorer, mais il y renonça à la demande des dieux... Il se rendit près de Sugrîva, le frère de Bali, roi des singes, que celui-ci avait exilé dans la forêt. C'est là qu'il s'allia avec Râma qui lui aussi vivait en exil avec son frère Lakshmana et qui se lamentait parce que [le démon] Râvana avait enlevé Sîtâ, son épouse. Râma tua le puissant roi des singes, Bali, qui était un méchant. A la demande de Râma, Hanûman, robuste et malin, partit à la recherche de Sîtâ avec une armée de singes. Apprenant qu'elle se trouvait dans la cité de Lanka

(Ceylan), il traversa d'un saut la mer, ce que nul n'avait fait avant lui, et atteignit Lanka. Là, après de nombreux exploits, il donna à Sîtâ le signe de reconnaissance que lui avait remis Râma... et consola Sîtâ. En chemin, il détruisit les jardins de Râvana et tua de nombreux Rakshasas. Il tua même le fils de Râvana... Ce singe héroïque sema le désastre sur son passage. Il fut finalement capturé. Râvana lui fit entourer la queue de tissus trempés dans l'huile et y mit le feu. Hanuman en profita pour semer l'incendie dans toute la ville..., après quoi, il sauta dans la mer, éteignant ainsi sa queue, et atteignit l'autre rivage. Sans aucun signe de fatigue ou de souffrance, il remit à Râma le bijou que Sîtâ portait sur son front. Avec l'aide de l'armée des singes, il transporta des morceaux de montagnes et construisit un pont sur la mer.

« Râma installa un emblème phallique de Shiva et le vénéra pour obtenir la victoire, puis il traversa la mer et assiégea Lanka avec l'armée des singes. Le héros Hanuman commanda l'armée de Râma, tua de nombreux Rakshasas. Il guérit Lakshmana, blessé par un javelot, avec du sperme de taureau.

« Il détruisit Râvana, sa famille et ses serviteurs, puis il raccompagna Râma et Lakshmana à leur ermitage... Il obligea tous les Rakshasas à apporter leur soumission à Râma, et accomplit de nombreux hauts faits. Il établit dans le monde le culte de Râma. Il était l'incarnation de Shiva, le recours de tous ses fidèles. Il avait sauvé la vie de Lakshmana et humilié les Titans. On l'appelle le Messager de Râma dans le monde. Il protège ceux qui le vénèrent. »
(*Shiva Purâna, Shatarudra Samhitâ*, chap. 20.)

¹ Maya est l'équivalent de Dédale, l'architecte divin qui construisit le labyrinthe de Minos.

6.

Les formes animales et végétales du dieu et de la déesse

LES FORMES ZOOMORPHIQUES DU DIEU ET DE LA DÉESSE

Dans l'univers cosmique, les principes qui se manifestent dans les dieux, les génies et les hommes, apparaissent aussi dans le monde animal, végétal et minéral. Il existe une hiérarchie parmi les animaux et les plantes, des différences de nature et de niveau. C'est pourquoi il y a des animaux impurs, des plantes néfastes et vénéneuses, et, par contre, des animaux et des plantes bénéfiques et sacrés. Certains animaux sont, par leur nature et les symboles qu'ils représentent, toujours associés à certains dieux. Chaque aspect du divin est lié à une espèce animale telle que l'éléphant d'Indra (le roi du ciel), le bélier d'Agni (dieu du Feu), la souris de Ganésa, le vautour de Vishnou, etc.

Les principes représentés par Shiva et la déesse correspondent à la nature du taureau, du serpent, de la panthère (parfois remplacée par le tigre ou le lion) et, dans le cas de Skanda, du bélier, du coq et du paon. Ce sont les mêmes animaux qui sont vénérés en Crète. Il s'y ajoute, en Inde comme dans le monde minoen, des hybrides fantastiques tels que le griffon. « Dionysos n'est pas homme : c'est un animal et en même temps un dieu, manifestant ainsi les points terminaux des oppositions que l'homme porte en lui-même. » (Giorgio Colli, *La Sapienza greca*, p. 15.) Les différents types d'hommes sont également apparentés à certains animaux.

LE TAUREAU

« Des génies malfaisants, nés de Vishnou et des filles des Titans, semaient la terreur dans les cieux et sur la terre... Shiva prit la forme d'un taureau et les extermina. » (*Shiva Purâna, Shatarudra Sambitâ*, chap.23.) Au moment du danger, Baal reprend sa forme première de taureau cosmique.

Le taureau est le véhicule de Shiva. Le taureau est Shiva. Il est la manifestation dans le règne animal du principe représenté par Shiva-Dionysos. Apis, le taureau, est identifié à Osiris. Le taureau est l'animal sacré de l'époque minoenne, l'ancien dieu crétois vénéré depuis la plus haute antiquité. « Fils de la terre, expression des forces chthoniennes accueillantes, passives et en même temps... symbole du principe actif producteur de semence, le taureau fut un animal sacré dans toutes les civilisations qui domestiquèrent le bovin. » (Paolo Santarcangeli, *Le Livre des labyrinthes*, p. 234.) Le taureau est associé à l'idée même de divinité suprême, de grande divinité. D'après Jean-Clarence Lambert (*Labyrinthes et dédales du monde*, p. 10), le mot sanskrit *Go* (taureau) serait l'une des étymologies du mot signifiant « dieu » qui aurait donné *Gud* en scandinave, *Gott* en allemand, *God* en anglais. Dans l'Anatolie du VII^e millénaire comme dans la Crète minoenne, le dieu mâle a la forme d'un taureau ou est associé au taureau. A l'époque que les Purânas indiquent pour la diffusion du Shivaïsme (le VII^e millénaire av. J.-C.), nous trouvons en Anatolie, à Catal Höyük, les premières représentations du dieu sous la forme d'un garçon ou adolescent ou bien d'un adulte barbu monté sur son animal sacré, le taureau. Des têtes de taureaux étaient fixées aux murs.

Sur une image de Shiva provenant de Mohenjo Daro (II^e millénaire avant J.-C.), on voit le dieu ithyphallique (*urdhvamedhra*) assis en posture de Yoga. Sa tête est couronnée de cornes de taureau. On y trouve aussi de nombreux masques cornus et des représentations de taureau à bosse. Le taureau unicorne est aussi représenté à Mohenjo Daro. Ktesias et Aristote attribuaient à l'Inde l'origine de l'unicorne.

« Nous vénérons celui qui unifie le fort et le faible, celui qui trouble et n'est point troublé, le taureau Nandi avec sa large bosse et sa corne unique qui resplendit. » (*Linga Purâna*, I, 21, 25.)

« Il n'y a pas de véritable solution de continuité entre les informes statuettes d'une divinité masculine dressée sur un taureau, telle qu'il en a été trouvé des exemples à Çatal Höyük, les représentations du dieu de l'orage de l'époque hittite et les statues de Jupiter Dolichenus qu'adoraient les soldats des légions romaines; ni entre la déesse aux léopards de Çatal Höyük, la déesse Hepat hittite et la Cybèle de l'époque classique. » (Maurice Vieyra, *Les Religions de l'Anatolie antique*, p. 258.) En Crète, sur des monnaies trouvées à Gortyna, la déesse apparaît elle aussi montée sur un taureau. Sur des pièces de Phaïstos, on voit la déesse sous l'aspect d'Europa qui accueille le taureau. Près de la bourgade de Doliché, sur le sommet d'une montagne, on vénérât une divinité qui, après être passée par de nombreuses incarnations, finit par devenir un Jupiter protecteur des armées romaines. On le représentait debout sur un taureau, tenant dans sa main une double hache.

Des taureaux à bosse et d'autres emblèmes de Shiva de la période chalcolithique ont été trouvés par sir A. Stein en Gédrosie (région de Quetta, dans l'actuel Pakistan). Par ailleurs, dans le trésor de Kazbek, dans les montagnes du Caucase, on a trouvé des images de Shiva ithyphallique debout sur les cornes d'un taureau. Il tient une double hache, symbole du labyrinthe.

« Chez les Cananéens, à Ugarit, les principales divinités étaient le taureau El et Baal. Baal, qui peut-être identifié au Hadad phénicien, au Thêshub syrien-hittite, au Seth égyptien, est le dieu des Sommets, des Tempêtes, de la Pluie. Sa voix résonne dans les nuages. Il tient dans sa main la foudre. Il a la force d'un taureau, des cornes sortent de son casque. Baal combat des monstres avec un corps humain et une tête de taureau. » (R. F. Willetts, *Cretan Cults and Festivals*, p. 162.) La lutte du nouveau monothéisme hébreu contre le culte de Baal reflète la profonde pénétration des conceptions shivaïtes dans le

monde sémitique. La persistance des danses extatiques est attestée à l'époque de Samuel (~ 1020).

Les taureaux Apis et Mnévis, incarnations vivantes d'Osiris, jouent un rôle fondamental dans la religion des Égyptiens qui étaient, eux aussi, au moins par la langue, des Sémites. D'après Cicéron et Jean Lydus, un second Dionysos (correspondant à Skanda, le fils de Shiva) était né du dieu du Nil (du Gange chez les Hindous), c'est-à-dire de Hapi ou de Sérapis, un dieu en forme de taureau. Le pharaon était appelé « le Taureau qui rend fertile la mère ».

La figure mythique de Minos est toujours liée à la présence du taureau. Selon la légende transmise par les Grecs, Zeus, sous la forme d'un taureau, était apparu à Europa, la fille d'Agénor, sur le rivage de Tyr. Il l'emmena à la nage en Crète et là s'unit à elle. Ils engendrèrent trois fils: Minos, Sarpéon et Radhamante. Adopté par le roi du pays, Minos lui succède. Pasiphaé, fille du soleil et épouse de Minos, lui donna plusieurs fils. Puis, s'étant éprise d'un taureau, elle donna naissance à Astérios (l'étoile), appelé le Minotaure (Minos-taureau). Il avait la tête d'un taureau et le corps d'un homme. Minos l'enferma sous bonne garde dans le labyrinthe construit par Dédale. Des pièces de Gortyna montrent le mariage de Zagréus et d'Europa et aussi les approches d'Europa au taureau. Nous retrouvons en Inde la description de Shiva prenant la forme d'un taureau pour féconder la déesse. A Çatal Höyük, on trouve des images de la déesse accouchant d'un taureau. L'image du Minotaure est identique à celle de Nandi (joyeux), le taureau de Shiva. Il y a des représentations de l'homme-taureau Nandi sur de nombreux sceaux de Mohenjo Daro analogues à celles qui se trouvent à Sumer et qui représentent Eabani, ou Enkidu, créé par la déesse Aruru pour combattre Gilgamesh. Nandi est représenté sous la forme du Minotaure dans tous les temples shivaïtes jusqu'à nos jours.

En Elide, on invoquait Dionysos-taureau. On le voyait apparaître sortant de la mer sous la forme d'un taureau dansant. Selon le mythe shivaïte, c'est Nandi, le taureau, qui enseigne aux hommes la danse et la musique. Comme le remarque Athénée (XI, paragr. 5, 476 a),

Dionysos est très souvent qualifié de taureau par les poètes, et, s'il n'a pas été uniquement un dieu-taureau, il se manifeste volontiers sous cette apparence. En Crète comme en Égypte, la vache était le symbole de la Lune, le taureau celui du Soleil, le fécondateur. A Olympie, Dionysos, assimilé au Zeus crétois, était vénéré sous la forme d'un taureau ou d'un serpent. Sur les vases grecs, nous rencontrons des représentations de Dionysos et de Poséidon montés sur deux taureaux l'un blanc l'autre noir. « Chez les Celtes, le taureau représente le principe mâle de la fertilité et distribue ses faveurs sexuelles à ses dévots féminins et aux initiés... Un exemple en est le dieu cornu celtique Cernunnos. » (P. Rawson, *Primitive Erotic Art*, p. 54.)

Des légendes populaires se sont créées concernant la naissance du taureau. Dans le *Kanda purânam* (VI, chap. 13, 303), c'est la déesse de la Fortune, Lakshmî, qui, de peur d'être noyée lors du déluge, aurait pris la forme d'un taureau et serait devenue la monture de Shiva.

Shiva est toujours représenté monté sur un taureau ou accompagné d'un taureau. Dans le temple de Shiva où est vénéré le *Linga*, le taureau est représenté debout ou couché face au sanctuaire. Les fidèles touchent ses testicules pour obtenir la force virile et la protection divine. Le taureau qui erre en quête d'aventure personnifie la force érotique. Shiva qui domine Éros peut seul chevaucher le taureau. On libère un taureau pour obtenir les faveurs du dieu. Dans l'Inde, l'espèce bovine tout entière est sacrée. En Phrygie, comme ailleurs dans l'Antiquité, c'était une offense criminelle de tuer un bœuf... La vache et le boeuf étaient sacrés. Les fêtes du taureau, le culte du taureau ainsi que son sacrifice sont partout des vestiges de rites shivaïtes.

En Crète minoenne, les jeux tauromachiques faisaient partie du culte. Les corridas sacrées étaient célébrées dans les aires à gradins du palais. Les peintures de Cnossos nous montrent des acrobates voltigeant au-dessus du taureau. Le taureau personnifie la droiture, la justice, les vertus des forts. Dans le monde hellénique, les enfants étaient en quelque sorte dédiés au taureau. Les enfants spartiates de

différents âges mangeaient et dormaient ensemble, formant une communauté appelée « troupeau » (*agela*) sous la surveillance d'un jeune homme le « chef taureau » (*bouagoi*). Durant le festival des Thiodaisies associé à la sortie des jeunes gens de l'*agela* et à leur mariage collectif (d'après Strabon), le dieu vénéré était le dieu-taureau minoen appelé plus tard le Zeus crétois (Krétagénès). Dans les thiasés, associations dionysiaques telles que celles de Torre Nova (II^e siècle ap. J.-C.), les rôles du *boukolos* (bouvier) et de l'*archiboukolos* manifestent un retour au culte de Dionysos-taureau. Comme le Minotaure par Thésée, le taureau divin était finalement sacrifié, le dieu mis à mort pour la rédemption des hommes. Son sang était soigneusement recueilli dans un vase.

L'hymne des Kourètes en l'honneur de Zeus-Diktaios est adressé au taureau qui devait être sacrifié et qui est identifié à Dionysos. Nous reverrons, à propos des sacrifices, la signification de la mise à mort du dieu. Dans l'Inde shivaïte, le sacrifice du taureau est rarement pratiqué aujourd'hui, mais il était une partie essentielle de l'ancien rituel.

LES CORNES ET LA ROYAUTÉ DIVINE

A Mohenjo Daro, Shiva apparaît en posture de Yoga portant des cornes de taureau. A Ugarit, sur une stèle datant du XIV^e siècle av. J.-C., le dieu, appelé le Miséricordieux, le puissant Taureau, est représenté assis sur un trône. Il est vêtu d'une longue robe et porte une tiare couronnée par des cornes. Le symbole des cornes exprimait partout la puissance du dieu. Les portraits des rois en furent ornés pour montrer qu'ils tenaient leurs pouvoirs du ciel. Le taureau ainsi que le serpent et leurs liens avec la royauté d'ordre divin provenant de Mésopotamie arrivèrent en Grèce par la Crète à l'époque minoenne. La famille royale crétoise avait pour ancêtre un dieu-taureau. Le taureau devint le symbole de la royauté minoenne.

Le Minotaure n'est peut-être originellement que Minos lui-même, la principale figure mythique de la Crète antique conçue sous la

forme du taureau. Les rois macédoniens portèrent eux-aussi des cornes pour marquer leur origine divine et, lorsque Moïse descendit de la montagne ayant l'esprit de Dieu sur lui, sa tête parut ornée de cornes (Ex. C. XXXIV, V, 35). Dans l'épopée babylonienne, Gilgamesh part en guerre contre Khumbaba, un géant dont la tête est ornée de cornes. Le taureau Apis représentait en Égypte le roi-dieu. Reshep, le dieu guerrier d'origine asiatique identifié à Seth, le frère d'Osiris, porte la couronne de la Haute-Égypte ornée de deux cornes.

Dionysos est représenté comme un dieu cornu : « Zeus... lui ménage un abri d'où il naîtra. Il le dissimule dans sa cuisse et l'y enferme avec des agrafes d'or... Lorsque le terme fixé par le Destin arriva, il fit sortir le dieu aux cornes de taureau et lui fit une couronne de serpents. » (Euripide, *Les Bacchantes*, 95-102.)

Les « ossuaires » royaux étrusques en forme de cabanes portent des cornes en guise de décoration sur la ligne médiane du toit. A Délos, existait, outre la pierre cubique, un autel appelé *Le Keraton*, qui était formé de cornes de bœufs et de chèvres, et dédié au culte d'Apollon Karneios, le protecteur des animaux à cornes. En Bretagne, ce culte se retrouve dans celui de saint Corneille. « Ce même nom de corne est manifestement lié à la racine KRN et à celle de *couronne*, autre expression symbolique de la même idée... Toutes deux sont « sommet » et placées sur la tête... Pareillement, le mot grec *Keraunos*, foudre, qui frappe d'habitude les sommets, les lieux et les objets élevés, semble dériver de la même racine. » (René Guénon, *Symboles fondamentaux de la science sacrée*, p. 204.) Le nom de Carnac, centre de temples mégalithiques, évoque aussi la racine KRN, comme d'ailleurs le Karnak égyptien, le Konarak indien, etc.

La signification des cornes s'est étendue dans tout le monde préceltique, celtique et germanique jusqu'en Allemagne centrale. « Kernunnos ou Cornely, patron des bêtes à cornes, est bâtisseur de monuments mégalithiques auprès desquels se trouvent les *mein gurun*, « pierres à foudre », comme on appelle dans le peuple les haches préhistoriques. Le culte de Saint Cornely, sacrifié pour sa foi,

évoque l'image du taureau sacré de Minos et ses attributs, les cornes et la double hache.» (Gwenc'hlan Le Scouëzec, *La Bretagne mystérieuse*, p. 170.)

Le démon cornu des récits populaires avec ses sabots fourchus, brandissant un trident, a sans nul doute la même origine.

LE LÉOPARD, LE LION, LA PANTHÈRE

A Hacilar, en Anatolie, dès le VI^e millénaire (~ 5700), se trouvent des images de la déesse montée sur un léopard. Le léopard, le lion, la panthère sont les véhicules, les symboles, les incarnations de la déesse. Pârvatî est représentée montée sur un félin qui représente le caractère séduisant et cruel du principe féminin. Dans la tradition dionysiaque, le léopard est consacré à Dionysos et les ménades sont assimilées à des panthères. Chez Antoninus Libéralis (qui a pour source Nicandre), Dionysos avertit les filles de Minias de ne pas négliger ses *télétaï* (rites d'initiation). Il le fait sous l'apparence d'une jeune fille, puis il réitère ses apparitions en revêtant successivement la forme d'un taureau, d'un lion, d'un léopard. Le char sur lequel on représente Dionysos est parfois traîné par des panthères. Les ménades jouent avec des panthères. Certaines ménades s'identifient à des carnassiers. Elles portent une peau de léopard. « Les panthères sont aujourd'hui des fauves. Pourtant, elles n'étaient pas à l'origine des bêtes sauvages, mais de jolies filles, parées de pampre..., nourrices dansantes de Bacchos dans ses courses errantes.» (Oppien, V, 230.)

En Egypte, sous le Nouvel Empire, apparaissent de nouveau Shiva et Pârvatî, sous la forme de Reshep et sa compagne Kadesh, considérés comme des divinités « asiatiques». La déesse est représentée debout sur un lion, le dieu avec une couronne et des cornes. Ils sont assimilés aux anciennes formes du couple divin Seth, le dieu violent, et Hathor, la déesse-vache.

LES SERPENTS

Les serpents sont les habitants du monde souterrain. Ils vivent dans les entrailles de la terre et en connaissent les secrets. Ils sont les détenteurs du poison et, par conséquent, l'antithèse des dieux célestes qui détiennent l'ambroisie, l'élixir d'immortalité. Les anciens Dravidiens vénéraient les serpents. Les Asuras sont souvent représentés comme des dieux-serpents. Relégués dans le monde souterrain, ils forment le grand peuple des Nâgas ou serpents, représentés partout avec un corps d'homme et une queue de serpent. Leurs images sont très nombreuses sur les temples et ils jouent un grand rôle dans les légendes shivaïtes. Le culte des serpents est également un aspect très important de la religion crétoise. Les serpents se mélangent parfois au monde des hommes. Dans le *Nâgânanda* « Le Bonheur du Serpent¹ », le poète Harsha raconte les aventures d'un jeune Nâga sauvé du cruel vautour de Vishnou par un prince héroïque et grâce à l'intervention de la Déesse blanche, Gauri.

Ce sont les Nâgas qui préservent les sciences prestigieuses des anciens sages et les secrets des pouvoirs magiques. Le *Shatapatha Brâhmana* (XIII, 4, 3, 9) (~ 1000) reconnaît que la véritable connaissance, « le Vêda, est en fait le savoir des serpents ». Les Âdityas, les douze soleils, étaient originellement des serpents. Les serpents sont les survivants des plus anciens dieux.

Le culte des serpents, des Nâgas, fut incorporé dans la religion aryenne durant la période des sùtras (~ 600 à ~ 400). « Lorsque Alexandre attaqua et captura diverses cités de l'Inde, il découvrit dans certaines d'entre elles, à côté d'autres animaux, un serpent que les Indiens considéraient comme sacré. Ils le gardaient dans un lieu souterrain et le vénéraient avec dévotion. Les Indiens supplièrent Alexandre de ne laisser personne molester ces reptiles, et il y consentit. » (Aelian, *Variae historiae*, chap. 21.)

« Le culte des serpents est associé... à celui des puissances souterraines tantôt fécondatrices et donc bienveillantes, tantôt

redoutables, car, suivant leur volonté, elles assurent ou détruisent la stabilité du monde.» (Paolo Santarcangeli, *Le livre des labyrinthes*, p. 112.) Un serpent entoure la baguette d'Hermès. Deux serpents s'enroulent autour du caducée de Mercure et de la baguette guérissante d'Esculape. Asclépios est accompagné d'un serpent qui indique son pouvoir magique et rappelle que la science de guérir provient à l'origine des anciens dieux-serpents.

L'Ureus, le serpent que le souverain porte en guise de diadème dans les représentations égyptiennes, symbolise le pouvoir de guérir associé souvent à la royauté. Les souverains des Asuras portent un diadème identique dans l'iconographie du temple hindou.

« Certaines congrégations dionysiaques avaient conservé et rénové la tradition de familiarité avec les reptiles et du maniement des serpents, pratique dont l'ancienneté et le caractère religieux dans le monde égéen sont attestés par les monuments dès le II^e millénaire minoen. » (H. Jeanmaire, *Dionysos*, p.403.) Nombreux sont toujours dans l'Inde les « charmeurs de serpents » qui ne sont pas seulement des attractions pour touristes, mais forment des confréries auxquelles on attribue des pouvoirs magiques.

Le culte des serpents se rencontre encore de nos jours en Italie. Dans les Abruzzes, pour la fête de Saint-Dominique, on enroule des serpents autour de la statue du saint. Les fidèles manipulant des serpents suivent en procession la statue, coutume visiblement héritée d'un rite dionysiaque.

Le plus important des cultes domestiques minoens est celui du serpent, en particulier sous la forme de la déesse-serpent, maîtresse des animaux. La vieille déesse-serpent surgit à côté de Zeus dans la personne de Héra. Dans la Grèce ultérieure, le serpent devint une divinité mâle, mais reste le centre du culte domestique. Le Zeus crétois sous la forme d'un serpent est appelé Meilikhios, le Bienveillant. Image du principe féminin, le serpent représente l'attachement aux choses de la terre et distille le poison - contrepartie de l'élixir d'immortalité, l'*amrita* - qui empêche l'être humain de se libérer.

Dans le mythe grec rapporté par Athénagoras (XX, chap. 292), Zeus poursuit sa mère Rhéa. Mais celle-ci ayant pris la forme d'un serpent, il prend la même forme, et, la liant avec ce qu'on appelle le « noeud d'Héraclès », la possède. En Asie occidentale, Astarté est représentée avec des serpents autour de ses mains et de ses bras. En Inde, Kâlî apparaît couverte de serpents. Un serpent entoure le *Linga* de Shiva et de sa langue pointue en touche l'ouverture. Shiva lui-même porte des serpents comme ornements autour de son cou et de ses bras.

L'Énergie primordiale, la Shakti, est la puissance de réalisation de Shiva. Elle est le principe du déroulement de la manifestation. Comme origine des cycles du temps, elle est représentée sous la forme d'un serpent. Lorsque l'univers se déploie, le serpent se déroule et, lorsqu'il se replie sur lui-même, il s'enroule à nouveau et sert de lit à Vishnou (la force de cohésion) endormi, selon un mythe cosmologique issu de l'expérience du Yoga.

LE MYSTÈRE DU LABYRINTHE

Lorsque apparaissent en Crète les symboles et les rites apparemment dérivés du Shivaïsme, celui-ci a déjà au moins deux mille ans d'existence, ce qui représente une somme considérable d'expérience religieuse et explique la variété des récits légendaires dont ont pu se revêtir des conceptions fondamentales communes. Le Shivaïsme, depuis ses plus lointaines origines, est inséparable du Yoga et, si nous prenons comme base pour l'étude des symboles, des rites, des mystères, non pas de vagues similarités extérieures, mais la connaissance profonde et inégalée de l'être humain que représente le Yoga, et les conceptions du monde terrestre et du cosmos établies par analogie avec les structures de l'être humain, beaucoup d'aspects du symbolisme des religions anciennes deviennent clairs et compréhensibles. Il faut seulement nous habituer à l'idée que ces symboles représentent et souvent dissimulent un très haut niveau de connaissance dans des périodes très anciennes et qu'il ne s'agit pas

de superstitions enfantines et soi-disant primitives comme nous avons trop souvent tendance à l'imaginer en interprétant les mythes. Si, pour comprendre le système du labyrinthe, nous l'envisageons comme une représentation symbolique et rituelle de l'expérience du Yoga, sa signification devient évidente.

Toute la technique du Yoga a pour but le réveil du principe féminin, de la déesse-serpent, la Shakti, enroulée « en forme de spirale » (*Kundalini*) dans le « centre de base », le *Mûlâdhara*, à la naissance de la colonne vertébrale. Il faut déjà noter que la déesse, dans l'être humain, est considérée comme un principe énergétique résidant dans le centre de base et non pas dans l'organe féminin, et que cela n'a rien à voir avec la fertilité ou la procréation.

Le *Mûlâdhara* correspond au principe terre, sphère de l'odorat, le plus matériel des cinq éléments. Les fonctions alimentaires et excrémentielles sont le point de départ de la manifestation de la vie dans ses formes les plus rudimentaires, et, partant de là, le support de toute activité, donc de toute pensée, de toute réalisation supérieure. La déesse-serpent réside dans la terre, la matrice d'où sont issus les êtres vivants. La déesse est donc associée aux fonctions du corps considérées comme les plus fondamentales, à l'opposé des divagations illusoires du cerveau.

Parmi les organes d'action des sens, en relation avec les cinq éléments ou états de la matière, l'anus est associé au principe terre, le pénis au principe eau, les pieds au principe feu, la main au principe air, la bouche, comme organe de la parole, au principe éther. Les organes de perception correspondants sont : l'odorat (terre), le goût (eau), la vue (feu), la peau (toucher, air), l'ouïe (éther). C'est en utilisant le corps dans son entier et en prenant pour point de départ les fonctions les plus fondamentales que nous pouvons comprendre notre propre nature et nous lancer à la recherche d'une compréhension des aspects les plus évolués pour arriver à l'intelligence et, au-delà de l'intelligence, à la réalité divine et profonde des choses qui est inconnaissable par la pensée logique. Cela est l'enseignement essentiel de la doctrine tantrique.

L'énergie de base est donc logée dans la « terre », dans le centre de base. C'est le principe que nous pouvons considérer comme la déesse Terre dont tout est issu. De sa spirale, *kundalini*, l'énergie enroulée, entoure le principe procréateur, représenté comme un phallus de Shiva, un *Linga* né-de-lui-même (*svayambhu*). Le principe mâle est également représenté dans le centre de base comme un taureau. La deuxième fonction vitale essentielle est la reproduction liée à l'union des principes mâle et femelle. L'image de *Kundalini* est donc une spirale entourant un phallus ou un taureau.

Il ne plaît pas aux dieux que l'homme arrive à la connaissance, se libère de l'illusion du monde des formes. Tout est prévu pour le dérouter. C'est pourquoi le chemin de la connaissance est tordu (*vakra*). Chaque fois que nous croyons approcher de la vérité, nous nous perdons. Il nous faut retourner en arrière, changer de voie. L'esprit humain ne peut atteindre directement à la réalité divine. Il faut, pour y arriver, suivre des chemins tortueux, des voies souterraines, inattendues, mystérieuses.

La croix représente l'extension du monde en partant d'un centre, d'un principe unique. La difficulté de remonter jusqu'au principe est figurée par la croix « tordue » ou gammée. Le non-initié qui suit une de ses branches se perd dans l'espace, n'arrive jamais au centre, à la vérité. Il faut savoir à un moment donné changer de voie pour atteindre le principe. Le symbole de Ganéscha, le dieu des Mystères, est la croix gammée. Ganéscha est le gardien de la porte qui mène à la déesse-serpent enroulée et du taureau ou du phallus qu'elle entoure. Dans le corps humain, la porte étroite qui mène au centre-terre, à la déesse-serpent, est l'anus. Là, se trouve le centre de Ganéscha, le gardien des portes et des mystères, serviteur de la déesse. Au-delà, se trouve le labyrinthe des entrailles, ces chemins tortueux qui mènent à tous les organes vitaux et que les augures vont consulter au cours du sacrifice. Le yogi qui parvient à réveiller l'énergie enroulée et, par son aide, à atteindre l'un après l'autre les centres où résident les formes supérieures de la vie et les pouvoirs subtils qui feront de lui un « héros » (*vîra*), maître de toutes les énergies latentes

en lui-même et en dehors de lui, et lui permettront de dominer les forces obscures de la nature élémentaire pour atteindre l'intelligence et la lumière divine, doit traverser le labyrinthe intérieur dont la forme physique est le dédale intestinal où se dissimulent les différents centres subtils.

Comment pouvons-nous exprimer symboliquement et rituellement ce voyage intérieur, image de l'évolution de la création et de la vie, ainsi que du processus de l'initiation et de l'illumination, si ce n'est par la représentation juxtaposée de la spirale-serpent (image de la déesse) et du labyrinthe (demeure secrète du principe mâle, du taureau ou phallus). Similairement, dans la Terre mère, ce seront les chemins sinueux des cavernes pénétrant dans les entrailles de la terre, où résident le serpent, qui mèneront au centre mystérieux où est vénéré le dieu-taureau. La croix gammée, symbole du gardien des mystères Ganéscha, le seigneur des Ganas ou des Korybantes en gardera la porte. Il existe également un serpent et un taureau célestes cachés dans les profondeurs des labyrinthes mystérieux de la sphère étoilée.

Le labyrinthe évoque toujours les mystères initiatiques, les voies déviantes qui mènent à l'illumination. « L'être qui parcourt le labyrinthe... arrive finalement à trouver le « lieu central », c'est-à-dire, du point de vue de la réalisation initiatique, son propre centre... Si nous considérons le cas où le labyrinthe est en connexion avec la caverne, celle-ci, qu'il entoure de ses replis et à laquelle il aboutit finalement, occupe par là même, dans l'ensemble ainsi constitué, le point le plus intérieur et central, ce qui correspond bien à l'idée du centre spirituel et ce qui concorde également avec le symbolisme équivalent du coeur. » (René Guénon, *Symboles fondamentaux de la science sacrée*, p. 216 et 392.)

L'entrée dans la caverne correspond à un retour dans les entrailles de la terre, dans le sein maternel. Ce voyage souterrain évoque sous forme de mystère le grand ventre maternel et le labyrinthe dans lequel l'homme a pris naissance avant de s'engager dans la vie. Le

mythe de la descente aux Enfers évoque lui aussi un retour dans le « ventre de la Terre mère ».

Il est intéressant de noter que Freud était arrivé par d'autres voies à une intuition de cet aspect de la structure subtile de l'être humain. « L'histoire du labyrinthe se révèle être une représentation de la naissance anale; les chemins sinueux sont les intestins, le fil d'ariane, le cordon ombilical. » (S. Freud, *New Introductory Lectures*).

Il existe tout un rituel lié à la pénétration anale par la porte étroite qui ouvre sur le labyrinthe (dans l'homme, l'intestin). En Yoga tantrique, le centre de Ganésa, le gardien des portes, se trouve dans la région du rectum. L'organe mâle, s'il pénètre directement dans la zone de l'énergie enroulée (*Kundalini*), peut permettre de l'éveiller brutalement et de provoquer des états d'illumination et de subite perception de réalités d'ordre transcendant. C'est pourquoi cet acte peut jouer un rôle important dans l'initiation. « Cela explique un rite d'initiation masculine, très répandu parmi les peuples primitifs, bien que rarement rapporté par les observateurs occidentaux..., dans lequel les initiés adultes mâles ont des rapports sexuels dans l'anus avec les novices... Une coutume de ce genre peut être très bien à la base de l'érotisme homosexuel encouragé si fortement chez les Grecs à l'époque classique. » (P. Rawson, *Primitive Erotic Art*, p. 48.) Cet acte fait d'ailleurs partie des accusations portées contre les organisations dionysiaques par leurs détracteurs, et contre certains groupes initiatiques dans le monde chrétien et islamique.

Il s'agit d'un procédé technique, analogue par ailleurs à l'usage de certaines drogues, qui, par une action directe, agit sur des organes intérieurs liés aux centres subtils.

L'Énergie enroulée est le principe, le moteur de toutes les réalisations humaines. Toutes les tendances de l'être humain, toutes ses possibilités apparaissent comme autant d'impulsions provenant de l'énergie enroulée, autant d'aspects de la déesse-serpent. La concupiscence, la haine, la peur, la colère, la tristesse, etc., sont les manifestations de la Shakti, sont en fait autant de *shaktis*, de forces à

caractère transsubjectif. On ne devrait pas dire «J'aime, je hais, j'ai peur», etc., mais plutôt «Une force se manifeste en moi sous forme d'amour, de colère, de haine », etc. Cette conception du Yoga explique l'existence des impulsions irraisonnées de l'être humain. Ces différentes *shaktis* font partie de l'être vivant et le gouvernent. L'homme, comme le monde, est habité par des esprits, des puissances qui se jouent de lui. Seul le *siddha*, l'être réalisé, peut les contrôler. Il sort alors du monde de l'action (*karma*) et n'a plus besoin des rites ni des vertus. Il devient, dans son propre corps, le maître de la création. Il domine la puissance du serpent. Nous pouvons observer la force de ces pulsions intérieures chez certains êtres ayant ce que nous appelons une double personnalité. Ils parleront d'eux-mêmes en disant: « Il veut ceci ou cela. Je n'y peux rien. On ne doit pas le contrarier », etc.

Les représentations de la déesse-serpent enroulée, ou du labyrinthe qui mène au dieu qu'elle entoure, sont nombreuses et se retrouvent partout où se sont répandus la doctrine shivaïte et ses symboles. C'est pourquoi nous trouvons dans tout le monde indooccidental, à partir du VI^e millénaire, des représentations de la spirale ou de labyrinthes plus ou moins compliqués. Les légendes telles que celles du Minotaure sont des mythes populaires inventés pour expliquer ou plutôt pour masquer un mystère qui n'est révélé qu'à l'initié, au *vira* ou « héros », conquérant du labyrinthe.

« Le labyrinthe... est l'un des thèmes les plus constants de l'art rupestre européen de la Méditerranée jusqu'à la mer du Nord. Il apparaît gravé sur la pierre en Europe vers le II^e millénaire av. J.-C. et de là s'est répandu sur tout le continent... Il figure sur les figures funéraires des peuples pré-indo-germaniques. » (P. Santarcangeli, *le Livre des labyrinthes*, p. 160-168.)

Il existe des « représentations mésopotamiennes et babyloniennes labyrinthiques très semblables par le dessin à celles, bien postérieures, trouvées sur les monnaies crétoises... D'après les descriptions cunéiformes, ces dessins représentent les viscères d'animaux sacrifiés... L'ensemble spiraliforme était le « palais des

viscères »... Tous les labyrinthes nordiques répètent la même forme de style crétois ou en « paquet de viscères ». (P. Santarcangeli, *op. cit.*, p. 156 et 205.)

Le labyrinthe crétois a été, dans l'Antiquité, considéré comme une imitation du labyrinthe égyptien. Son architecte, Dédalos (l'expert artisan) - correspondant à Maya, l'architecte des Asuras -, y fut muré par Minos, mais s'en échappa avec son compagnon Icare. C'est dans le labyrinthe que Minos enferma le Minotaure que Thésée aurait tué. La conquête par le « héros », à l'aide des techniques du Yoga, du monde spirituel et magique, est devenue la victoire du héros aryen sur l'antique dieu des Mystères. Il a été suggéré, parmi d'autres étymologies, que le mot labyrinthe vient du grec *labrys*, la « double hache » sacrée représentée partout sur les pierres, les stucs, les poteries, les sceaux et l'autel de Cnossos. *Labra*, par ailleurs, indique une caverne, *labirion*, une galerie de taupes. Le mot crétois pour « hache » était *pé-lé-ky*. Le symbolisme de la double hache et celui du svastika sont similaires. Le tracé de la double hache représente lui aussi un chemin sans issue. On retrouve le symbole de la double hache dans tout le nord de l'Europe préceltique. « Les Grecs appelaient labyrinthe le palais de Minos, croulant mais non encore disparu... On peut encore se perdre dans l'enchevêtrement de ses corridors. Par ailleurs, Strabon place le labyrinthe dans une grotte... La version déjà connue *ab antiquo*... plaçait le site du labyrinthe dans la caverne de Gortyna... Claudien (III^e siècle après J.-C.) l'identifie à cette grotte située au pied du mont Ida. Il s'agit d'un antre, riche en passages sinueux et en cavités, qui s'enfonce dans la montagne pendant des kilomètres... avec des bifurcations répétées... Au fond, jaillissant de la roche, se trouve une source vive. » (P. Santarcangeli, *op. cit.*, p. 32 et 114.)

Des cavernes, dans d'autres régions, ont été utilisées comme labyrinthes pour l'accomplissement des mystères. Les vestiges du Shivaïsme à Malte sont plus anciens que ceux de la Crète. « Il existe à Malte une grotte, le complexe souterrain de Hal Saflieni... Trois étages, s'échelonnant en profondeur à plus de dix mètres, série de salles, de cavernes, de niches communiquant entre elles, inextricable

enchevêtrement de parcours, se déroulant suivant une double spirale d'abord tournant à gauche, puis à droite... Les plafonds sont décorés de spirales rouges... Des haches sacrées, des céramiques, des statuettes de femmes et d'animaux... et de nombreux ossements humains y ont été trouvés ainsi qu'une statue de « dormeuse » représentant probablement une prêtresse en état d'incubation avant d'émettre l'oracle et vêtue d'un costume identique à celui des prêtresses crétoises. » (P. Santarcangeli, *op. cit.*, p. 120.)

Nous rencontrons dans la tradition shivaïte indienne des représentations de labyrinthes analogues au labyrinthe crétois et des récits se référant à des chemins d'accès difficiles. D'après le *Kanda purânam* tamoul : « Un magicien asura nommé Krauncha (le Héron) prit la forme d'une montagne présentant en son milieu une sorte de passage dont l'entrée donnait vers le côté d'où venait un sage nommé Akattiyan. Celui-ci s'étonnait de la présence subite de cette montagne et, se décidant à y pénétrer, suivit le chemin qu'il voyait ouvert devant lui. A peine eut-il parcouru quelque distance que le chemin disparut. Un autre s'ouvrit dans une direction différente. Le sage s'y engagea, mais ce chemin disparut également en très peu de temps. Il vit alors un nouveau chemin devant lui. Soudain il aperçut une grande flamme à ses côtés. Celle-ci s'étant éteinte après quelques instants, un orage éclata, et tout l'endroit fut couvert de ténèbres. » (*Kanda purânam* tamoul, II, chap. 24, 5-8.)

L'autre d'Amnisos, en Crète, est une caverne sacrée. On y trouve des stalagmites d'aspect phallique près desquelles on déposait des offrandes. Il s'agit d'un lieu saint très ancien, centre du culte du Zeus crétois qui y fut vénéré jusqu'à l'époque romaine.

Les cavernes sont la résidence favorite de Shiva et de la déesse. La caverne d'Amarnâtha au Cachemire, avec son *Linga* de glace, est l'un des principaux lieux sacrés du dieu.

Dans le *Shiva Purâna* (*Rudra Samhitâ*, chap. 44-45), Shiva est décrit comme résidant dans une caverne. Il dit : « C'est dans une caverne que j'accomplis les rites des Amis des bêtes (*Pashupâtas*). » Lorsque Shiva part dans la forêt, Pârvatî reste seule, effrayée dans la caverne.

Les dieux Brahmâ, Vishnou, Indra, les sages, les adeptes, les serpents se transforment en femmes pour avoir le droit d'y entrer (chap. 45, 1-3). Un Titan surveille l'approche de la caverne gardée par Ganéscha, le courageux serviteur de la déesse. « Au creux d'une grotte, naquit la divine Echidna à l'âme violente. Son corps est pour moitié d'une jeune femme aux belles joues et aux yeux qui pétillent, pour moitié un énorme serpent, terrible autant que grand, tacheté, cruel qui gîte aux profondeurs secrètes de la terre divine... Ce fut l'énorme terre qui reçut l'enfant pour le nourrir et le soigner dans la vaste Crète... Elle... le cacha au creux. d'un antre inaccessible dans les profondeurs secrètes de la terre, aux flancs du mont Égéon. » (Hésiode, *La Théogonie*, 295-300 et 478-484.)

Les cavernes qui nous permettent de pénétrer dans le sein de la Terre mère ont été des lieux sacrés pour les hommes depuis leurs origines. Les cavernes n'ont jamais été des lieux d'habitation, bien que des anfractuosités aient pu servir d'abris ou de refuges temporaires. L'homme des cavernes est une fiction. Il n'y a jamais eu de singe des cavernes.

Dans le Tantrisme, les cavernes sont considérées comme des sortes de vagins dans le corps de la Terre mère. Elles sont vénérées comme l'organe féminin. Elles sont des refuges permettant un retour au sein de la mère et sont des lieux propices aux rites les plus sacrés. « Dans la Grèce préhellénique, les grottes votives, fréquentées, en Crète notamment, dès le II^e ou le III^e millénaire, se situent à une certaine distance des agglomérations dans des sites écartés. » (H. Jeanmaire, *Dionysos*, p. 180.)

« Bien que les liens entre les traditions des plus anciens habitants de la Crète et ceux des chasseurs du paléolithique, si intimement associés au culte des cavernes, restent conjecturels, les cavernes de Crète ont révélé de nombreuses preuves de leur caractère sacré depuis le néolithique jusqu'à la période historique, au point qu'on en a déduit que l'association des divinités minoennes au culte des cavernes était la principale caractéristique de la religion populaire... Les cavernes de Crète confirment la tradition grecque selon laquelle

les cavernes étaient les plus anciens sanctuaires. » (R.F. Willetts, *Cretan Cults and Festivals*, p. 141.)

Dionysos était né dans une grotte. Ce symbole fut incorporé à la légende de Jésus. Le proto-Évangile de Jacques (XVIII, 1 sg), Justin martyr et Origène sont les premiers à placer la nativité dans une caverne. A la fin de chaque période de huit ans, Minos se retirait dans la caverne de l'Oracle du mont Ida. C'est là qu'il communiquait avec son père Zagréus.

Le temple hindou est conçu comme la représentation d'une montagne. Le sanctuaire obscur représente une caverne, antre des mystères. L'étroit chemin qui permet de faire le tour du sanctuaire est assimilé au labyrinthe.

PLANTES ET ARBRES SACRÉS

Les principes cosmiques qui se manifestent dans le monde minéral, le monde animal ou le monde des dieux s'expriment également dans le monde végétal. Il existe des correspondances subtiles, des analogies entre certaines plantes ou arbres, certains dieux, certains animaux, certains aspects de l'être humain. Il existe des plantes nobles et des plantes viles, des arbres bienfaisants et des arbres nuisibles, des plantes amies de l'homme et des plantes ennemies. Certaines plantes fournissent à l'homme sa nourriture, lui transmettent la force vitale ou intellectuelle. D'autres plantes provoquent des états d'ivresse ou d'extase, d'autres la mort. Presque tous les remèdes et les poisons viennent des plantes. Il existe un lien essentiel dans l'harmonie du monde entre les espèces végétales et tous les aspects de la vie. C'est des plantes que nous assimilons les principes vitaux correspondant aux trois tendances fondamentales de la nature, la force de concentration et de développement intellectuel (*sattva*), la force d'organisation et d'action (*rajas*), la force d'éclatement qui est celle des passions, de l'érotisme, de la naissance et de la mort (*tamas*). L'homme vit en symbiose avec certaines plantes (le blé, le riz) comme avec certains animaux (la vache, la

chèvre). C'est selon le principe d'inversion apparente des valeurs particulier au Tantrisme que l'on va utiliser les forces de *tamas*, les poisons, les drogues, les passions, comme moyens de conquête du monde surnaturel, car c'est en maîtrisant ce qui normalement nous détruit que nous pouvons vaincre la mort et atteindre l'immortalité. Shiva est l'incarnation de *tamas*, le principe d'éclatement destructeur et procréateur, car c'est de la destruction que naît et subsiste la vie.

Il existe des plantes, des arbres liés par leur nature à ce que nous appelons des esprits ou des dieux. Ils incarnent certains aspects du divin. Il y a donc des arbres et des plantes sacrés, bénéfiques, qui peuvent nous servir de moyens de contact avec les êtres invisibles, car l'efficacité des plantes ne s'assimile pas seulement par les aliments, les drogues ou les breuvages qu'on en tire.

Les plantes sont en contact direct non intellectualisé avec la vie qui les entoure et le monde des esprits qui l'anime. Elles peuvent servir d'intermédiaires pour communiquer avec eux. Les plantes perçoivent immédiatement nos sentiments, nos attitudes profondes et les transmettent aux puissances subtiles qu'elles incarnent, et dont la bienveillance ou l'hostilité joue un rôle important dans le développement de notre vie.

« L'arbre sacré, comme siège de puissances naturelles, source de bénédictions et objet d'un culte qui lui est rendu par des groupements très divers, est commun, ou peut s'en faut, à toutes les races; il a conservé sa valeur magique ou symbolique dans les systèmes religieux des sociétés les plus diverses... C'est sous la forme sinon d'un dieu-arbre ou d'un génie de l'arbre, du moins d'un *daimon* dont la vitalité était liée de quelque façon à celle des espèces végétales, qu'on imaginait, chez les Athéniens, le Dionysos, en l'honneur duquel les femmes célébraient des rites... Le complexe de représentations et d'émotions religieuses qui s'est centré sur Dionysos apparaît profondément imprégné du sentiment persistant d'une équivalence ou même d'une identité entre le potentiel de vie, d'exaltation et de renouveau que la présence de ce *daimon* signifie

pour les adeptes de son culte et les vertus qui émanent des essences du monde végétal. » (H. Jeanmaire, *Dionysos*, p. 12-15.)

« Au début du minoen..., les arbres jouaient un rôle central. Les documents iconographiques montrent divers personnages en train de toucher les feuilles ou d'adorer la déesse de la végétation ou exécutant des danses rituelles. Certaines scènes soulignent le caractère extravagant, voire extatique du rite..., solidarité mystique entre l'homme et la plante. » (M. Eliade, *Histoire des croyances et des idées religieuses*, p. ¹⁴6.)

De nos jours encore, on peut voir partout dans l'Inde les arbres sacrés auxquels les fidèles attachent de petits morceaux d'étoffe comme ex-voto. Des images du dieu en pierre ou en bronze sont logées près des racines et vénérées chaque jour. Certaines fleurs, telles que l'œillet d'Inde, de couleur orange, servent à faire des guirlandes dont on entoure le *Linga* au cours des cérémonies. Ces fleurs sont recueillies avec grand soin, car on ne peut offrir aux dieux des fleurs dont quelqu'un a respiré le parfum.

« Ariadnê, déesse de la Végétation et de l'Arbre, avait. son tombeau à Argos, dans le temple de Dionysos... On retrouve aussi trace des vieux rites minoens en Grèce propre sous l'équivalence Zeus-Hyacinthos, père des vierges qui meurent pour assurer la vie. Il faut noter l'importance du culte des plantes bulbeuses dont on avait remarqué la résurrection annuelle. » (Charles Picard, *Les Religions préhelléniques*, p. 147 et 188.)

« Dans la Grèce des temps postérieurs, ce sont des divinités mineures des cultes locaux, les nymphes en particulier, dont la vie s'identifie à celle des arbres ou des sources.» (H. Jeanmaire, *Dionysos*, p. 19.)

Les plantes sacrées de Shiva sont principalement le Pippala (*ficus religiosa*), appelé le « seigneur des arbres » (*Vriksha-nàtha*), l'herbe *dharba* ou *kusha*, la plante appelée *rudraksha* (« œil de Rudra») dont les graines servent à faire des chapelets shivaïtes, la vigne, le chanvre indien, etc. Le laurier, la vigne, le lierre étaient les plantes sacrées de

Dionysos. Le pin d'Athis était l'objet des dévotions romaines, le chêne l'arbre sacré des Celtes. « Chêne est mon nom », dit Talièsin, le barde druidique qui parle aussi des « trois fins de l'homme et du chêne ». La cueillette du gui était l'occasion de rites importants.

« La vénération qui s'attache à l'arbre sacré s'adresse aussi à ses rejetons ou à ses équivalents, au jeune tronc qu'on déracine pour en faire *l'arbre de mai*, aux branchages verdoyants dont on fait des objets votifs... Branches vertes et arbrisseaux jouaient un rôle important chez les Grecs dans un grand nombre de cérémonies, et notamment dans celles auxquelles prenaient part des jeunes gens et des jeunes filles. A Athènes, les jeunes gens ou des gamins promenaient en diverses circonstances le *mai* fait de branches de laurier et d'olivier... A Sparte et en Sicile, la branche de laurier s'appelait Corythalie, et cet emblème figurait dans les cortèges dont les rites de puberté des jeunes hommes ou ceux des mariages étaient l'occasion... Les cortèges religieux comportaient régulièrement des thallophores, porteurs de rameaux... Une jonchée (stibade) était de rigueur pour la perpétration de certains rites. » (H. Jeanmaire, *Dionysos*, p. 13-14.) La fête chrétienne des Rameaux et les jonchées de la Fête-Dieu en sont la continuation.

A Thèbes, on représentait Dionysos sous la forme d'un mât couronné de lauriers dont la partie inférieure était enveloppée d'une robe de couleur safran. En Inde, on plante un arbre sacré aux croisements des chemins ou sur les places pour certaines fêtes. L'arbre est vénéré avec des danses, des rites, des offrandes. Le thyrsos que tiennent et agitent bacchants et bacchantes en exécutant leurs danses est une tige de roseau à l'extrémité de laquelle est attaché un bouquet de feuilles de lierre ou de vigne, parfois une pomme de pin.

¹ Voir: *Le Théâtre de Harsha*, trad. A. Daniélou.

7.

Les lieux sacrés

LES LIEUX SACRÉS

Il existe des lieux où les mondes visibles et invisibles sont proches l'un de l'autre. Ces points de la sphère terrestre correspondent d'une certaine façon à ce que sont les *chakras*, les centres subtils du corps humain. Tout être attentif au mystère du monde peut percevoir le caractère insolite de ces lieux où l'on sent des présences invisibles. Ce sont des sortes de portes par lesquelles on peut un peu plus aisément passer d'un monde dans un autre, des voies par lesquelles il est possible au voyant de basculer soudain dans un autre monde, et pour tous de se sentir plus proche de ce que l'on appelle le surnaturel, le monde mystérieux des dieux et des esprits. Toutes les religions reconnaissent ces lieux où le miracle devient possible. Rien d'apparent ne désigne parfois ces régions plus proches du ciel, mais leur caractère magique a été ressenti par les hommes depuis les âges les plus lointains. Leur place est définie dans une science particulière, la géographie sacrée. Parfois, on en découvre de nouveaux, on en retrouve d'oubliés. Qu'il s'agisse de Kâshî (Bénarès), de La Mecque ou de Lourdes, les caractéristiques, le magnétisme de ces lieux sont toujours similaires. On peut y déceler parfois certains éléments organiques du corps de la Terre. Bénarès, la ville sainte de Shiva, est le lieu où se croisent sur un même axe les fleuves des trois mondes qui sont la Voie lactée, le Gange et un énorme fleuve souterrain qui descend de l'Himalaya vers le sud.

A La Mecque, le Makeshvara des anciens géographes de l'Inde, on vénère toujours la pierre noire, emblème de Shiva, mentionnée dans

les Purânas. Les Celtes héritèrent des anciens lieux sacrés des populations antérieures. L'origine de l'oracle près de la fontaine de Castolie, à Delphes, remonte bien au-delà de l'époque mycénienne. En dehors de la Crète, nombreux étaient les lieux sacrés du monde méditerranéen. Naxos est appelée Dionysias ou Dia, la Divine. Elle était particulièrement consacrée à Dionysos. Les vins de Naxos étaient célèbres.

Souvent, les lieux sacrés sont indiqués par l'existence d'anciens sanctuaires: Amarnâtha, Gangotri, Jageshvara, Mathura, Hardwar, Kanchipuram, Konarak, mais aussi Delphes, Malte, Filitosa (Corse), Carnac, Nice, Stonehenge, Gortyna, l'Olympe, l'Athos, l'Ida, le Kailâsa, La Mecque, le Sinaï, etc., endroits privilégiés dont il est presque impossible de ne pas ressentir l'atmosphère particulière, hors du temps, dans une autre dimension de l'espace. Une grande valeur est attachée aux sacrements, à la mort, dans ces lieux qui sont, en quelque sorte, les portes du ciel.

Beaucoup d'églises chrétiennes et de mosquées sont construites sur l'emplacement d'anciens sanctuaires. Le fait que l'on cherche à expliquer leur caractère sacré à l'aide de mythes nouveaux est sans importance.

FORÊTS, RIVIÈRES, LACS ET SOURCES

A côté des grands sites magiques qui sont les points névralgiques de la Terre, dont la recherche fait l'objet de la géographie sacrée, les montagnes, les lacs, les grottes, les sources, les forêts sont les lieux préférés de Shiva, partout où la nature n'est pas avilie par l'homme, la Terre blessée par l'agriculture ou souillée par les habitations.

Partout où nous retrouvons des montagnes, des grottes, des bois, des fontaines sacrées, nous pouvons généralement retracer une origine dionysiaque. La nature est le temple de Shiva. C'est pourquoi les rites d'initiation shivaïtes sont accomplis dans la forêt ou au bord

des fleuves, ou des étangs sacrés, jamais dans les temples ou les habitations des hommes.

Les sources sont habitées par des nymphes et des génies, les fleuves sont des déesses, le Gange prend sa source dans la chevelure de Shiva.

On peut traiter ces histoires de billevesées. Pourtant, il suffit de s'asseoir au bord d'une source et d'en invoquer le génie pour sentir son influence bénéfique et pacifiante.

Les cérémonies de la Grande Troménie, à Locronan, en Bretagne, qui se terminent par un sacrifice (une messe) dans un sanctuaire au sommet de la montagne, après en avoir fait la circumambulation, continuent indubitablement un rite dionysiaque. Le long du parcours ont été construits des autels en l'honneur de tous les saints (les dieux) de la région.

LE KAILÂSA, LE PARADIS DE SHIVA

Le temple hindou représente une montagne, et l'aspect phallique des montagnes est évoqué dans les clochers et les minarets des sanctuaires.

Les montagnes sont des lieux magiques dont on approche avec crainte. C'est là que résident les dieux, là que se retirent les sages pour recevoir l'inspiration divine. C'est sur une montagne que Moïse conversa avec Dieu. Shiva réside sur une montagne. Son épouse est la Dame de la montagne. De même, Dionysos est vénéré sur le mont Ida. Diktyнна est la déesse du mont Dikté. Le mont Olympe devint pour les Grecs la demeure des dieux. Ils demeuraient auparavant sur le mont Athos, l'ancien Akté. Athos, fils de Poséidon, avait arraché ce bloc montagneux de la Thrace où il se trouvait et l'avait lancé à sa place actuelle. Athos est resté la montagne sacrée de Dionysos. On peut encore y voir, près du monastère de la Grande-Lavra, site d'une ancienne cité mentionnée par Hérodote, un autel pour le sacrifice du taureau.

Skanda, dont le culte est interdit aux femmes, s'était retiré sur une montagne. Cette tradition s'est préservée au mont Athos, ancien lieu de retraite d'ermites dionysiaques. Selon la légende, transposée en termes chrétiens, c'est la Vierge qui bénit la montagne, brisa les images des anciens dieux, la déclara son jardin et l'interdit aux autres femmes. Les Esséniens avaient hérité entre autres, de cet aspect du culte de Skanda et se refusaient à tout contact avec les femmes.

Nous avons vu, à propos de la déesse, le pouvoir magnétique des sommets. Les montagnes sont les demeures des dieux. On peut y construire des sanctuaires, mais jamais, auprès du sommet, les habitations des hommes. C'est que leur aspect aride est trompeur. Comme l'Olympe, l'Ida ou l'Athos, le Kailâsa, au Tibet, semble n'être qu'un pic neigeux où soufflent les tempêtes. Pourtant, pour le « Voyant », il a un tout autre aspect.

« Le Kailâsa, la montagne où se trouve le paradis de Shiva, est couvert de jardins merveilleux. Tous les animaux, les nymphes, les génies, les compagnons du dieu forment sa cour. C'est un lieu de délices où se trouve tout ce qui mène au bonheur. C'est là que vit Shiva sous l'aspect d'un yogi nu. » (*Shiva Purâna, Rudra Samhitâ*, chap. 8, 44.)

« Le Kailâsa est la bienheureuse et splendide montagne où réside Shiva. Là vivent les Kinnaras (aux pieds de boucs), les Apsaras (nymphes), les Siddhas (élus) et autres esprits célestes. La montagne est d'une grande hauteur, avec des sommets étincelants semés de pierres précieuses multicolores et d'autres minerais. On y trouve toutes sortes d'arbres et de lianes, des biches, des daims, des gazelles et des milliers d'oiseaux. Les nymphes y jouent avec leurs amants dans les sources et les étangs, dans les grottes et sur les sommets. Les arbres ont des reflets argentés. On y trouve de nombreux animaux, tigres et autres, mais ils ne sont pas féroces. La nature y est resplendissante et inspire l'étonnement et l'admiration. Le Gange issu de la montagne sanctifie et purifie tout... Non loin, se trouve

Alakâ, la cité de Kubéra (le gardien des trésors) et le « jardin des parfums» (*Saugandhika*) avec toutes les variétés d'arbres. Les murmures qui en sortent font une divine musique. Autour de la montagne circulent les rivières Nandâ et Alakanandâ dont la seule vue efface toute faute. Les nymphes y descendent pour en boire les eaux. Épuisées par leurs jeux amoureux, elles viennent s'y rafraîchir. Plus loin est le Pippala, le figuier sous lequel Shiva pratique le Yoga. On n'y trouve pas de nids. Il donne une ombre épaisse. Il est magnifique et sacré. » (*Shiva Purâna, Rudra Samhitâ*, chap. 40, 22-36.)

Shiva, dans le monde des hommes, apparaît comme un mendiant demi-fou, mais quand les dieux visitent le Kailâsa il se montre sous son aspect glorieux.

« La lune prend la place de sa couronne, son troisième œil devient l'ornement de son front, les serpents les anneaux enrichis de bijoux de ses oreilles. Les serpents qui entourent les autres parties de son corps deviennent des ornements incrustés de bijoux. La cendre dont son corps est enduit devient un précieux onguent. La peau d'éléphant semble une délicate étoffe de soie. Sa beauté est indescriptible. Il semble posséder toutes les richesses. » (*Shiva Purâna, Rudra Samhitâ*, chap. ³⁹, 38-42.)

Nous trouvons des descriptions analogues du paradis de Dionysos. « Le fils de Sémélé avait les membres délicats et voluptueux, sa beauté le faisait distinguer entre tous. Il était très porté aux plaisirs d'Aphrodite. Il était accompagné d'une foule de femmes armées de lances..., il portait des peaux de panthère... Éphèbe à demi-dévêtu, [il est] assis dans une pose abandonnée. Les membres de son thiasse, satyres et ménades mêlés, s'éparpillent dans la campagne..., quelques-uns dans l'action de danses tournoyantes et violentes..., dans la frénésie de leurs bonds, cependant que d'autres... goûtent le repos et jouent de divers instruments de musique. » (H. Jeanmaire, *Dionysos*, p. ³6₅ et 277.) D'après les Hymnes homériques: « Les satyres attirent les nymphes pour leur faire l'amour dans les retraits des grottes. Pan poursuit les nymphes et les jeunes bergers. Il enseigne la syrinx au beau Daphnis. » Le Zagréus crétois fut vénéré

sur le mont Ida pendant plus de quatre mille années, jusqu'à l'arrivée des Romains. Le mot *Ida* signifie forêt, comme c'est le cas pour d'autres noms de montagnes. Nous retrouvons chez les Grecs la montagne-paradis shivaïte. « Olympos doit être considéré comme un nom générique pour « montagne »... L'Olympe céleste décrit dans « *L'Odyssée* ressemble plus aux « champs des bienheureux » minoen qu'à un lieu exposé aux tempêtes, aux pluies et aux vents. » (R.F. Willetts, *Cretan Cults and Festivals*, p. 118.)

On identifie parfois le Kailâsa au mont Méru, la montagne axiale qui est le centre du monde et qui est située dans la région du « plafond du monde », le Tibet. De cette montagne, s'écoulent les quatre fleuves (Sîtâ vers l'est, Alakanandâ vers le sud, Vannu vers l'ouest, Bhâddha vers le nord) qui arrosent les quatre régions de la terre : les continents du Jambosier (Jambu) au sud, celui du Jasmin (Kadamba) à l'ouest, du Figuier (Vâta) au nord, du Manguier (Amra) à l'est.

« Dans la Genèse, le jardin d'Éden, avec son fleuve qui se divisait en quatre bras et portait, la vie aux quatre régions de la terre..., rappelle l'imagerie mésopotamienne... Comme tous les paradis, l'Éden se trouve au centre du monde, là où émerge le fleuve à quatre bras. » (M. Eliade, *Histoire des croyances et des idées religieuses*, p. 179.)

NYSA, LA MONTAGNE SACRÉE

Dans la tradition dionysiaque, le lieu de l'enfance du dieu et de son éducation est appelé Nysa. *Nisah* est une épithète de Shiva qui signifie suprême. *Nisam* est la béatitude, *nisâ* la joie. Nysa, la Montagne heureuse, est un équivalent du Kailâsa, du Paradis terrestre.

Le dieu-enfant est Skanda, le second Dionysos. C'est à sa légende que se rapporte la plupart des descriptions de Nysa. Le nom même de Dionysos signifie probablement le dieu de Nysa ou des nymphes Nysaï (voir A.J. Festugière, *Études de religion grecque et hellénistique*, p.

14.) « Nysa est bien connue comme nourrice (et aussi comme patrie) de Dionysos... Nysa est d'évidence la forme féminine du mot *nysos* qui entre vraisemblablement dans la composition du nom du dieu, inexplicable par le grec... Nysos peut être équivalent, dans un dialecte thrace ou phrygien, du grec *kouros* (jeune homme). » (H. Jeanmaire, *Dionysos*, p. 7.) Si cette étymologie est exacte, il s'agirait d'une traduction directe du nom de Murugan ou Kumâra (Skanda), le Garçon.

Les Grecs ont cru retrouver partout la montagne de Nysa. Les compilateurs pourront énumérer jusqu'à dix Nysa qui se répartissent du Caucase à l'Arabie, de l'Inde à l'Occident libyen. « Il est une certaine Nysa, haute montagne, que fleurissent les forêts bien au-delà de la Phénicie ». (Hymnes homériques.) Il est aussi question d'une grotte de Nysa.

Diodore de Sicile (I, 27), qui, comme Hérodote, identifie l'Osiris égyptien au Dionysos grec, place les tombes d'Isis et d'Osiris à Nysa, en Arabie. Dionysos aurait été élevé à Nysa, ville de l'Arabie heureuse. C'est là qu'il découvrit la vigne. Mais Diodore cite aussi une tradition libyenne se référant à une Nysa occidentale. Par ailleurs, Hérodote localise « Nysa la Sainte » au pays de la cannelle, dans l'Ethiopie parfumée.

« Nysa est située dans une île qu'enveloppe le fleuve Triton, escarpée de tous côtés et qui n'offre un accès très étroit que d'un seul côté. C'est cette ouverture qu'on appelle les Portes nycéennes. Au-delà, se trouve un espace charmant où s'étendent de molles prairies, des jardins magnifiquement arrosés. Il y a des arbres fruitiers de toute espèce, la vigne sauvage y croît en abondance et le plus souvent monte aux arbres, Tout le pays est bien éventé et extrêmement sain. » (Dionysos le Libyen, cité par Diodore, III, 68.)

C'est non loin de l'actuelle Peshawar, auprès de l'Indus, que les soldats d'Alexandre découvrirent la colline de Nysa et s'y précipitèrent pour embrasser leurs frères en Dionysos.

Selon Diodore, Bacchus avait constitué une armée formée des nobles habitants de Nysa qui sont appelés Silènes, car ils sont les descendants de Silennis, premier roi de Nysa, « lequel avait une queue au derrière, ce pourquoi ses descendants continuèrent à porter cet insigne postiche. » Les danses des Nyssiens étaient consacrées à Bacchus. Philostrate, dans la vie d'Apollonios de Tyane, raconte qu'en Pamphylie on avait capturé une panthère qui portait un collier d'or avec une inscription en langue arménienne: « Le roi Arsace au dieu de Nysa. »

Selon Diodore : « Comme le dieu a laissé en maints endroits de l'univers des preuves et de ses bienfaits et de ses manifestations, il n'y a rien d'étonnant à ce que chacun croie à une familiarité particulière avec sa ville ou son pays. » En fait, nous retrouvons le nom de Nysa dans la formation du nom de divers lieux qui ont maintenu des traditions dionysiaques, des carnivals, des fêtes du printemps.

Dionysos était le fondateur mythique de la ville de Nicée, la moderne Iznik, qui était une cité florissante où se célébraient tous les cinq ans des fêtes somptueuses en l'honneur de Dionysos. Ravagée par un tremblement de terre en 123, elle fut reconstruite par l'empereur Hadrien. L'empereur Julien, en 362, y rétablit le culte dionysiaque.

La ville de Nice semble avoir été un lieu saint dionysiaque. Le culte de Diktyнна (la Mère montagne) avait été importé par les Grecs à Marseille. Nice, d'après Strabon, Pline, Stéphane de Byzance, appartenait aux Marseillais. La capitale des Ligures Védiantii se trouvait à Cemelenum (moderne Cimiez), à trois kilomètres au nord de l'acropole de Nikaia (aujourd'hui, Colline du Château). Ce lieu était sacré depuis la préhistoire.

« Nice ne peut avoir été une colonie de peuplement ni un point de départ du commerce. Quel fut donc le but de sa fondation ? » se demande l'auteur de l'*Histoire de Nice et du pays niçois*.

Le nom de Nikaia, ancien nom de Nice, est en apparence purement grec. On le fait dériver de Niké, la Victoire, bien que Nice n'ait jamais été un lieu de conflit. Toutefois, « il est impossible de trouver une véritable explication du nom de Nikaia par le grec seul... N. Lamboglia avait fait observer qu'on retrouve des noms semblables en Italie dans des lieux qui n'ont rien de grec, comme Nizza dans le Montferrat, Val de Nizza près de Vogherese. F. Benoit ajoute des toponymes languedociens comme Nissan et Nissargue. Il est probable qu'on se trouvait là devant une racine commune indigène, un nom de lieu que les Grecs auraient repris en le « rhabillant ». (*Histoire de Nice et du pays niçois*, p. 12 - 13.) Il faut citer également Nissa (moderne Nish) en Yougoslavie et bien d'autres lieux. Antibes (Antipolis), « La Ville d'en face », qui, de l'autre côté du golfe, fait face à l'acropole de Nice, date du V^e siècle av. J.-C. Le culte de la déesse de l'Ida était répandu dans la région, comme l'indique plusieurs inscriptions romaines. Beaucoup de détails du carnaval de Nice (les *carnevale* « jours de viande », évoquant les sacrifices) : l'âne promené en procession, les lancements de « haricots » sur les assistants, la liberté des mœurs, les chars, sont des vestiges évidents de fêtes dionysiaques. Les « abbés » du festival rappellent les thiasos. Au nombre de onze, ils étaient choisis pour organiser les fêtes parmi les quatre castes représentées dans la ville. Deux étaient élus par les nobles et trois pour chacun des autres groupes : marchands, artisans et ouvriers pêcheurs. On les appelait « abbés des fous » (*abbates stultorum*). Le mélange des castes est l'une des caractéristiques du culte de Shiva-Dionysos. Dans les Temps modernes, le carnaval n'est mentionné officiellement qu'à partir de 1294, lorsque Charles II d'Anjou vint l'honorer de sa présence.

LA CROISÉE DES CHEMINS

Rudra erre de place en place, des offrandes doivent être déposées pour lui sur les chemins, et en particulier au croisement des chemins, car « le croisement des chemins est bien connu comme le lieu qu'il hante le plus volontiers. » (*Shatapatha Brâhmana*, II, 6, 2, 7.)

Platon, dans le *Gorgias* et le *Phédon*, fait allusion à la croisée des chemins. C'est au même symbolisme que se rapporte le « y » pythagoricien. Hermès signifie le « dieu du Tas de pierre ». Il est l'esprit des pierres et piliers servant de frontière, d'indicateurs du chemin. Les Celtes édifiaient des tas de pierres ou des sanctuaires à la croisée des chemins où résident des esprits. A l'occasion de certaines fêtes, on y allumait des feux, comme cela se pratique encore dans l'Inde. Les Noirs qui importèrent au Brésil des rites d'origine dionysiaque choisissent encore les croisées des chemins pour pratiquer les rites du macumba.

Le *Hatha Yoga Pradîpikâ* (III, 109) parle d'une veuve assise au confluent de deux fleuves et qui doit être dévêtue de force et possédée, car elle conduit au lieu suprême. La veuve est l'énergie enroulée (*Kundalini*), la Shakti, qui doit être maîtrisée par le yogi, les fleuves sont Ida et Pingala les deux artères du corps subtil qui mènent jusqu'au lotus des mille pétales au sommet du crâne. Shiva réside sous la forme du phallus né-de-lui-même au centre de l'énergie enroulée, à la croisée des chemins.

8.

L'homme dans le monde

Les voies de la connaissance

Toute civilisation, toute culture est le fruit de l'accumulation des connaissances et de l'expérience des hommes transmises de génération en génération. Le Shivaïsme, dont les sources remontent à la plus ancienne préhistoire, représente une immense somme d'expérience. Les descriptions des structures subtiles de l'être humain qui sont à la base des techniques du Yoga révèlent un niveau de connaissances auprès duquel les balbutiements de la psycho-physiologie moderne apparaissent rudimentaires.

Aucune des conceptions de la nature du monde ni des méthodes de réalisation de l'être humain telles qu'elles sont exprimées dans le Shivaïsme n'appartient originellement au monde barbare des Aryens, qui n'ont que graduellement assimilé quelques aspects des connaissances des peuples vaincus dans le monde indien comme dans le monde hellénique. En dehors des parties les plus anciennes des Védas, tous les textes ultérieurs de l'Hindouisme portent la marque des idées philosophiques et des techniques rituelles de l'ancien Shivaïsme plus ou moins adaptées pour pouvoir les intégrer dans un monde théoriquement védique. Il en est de même de la pensée grecque par rapport à l'héritage minoen ou pélasgien.

L'enseignement philosophique et moral du Shivaïsme est attribué, dans les Purânas, à Skanda. Il correspond donc à ce que les Grecs ont appelé le Second Dionysos, non qu'il s'agisse d'une doctrine moins

ancienne, mais de l'époque de son acceptation dans le monde grec ou indien.

Lorsque, selon l'évolution des cycles, l'orgueil de l'homme se dresse contre son instinct, c'est-à-dire que des constructions mentales artificielles s'opposent à la perception du monde subtil et que se développe sur le plan matériel la grandeur néfaste de l'espèce humaine, instrument potentiel de la destruction et de la mort du monde terrestre, Shiva, le Principe qui est la source de la vie, apparaît et enseigne aux hommes les trois voies de la connaissance et de la réalisation qui sont le Sâmkhya (la cosmologie), le Yoga (la maîtrise de l'homme subtil) et le Tantra (rites et pratiques initiatiques et magiques). Le Sâmkhya explique la structure du monde et le système de la création, le parallélisme et l'interdépendance des différents aspects de la matière, de la vie, des espèces, l'unité fondamentale du macrocosme et du microcosme, de l'univers et de l'être vivant. Le Sâmkhya shivaïte est l'ancien Sâmkhya, beaucoup plus vaste que le système qui porte le même nom dans la philosophie hindoue classique. Le Yoga est la technique par laquelle, au moyen de l'introspection, l'homme apprend à se connaître lui-même, à réduire au silence les divagations de sa pensée, à dépasser les limites de ses sens, à remonter aux sources profondes de la vie et à prendre contact avec les forces invisibles qui se dissimulent en lui comme dans tous les aspects du créé, et qui constituent la nature profonde de l'être vivant. Le corps, y compris les facultés mentales et intellectuelles, n'en est que le support, une sorte de revêtement. Le Tantra est le lien entre le Sâmkhya et le Yoga. Il enseigne les méthodes initiatiques et magiques par lesquelles l'homme peut entrer en contact direct avec la nature secrète des choses, avec l'invisible, avec le monde mystérieux des esprits et des dieux. Parmi ces méthodes, l'ivresse, l'érotisme, la musique et la danse extatique constituent des moyens faciles pour secouer l'empire du mental, du « rationnel », pour sortir de soi-même et dépasser les barrières de la volonté consciente permettant une première perception directe des forces subtiles qui nous entourent.

Les techniques des jeux de l'amour et la vénération du principe de la vie vont permettre aux hommes de réaliser la nature véritable du plaisir, de percevoir dans l'être vivant un état de tension qui est le principe même de la création, la nature de l'être divin. L'acte d'amour peut donc être utilisé comme moyen de perfectionnement et de connaissance subtile, de retour au principe, de contact direct avec Dieu.

L'ivresse physique, due au vin ou autres produits intoxicants, peut également faciliter et préparer l'ivresse mystique en libérant momentanément l'homme de ses inhibitions, de ses préoccupations matérielles, de ses attachements, de ses liens.

Ce que le Dionysisme appelait orgiasme correspond très exactement au Tantra. Par le pouvoir de l'initiation, l'homme pourra prendre pleinement conscience et maîtriser la réalité de ce qu'il a perçu intuitivement dans l'orgiasme. C'est ce qui constitue l'illumination. L'homme doit donc d'abord, à travers l'orgiasme, ressentir la réalité de certaines forces en lui-même et en dehors de lui-même, et seulement alors peut-il en saisir les principes, comprendre la nature du monde et du divin.

LA NATURE DU MONDE

La cosmologie shivaïte envisage vingt-quatre éléments fondamentaux ou « principes autonomes » (*tattvas*) qui rendent possible l'apparition et le développement du monde. Il s'agit d'abord de cinq conditions ou préalables qui déterminent la possibilité d'une création, et qui sont: 1) une cause première appelée Shiva. Le mot Shiva est dans ce cas dérivé de la racine *shi*, qui dénote le sommeil. Shiva est « celui en qui tout dort », le sommeil étant l'image de l'état latent de la création; 2) une énergie ou pouvoir de se manifester appelé Shakti; 3) une possibilité de localisation ou d'extension, principe du temps et de l'espace; 4) la souveraineté absolue, c'est-à-dire la non-existence de quoi que ce soit d'autre; 5) une conscience

ou faculté de concevoir et de connaître. De ces cinq principes, découlent les premiers constituants de la manifestation qui sont appelés: 1) Mâyâ, l'apparence ou perceptibilité ; 2) Kâla, la « dimension » ou unité de mesure, ou de rythme, déterminant le temps et l'espace relatifs; 3) la causalité ou lien par lequel une action (*karma*) a un résultat ; 4) la divisibilité (*kalâ*), élément essentiel de toute multiplication ou reproduction; 5) la mémoire ou accumulation d'expérience ou savoir (*vidyâ*); 6) l'attraction (*râga*); 7) le plan (*avyakta*) qui est l'état non encore manifesté de la manifestation; et 8-9-10) les trois tendances (*gunas*) centrifuge-centripète et orbitante (*tamas, sattva, rajas*) qui vont déterminer les structures de la matière, ainsi que toutes les impulsions des êtres subtils ou vivants. Ces trois tendances, symbolisées par trois couleurs, représentent les trois aspects de la divinité manifestée dans le monde: Shiva, la tendance centrifuge ou créatrice, est noir; Vishnou, la tendance centripète ou conservatrice est blanc; Brahmâ, la tendance orbitante ou active, est rouge. L'ensemble des trois tendances forme la Nature (Prakriti), décrite comme un chèvre tricolore (Ajâ, non née). « Une chèvre rouge, blanche et noire, donne naissance à beaucoup de petits qui lui ressemblent. » (*Taittirîya Upanishad*, 10, 10, 1.)

L'oracle de Minos mentionne un veau qui changeait de couleur toutes les quatre heures, étant blanc, puis rouge, puis noir. Ces couleurs sont aussi celles d'Io, en tant que vache, et des taureaux sacrés d'Augeias. Il est bien évident qu'on a affaire au même symbolisme des couleurs, qui a d'ailleurs des applications multiples - dans les dessins rituels, en particulier. Dans une société traditionnelle, la signification de ces couleurs est une évidence pour tous.

Ensuite apparaissent les constituants de l'être vivant, être cosmique (macrocosme) ou être humain (microcosme), qui sont: 11) *manas*, la « pensée » qui discute; 12) *buddhi*, l'intellect qui choisit; 13) *chit*, la « conscience » qui enregistre; et 14) *ahamkara*, la notion d'individualité, le sens du moi, la sensation d'être un centre autonome. L'ensemble de ces quatre facultés constitue l'être interne

ou transmigrant (*antahkarana*), auquel s'ajoutent : 15 - 19) les cinq éléments (éther, air, feu, eau et terre) qui sont les sphères de perception des cinq sens; et 20-24) les sens eux-mêmes (ouïe, toucher, vue, goût, odorat) avec les cinq organes de perception et les cinq organes d'action qui s'y rapportent.

Du point de vue du principe créateur, le monde peut être envisagé comme illusoire, une sorte d'ectoplasme énergétique qui peut se résorber dans son principe. « De même que l'araignée sécrète et résorbe son fil, que de la terre poussent les plantes, que de l'homme sortent des cheveux et des poils sur la tête et sur le corps, ainsi c'est de l'Immuable qu'émane l'univers où nous sommes... De l'Immuable, proviennent les différentes sortes de créatures qui retournent se perdre en lui. » (*Mundaka Upanishad*, I, 1, 7, et II, 1, 1.)

L'univers est dans ce sens appelé Mâyâ, illusion ou apparence. Toutefois, « du point de vue d'une conscience finie, donc de l'homme..., le monde est une indiscutable réalité dont il ne peut faire abstraction en aucune manière. L'homme fait partie de la création. Il n'existe sous aucun aspect, physique, mental, spirituel, en dehors d'elle. » (J. Évola, *Le Yoya tantrique*, p. 36.)

Du point de vue de l'homme, la Mâyâ, matière première de l'univers, est donc considérée comme réelle et éternelle. Elle n'est éphémère que du point de vue de Shiva. La même ambiguïté existe pour tous les aspects du créé. Les questions que l'homme se pose sur la nature du monde sont en réalité sans réponse. Le Shivaïsme recommande l'expérience plutôt que les spéculations intellectuelles.

Dans le *Shiva Purâna*, le sage Sûta interroge Skanda : « La cause première de l'univers est-elle mâle, femelle ou un être intermédiaire, ou un mélange des deux, ou quelque chose d'autre ? L'âme, l'*atman*, a-t-elle une forme ? Est-elle identifiable avec le corps, ou avec les sens, le mental, l'intellect, et l'ego ? Skanda répond : Les spéculations des philosophes, à commencer par les histoires concernant le résultat des actions, le *karma*, et les principes de l'existence, ont donné lieu à d'interminables controverses. L'homme sage les considère avec

prudence. C'est là le commencement de la sagesse. Une partie du corps provient du père, une partie de la mère. De même, en tout être il y a un élément de Shiva et un élément de Shakti. » (*Shiva Purâna, Kailâsa Samhitâ*, chap. 6, 8-33.)

Ayant exposé les principes de la cosmologie shivaïte et les rites d'initiation, Skanda explique les règles de conduite qui mènent à la sagesse.

LES CINQ ASPECTS DE SHIVA

Le nombre « 5 » est un symbole de Shiva, car il joue un rôle essentiel dans toutes les manifestations de la vie (voir commentaire du *Shiva Purâna, Vidyeshvara Samhitâ*, chap. I^{er}.)

Shiva est donc représenté avec cinq visages correspondant aux cinq aspects principaux du monde perceptible d'où sont issus les cinq éléments, nom que l'on donne à cinq aspects de la création tels qu'ils sont perçus par nos cinq sens. Toutes les structures du monde sont construites au moyen de ces cinq états de la matière. L'être vivant dispose de cinq sens pour percevoir ces structures qui sont l'expression de la nature même du Créateur. Le nombre « 5 » joue un rôle fondamental dans le code génétique de tout ce qui vit. C'est pourquoi nous avons cinq doigts, cinq sens, les feuilles des arbres cinq ramures.

Le premier aspect est appelé Ishâna (le Seigneur). Il correspond à l'élément « éther », dont l'espace est la caractéristique, et qui permet la manifestation du principe vibratoire qui détermine la mesure du temps. L'éther est considéré comme la sphère du sens de l'ouïe. L'état d'être correspondant est la connaissance subtile (Kshetrajña.)

Le deuxième aspect est Tat-purusha (l'Être identifiable). Il correspond à l'élément « air » au principe gazeux, sphère du sens du toucher. L'état d'être correspondant est la Nature fondamentale (Prakriti), premier état de la matière.

Le troisième aspect est appelé Aghora (Non-Terrible) ou Agni (le Feu). Il correspond à l'élément mâle, au feu. La chaleur est le principe de l'organisation de la matière. C'est la sphère du sens de la vue. L'état d'être correspondant est l'intellect (*buddhi*).

Le quatrième aspect est appelé Vâmadéva (dieu de la Gauche). Il correspond à l'élément femelle, « l'eau », sphère du sens du goût. L'état d'être correspondant est la « notion du moi » (*ahamkara*). De l'union du feu (vertical) et de l'eau (horizontale), représentés symboliquement par la croix ou les triangles imbriqués du « sceau de Salomon », naît le cinquième aspect appelé Sadyojata (Né spontanément). Il correspond à l'élément « terre », l'élément apparemment solide dont sont formés les astres et les corps des êtres vivants. C'est la sphère du sens de l'odorat. L'état d'être correspondant est le mental (*manas*), organe de la pensée. Les agitations du cerveau sont donc considérées comme des sortes de réactions chimiques d'ordre matériel. Elles constituent un obstacle à la connaissance véritable qui est immédiate et intuitive. Le premier but des techniques du Yoga est de réduire au silence les divagations de la pensée pour permettre une ouverture vers les aspects supérieurs de l'être.

Le nombre « 5 » se retrouve dans tous les aspects du monde et de la vie, les structures de la matière. Le pentagone est le symbole de Shiva. Ce nombre avait également un caractère sacré en Égypte et, plus tard, dans toutes les organisations initiatiques, d'où l'importance du pentatonique en musique ou de la « section dorée » en architecture, fondée sur les propriétés du pentagone et qui permet de créer des proportions « vivantes ». Le croissant de lune tel qu'il est représenté jusque dans l'Islam est la lune du cinquième jour que Shiva porte sur son front et qui représente la coupe de *soma*, l'élixir de vie.

Les différents aspects du dieu vont jouer un rôle important dans les rites, les formes du culte et la pratique du Shivaïsme. Lors de la vénération de l'image du dieu, on invoque Ishâna (l'éther) dans sa couronne, Tatpuruṣa (l'air) dans son visage, Aghora (le feu) dans

son cœur, Vâmadéva (l'eau) dans son sexe, Sadyojata (la terre) dans ses pieds. Ce symbolisme est important, car il permet de comprendre les rites et les mythes partout où le Shivaïsme a joué un rôle, comme c'est le cas, par exemple, pour l'association de la couronne avec la souveraineté, les représentations d'esprits de l'air comme des visages ailés, celles des génies masculins du feu, des nymphes des eaux, etc.

On vénère Shiva le cinquième jour du mois lunaire (Shivapanchami). C'est un jour de prière et aussi de réjouissance. Mais Shiva étant aussi le principe destructeur, ce jour ne convient pas aux entreprises humaines. Aucun travail ne doit être commencé le cinquième jour de la lune. « Évitez [dans le travail] les cinquièmes jours du mois. Ils sont pénibles et néfastes. » (Hésiode, *Les Travaux et les jours*, 807.)

LE SEIGNEUR DU YOGA

C'est du Shivaïsme préhistorique que nous viennent les méthodes du Yoga. Shiva est le seigneur du Yoga. Les méthodes du Yoga impliquent une connaissance jusqu'aujourd'hui inégalée des structures de l'être humain, des liens qui unissent le physique et le mental, des pouvoirs latents de l'homme et des techniques permettant de les développer et de les utiliser à des fins de connaissance qui vont du monde physique au monde supranaturel. C'est par les méthodes du Yoga que les savants de l'Inde ancienne ont appris à dépasser les limites des sens, à sortir des dimensions de l'espace et à percevoir les structures de l'infiniment petit comme de l'infiniment grand, à décrire des objets et des continents lointains, à prendre contact avec les mondes invisibles, à développer les aptitudes de l'homme, à contrôler ses mécanismes vitaux et à utiliser ses énergies vitales à des fins de réalisations aussi bien matérielles que spirituelles, au dépassement des barrières de la vie, pour arriver finalement à l'identification avec le divin. « Le Yoga a pour fondement les correspondances analogico-magiques entre macrocosme et microcosme. Dans le corps, sont présents et agissent

tous les pouvoirs qui se manifestent et opèrent dans le monde. » (J. Evola, *Le Yoga tantrique*, p. 215.) « Plus éloigné que le plus lointain, il est tout près dans le corps. Pour les êtres éclairés, il est là dans la cavité du coeur. » (*Mundaka Upanishad*, III, 1, 7.)

Par l'introspection, le yogi découvre, dans son propre corps, l'existence de certains centres liés à des facultés subtiles. Ces centres sont appelés des rouages (*chakras*) ou des lotus (*padma*). De ces centres, partent des artères subtiles (*nâdis*) qui les relient aux centres de la perception, de la pensée et de la conscience qui se trouvent éventuellement dans le cerveau.

L'ensemble des *nâdis* part d'un centre, le *Mûlâdhara* (la racine), qui correspond à l'aspect matériel de la création, au principe terre (*prithivî tattva*), principe féminin qui est le dernier du point de vue de la manifestation du divin, et donc en quelque sorte son aboutissement, et qui sera le premier, le point de départ du point de vue du retour au principe. De là, découle la notion de la déesse Terre, mère des dieux que nous retrouverons dans les formes du Shivaïsme mésopotamien ou minoen. Le corps subtil est inversé par rapport au corps physique.

L'expérience du Yoga part donc du niveau apparemment le plus matériel de l'être pour remonter graduellement vers des niveaux plus subtils jusqu'au principe des choses et des êtres. Le Yoga est toujours un processus ascendant. Si l'on ne part pas du niveau de base, l'expérience manque d'assises et le yogi est certain de s'arrêter en chemin et de retomber. Toute expérience de Yoga doit donc commencer par une prise de conscience du centre de base, du *Mûlâdhara*. C'est là que repose endormie l'énergie enroulée en forme de serpent qui, si on parvient à l'éveiller et à la contrôler, sera l'instrument de toutes les réalisations. Le serpent est donc partout le symbole des potentialités de réalisation.

L'essentiel de la méthode du Yoga consiste à calmer les agitations du mental qui éloignent de la réalité physique et à utiliser les automatismes vitaux et les forces instinctives de l'homme pour le réintégrer dans le milieu naturel, dans la création dans son

ensemble. Les méthodes qui libèrent les forces instinctives sont les seules qui permettent d'établir un contact avec le monde végétal, animal et supranaturel.

LES « CHAKRAS »

Les centres énergétiques du corps humain sont perçus dans l'introspection du yogi comme des structures précises dans des régions bien définies du corps.

« Entre l'anوس et l'organe viril, se trouve le centre de base, le *Mûlâdhara* qui est comme une matrice, un *yonî* (organe féminin). Il s'ouvre vers l'ouest (l'arrière). Là est la « racine » en forme de bulbe et c'est là que se trouve l'énergie fondamentale *Kundalini* enroulée trois fois et demie sur elle-même. Comme un serpent, elle entoure le point de départ des trois artères principales tenant sa queue dans sa bouche juste devant l'ouverture de l'artère centrale (*sushumna*). » (*Shiva Samhitâ*, chap. 5, 75-76.)

Le *Mûlâdhara* est de couleur jaune. En son centre, se trouve un carré, symbole de l'élément terre qui est la sphère de perception de l'odorat et qui est lié à un organe d'action, l'anوس, et à un organe de perception, le nez. Ce centre contrôle l'énergie excrétrice (*apâna*). Là se trouve le phallus primordial né-de-lui-même, le *Svayambhu linga*, source du pouvoir générateur, représenté par la syllabe LAM, et le désir de créer représenté par la syllabe KLIM, le *mantra* du désir. Les tendances associées à ce centre sont le désir de posséder et le sommeil.

Le deuxième centre est le *Svâdhishtâna* (support de soi-même). Il correspond au plexus prostatique situé à la racine des organes génitaux. De couleur blanche, en son centre se trouve une demi-lune qui est la coupe de nectar ou de sperme, symbole de l'élément eau qui correspond à la sphère de perception du goût avec comme organe de perception la langue et comme organe d'action le sexe. Ce centre contrôle la tendance à la dispersion de la force vitale, la

procréation. Là se trouve le siège de la force de concentration, de conservation, de perpétuation, appelée Vishnou, représentée par la syllabe VAM. Les tendances associées à ce centre sont le désir, la fatigue, l'aversion et la soif.

Le troisième centre est appelé *Manipura* (la cité-joyau). Il correspond au plexus épigastrique situé près du nombril. De couleur rouge, en son centre se trouve un triangle à croix gammée image du labyrinthe qui est le symbole de l'élément feu et correspond à la sphère de la vue dont l'organe de perception est l'œil et l'organe d'action le pied. Ce centre contrôle les fonctions d'assimilation et la région des fesses. La force d'assimilation est représentée par le *mantra* du feu RAM. Les tendances associées à ce centre sont la colère, la peur, l'étonnement, la violence, l'orgueil et la faim.

Le quatrième centre est l'*Anâhata* (le son spontané), qui correspond au plexus cardiaque situé dans la région dorsale au niveau du cœur. De couleur grise, en son centre se trouve l'hexagone étoilé (sceau de Salomon), symbole de l'élément air, sphère de perception du toucher dont l'organe de perception est la peau et l'organe d'action la main. Ce centre contrôle le système sanguin. Là se trouve le principe du mouvement représenté par le *mantra* YAM.

Le cinquième centre est le *Vishuddha* (purifié), qui correspond au plexus du larynx situé sur l'épine dorsale au niveau de la gorge. De couleur blanc vif, en son centre se trouve un cercle symbole de l'élément éther dont la caractéristique est l'espace. Il correspond à la sphère de perception de l'ouïe et a comme organe de perception l'oreille et comme organe d'action la bouche. La notion d'espace est représentée par le *mantra* HAM. Là réside l'Hermaphrodite (Ardhanarîshvara) dont le véhicule est mi-lion, mi-taureau. Les tendances associées à ce centre sont l'affection, la tristesse, le respect, la dévotion, le contentement, le regret.

Le sixième centre est l'*Ajñâ chakra* (centre de commande), correspondant au plexus caverneux et au troisième œil situé dans l'arc orbital. Couleur de feu, en son centre se trouve un triangle féminin (pointe en bas) et le phallus, symbole de l'au-delà

(*itaralinga*). Là se trouvent rassemblées les facultés intellectuelles et mentales (*antahkarana*). Ce centre contrôle le cervelet et la moelle. Les perceptions extra-sensorielles sont sa sphère d'action. Le *mantra* AUM est le symbole de la puissance de la foudre par laquelle Shiva détruit les mondes du regard de son troisième œil. Au sommet du crâne, est l'ouverture principielle, le lotus au mille pétales, la voie haute par laquelle le yogi réalisé quitte le monde des apparences.

Le corps physique forme un triangle de feu (pointe en haut) dans lequel la bouche tue (dévore), l'anus libère (rejette), le sexe crée.

L'importance du *Mûlâdhara*, du centre de base, est connue de toutes les traditions. Ce centre est souvent associé au coccyx. *Luz*, en araméen, est le nom du coccyx. Agrippa, dans son *De occulta philosophia* (1, 20), rapporte qu'il existe « un os minuscule appelé Luz par les Hébreux qui n'est sujet à aucune corruption, n'est pas vaincu par le feu et reste toujours indemne et d'où, dit-on, notre corps humain repousse comme une plante de sa graine lors de sa résurrection d'entre les morts... Ses vertus ne s'éprouvent pas par le raisonnement, mais par l'expérience. »

« La raison de l'incompréhension des principes du Tantrisme (*Tantrashâstra*) réside dans le fait qu'ils ne deviennent intelligibles qu'à travers l'expérience, le *Sâdhana*... On ne peut adorer un dieu qu'en « devenant » ce dieu. » (Woodroffe, *Shakti and Shakta*, 2^e éd., p. 14 et 19.)

Tantrisme ou Orgiasme

On appelle Tantrisme les méthodes pratiques, les rites, les techniques qui permettent de lier l'expérience du Yoga aux principes universels exprimés dans la cosmologie du Sâmkhya. Il s'agit de techniques réalistes, fondées sur l'expérience. Le Tantrisme développe et utilise les possibilités physiques, subtiles et spirituelles de l'être humain en tenant compte de l'interdépendance de tous les aspects de l'être vivant et de leur correspondance avec les divers

aspects de l'être cosmique. Le corps est la base, l'instrument de toute réalisation. Il n'existe pas de vie, de pensée, de spiritualité indépendantes d'un corps vivant. Nous pouvons de même concevoir une pensée cosmique, une existence cosmique dans la mesure où l'univers est un corps divin. Il n'existe pas de « personne » divine indépendante d'un univers matériel, pas de personne humaine qui ne reflète dans toutes ses fonctions un aspect de la nature divine.

Pour l'homme, la méthode tantrique a pour but d'éveiller, d'utiliser, de contrôler, en partant de l'énergie enroulée dans le centre de base, les énergies potentielles qui se trouvent liées à toutes les fonctions du corps, fonctions digestives, excrétoires, reproductrices de l'animal humain qui sont la base même de la vie, mais aussi aux pouvoirs latents, perceptions subtiles non conditionnées par l'espace et le temps, pouvoirs magiques supra-intellectuels, spirituels, qui ne sont pas directement sous le contrôle de la pensée et de la volonté.

La méthode tantrique reproduit dans l'homme l'histoire même de l'évolution. Elle part des mécanismes fondamentaux de l'être vivant pour remonter vers les fonctions supérieures, les mécanismes mentaux, intellectuels, et les ouvertures spirituelles de l'être humain afin de les contrôler et de les dépasser. Toute tentative d'expérience qui ne tient pas compte de la nature de l'être vivant dans sa totalité est illusoire, particulièrement à la fin du cycle de l'évolution, le Kali Yuga, où un apparent développement de certaines facultés mentales correspond en réalité à une diminution globale des perceptions intuitives, de la force vitale, et est en fait une décadence qui annonce la mort de l'espèce.

Le divin se trouve au-dehors des limites apparentes de l'être vivant, en deçà comme au-delà du créé. Pour dépasser les barrières qui nous emprisonnent, pour nous libérer, nous rapprocher du divin, nous pouvons emprunter l'une ou l'autre voie. La voie shivaïte est la voie tantrique, tamasique, qui utilise les fonctions physiques et les aspects apparemment négatifs, destructifs, sensuels de l'animal humain comme point de départ, alors que la voie

sattvique emploie l'ascétisme, la vertu, l'intellect comme instruments. La voie sattvique est considérée comme inefficace dans le Kali Yuga. De toute manière, étant associée au principe de concentration, à l'aspect Vishnou, apollinien, elle ne peut conduire qu'à la réalisation de la divinité incarnée dans le monde. La voie ultime de la libération est toujours shivaïte. C'est le cas de tous les degrés supérieurs de l'initiation. Cela a des implications importantes dans ce que nous pouvons appeler l'aspect moral des vertus, des actions et des rites.

« Les textes du Vajrayâna (la voie du Tantrisme shivaïte) soulignent la relativité des valeurs morales, proclament justement que les passions perdent leur caractère d'impureté (*klishta*) quand elles deviennent absolues, c'est-à-dire des forces élémentaires comme le feu, l'eau, la terre, le vent, etc. Elles « lavent en brûlant » et permettent ainsi des ouvertures au-delà de la conscience conditionnée. » (J. Evola, *Le Yoga tantrique*, p. 99.)

Les techniques utilisées par le Tantrisme ont pour effet premier, avant d'envisager une libération au-delà du monde, la réalisation de la liberté dans le monde. Elles assurent au « héros », au surhomme, des pouvoirs et une invulnérabilité qui lui permettent de dominer les éléments et, par exemple, de transmuter les poisons en médicaments, changer l'eau en vin, se transporter d'un lieu à un autre.

Le Tantrisme s'oppose au Védanta, car il repousse, du point de vue de l'homme, la conception du monde en tant qu'illusion, que Mâyâ. Il reconnaît, par contre, sa réalité sous forme de puissance, de Shakti.

« En examinant l'éthique de la voie de la Main gauche et les disciplines qui tendent à détruire les liens, les *pâshas*, nous avons rencontré les formes d'une anomie, d'un « au-delà du bien et du mal » si poussées que les Occidentaux qui ont propagé la théorie du surhomme font figure de dilettantes... Le Tantrisme a prévu une problématique qui convient parfaitement aux temps présents. Il a pronostiqué la phase du dernier âge, du Kali Yuga, dont les traits

essentiels en tant qu'époque de dissolution sont indubitablement reconnaissables en de si nombreux phénomènes du processus des temps présents... Il a cherché quelles étaient les nouvelles formes et les nouvelles voies qui, même dans l'« âge sombre », pouvaient être efficaces pour la réalisation de l'idéal des temps passés, pour que l'homme s'éveille à la dimension de la transcendance. » (J. Evola, *Le Yoga tantrique*, p. 287-288.)

Nous retrouvons les conceptions et les pratiques du Tantrisme dans le Dionysisme. Ces conceptions et ces pratiques ont le plus souvent été mal comprises dans un monde imbu des théories morales strictement négatives du Christianisme. Comme l'exprime Marcel Détienne : « Le dépassement du sacrifice que les Orphiques et les Pythagoriciens opèrent par le haut, le Dionysisme l'accomplit par le bas... Les fidèles de Dionysos... s'ensauvagent et se conduisent comme des bêtes féroces. Le Dionysisme permet d'échapper à la condition humaine en s'évadant dans la bestialité par le bas, du côté des animaux, tandis que l'Orphisme propose la même évasion du côté des dieux. » (*Dionysos mis à mort*, p. 149 et 198.)

On appelle Orgiasme, dans le monde dionysiaque, les pratiques correspondant à celles du Tantrisme. Il s'agit généralement de cérémonies de groupe dans lesquelles se pratiquent des sacrifices sanglants, des danses extatiques et prophétiques, et des rites érotiques. Comme Shiva dans l'Inde, Dionysos se présente en Grèce sous le double aspect d'un dieu de la Nature et d'un dieu des pratiques orgiaques présidant à ce délire des *bhaktas*, des bacchants et bacchantes, que les Grecs appelaient *mania*.

Dionysos-Baccheios est l'inspirateur de la *mania* qui se manifeste dans l'état de transe des ménades et des fidèles du dieu, qui participe lui-même à l'orgiasme, car il est essentiellement le bacchant, le *bhakta*, le participant. Shiva est appelé lubrique et fou, de même que, pour Homère, Dionysos est *mainoménos*, le fou, rejeté par les « bien-pensants » de la cité. Nous retrouverons plus tard dans la ballade celtique du Merlin : « Ils m'appellent Merlin le Fou et me chassent à coups de pierre. »

Le Dionysisme se jette dans la sauvagerie à corps perdu, il y cherche la possession, le contact avec le surnaturel. Une importance considérable est attribuée par Platon à la folie orgiastique, à la *mania* considérée comme source d'inspiration divine ou plus exactement comme expression de la « participation » du divin au monde des hommes. D'après Philon : « Ceux qui sont possédés de la frénésie dionysiaque et korybantique arrivent, dans l'extase, à voir l'objet convoité. » (*De vita contemplativa*, 12.) Dans le *Phèdre*, Platon développe une théorie de la connaissance fondée sur cette participation (*bhakti*) et sur la mania amoureuse comme source de cette connaissance. Il envisage quatre espèces de *mania* qu'il met en rapport symboliquement avec Aphrodite (et Éros), les Muses (et la danse), Apollon (Vishnou) et Dionysos. Il distingue la *mania* érotique, liée à l'amour, de celle qui a rapport avec l'ivresse et la danse extatique qui sont plus directement liées à Dionysos. Il existe des distinctions similaires en Inde entre les pratiques extatiques placées sous l'égide de Shiva, de Skanda ou de Ganéscha (Hermès), de celles qui se rapportent à la déesse ou à Krishna, c'est-à-dire à Vishnou-Apollon.

Les danses collectives qui mènent à la *mania*, à l'orgiasme, sont appelés *kîrtana* (chant de gloire) dans l'Inde, dithyrambe chez les Grecs. Les ethnologues et les historiens des religions ont souvent voulu donner des cérémonies orgiastiques collectives une interprétation agraire, saisonnière ou autre. Il s'agit en réalité d'un des aspects du déconditionnement de l'être, qui retourne pour un moment à sa nature la plus profonde et la plus refoulée, qui est en fait sa nature véritable encore proche du divin. Ce retour aux instincts vitaux élémentaires forme une partie essentielle de la méthode tantrique.

« Le désir réprimé engendre la peste », écrivait Ananda Coomaraswamy dans *La Danse de Shiva*. La promiscuité, la disparition momentanée de toute limite, l'évocation et la réactivation orgiastique du chaos primordial favorisent certaines formes d'extase, un retour à l'origine de la vie, au principe créateur, au divin.

« La sacralisation et la ritualisation de la vie a été une caractéristique de la civilisation hindoue en général comme de toutes les autres civilisations traditionnelles. Le Christianisme a pu dire : « Mangez et buvez à la gloire de Dieu », tandis que l'Occident préchrétien connaissait des repas sacrés et que les *epulae* romaines mêmes eurent un élément religieux et symbolique jusqu'à une époque relativement tardive... Ce n'est que lorsque, outre les aliments, on fait place à la femme et aux boissons enivrantes qu'il peut y avoir difficulté – mais uniquement du point de vue de la religion qui a prévalu en Occident où domine un complexe sexophobe et qui considère l'acte sexuel comme impur et non susceptible d'être sacralisé. Mais cette attitude peut être considérée comme anormale, car la sacralisation du sexe, la notion du *sacrum* sexuel, fut le fait de nombreuses civilisations traditionnelles. » (J. Evola, *Le Yoga tantrique*, p. 179.)

Les repas-orgies prirent un grand développement dans la société opulente grecque et romaine. Un repas de fête suivait les grandes Olympies de Daphné... « A ce repas d'hommes, on invitait les moins de vingt ans. Hommes et adolescents étaient couchés sur le même lit, le plus jeune en avant près de la table. L'homme le forçait à boire, le caressait et en faisait, si je puis dire, sa maîtresse. » (A.-J. Festugière, *Études de religion grecque et hellénistique*, note p. ²⁴6.) A Rome, toutes les formes du plaisir étaient recherchées durant ces orgies nocturnes où les adolescents étaient initiés.

Une des caractéristiques des associations de caractère orgiastique est l'abolition de toutes les barrières sociales, comme d'ailleurs, en principe, dans tous les rites shivaïtes. Les organisations pratiquant les danses et les rites de caractère orgiastique sont ouvertes à tous, sont en fait essentiellement des associations populaires auxquelles se mêlent des gens de haute caste à la recherche d'une expérience qui brise aussi bien les tabous sociaux que moraux. Selon Tite-Live, ne rien tenir pour illicite passait chez les bacchants comme l'expression même de la dévotion. Dans le monde grec, les thiasés, qui étaient des organisations culturelles ayant pour but de régulariser les orgies

dionysiaques, étaient principalement composées des éléments les moins favorisés, les femmes, les pauvres gens. La société bourgeoise et puritaine considérait avec une grande méfiance ces associations qui furent accusées des crimes les plus divers. Les pratiques du culte d'Osiris en Égypte étaient similaires à celles du culte du Dionysos grec. « Cadmos... avait appris, dans sa patrie les mystères d'une science divine, la sagesse égyptienne... Et lorsque retentissait l'évoqué, il montrait les mystères du Dionysos d'Égypte, d'Osiris l'Errant dont il apprenait le culte nocturne et les rites d'initiation; et, en secret, il faisait résonner un hymne magique avec les accents d'un délire sacré. » (Nonnos, *Dionysiaques*, IV, 270-273, trad. Pierre Chuvin.)

L'orgiasme shivaïte a été largement pratiqué dans le Bouddhisme tibétain, mais aussi, plus anciennement, dans les cultes du Moyen-Orient, en particulier chez les Cananéens, les Babyloniens et les Hébreux. Certains passages de l'Ancien Testament se réfèrent à des personnages, des événements, des concepts connus des Purânas ; la tradition des *bhaktas* s'y retrouve également. « La coexistence des « attributs » contradictoires, l'irrationalité de certains de ses actes, distinguent Yahvé de tout « idéal de perfection » à l'échelle humaine. De ce point de vue, Yahvé ressemble à certaines divinités de l'Hindouisme, à Shiva, par exemple, ou à Kâlî-Durgâ, mais avec une différence qui est considérable : ces divinités indiennes se situent au-delà de la morale et, comme leur mode d'être constitue un modèle exemplaire, leurs fidèles n'hésitent pas à les imiter... Au VII^e siècle av. J.-C., les Israélites commencent à pratiquer l'holocauste (*'Olah*) qu'ils interprètent comme une oblation offerte à Yahvé. Ils empruntèrent, en outre, nombre de pratiques cananéennes en relation avec l'agriculture et même certains rituels orgiastiques. Le processus d'assimilation s'intensifie ultérieurement sous la monarchie lorsqu'on entend parler de prostitution sacrée des deux sexes. » (M. Eliade, *Histoire des croyances et des idées religieuses*, p. 194 et 197.)

D'après les études de G. Hoelscher (*Die Propheten*) sur les traditions bibliques (citées par Jeanmaire) : « Les traditions relatives aux *Nebi'im* (prophètes) nous présentent ces personnages et les

compagnies de « fils de prophètes » qu'ils paraissent avoir formées, comme des groupes d'énergumènes adonnés aux exercices et à l'espèce de gymnastique religieuse propre à provoquer, par les procédés usuels, l'extase collective et les manifestations étranges dont s'accompagne l'entrée en transe... L'hébreu possède un mot qui signifie « faire le *nabi* » et qui correspond au grec que nous traduisons « faire le bacchant ». (H. Jeanmaire, *Dionysos*, p. 102.)

Samuel envoie son jeune fils Saül s'enquérir du sort des ânesses auprès du devin. « Et voici que quand tu seras arrivé à la Côte-Dieu..., tu rencontreras une bande de *Nebi'im*, descendant du haut lieu, et devant eux une lyre (*nebel*) et un tambour (*toph*), une flûte (*halil*) et une harpe (*kinnor*), et faisant *nabi*. Et viendra sur toi l'Esprit de Yahvé et tu feras *nabi* avec eux et tu seras changé en un autre homme... Ils arrivèrent à la Côte et voici une bande de *Nebi'im* devant eux et vint sur lui l'Esprit de Dieu et il fit *nabi* parmi eux... » (I Sam. ¹⁰ 5.)

Samuel devient cheik des *Nebi'im* et directeur de leurs exercices. David prend refuge aux « loges » de Rama, près de Samuel. Saül envoie des émissaires pour se saisir de lui. « On vit la *lahgah* (séance) des *Nébi'im* faisant *nabi* et Samuel debout qui les présidait et fut sur les émissaires de Saül l'Esprit de Dieu et ils firent *nabi* eux aussi. » Saül envoie d'autres émissaires, puis d'autres que la contagion frénétique saisit également. Le roi se rend alors en personne aux loges de Rama. « Et fut sur lui l'Esprit de Dieu ; et il alla sa route et fit *nabi*, tant qu'il entra lui aussi aux loges de Rama et il se dépouilla de ses vêtements et il fit *nabi* devant Samuel et il resta gisant nu tout ce jour et toute la nuit. C'est pourquoi l'on dit : Saül aussi chez les prophètes. » (I Sam. 19, 18-24.)

L'expression « Faire *nabi* » connote si complètement l'idée de délire frénétique et de possession que, dans la même histoire, Saül veut tuer David dans un accès de fureur. « Un mauvais esprit de Dieu le saisit et il fait *nabi*. » (I Sam. 18, 10.)

Certains aspects des cultes extatiques de Shiva-Dionysos se sont perpétués sous des formes plus ou moins secrètes dans les religions ultérieures : « Dans le monde islamique..., dans la danse extatique..., le possédé et l'esprit possesseur peuvent être de même sexe ou de sexe différent... Celui ou celle qui danse est toujours l'esprit possesseur et on parle de lui ou d'elle selon le genre qui correspond au sexe de l'esprit possesseur. Les esprits sont désignés sous le nom de *Bori* (de la langue soudanaise) ou *Zar* (*Sar*) en Égypte et Abyssinie. » (H. Jeanmaire, *Dionysos*, p. 120-121.) En Égypte, on pouvait encore récemment voir des cérémonies de *Bori* féminins avec sacrifice sanglant d'un bélier.

Le *Roman de l'Anneau*, l'ancien poème épique tamoul du III^e siècle, décrit une scène de possession identique à celles que nous pouvons observer aujourd'hui. « Dévandi parut entrer en transe - les fleurs de ses cheveux se détachèrent d'elles-mêmes ; ses sourcils contractés se mirent à frémir ; ses lèvres se serrèrent contre ses dents blanches en un rictus étrange. Sa voix changea de timbre et son joli visage se couvrit de perles de sueur. Ses larges yeux devinrent rouges, et elle brandissait ses bras dans un geste plein de menaces. Soudain, ses jambes s'agitèrent et elle se leva. Nul n'aurait pu la reconnaître. Elle semblait dans un état de complète stupeur. Sa langue sèche prononça des paroles inspirées... Je suis le Magicien qui se manifeste à travers le corps de cette brahmane. » (*Le Roman de l'Anneau*, trad. A. Daniélou, p. 237.)

DIONYSOS-BACCHOS LE DIEU DE L'IVRESSE ET DU VIN

Toutes les religions dans lesquelles le mysticisme et les contacts avec le surnaturel jouent un rôle important attribuent un caractère sacré à une boisson enivrante ou autre intoxicant. La tradition des boissons sacrées et des libations rituelles est attestée dans toutes les anciennes civilisations. Le vin fait encore aujourd'hui partie du rituel chrétien. Dionysos avait le pouvoir de changer l'eau en vin. Ce pouvoir miraculeux passait, d'après Platon, pour une pratique

courante dans les exercices rituels qui conduisaient les bacchants et ménades à des états de transe. On l'attribue également à Jésus, comme c'est le cas pour beaucoup des miracles de Dionysos.

L'ivresse du vin et des boissons hallucinogènes fait partie des techniques de l'extase. Elles aident l'homme à se libérer de ses préoccupations matérielles et sont une préparation à la perception de réalités supérieures. « Buvant et buvant encore, tombant à terre et se relevant pour boire. C'est ainsi qu'on atteint la libération. » (*Kûlârnavâ Tantra*, VII, 99.) D'après le *Tantra Râja* (VIII) : « Ceux qui ont connu la libération suprême et ceux qui sont devenus des adeptes ou s'efforcent de le devenir font toujours usage du vin. » Le *Mahânirvâna Tantra* (XI, 105-108) explique que l'on absorbe des boissons enivrantes pour se libérer et que ceux qui en font usage en dominant leurs facultés mentales et en suivant la loi de Shiva sont pareils à des immortels sur terre.

L'invention du vin et sa diffusion parmi les hommes constituent un thème essentiel de la légende dionysiaque. Il semble que la vigne soit une plante d'origine indienne importée en Méditerranée avec le culte de Bacchus bien avant les invasions aryennes. Mégasthènes mentionne l'importance des vignobles indiens. Le vin est devenu la boisson sacrée des peuples méditerranéens. Les jardiniers crétois cultivaient la vigne.

« La vigne était cultivée dans la région égéenne dès les temps minoens... Elle est attestée en Egypte pour une période très haute... Skylax (au IV^e siècle av. J.-C.) mentionne les vins renommés que le commerce phénicien venait acheter sur la côte africaine particulièrement en Libye et en Tunisie (région de Sousse). » (H. Jeanmaire, *Dionysos*, p. 23, 351.)

Selon Apollodore (III, V, I), c'est Dionysos qui découvrit le vin. Dieu de l'extase et de la délivrance, il est le dieu du Vin. Son culte est associé à la vigne. C'est sous cet aspect qu'il est généralement appelé Bacchos. « Liber, le Dionysos latin, est présent dans la plupart des opérations de la viticulture, les patronnant en tant que technicien... Il

est invoqué en compagnie de Libera..., en vertu du symbolisme sexuel qui s'attachait dans le Latium à ce couple divin et que l'opération du pressurage évoquait aisément. » (G. Dumézil, *Fêtes romaines d'été et d'automne*, p. 107.) D'après Diodore de Sicile, la légende de Dionysos déchiré et bouilli par les Titans serait un symbole de la production du vin. Les vigneronns déchirent et écrasent le raisin et font « bouillir » le vin. La vigne, comme Dionysos, renaît chaque année.

La liqueur de miel est, elle aussi, un intoxicant qui joue un rôle important dans les rituels des Hindous, des Minoens et des Grecs. Il semble toutefois que, dans l'Inde, la boisson enivrante et sacrée, le *soma*, ait été fabriquée souvent avec d'autres plantes que la vigne. Certains auteurs modernes ont suggéré qu'il s'agissait d'un champignon. Toutefois, l'antique boisson sacrée était très vraisemblablement une boisson appelée aujourd'hui *bhang* faite avec les feuilles écrasées du chanvre indien. Tout Shivaïte doit absorber du *bhang* au moins une fois par an. Cette boisson, qui intensifie les perceptions, provoque des visions et permet surtout une extrême concentration mentale. Elle est très employée par les yogis. Nous avons des détails sur sa préparation dès l'époque védique. La description de la manière dont le soma est préparé et son utilisation immédiate, sans fermentation, ne peut s'appliquer qu'au *bhang* et est en fait identique à la méthode employée aujourd'hui.

En dehors du *bhang*, recommandé plutôt à des fins d'expérience para-psychologique, le vin de raisin, le vin de palme et les liqueurs de figes jouent un rôle considérable dans la vie du peuple indien et les rites shivaïtes. Dionysos-Bacchos apparaît comme l'incarnation même de l'ébriété.

Le climat de la vie shivaïte et dionysiaque n'est pas seulement rituel. C'est une recherche de la joie, du plaisir, de l'épanouissement de l'individu. Le vin et autres liqueurs intoxicantes font partie de cette joie de vivre qui est un des buts fondamentaux de toute existence, car le bonheur (*ânanda*) est la nature même de l'état divin. Tout ce qui est plaisir et joie nous rapproche de Dieu. Toutes les fêtes

dionysiaques ou shivaïtes sont des explosions de bonheur. L'ivresse physique, comme l'érotisme, est une image et souvent une préparation à l'ivresse mystique. « Ma vie est un succès lorsque j'ai près de moi une jolie fille, dans ma bouche un vin parfumé... Tous les Messagers de Sagesse sont occupés à s'enivrer dans le jardin aux fleurs en compagnie de leurs amantes. » (Harsha, *Le Bonheur du Serpent*, acte III.) Il en est de même dans les fêtes de Bacchus.

« Il y a des systèmes rituels qui furent associés au sacrifice du *soma*, par exemple le *Mahâvrata* (Grande Observance) qui comporte musique, danse, gestes dramatiques, dialogues et scènes obscènes (un des prêtres se balance sur une escarpolette, une union sexuelle a lieu, etc.)... La révélation d'une existence plénière et béatifique en communion avec les dieux a continué à hanter la spiritualité indienne longtemps après la disparition du breuvage originel. On a donc cherché à atteindre une telle existence à l'aide d'autres moyens : l'ascèse ou les excès orgiastiques, la méditation, les techniques de Yoga, la dévotion mystique. » (M. Éliade, *Histoire des croyances et des idées religieuses*, p. 225-230.)

« Ceux qui n'ont pas connu les orgies sacrées et ceux qui y ont participé n'ont pas après la mort le même destin dans les séjours de ténèbres. » (Hymnes homériques, *Hymnes à Déméter*, 480-483.)

« Dans le Tantrisme, le vin est appelé « eau causale » (*Kâranavâri*) ou « élixir de sagesse » (*Jñânâmrta*). La forme du Brahman est enclose dans le corps (*Kulârnava Tantra*). Le vin peut la révéler, voilà pourquoi les yogis en usent... Dans le Dionysisme, le vin a eu le même sens, si bien que l'expression « orgie sacrée » est un terme technique courant dans l'ancienne littérature des mystères ; celui qu'il eut dans la mystique persane n'est pas différent où le vin et l'ivresse comportaient un sens à la fois rituel et symbolique, et l'on peut par cette voie arriver à la tradition même des Templiers... « Boire comme un Templier » peut avoir une signification secrète opératoire différente du sens grossier qui a prévalu. » (J. Evola, *Le Yoga tantrique*, p. 184.)

L'érotisme, la sacralisation des actes sexuels

L'ÉROTISME

« On parvient à l'amour divin par l'amour charnel. » (Saint Bernard.) Shiva est le principe du plaisir érotique non de la fécondité. Errant dans la forêt, il répand son sperme par des pratiques masturbatoires. Il inspire le désir, la folie érotique. Son fils Skanda est né sans l'intervention d'un élément féminin. Toute la beauté, toute la joie du monde se manifeste par une explosion érotique. Les fleurs jettent leur pollen au vent. La fécondation n'est qu'un accident de parcours dans une manifestation de joie érotique. L'éros ne connaît pas de différence de sexes, d'objets. C'est une impulsion intérieure qui s'élance vers la beauté, vers l'harmonie. La création du monde est un acte érotique, un acte d'amour, et tout ce qui existe en porte la marque, le message. Tout est organisé dans les êtres vivants en fonction de cette expression de plaisir, de joie, de beauté, de bonheur, qui est la nature divine et secrète de tout ce qui existe.

L'érotisme est le lien d'attraction qui unit deux pôles opposés et complémentaires. Lorsqu'il est orienté vers la procréation, la production de fils, de biens matériels, c'est l'éros inférieur. L'érotisme gratuit, pur, orienté vers la beauté universelle sous toutes ses formes, est le reflet du divin, la voie qui mène à Dieu. C'est l'éros supérieur et sublime. Seul l'amour de « celle qui ne vous appartient pas » (*parakîya*) est l'amour vrai. Les rapports avec « celle qui vous appartient » (*svakîya*) font partie des devoirs sociaux, n'ont pas de valeur rituelle. Dans les rites tantriques, la règle qui permet de se servir de sa propre épouse ne joue que pour les degrés inférieurs, préparatoires. Elle est écartée pour le *vîra* ou « héros ». « La génération animale, physique, n'est métaphysiquement qu'un vain succédané de la génération spirituelle. La continuation de l'espèce, assurée par l'emploi du sexe comme pouvoir générateur, représente

une sorte d'éphémère éternité terrestre, un fac-similé de continuité. » (J. Evola, *Le Yoga tantrique*, p. 222.)

« Une expérience de lumière absolue..., lorsqu'elle est obtenue par le *maithuna*, l'union sexuelle, est susceptible de pénétrer jusque dans les tréfonds de la vie organique, et de découvrir là aussi, dans l'essence même du *semen virile*, la lumière divine, l'éclat primordial qui créa le monde... La lumière qui est expérimentée dans le *maithuna* est la Claire Lumière de la Gnose, de la conscience nirvanique. » (M. Eliade *Méphistophélès et l'Androgyne*, p. 46-49.)

« L'acte sexuel peut être un procédé d'identification mystique au même titre que d'autres moyens primitifs provoquant l'extase : son emploi est donc normal dès qu'un groupe social désire faire alliance avec les forces naturelles..., représentées par des protagonistes sacrés. Tel serait le sens du mariage divin (*Hieros gamos*) publiquement célébré au cours de tant de cérémonies païennes. » (André Varagnac, *Civilisation traditionnelle*, p. 241.) L'union sexuelle d'un moine et d'une prostituée a lieu dans certains rites tantriques, mais aussi l'offrande de sperme associée, comme nous l'avons vu, à l'homme-poisson, ou la pénétration anale associée à l'homme-oiseau. Les accouplements entre des hommes ou des femmes et des animaux a, elle aussi, une signification symbolique et rituelle. Nous pouvons en voir de nombreuses représentations sur les temples hindous. Les amours de Pasiphaé et du taureau, donnant naissance au Minotaure, ainsi que toutes les représentations d'êtres mi-hommes, mi-animaux en Égypte, en Inde et dans le monde méditerranéen, se rapportent à la même conception.

« L'hymne homérique identifie dans la poussée sexuelle l'élément d'unité des trois modes d'existence : animal, humaine et divine... Justification religieuse de la sexualité... Incités par Aphrodite, même les excès et les outrages sexuels doivent être reconnus d'origine divine. » (M. Eliade, *Histoire des croyances et des idées religieuses*, p. 296.)

« La respiration et le sexe sont considérés comme les deux seules voies encore ouvertes à l'homme du Kali Yuga. C'est sur eux que

portera le *sâdhana* (la méthode). Dans le Yoga..., on s'appuie surtout sur le *prânâyâma*, la respiration. L'utilisation de la femme, du sexe et de la magie sexuelle, a un rôle important dans un autre secteur du Tantrisme où des pratiques obscures de l'ancien substrat pré-indo-européen sont en outre reprises, transformées, complétées et portées sur le plan initiatique... Dans le *Siddhântâchâra* (comportement en accord avec les principes ésotériques) et le *Kaulâchâra* (règles de conduite des « compagnons »)..., qui font essentiellement partie de la voie de la Main gauche, l'accent se déplace ; il passe de la libération à la liberté de l'homme-dieu, de celui qui a surmonté la fonction humaine et se situe au-delà de toute loi. » (J. Evola, *Le Yoga tantrique*, p. 21.)

Le *samarasa* (l'identification dans la sensation), c'est-à-dire l'identification avec l'être divin dans la jouissance, est réalisé à travers les rites sexuels. Tout acte sexuel peut devenir un sacrement. C'est ce qu'on appelle le *vajra-padma-samskara*, le « sacrement de la foudre et du lotus ». *Vajra* (foudre) et *padma* (lotus) représentent respectivement l'organe masculin et le réceptacle (*arghya*) ou organe féminin dans le langage secret des Tantras. De même le *bindu*, le point limite du non-manifesté et du manifesté, représente le sperme, et le *mudrâ* (sceau) la sécrétion féminine.

« Dans le rite, l'homme s'identifie au premier principe, la femme à l'autre. Leur union reproduit celle du couple divin ; les deux principes, shivaïque et masculin d'une part, shaktique et féminin de l'autre, qui, dans le monde manifesté et conditionné, apparaissent comme séparés en une dualité, dont celle des sexes de l'homme et de la femme n'est qu'une expression particulière, vont se réunir pour un instant – celui de l'orgasme sexuel –, évoquant « Shiva androgyne », l'Ardhanarîshvara, et l'unité du Principe... L'union sexuelle comprise de cette façon... suspendrait la loi de la dualité, provoquerait une ouverture extatique... La loi de la dualité étant suspendue... dans la simultanéité de l'ivresse, de l'orgasme et du ravissement qui unit deux êtres, on peut provoquer... l'état d'identité... qui préfigure... l'illumination absolue..., l'inconditionné... Le *Kûlârnavâ Tantra* va

jusqu'à dire que l'union suprême ne peut être obtenue que par le moyen de l'union sexuelle. » (J. Evola, *Le Yoga tantrique*, p. 191-192.)

Dans les rituels tantriques, c'est l'organe sexuel d'une très jeune femme qui est vénéré. D'après le *Mahâmudrâtilaka* : « Les jeunes filles de plus de vingt ans n'ont pas de pouvoir occulte. » Pour expérimenter l'illumination intérieure à travers l'union sexuelle cérémonielle avec une jeune fille qui incarne la Shakti, on doit imiter le jeu divin, c'est-à-dire que l'union ne doit pas aboutir à une émission séminale. La femme a une double personnalité. La vierge et la mère sont des êtres différents, ayant un rôle distinct dans le symbolisme et dans les rites.

Dans le Yoga de la Main droite également, le développement du pouvoir sexuel est essentiel, mais on cherche alors à l'utiliser principalement pour réveiller l'énergie enroulée, et à la faire remonter à travers les différents centres jusqu'au cerveau, en évitant toute éjaculation. « Le *bindu* [ici dans le sens de sperme] versé apporte la mort, le *bindu* retenu apporte la vie. » (*Hatha Yoga Pradîpikâ*, III, 85, 90.) L'adepte « proche du divin » (*divya*), en qui prédomine la force ascendante (*sattva*), ne pratique plus alors les rites sexuels du *vîra*, du « héros », qui s'unit à une *shakti* (une énergie réalisatrice) en la personne d'une femme, mais il s'efforce d'éveiller dans son propre corps la Shakti à laquelle il doit s'unir pour atteindre son but. L'homme réalisé (*divya*) peut dire : « Quel besoin ai-je d'une femme extérieure ? J'ai une femme en moi (*Kundalini*). »

Les rites de caractère sexuel sont appelés les « noces de Shiva », quelle que soit leur forme, car le dieu prend sous sa protection tout ce qui sort de la règle. Toutes les variantes érotiques sont décrites et des procédés de type yogique sont utilisés pour intensifier et développer le plaisir sensuel. Dans un rituel spécial, l'orgasme prostatique, lié à la pénétration anale, joue un rôle important lié au culte de Ganéscha, le fils de la déesse, le gardien des portes dont le centre, d'après le Yoga, se trouve comme nous l'avons vu dans le plexus prostatique.

« On semble avoir reconnu une relation entre la *Kundalini* et le sexe... Les pratiques sexuelles secrètes comportent vraisemblablement un réveil momentané de cette force... On peut dire que... le symbolisme tantrique que représente la Shakti dans l'homme au niveau de la « terre » dans le *Mûlâdhara*, sous la forme d'un serpent enroulé autour du phallus de Shiva et qui en ferme l'orifice, a des significations profondes. » (J. Evola, *Le Yoga tantrique*, p. 222.)

Nous ne possédons que des allusions aux rites érotiques pratiqués dans les groupements dionysiaques ou les organisations initiatiques occidentales. Ces allusions sont toutefois suffisantes pour permettre de réaliser qu'ils correspondent assez exactement dans la théorie comme dans la pratique à ceux qui sont décrits en détail dans les Purânas et les Tantras.

LA NAISSANCE D'ÉROS (KAMA)

La description qui suit illustre assez bien la transposition d'une abstraction cosmologique, la naissance d'un monde, dans une imagerie populaire qui se réfère à une manifestation subsidiaire du même principe dans l'ordre du créé. Cela est caractéristique de toute mythologie. « Lorsque, lors de la création, le dieu Brahmâ [qui représente la force créatrice, née de l'union de Shiva et Shakti] fit apparaître le monde, il engendra d'abord l'Aurore (Sandhyâ) qui apparut sous la forme d'une jeune fille d'une surprenante beauté. »

Brahmâ parle : « La voyant, j'eus une involontaire érection. Des désirs contradictoires s'agitaient dans mon coeur. Tous mes fils étaient dans le même état. Un être merveilleux qui s'appelait Éros (Kâma) venait de naître de ma pensée. Son teint était doré, sa poitrine robuste et ferme, son nez bien fait, ses cuisses, ses fesses, ses mollets ronds et bien remplis. Ses cheveux noirs étaient bouclés, ses sourcils épais et mobiles. Son visage était pareil à la pleine lune. Sa poitrine velue était large comme une porte. Drapé dans un vêtement bleu, il paraissait aussi majestueux que l'éléphant céleste Airâvata.

Ses mains, ses yeux, son visage, ses jambes et ses doigts étaient rouges. Sa taille était mince, ses dents parfaites. Il émettait l'odeur d'un éléphant en rut. Ses yeux étaient pareils à des pétales de lotus, il était parfumé comme leurs étamines. Son cou était une conque marine. Son emblème était un poisson. Il était grand, monté sur un crocodile, armé d'un arc et de cinq flèches de fleurs. Ses regards amoureux séduisaient tous les êtres. Il lançait des clins d'oeil de tous côtés. Son haleine était une brise parfumée. Le sentiment de l'amour émanait de toute sa personne. En le voyant, mes fils furent saisis de stupeur. Ils devinrent agités et inquiets, leur esprit confus. Troublés par l'ardeur de l'amour, ils perdirent leur force mentale. » (*Shiva Purâna, Rudra Samhitâ*, chap. I^{er}, 20-32.)

Brahmâ dit alors à Kâma : « Sous cette forme et avec tes cinq flèches de fleurs, tu peux inspirer le désir, te rendre maître des hommes et des femmes, et perpétuer ainsi l'œuvre de création. » (*Shiva Purâna, ibid.*, chap. II, 37.)

« Chacune des cinq flèches de Kâma possède une action particulière. C'est pourquoi elles sont appelées Joie de vivre (Harshana), Attirance (Rocana), Illusion (Mohana), Langueur (Shoshana) et Meurtrière (Mârana)... Nous ayant tous charmés, Éros continua à se jouer de nous jusqu'à ce que nous ayons tous perdu le contrôle de nos sens. C'est ainsi que nous nous sommes laissés aller à regarder l'Aurore avec des yeux lubriques... Tous les sages se trouvaient dans un état d'excitation érotique. Imploré par la Vertu (Dharma), Shiva se mit à rire, se moquant d'eux et les faisant rougir de honte. Il leur dit : En vérité, Brahmâ, comment te permets-tu de te laisser aller à de tels sentiments envers ta propre fille ? Cela n'est pas convenable... Comment se fait-il que tes fils se soient tous épris d'une même fille qui, de plus, est leur sœur ? Cet Éros doit être un sot, inconscient des convenances, pour s'être attaqué à vous avec tant de violence. » (*Shiva Purâna, ibid.* chap. III, 2-44.)

« Les dieux, vaincus par les Titans, implorèrent Kâma de leur accorder son aide pour sortir Shiva de sa méditation afin qu'il puisse les aider à vaincre leurs ennemis. Kâma dit à Brahmâ : Si je dois

semer le trouble dans le cœur de Shiva lui-même, je n'ai comme arme qu'une gracieuse fille. Trouve-moi quelque autre moyen d'avoir raison de lui. A cette requête du dieu de l'Amour, Brahmâ répondit en poussant un profond soupir dont naquit le Printemps (Vasanta), couvert de fleurs. Il ressemblait à un lotus rouge, ses yeux à des lotus ouverts, son visage brillait comme la lune quand elle paraît au crépuscule. Son nez était gracieusement formé. Ses jambes étaient courbées comme un arc. Ses cheveux, noirs et frisés. Il portait des boucles d'oreilles et rayonnait comme un soleil levant. Sa démarche était majestueuse comme celle d'un éléphant en rut. Ses bras étaient longs et robustes, ses épaules hautes, son cou arrondi comme une conque marine. Sa poitrine était large, son visage rond et fin. Son apparence était attrayante, son teint foncé. Il était d'une étrange beauté, capable de charmer tous les êtres et de stimuler le sentiment de l'amour.

« Aussitôt que le Printemps apparut, une brise parfumée se mit à souffler. Les arbres se couvrirent de fleurs. Les coucous chantèrent, les lotus s'ouvrirent dans les étangs. Brahmâ dit alors à Kâma : Tu as maintenant un fidèle compagnon. Il te ressemble et te rendra de grands services. » (*Shiva Purâna, Rudra Samhitâ, Sati Khanda*, chap. 8, 34-41.)

« Le sage Brihaspati persuada Kâma et son compagnon le Printemps de se rendre auprès de Shiva, perdu dans la méditation du Yoga, pour le persuader de s'unir à la Dame de la montagne (Pârvatî). Le Seigneur le regarda avec dérision et mépris et, d'un éclair qui surgit de son troisième œil, il réduisit Kâma en cendres. Ému par les plaintes de Désir (Rati), l'épouse d'Éros, le Seigneur lui dit : Ton époux a perdu son corps visible, mais, au moment du plaisir, il fera tout ce qu'il doit faire. » (*Linga Purâna*, 101. 39-6.)

« Si la déesse de la Montagne, la plus belle des créatures, est acceptée par moi comme amante, Éros ressuscitera... Tous les dieux, les sages et les ascètes s'adonneront sans vergogne aux plaisirs des sens et quitteront la voie de l'ascétisme et du Yoga... Le désir mène à

la colère, la colère à l'erreur, l'erreur détruit les fruits de l'austérité. » (*Shiva Purâna, Rudreshvara Samhitâ, Pârvatî Khanda*, chap. 24, 18-28.)

Le monde toutefois, privé des charmes d'Éros, n'aurait pu survivre. « Shiva, le dieu porteur du trident, regarda avec compassion les filles du ciel qui l'imploraient. D'un seul de ses regards plus efficaces que l'ambrosie, il releva Kâma de ses cendres avec son corps charmant couvert de vêtements splendides. » (*Shiva Purâna, ibid.*, chap. 51, 13-14.)

Dans la cosmogonie orphique, Éros, comme Kâma, n'a point de mère puisqu'il est antérieur à l'union sexuelle. Il représente l'unité originelle à laquelle aspire tout ce qui est « séparé ». Le monde apparent est le résultat de la séparation de deux principes contraires qui n'existent que l'un par l'autre, l'un pour l'autre, et aspirent à se retrouver. Éros est donc à la fois le principe de l'existence et celui de l'annihilation, de la mort. Sans lui, rien n'existe, par lui tout cesse d'exister. Il représente la nature même de Shiva, principe de la vie et de la mort.

En Crète, et plus tard dans la société doriennne à Sparte, le désir érotique joue un rôle important dans l'organisation de la société. Il se présente surtout sous la forme de l'amour pédérastique, expression du désir sans arrière-pensée procréatrice. Cette forme de l'éros est la source des vertus civiques. C'est en effet par l'attachement érotique que l'aîné peut conduire le plus jeune sur la voie de la sagesse, de la vertu, du courage. La « délinquance juvénile » n'existe pas là où l'amour pédérastique est la règle. Les Grecs avaient parfaitement compris le rôle social et éducatif de cet aspect de l'éros. Thèbes remportera ses plus belles victoires grâce au « bataillon sacré » formé de couples d'amants et d'aimés.

« Les amours des jeunes Crétois incluaient « le mariage », par capture, d'un garçon plus jeune par un plus âgé... Les amis du séducteur saisissaient le plus jeune et le livraient à l'amant élu. On emmenait le garçon dans les campagnes où des chasses et des fêtes avaient lieu pendant deux mois... Le plus jeune offrait alors un bœuf en sacrifice à Zeus... Ne pas trouver d'amant était considéré comme

un déshonneur. Les aimés étaient honorés dans les courses et les danses, vêtus des meilleurs vêtements offerts par leurs amants. » (R.F. Willetts, *Cretan Cults and Festivals*, p. 116.)

Les jeunes gens, après cet épisode de « mariage », étaient intégrés dans le groupe des guerriers. L'aîné offrait alors au plus jeune les trois présents rituels qui sont des armes du guerrier, une coupe pour boire et un taureau destiné au sacrifice. Selon Platon, c'est à la cour de Minos... que le mythe de Ganymède avait son origine. Minos, et non pas Zeus, était le ravisseur. Dans la littérature tardive, Éros devient un enfant terrible chargé d'organiser des aventures galantes.

Il existe probablement un rapport entre les légendes de Kâma et Vasanta et celle de Hyacinthos (Jacynthe). « Le personnage de Hyacinthos est d'origine préhistorique. Apollon, qui l'aimait, le tua accidentellement avec un disque. Le fait que les Crétois pratiquaient le culte de Hyacinthos est confirmé par son nom qui dénote aussi la jacinthe sauvage ou iris. Il est le dieu de la Végétation qui renaît annuellement... Il est proche d'Adonis, d'Attis, d'Osiris, mais aussi de Zeus Krétagénès. Comme le Zeus crétois, il ne fut pas élevé par sa mère... Sa nourrice fut la maîtresse des animaux, l'Artémis pré-hellénique. » (R.F. Willetts, *Cretan Cults and Festivals*, p. 222.)

Dans l'Inde, où l'homosexualité a été, comme partout, et est toujours très répandue, on semble avoir insisté sur son rôle rituel plutôt que sur son rôle sentimental et social. La condamnation des pratiques homosexuelles par le gouvernement britannique a, dans ce domaine comme dans d'autres, nui à l'harmonie de la vie.

Le sacrifice, la sacralisation de la fonction alimentaire

LE SACRIFICE

Le Créateur est un dieu cruel qui a voulu un monde où nul ne peut vivre qu'en détruisant la vie, qu'en tuant d'autres êtres vivants.

Aucun être ne peut subsister qu'en dévorant d'autres formes de vie, végétale ou animale. Cela est un aspect fondamental de la nature du créé. Toute la vie du monde, animal ou humain, n'est qu'une interminable tuerie. Exister veut dire manger et être mangé. L'homme est ce qu'il mange. Tout être vivant se nourrit d'autres êtres et deviendra la nourriture d'autres êtres en un cycle interminable. C'est pourquoi le Créateur définit lui-même sa nature comme dévorant et dévoré. « Je suis la nourriture, nourriture, nourriture, et je suis le mangeur, mangeur, mangeur... De la nourriture naissent les êtres vivants. Ceux qui se trouvent sur la terre vivent seulement de nourriture et redeviennent nourriture à la fin. » (*Taittiriya Upanishad*, III, 2 et 10, 6.)

« Tout l'univers n'est en vérité que nourriture et mangeur. » (*Brihat Aranyaka Upanishad*, 14, 6.) « L'être vivant se nourrit d'êtres vivants [*jîva jîvasya bhakshaka*] », disent les Purânas. Dans l'*Anushâsana Parva* du *Mahâbhârata* (chap. 213), Shiva explique à sa compagne : « Il n'existe personne dans le monde qui ne tue pas. Celui qui marche tue avec ses pieds d'innombrables insectes. Même en dormant, on peut détruire des vies. Toutes les créatures s'entre-tuent... Il n'est possible pour personne de vivre sans tuer... Seuls meurent ceux qui sont destinés à mourir. Tout être vivant est tué par son Destin, la mort ne vient qu'ensuite. Nul n'échappe au Destin. »

Le principe fondamental du Shivaïsme est d'accepter le monde tel qu'il est, et non tel que nous voudrions qu'il soit. C'est seulement lorsque nous acceptons la réalité du monde que nous pouvons essayer d'en comprendre la nature, nous rapprocher du Créateur, prendre notre place dans l'harmonie de la création. Puisque nul ne peut exister sans se nourrir de la vie d'autres êtres, on doit en prendre la responsabilité devant soi-même et devant les dieux qui l'ont voulu ainsi. Pour associer les dieux à nos actes, il nous faut dépasser le stade instinctif, ritualiser l'acte de tuer comme l'acte d'amour. Pour partager avec les dieux les responsabilités de l'acte fratricide par lequel nous sommes obligés pour survivre de dévorer d'autres êtres vivants, nous devons leur offrir des victimes en sacrifice. C'est aux dieux que nous devons offrir les prémices des

moissons, la première bouchée de toute nourriture. C'est devant eux que nous devons tuer l'animal que nous dévorerons.

C'est seulement si nous prenons conscience de la valeur de nos actes, en accomplissant consciemment la volonté du dieu qui a voulu que la vie ne subsiste que par la mort, par le meurtre, que nous pouvons en limiter les effets, jouer la part qui nous est dévolue dans l'harmonie du monde. Seulement alors pouvons-nous éviter de dépasser notre rôle et éviter les hécatombes qui surviennent lorsque l'on prétend ignorer la véritable nature de l'homme et du divin.

Dans certaines sectes shivaïtes populaires, existant encore de nos jours, l'homme ne mange que la chair d'animaux qu'il a lui-même rituellement sacrifiés, prenant les dieux à témoin de la cruauté d'un monde où la vie n'est possible qu'en détruisant la vie et jouant donc ainsi honnêtement son rôle dans l'harmonie du monde sans sensiblerie ni hypocrisie. On ne devrait pas consommer la chair des êtres vivants sans les tuer soi-même ou participer consciemment à leur massacre et y associer les dieux puisque le monde qu'ils ont créé et soutiennent n'est qu'un perpétuel sacrifice. C'est là le sens des rites du sacrifice. En disant que les dieux ont soif du sang des victimes, on ne fait que les identifier à un monde qui est l'expression de leur nature. Nous nous rapprochons d'eux en sanctifiant l'acte de tuer. Toute religion est fondée sur la notion de sacrifice et la consommation de la victime sacrifiée. Que la victime soit animale, végétale ou humaine, notre corps n'est qu'un cimetière et servira dans sa totalité, matérielle et mentale, de nourriture à d'autres êtres vivants.

Le sacrifice a peu à voir avec les massacres discrets d'animaux domestiques qui se pratique dans la cité. Le sacrifice doit être public, conscient de sa valeur et de sa cruauté. La tuerie, la poursuite de l'animal pour le dévorer est un instinct fondamental de l'homme, son moyen de survie et, comme tel, peut provoquer une exaltation, une sorte de transe qui est, elle aussi, une voie mystique d'intégration dans l'aspect destructeur de la divinité. La course effrénée des

ménades et la fureur avec laquelle elles déchirent et dévorent vivantes les victimes est une des formes de l'ivresse mystique.

Nous retrouvons cette exaltation dans les grands sacrifices shivaïtes, pratiqués encore aujourd'hui, dans lesquels des milliers de chevreaux ou de buffles sont sacrifiés, la terre et les participants baignés de sang dans une atmosphère d'exaltation religieuse. Tuer est un acte sacré, comme donner la vie. Le meurtre inutile dérègle l'équilibre de la nature dont Shiva est le protecteur. « La violence doit être évitée toujours et partout. Les violents n'attaquent pas celui qui s'abstient de violence en pensée, en parole et en action. Ils poursuivent ceux qui s'attaquent aux autres... Ceux qui se préoccupent du bien des êtres vivants en pensée, en parole et en action, et qui suivent le chemin de la bienveillance envers les créatures sont admis dans le paradis de Rudra... Toutefois, on doit faire violence aux fleurs pour les offrir à Shiva, violence envers les animaux pour les sacrifices. » (*Linga Purâna*, I, chap. 78, 8-16.)

D'après les sources les plus anciennes, il apparaît que c'est à Skanda, le jeune dieu guerrier, que l'on offrait des sacrifices plutôt qu'à Shiva lui-même qui est le protecteur des animaux.

D'après Shrîdayânanda (*Balidâna Pûjâkâ pradhâna anka, Kalyâna, Shakti anka*, p. 161) : « Il y a quatre sortes de sacrifices : le premier est celui de soi-même, lorsqu'on donne sa vie l'offrande arrive au dieu. Le sacrifié s'unit à celui à qui le sacrifice est offert. Le deuxième est le sacrifice des passions. Parmi celles-ci, le désir correspond au chevreau, la colère au bélier, l'illusion au buffle. Le troisième sacrifice est l'offrande aux dieux des prémices de tout ce qui fait notre nourriture, graines, sucreries, racines, vin, etc. Le quatrième est le sacrifice d'êtres vivants. »

AGNI, LE DIEU DU FEU

« Le feu n'existe qu'en détruisant le combustible qui le fait vivre, en consumant l'oblation. Tout l'univers, conscient ou inconscient,

n'est que feu et oblation. » (*Mahâbhârata, Shanti Parva, 338, 52.*) Le soleil n'éclaire qu'en détruisant sa propre substance. Le feu est le symbole du sacrifice universel, de la destruction à l'état pur. Il représente une sorte de limite entre deux états d'être, celui du créé et celui des dieux. Les dieux sont au-delà du feu et se nourrissent de la fumée des oblations. Toute offrande aux dieux est jetée dans la bouche d'Agni, dieu du Feu. C'est Agni qui reçoit l'offrande du sperme de Shiva qui donnera naissance à Skanda lorsque le dieu offre en sacrifice sa propre substance.

Les acides qui brûlent et transforment la nourriture dans l'estomac sont considérés comme un aspect du feu. Agni, sous cette forme, est présent dans le corps de l'homme. La consommation de la chair de la victime est équivalente au rite d'offrande dans le feu à condition que le mangeur soit conscient de la présence des dieux en lui-même et que l'acte de manger soit un rite. L'omophagie, le fait de dévorer crue la victime, n'a la valeur d'un sacrifice que dans les états de transe, lorsque le mangeur est possédé, habité par un dieu.

La nature du feu est différente selon la manière dont il naît. Le feu de sacrifice doit être produit avec des silex, des « pierres à foudre » ou en frottant deux morceaux d'un bois consacré. C'est le *need-fire* des pays celtiques. Dans l'Inde, le feu de tous les *yajñas* (sacrifices) doit être produit de cette façon. La tradition indienne garde le souvenir des Ribhus, les sages qui les premiers surent domestiquer le feu et donc créer le « foyer », symbole de la civilisation sédentaire. Le maintien du feu allumé lors du mariage reste un rite essentiel de la vie domestique. Si le feu s'éteint, l'élément de stabilité a quitté la maison. Si le feu du sacrifice s'éteint, les dieux ont refusé l'oblation. Il est évident que, dans le monde ancien, la production du feu posait des problèmes. Les nomades, encore aujourd'hui, transportent précieusement le feu d'un campement à l'autre.

LA VICTIME

On n'offre aux dieux que le meilleur de toutes choses. C'est l'animal le plus noble, le plus proche du dieu qui doit être sacrifié. Il est souvent l'image du dieu lui-même et sa mise à mort évoque le sacrifice divin. Tout animal ou végétal offert en sacrifice est identifié au dieu au nom de qui le sacrifice est accompli. C'est le dieu lui-même qui est immolé à travers son aspect manifesté. « L'esprit de la végétation au moment de la moisson s'incarne dans le corps d'un animal..., son refuge. L'animal sacrifié dans les rites de Dionysos est un animal de ce genre..., autrement dit le dieu lui-même. » (James Frazer, *The Golden Bow*, p. 160-168.)

Les animaux sacrifiés sont usuellement le taureau (véhicule de Shiva-Dionysos) ou le buffle (monture du dieu de la mort), le bouc ou le bélier (véhicule du dieu du Feu), parfois le coq (l'animal sacré de Skanda). Dans les *bouphonia*, on sacrifiait un boeuf à Dionysos ; dans d'autres cérémonies, un bouc. Dans l'Inde, les animaux sacrifiés sont généralement le buffle et le bouc. La mise à mort du taureau est rarement pratiquée aujourd'hui. Les *Grihya-sûtras* mentionnent un sacrifice appelé *shûla-gava* (taureau à la broche) dans lequel un taureau est sacrifié pour apaiser Rudra (*Ashvalâyana Grihya-sûtra*, IV, 9).

Dans un rituel attesté par Pausanias, la victime était un taureau dont s'emparaient des hommes qui s'étaient enduit le corps de graisse et d'huile. Il s'agissait d'une sorte de corrida, de rite de chasse, précédant la mise à mort, héritage des « jeux » minoens. La tradition de la corrida s'est perpétuée jusqu'à nos jours, même si son sens rituel n'est plus apparent.

Sur un cercueil d'argile de Haghi Triada, est représenté le sacrifice par égorgement d'un taureau. Celui-ci est couché sur une table, immobilisé par une corde rouge croisée autour de lui. Le sang qui coule de la gorge ouverte est recueilli dans un récipient. Le taureau était un animal sacré des Celtes et sa mise à mort un symbole de la fin du monde. Le sacrifice du taureau était pratiqué par les Étrusques ainsi que la divination par les entrailles.

Le rite royal du sacrifice du cheval (*ashvamédha*), pratiqué par les nomades aryens, a joué un rôle important dans l'Inde, mais n'est pas d'origine shivaïte. Nous en retrouvons les survivances mêlées aux rites dionysiaques dans diverses parties du monde. Les Grecs pratiquaient le sacrifice du cheval, mais ne consommaient pas la chair de la victime. Nous retrouvons l'influence dionysiaque sur le monde aryen jusque chez les Kumandin, des populations sibériennes où le sacrifice d'un cheval était accompagné de danses par des hommes masqués portant de grands phallus de bois. Il existe une analogie et une parenté évidente entre les rites irlandais d'inauguration (impliquant l'union sexuelle avec une jument qui était ensuite sacrifiée) et l'ancien sacrifice du cheval des Aryens de l'Inde.

LE SACRIFICE HUMAIN

Le sacrifice humain est la plus haute forme du sacrifice. Il a été pratiqué dans toutes les parties du monde. Skanda, dieu de la Guerre, exige des sacrifices humains, et Dionysos livre Penthée à la fureur des ménades. Les dieux ont voulu l'homme chasseur et guerrier. C'est en leur sacrifiant des victimes que l'on peut éviter les hécatombes qu'ils suscitent pour limiter l'empiétement des hommes sur les autres espèces.

Le sacrifice de l'homme (*purushamédha*) est mentionné dans les textes rituels rattachés aux Védas tels que le Shatapatha Brâhmana (13, 6, 1-2) et de nombreux autres textes. Sur un sceau de Harappa, on voit un homme avec un couteau recourbé s'approcher d'une victime assise les cheveux en désordre et les bras levés.

Dans le trésor kazbek, découvert au Caucase, se trouve une représentation de deux hommes nus, ithyphalliques, dont l'un est en train de décapiter l'autre, tandis qu'un autre personnage, également en érection, joue de la lyre.

Le Minotaure, seigneur du labyrinthe, exigeait des sacrifices humains. Les Athéniens devaient envoyer chaque année un tribut de sept garçons et sept filles à Minos. Ils n'en furent libérés que quand Thésée eut tué le Minotaure. Les Étrusques pratiquaient le sacrifice humain. Chez les Phéniciens, c'est la déesse Anat qui a la charge de revivifier les dieux par le sacrifice du sang humain. En Grèce, à Chios, à Ténédos, à Lesbos, Dionysos apparaît affamé de chair humaine : la victime déchiquetée en son honneur est un homme. Le sacrifice d'un animal n'est souvent qu'un substitut à celui de l'homme. « Là où le mythe ancien parle du sacrifice d'un enfant, le rite correspond souvent à la mise à mort d'un jeune taureau. Il s'agit bien symboliquement du sacrifice du dieu dont le taureau est la manifestation, comme pouvait l'être l'enfant représentant le *bambino*, le Dionysos-enfant dans le sacrifice humain. » (H. Jeanmaire, *Dionysos*, p. 86.)

On ne peut offrir aux dieux que le meilleur, le plus beau mâle du troupeau. La victime doit être sans défaut et innocente, autrement le sacrifice n'est pas valable. La victime ne peut donc être un ennemi ni un criminel.

Tuer par vengeance reste un acte odieux, maléfique. Le sacrifice ne saurait être une punition ou une vengeance. Il ne doit donner à personne la satisfaction de se débarrasser d'un gêneur. Il doit être révoltant pour être efficace. La condamnation à mort née des lois sociales de la cité, de la protection des biens matériels, n'est pas un sacrifice, et les dieux se détournent de ceux qui la pratiquent.

« Les yogis ne doivent jamais être mis à mort, ni les femmes même les plus coupables qu'elles soient sales ou mal vêtues, belles ou laides... L'immolation des femmes dans les sacrifices est interdit, la victime doit être mâle. Dans le sacrifice humain (*naravali*), la victime est toujours un garçon. » (*Linga Purâna*, I, chap. 78, 8-19.) Un sacrifice comme celui d'Iphigénie est donc très contraire à la tradition dionysiaque. Toutefois, le *Shiva Toshini* (commentaire du *Linga Purâna* I, 78, 15) considère que l'interdiction de sacrifier des femmes ne s'applique pas aux animaux femelles. En Inde, les sacrifices

humains, sévèrement interdits par les lois modernes, sont assez rares aujourd'hui et tenus très secrets. Il y en a eu deux ou trois dans la ville de Bénarès, la ville sainte de Shiva, durant la période où j'y ai résidé. Ils sont encore occasionnellement pratiqués au Kérala, au Bengale, et dans certaines régions de l'Himalaya.

L'OMOPHAGIE, LA CONSOMMATION DE CHAIR CRUE

Les participants doivent consommer la chair de l'animal sacrifié. Le rituel ancien, shivaïte ou dionysiaque, refusait la cuisson de la chair de la victime animale qui devait être capturée après une poursuite, déchirée et mangée crue. Poursuivre et dévorer la victime vivante sont des conditions essentielles pour provoquer la folie extatique qui fait du sacrifice une expérience mystique et pas seulement un rite. Dans le fragment des *Crétois* d'Euripide, cité par Porphyre :

« Fils du puissant Zan » et d'Europa, la Phénicienne, « tu règues sur la Crète aux cent villes... » « J'ai mené une vie pure et sans tache » depuis que j'ai été initié au Zeus du mont Ida, « et que, sanctifié, j'ai reçu le titre de bacchant. » Comme compagnon de Zagréus qui erre la nuit, « j'ai participé aux festins de chair crue » et porté les torches de la Mère des montagnes, « les torches des Kourètes. »

Selon l'auteur latin Firmicus, c'était pour commémorer la mort et les souffrances du fils d'un roi assassiné par trahison que, chez les Crétois, un taureau était déchiré vivant avec les dents, en mémoire des Titans dévorant la chair de l'enfant.

Les anciens dieux, les Asuras et les Rakshasas, sont des mangeurs de chair crue. Ils appartiennent au monde naturel dans lequel bêtes, hommes et dieux se confondent et sont interchangeable, où l'homme est à la fois bête et dieu. Le rite dionysiaque ramène les fidèles vers un stade primitif qui s'oppose aux cultes de la cité dans lesquels la victime est mangée cuite. Nous retrouvons là une opposition très ancienne entre les deux conceptions de la nourriture et des rites qui y sont associés. Lorsque Dionysos lui-même est la

victime des Titans qui le mettent à mort et le font bouillir et rôtir, cette cuisson implique que le dieu de la Nature qu'est Dionysos est la victime des dieux de la cité.

ANTHROPOPHAGIE

Le sacrifice est strictement lié à la sacralisation de la fonction alimentaire, au fait que la vie se nourrit de la vie. Que l'offrande soit végétale, animale, humaine ou divine, elle doit être consommée. C'est dans cette communion que réside l'identification avec l'être divin. L'Occident préchrétien, comme l'Inde, a connu les repas sacrés. C'est au cours de ces repas qu'a lieu la consommation de la victime animale, humaine ou divine. Le sacrifice fait partie des liens qui unissent l'homme aux autres espèces, aux autres êtres vivants et aux dieux.

Finalement, c'est toujours le dieu qui se dévore lui-même lorsqu'un de ses aspects manifesté en dévore un autre. Dans le Shivaïsme, le sacrifice humain, culmination du sacrifice animal, a été pratiqué dans les rites de Skanda et ceux de la déesse. Il est rare aujourd'hui. Il implique inévitablement la consommation d'un fragment de la chair de la victime. Dans le monde dionysiaque, la mania, l'exaltation des ménades, les mène à dévorer la victime animale ou humaine après une course effrénée. « Penthée s'abattit sur la terre en poussant force cris plaintifs... Sa mère, la première, en sacrificatrice, prélude au meurtre et fond sur lui..., l'écume à la bouche et les yeux révulsés, n'ayant plus sa raison, de Bakkos possédée. Agavé... arrache l'épaule, non point certes avec ses seules forces, mais avec celles que le dieu lui communique. Inô, sur l'autre flanc, œuvrait pareillement, et lacérait la chair, tandis qu'Antonoé venait à la rescousse avec la troupe entière des femmes. Ce n'étaient que confuses clameurs..., l'une emportant un bras, l'autre un pied..., et les flancs lacérés se dépouillaient de chair. » (Euripide, *Les Bacchantes*, 1100-1136, trad. Henri Grégoire.)

Nous retrouvons dans toutes les religions ultérieures les survivances du sacrifice dionysiaque, fût-ce sous une forme symbolique. Ce sont des animaux considérés comme les manifestations particulières du dieu tels que l'agneau, le chevreau, le bélier ou le taureau qui peuvent lui être substitués comme victime. Dans la Cène chrétienne, ce sont des éléments végétaux (pain et vin) qui sont substitués à la consommation de la victime divine et humaine. « Celui qui mange ma chair et boit mon sang est en moi et je suis en lui. » (Jn 6, 57.) Ce festin est symboliquement répété par les Chrétiens lors du sacrifice de la messe.

La notion que l'on devient ce que l'on mange est à la base des régimes alimentaires qui diffèrent dans l'Inde selon la profession. On assimile les qualités des êtres vivants que l'on mange. D'où la conception anthropophage, très répandue dans de nombreuses parties du monde antique et jusqu'à nos jours dans certaines régions africaines. On choisit comme nourriture des hommes considérés comme possédant les qualités que l'on veut obtenir.

D'après Hérodote (IV, 6₄), les Scythes décapitaient leurs ennemis et buvaient le sang du premier homme qu'ils tuaient. Les Massagètes, tribu scythe du nord de la Perse, mangeaient leurs parents défunts. « Devenir l'objet d'un banquet » était considéré comme une bonne fortune pour ceux qui devaient mourir, et même le meilleur des destins. « Le cannibalisme patrophage était largement pratiqué dans toutes les régions tropicales du globe, en Inde comme en Perse. Hérodote (I, 216; IV, 26; IV, 34), Pline (*Histoire naturelle*, VII, II, 1), Strabon (IV, 5, 4, et IV, 1, 5) se réfèrent aux Massagètes, Carmani, Issédoniens, Derbisci, Caucasiens et Caspiens, aux populations perses, mais aussi aux Padéi et Kalati de l'Inde ; des informations plus récentes se réfèrent à la Birmanie et au Tibet. Dans tous ces pays, la coutume voulait que l'on préfère la tombe des corps vivants à celle de la terre obscure. Le destin d'être dévoré par ses amis aimés et par la nouvelle génération était considéré sans nul doute comme désirable. » (Guilio Cogni, dans *Indologica taurinensia*, vol. III-IV, p. 156.)

L'alternative du sacrifice humain est le sacrifice de semence. Dans certains rites tantriques, des breuvages contenant le sperme d'un maître respecté sont absorbés par le disciple. Le sperme représente l'héritage génétique transmis de génération en génération, donc les ancêtres. « Le liquide séminal est identifié chez de nombreux peuples du néolithique avec l'énergie des ancêtres... Chez certains peuples (comme c'est le cas au Tibet), des breuvages contenant la semence des anciens sont absorbés par les novices. » (P. Rawson, *Primitive Erotic Art*, p. 48.) « Les Gnostiques administraient le *semen virile* comme leur sacrement. » (Payne Knight, *Culte de Priape*, p. 162.) Dans le rite grec de la *panspermia*, des semences diverses, végétales, animales ou humaines, étaient déposées dans des cupules rocheuses autour de l'emplacement de l'autel.

LE SACRIFICE DIVIN

Le Shivaïsme considère le monde, dans son ensemble, comme l'expression de la nature divine, comme en quelque sorte le corps de dieu. Le fait que la vie n'existe que par la mort implique que le dieu se dévore lui-même, qu'il meurt et ressuscite de ses cendres. Il est la victime sacrifiée et le bénéficiaire du sacrifice.

Cet aspect de la nature du monde est représenté de diverses manières dans les mythes du sacrifice divin et de la résurrection. Il apparaît dans la mort feinte que doit traverser l'initié. L'initiation implique une mort rituelle, suivie d'un éveil à une vie plus accomplie. Il s'agit d'une union à la fois corporelle et mystique de l'initié avec la divinité dont l'animal sacrifié est une incarnation.

Le mythe orphique de la mort de Dionysos ne fait pas directement partie de la tradition shivaïte ou dionysiaque. Analogue à la légende d'Osiris, il s'est probablement inspiré d'elle. Il représente une illustration tardive de la notion du sacrifice divin.

Le mythe de la mort et de la résurrection de Dionysos a préoccupé les Chrétiens, qu'elle ait servi de base à leur propre mythe ou en ait

été considérée comme une prémonition. « Justin, au milieu du II^e siècle, parle à deux reprises de Dionysos qui fut démembré avant de monter au ciel et voit dans cette histoire ainsi que dans l'introduction du vin dans le rituel dionysiaque l'œuvre de démons qui ont voulu donner le change sur le sens des prophéties qui annonçaient le Christianisme... Les auteurs chrétiens s'abstiennent de dire que la mort de l'enfant Dionysos n'a pas été définitive et qu'il a revécu » (H. Jeanmaire, *Dionysos*, p. 38₁.)

LA CHASSE

Shiva est le dieu de la Chasse, Dionysos-Zagréus est « le Grand Chasseur ». La chasse est indispensable à la survie de l'homme primitif. Elle fait partie de sa nature comme tous les actes essentiels de la vie. Élément de l'harmonie universelle, elle peut être ritualisée et devenir un moyen de réalisation de l'ordre divin. Les rites et les symboles se rapportant à la chasse sont indiqués dans les plus anciennes représentations de la préhistoire.

Le territoire de chasse chez l'animal comme chez l'homme est la première manifestation de la propriété, un élément fondamental de toute société. Les rites de chasse et les rites sexuels sont étroitement liés. « Interdit aux filles et traversé par les garçons avant d'accéder au statut de guerriers et d'adultes, le territoire de chasse n'est pas seulement la négation des terres de culture et de l'espace clos de la maison, il fait aussi figure d'espace extérieur au mariage ; accueillant des formes de sexualité déviantes ou simplement étranges pour la cité... Par haine des femmes, le jeune homme s'en va courir le lièvre dans les montagnes et ne revient plus ; pour fuir le mariage qui la guette, la jeune fille décide de s'en aller faire la guerre aux fauves sur les hauts sommets des montagnes. Dans les amours masculines, les cadeaux d'éraسته à éromène sont... les produits de la chasse... C'est au cours d'une saison de chasse... que l'adolescent enlevé selon l'usage partage l'intimité de son amant avant d'être intégré dans la

communauté des guerriers. » (Marcel Detienne, *Dionysos mis à mort* p. 76.)

LE SACRIFICE GUERRIER ET LE GÉNOCIDE

L'homme n'est pas seulement chasseur, il est aussi guerrier. Animal social, organisé en troupeau ou en groupe, il défend, comme les autres animaux, son espace vital contre d'autres groupes, d'autres tribus, d'autres peuples. Dans la mythologie, les dieux eux-mêmes sont pour la plupart des dieux guerriers en lutte constante avec les Titans, pour l'occupation des mondes célestes. L'acte guerrier fait partie de la nature de l'homme, du plan de la création. Combattre et tuer devient parfois un devoir inéluctable, un acte sacré, comme l'exprime le dieu-héros Krishna dans la *Bhagavat Gîtâ* lorsque Arjuna hésite à combattre et à massacrer ses propres cousins.

L'homme est un tueur d'hommes, et Shiva est représenté portant un collier de crânes, une tête tranchée à la main. C'est à lui qu'on s'adresse pour exterminer les ennemis des dieux et ceux du groupe humain auquel on appartient. Les mythes de Shiva et de Dionysos sont remplis d'épisodes guerriers où le dieu détruit les hordes des Titans et dirige le combat contre les forces malfaisantes ou les ennemis de ses fidèles. Les héros sont divinisés. On leur élève des monuments, des temples. Ils ont droit à un culte, qu'il s'agisse d'Achille ou d'Alexandre, de Napoléon ou du Soldat inconnu. On n'élève pas de temple aux souverains pacifiques. Rudra-Shiva apparaît dans le *Rig Véda* armé de l'éclair et du tonnerre (*Rig Véda*, II, 3.) « Sa voix résonne dans le fracas des tambours au milieu du combat. » (*Rig Véda*, II, 33, 11.) Il est porteur d'un arc et de flèches (*Rig Véda*, II, 10, 14, 42.) Ses fidèles le prient de les épargner, eux et leur bétail, et de porter sa colère sur d'autres. La hache de guerre est l'un des symboles de Shiva. Le labyrinthe est le palais de la double hache, emblème des Minoens. Skanda est le dieu de la Guerre, le chef de l'armée des dieux. Les prémices de la guerre, de l'entreprise dans laquelle l'homme doit tuer l'homme doivent être offertes au dieu.

C'est l'une des bases du sacrifice humain. Nous reportons sur Dieu la responsabilité de l'acte de tuer. Nous lui offrons la première victime. Nous ne cherchons pas à nous leurrer sur la valeur de nos actes.

La tête tranchée est la marque du conquérant. En s'appropriant la tête d'un ennemi, le vainqueur lui prend en même temps ses pouvoirs physiques et sexuels. Dans les tribus de « chasseurs de têtes » de l'est de l'Inde, qui sont les survivants d'anciennes populations préhistoriques, le mariage n'est possible que si le guerrier porte sur lui quelques têtes tranchées. De même, nous savons que les têtes tranchées humaines, universellement vénérées par les Celtes, étaient symboles de divinité, de savoir, de fertilité. Les Celtes étaient des chasseurs de têtes ; ils les exposaient en haut de bâtons dressés autour de leurs maisons et de leurs forteresses ou les installaient sur des piliers dans leurs bois sacrés et leurs temples.

L'instinct guerrier peut s'exprimer entre des peuples ou des nations, mais aussi à l'intérieur d'une société, entre des groupes divers.

La cruauté étant un des constituants fondamentaux du monde, fait partie de la nature de tout être vivant, de l'homme, de tout homme plus ou moins secrètement. En dehors des nécessités alimentaires, elle s'exprime sous la forme de la défense d'un territoire vital chez les animaux comme chez les humains ; elle permet aussi d'assurer la suprématie et la « pureté » d'une espèce, d'une race, d'une religion, d'une culture. C'est l'une des causes des génocides.

Chaque groupe humain cherche instinctivement à s'assumer aux dépens d'autres groupes, qu'il s'agisse d'« étrangers » ou d'éléments considérés comme « différents » ou marginaux. Il suffit de désigner un groupe quelconque pour que l'instinct de cruauté collectif se manifeste et cherche à l'exterminer. Il peut s'agir des hommes d'un pays voisin ou bien d'une race étrangère (les Nègres, les Indiens), d'une classe sociale, d'une conviction religieuse ou politique (les non-Musulmans chez les Arabes, les Protestants lors de la Saint-Barthélemy, les Tziganes, les Juifs, les communistes, les bourgeois, les aristocrates, etc.). Le goût de la violence, du meurtre, est toujours

latent dans toutes les sociétés. C'est un instinct qu'on ne peut prétendre ignorer, sous aucune de ses formes. L'antisémitisme n'est qu'un accident de notre époque. On a choisi les Juifs comme MacArthy choisissait les communistes et les homosexuels. Beaucoup de gens qui protestent contre l'antisémitisme sont plus que tolérants envers les groupes de vertueux délinquants qui font la chasse aux homosexuels, les frappent, les dépouillent, les assassinent. Les juges sont envers eux d'une remarquable indulgence. Nous assistons aux persécutions, aux tortures, aux assassinats des nobles ou des possédants dans des pays dits socialistes, ou des socialistes dans les pays à régime autoritaire. Ces « épurations » sont souvent considérées comme légitimes par les partisans de l'un ou l'autre régime. « Donnez à votre chien un nom méprisable et pendez-le », dit le proverbe anglais. (*« Give your dog a bad name and hang it. »*)

Nous ne pouvons lutter efficacement contre une de ces formes de l'instinct, du besoin de cruauté, et en accepter d'autres. Ce qui fait la faiblesse de la lutte contre l'antisémitisme, qui n'est que la fixation de cet instinct dans une époque et une région particulière, est cette discrimination.

L'un des buts des sacrifices sanglants est de canaliser cet instinct, d'y faire face, de prendre les dieux à témoin de leur et de notre cruauté, de nous vacciner contre leurs formes perverses.

Les sacrifices, qui satisfont notre besoin subconscient de cruauté, joints à l'établissement d'un système social qui fait place à toutes les races, les croyances, les systèmes sociaux, les déviances et évite la domination ou la persécution d'un groupe envers les autres, sont peut-être les seules manières d'établir l'équilibre et le développement d'une société juste et humaine.

LE VÉGÉTARISME

Le végétarisme n'a aucune place dans le Shivaïsme ancien puisqu'il va à l'encontre de l'ordre naturel et que la violence faite au

règne végétal n'est pas essentiellement différente de celle faite au règne animal. La destruction des espèces végétales et des forêts peut avoir des conséquences beaucoup plus graves pour la vie terrestre que celle des espèces animales. Le végétarisme est toutefois pratiqué par certaines sectes shivaïtes relativement modernes.

Il provient du Jaïnisme et a été tardivement incorporé dans le Védisme et le Shivaïsme à la suite de la réforme bouddhiste qui s'inspira du Jaïnisme pour s'opposer aux rites des sacrifices. Le Bouddhisme ne survécut pas dans l'Inde, mais provoqua une sorte de syncrétisme qui donne l'Hindouisme moderne tel qu'il est pratiqué par les classes dirigeantes. Toutefois, cela n'influença profondément ni le Jaïnisme traditionnel ni le Shivaïsme sous ses formes populaires ou celles pratiquées par les initiés.

Parmi les sages indiens qui s'établirent en Grèce ou en Égypte, certains étaient des Hindous, mais beaucoup étaient des Jâinas qui, suivant les sectes, vivent nus ou portent des vêtements blancs. L'influence jâina est très évidente dans le développement de l'Orphisme. Sans être végétariens, les Pythagoriciens, comme certains Hindous, refusaient de toucher à la viande de bœuf et de mouton.

Dans l'Hindouisme, le végétarisme n'est exigé que pour les brahmanes et les marchands, c'est-à-dire une minorité. Il est en principe contraire aux règles de vie des guerriers, des princes et des artisans. Pour des festins auxquels des gens de différentes castes participent, on emploie des cuisiniers brahmanes et la nourriture est végétarienne.

SURVIE ET RÉINCARNATION

Les dieux meurent et renaissent, mais le Shivaïsme ancien ne croit qu'à une survie relative et temporaire de l'être individuel, et en tout cas pas à la transmigration. La conception d'un progrès de l'être humain à travers des existences multiples est venue du Jaïnisme.

« Métaphysiquement, la doctrine de la réincarnation est sans consistance. C'est une simple façon d'indiquer la nécessité d'une qualification privilégiée et naturelle. » (J. Evola, *Le Yoga tantrique*, p. 110.) Il s'agit d'une tentative pour expliquer l'injustice fondamentale qui fait que certains hommes sont nés vigoureux, beaux, intelligents, riches, et d'autres malades, difformes, stupides, misérables. On attribue donc ces différences à des actions commises dans des vies passées ce qui est la doctrine jaïna. Le Shivaïsme n'attache pas la même importance à l'individu et ne croit à sa survie que sous une forme temporaire et collective. L'individualité humaine comme celle de tout être est formée par un nœud, un point où sont liés divers éléments pris dans la matière universelle, la conscience universelle, l'intellect universel, qui entourent un fragment de l'âme universelle indivisible, comme l'espace enfermé dans l'urne qui n'est pas distinct de l'espace universel. A la mort, le vase se brise, le noeud se défait et chacun des éléments qui constituaient l'être humain retourne au fond commun pour être utilisé de nouveau dans d'autres êtres. « A leur source, retournent les quinze constituants du corps et à leurs dieux respectifs toutes les divinités des sens. Les actions, ainsi que l'âme faite d'intelligence, tout s'unifie avec l'Immortel suprême. Comme les fleuves qui s'écoulent se perdent dans la mer, en abandonnant noms et formes, ainsi l'âme illuminée délivrée de son nom et de sa forme, se fond dans l'Homme universel fait de lumière qui est plus haut que le plus haut. » (*Mundaka Upanishad*, III, 2, 7-8.) Il se peut que le noeud soit lent à se défaire complètement. Il y a, dans ce cas, une survie temporaire, état particulièrement pénible qui donne les fantômes. La survie temporaire éventuelle d'une individualité après la mort explique pourquoi on construit pour les défunts des tombes contenant tout ce qui est nécessaire pour une période plus ou moins longue. Certains rites peuvent tendre à prolonger cet état intermédiaire afin de permettre aux vivants de bénéficier plus longtemps de la présence occulte et de l'influence du défunt. Toutefois, cela peut être un acte cruel envers le mort.

Le paradis de Shiva n'est pas peuplé d'ombres, mais uniquement d'esprits célestes. L'enseignement des Tantras tend à faire de l'adepte un surhomme, un vira (héros) ou un *siddha* (un être réalisé) dans la vie, plutôt qu'une ombre de plus dans un paradis surpeuplé. Nul ne songe à une survivance pour chaque fleur, mais à une continuité pour chaque espèce de fleurs devenant de plus en plus parfaites. Il en est de même pour chaque race humaine. L'individu est l'aboutissement de la lignée de ses ancêtres et se continue dans sa descendance. C'est pourquoi c'est un devoir pour chacun d'engendrer un fils, sauf le cas où par la pratique du Tantrisme, on cherche à se délivrer des liens du monde. « Les sages, qui, une fois débarrassés des désirs, adorent cet être, n'ont plus à passer par la semence humaine. » (*Mundaka Upanishad*, III, 2, 1.) Chaque race, chaque espèce animale ou humaine fonctionne comme une entité qui se continue à travers le temps et dont les qualités et les vertus se transmettent, s'accumulent. Le mélange des races, l'abâtardissement qui en résulte constituent toujours une régression, une dissipation de l'héritage des ancêtres et un risque d'amoindrissement pour les descendants que nul homme responsable n'a le droit d'assumer.

Les allusions à un accès au paradis de Shiva se réfèrent à des hommes qui ont totalement maîtrisé les liens du monde naturel, transgressé toutes les barrières, ont cessé en fait d'être des hommes, mais sont devenus des esprits ou des dieux qui commandent aux forces de la nature, peuvent altérer le cours des astres. Le ciel ne peut être conquis que par la force, il n'est point gagné par les vertus. Rares sont les élus.

De toute façon, les mondes célestes, même si leur durée est immense par rapport à la vie terrestre, sont mortels. Les cieux et les dieux cesseront d'exister quand l'univers sera résorbé, quand la matière, le temps et l'espace seront annulés. La notion de la durée du temps n'est que relative, déterminée par nos rythmes vitaux. Elle cesse avec la vie, et le temps n'a plus alors de mesure. Il se fond dans une éternité intemporelle dans laquelle parler de survie n'a pas de sens. Lorsque le temps n'a plus de mesure, il n'y a plus de différence

entre la durée d'une vie et celle d'un univers. C'est durant cette vie même que nous devons réaliser notre éternité. Il n'y a pas de raison pour supposer l'ennui d'une interminable survie dans laquelle nul progrès n'est plus possible.

9.

Rites et pratiques

LES RITES

La communication entre les différents états d'être, entre les hommes, les esprits et les dieux ne peut être réalisée qu'au moyen de techniques spéciales appelées rites qui utilisent les failles, les points de jointure invisibles où la communication entre divers mondes est possible. Ces points sont indiqués par des signes, des formes, certaines dispositions d'éléments que l'on peut appeler des symboles.

En disposant d'une certaine façon les éléments divers (transistors, circuits imprimés, éléments énergétiques), nous prenons conscience des messages transmis par les ondes hertziennes, présentes partout autour de nous et pourtant non perçues. C'est, selon un principe analogue, que l'utilisation d'un assemblage d'éléments de forme, de son et d'énergie, va nous permettre de communiquer avec les états d'être normalement imperceptibles à nos sens. C'est là le rôle que l'on pourrait appeler véhiculaire des rites.

Les rites utilisent en général trois composantes principales qui sont des éléments géométriques ou numériques appelés *yantras*, des éléments sonores et rythmiques appelés *mantras*, et des actes symboliques appelés *tantras* qui incluent certains gestes (*mudras*). Les *yantras* sont des diagrammes doués d'un pouvoir occulte. Ils sont fondés sur des combinaisons de nombres et de tracés géométriques formant des harmonies dans lesquelles certains nombres premiers jouent un rôle essentiel. Les nombres premiers et certains nombres

incommensurables jouent en effet un rôle particulier dans toutes les structures de l'univers, dont ils sont en quelque sorte les matériaux de base. Les *tantras* sont des pratiques de caractère rituel comportant des actes apparemment gratuits, éventuellement certains actes sexuels, permettant d'établir des contacts entre des mondes ou des états d'être différents, et aussi de réaliser et de transmettre des pouvoirs magiques.

Les *mudras* sont des signes, des gestes et des postures de caractère symbolique, qui mettent l'être humain dans un état de réceptivité.

Les *mantras* sont des formules sonores de caractère magique répétées selon des cycles rythmiques (voir : commentaire du Shiva *Purâna*, *Vidyeshvara Samhitâ*, chap. 10, 47).

L'adepte doit découvrir dans le monde où il vit et en lui-même les points de contact ou d'attache avec d'autres mondes. Il doit savoir reconnaître dans le monde minéral, végétal, animal, à la surface de la terre et dans son propre corps, ces formes, ces points par où pénètrent en lui et dans le monde les énergies fondamentales dans lesquelles se révèlent la pensée, la nature et l'action du Créateur. Une fois déterminés ces points névralgiques, sortes de portes étroites entre deux mondes, le mécanisme des diagrammes, des sons, des formules, des rythmes, des actions et des gestes, permet d'en forcer l'entrée et d'établir la communication.

Dans la description des rites, nous devons nous limiter aux rites shivaïtes indiens puisque ce sont les seuls dont la tradition vivante se soit maintenue et sur lesquels nous possédons des éléments d'expérience et des documents écrits. C'est sur cette base que nous pouvons comprendre et interpréter les rites des mystères dionysiaques, orphiques ou druidiques dont la tradition ne s'est pas conservée.

VÉNÉRATION DE SHIVA

Avant toute chose : « Le fidèle doit vénérer le Seigneur (Ishâna) dans les dix directions de l'espace, dans les huit corps cosmiques et dans les dix organes des sens. » (*Linga Purâna*, I, chap. 76, 67-73.)

Le fidèle doit donc dès l'abord prendre conscience dans son propre corps des énergies universelles qui se manifestent dans les dix organes qui sont les oreilles, les yeux, le nez, la peau, la langue d'une part ; les pieds, les mains, la bouche, le sexe et l'anus de l'autre.

Les rites shivaïtes sont fondamentalement liés au culte du phallus, image la plus évidente du principe créateur. Toutefois pour le « héros », le *virâ*, l'adepte réalisé, c'est le corps tout entier dont les diverses parties sont l'expression, les symboles, des divers aspects du divin. Le corps humain apparaît alors comme un « signe », un *Linga*. Il devient en quelque sorte sexualisé, imprégné de la présence du principe de la vie qui est Shiva.

La partie inférieure du corps est assimilée à Brahmâ (la tendance à l'orbitation), la partie médiane à Vishnou (la tendance ascendante et centripète), les épaules et le visage à Shiva (la tendance descendante et centrifuge). Ces trois tendances correspondent aux trois couleurs rouge (Brahmâ), bleu-noir (Vishnou) et blanc (Shiva) qui vont également jouer un rôle dans les rites. « Dans le corps d'un fidèle de Shiva, la partie au-dessous du nombril est Brahmâ, la partie du nombril à l'aisselle est Vishnou, la tête correspond au phallus de Shiva. » (*Shiva Purâna, Vidyeshvara Samhitâ*, chap. 17, 143-146.) Nous rencontrerons souvent dans le monde indien, comme dans le monde grec ou celtique, des images du dieu sous la forme d'un phallus dressé avec un visage.

Dans le *Linga* de pierre, la base carrée est assimilée à Brahmâ ; la partie médiane octogonale, entourée de l'*arghia*, le réceptacle ou emblème féminin, est assimilée à la déesse ou à Vishnou ; la partie visible du phallus dressé est Shiva.

« Dans le Kali Yuga, la vénération du phallus est ce qui existe de plus efficace dans le monde. Il n'y a pas de symbole qui lui soit comparable. Le sexe apporte les plaisirs dans ce monde et la

libération dans l'autre. Il éloigne de nous les accidents. En vénérant le phallus, on s'identifie à Shiva. Rien dans les quatre Védas n'est aussi sacré que la vénération du *Linga*. Cela est la conclusion de toutes les traditions. » (*Shiva Purâna, Vidyeshvara Samhitâ*, chap. 21, 25-32.)

« Le fidèle peut accomplir les seize rites [de vénération] du *Linga* sur le sexe dressé d'un homme, d'un saint ou l'image d'un dieu, sur un objet qui a pris naturellement cette forme (*svayambhu*) ou qui a été façonné dans la pierre ou le métal et dûment consacré. » (*Shiva Purâna, Vidyeshvara Samhitâ*, chap. 11, 30.)

Certains yogis vénèrent leur propre sexe, la présence du dieu en eux-mêmes. « Le rite de *Nârachâstra Prayoga* (lancement du dard) [c'est-à-dire la mise en érection de son propre sexe] est réalisé en utilisant le pouce et l'index. Le fidèle répète rythmiquement (*japa*) le *mantra* « *Namas Shivâya* » et couvre son sexe de sa main en répétant le *tatpurusha mantra*, c'est-à-dire la quatrième « formule de base » (*bîja mantra*). Cela est appelé la « Main de Shiva » (*Shiva-hasta*). » (*Linga Purâna*, II, chap. 24².)

« Les hommes qui vénèrent leur propre phallus devront ensuite offrir comme offrande la nourriture dont ils se nourrissent eux-mêmes. » (*Shiva Purâna, Vidyeshvara Samhitâ*, chap. 18, 55.) On peut également vénérer son propre pouce comme image du *Linga*. Toutefois, c'est sous la forme d'une pierre dressée que le dieu est le plus généralement représenté.

INSTALLATION D'UN « LINGA »

Dans les sanctuaires de Dionysos étaient installés des phallus en métal, en bois ou en pierre généralement de grande taille. Les *Purânas* expliquent les rites qui accompagnent l'installation d'un emblème phallique, menhir ou autre. D'après le *Linga Purâna* (II, chap. 47) :

« Voici la manière d'installer le dieu sous la forme du *Linga* en vue d'obtenir la vertu, le plaisir, la richesse et la libération.

« Le *Linga* doit être fait de pierre. On peut aussi le faire en or incrusté de pierres précieuses, en argent ou en cuivre. Il doit avoir un piédestal avec un écoulement pour l'eau. Le sommet du *Linga* doit être suffisamment large. Le fidèle devra bien nettoyer le *Linga* avant de le mettre en place. Le piédestal représente la déesse, le *Linga* le Grand Dieu en personne. Brahmâ réside à la base. Vishnou (le principe féminin) au centre. Rudra, le protecteur des animaux, le seigneur du monde est au sommet. Ce seigneur des Ganas est vénéré par tous les dieux. Le *Linga* doit de préférence être de grande taille. On doit l'installer au milieu d'un terrain consacré. Il faut l'envelopper d'une étoffe et d'herbe sacrée *dharba*.

« Huit urnes, dédiées aux gardiens des directions de l'espace, seront placées autour du *Linga*, une botte d'herbe sacrée insérée dans chacune d'elles. Des grains non corrompus seront mis dans les urnes, qui seront décorées avec des rubans de diverses couleurs. Des svastikas et autres symboles de bon augure seront tracés sur ces urnes. La foudre (les accouplements érotiques) et autres symboles y seront représentés. Les urnes recouvertes d'étoffe seront disposées autour du *Linga* en répétant le *mantra* d'Ishâna (l'aspect bienveillant du dieu). Un dais dressé au-dessus de l'image sera enfumé par l'encens et la fumée des lampes. Des tentures portant les emblèmes des gardiens des directions de l'espace et de leurs véhicules tels que l'éléphant, le buffle, etc., seront déployées. On attachera tout autour des guirlandes faites avec de l'herbe *dharba* tressée dans des formes décoratives.

« Le fidèle baignera le *Linga* avec de l'eau et l'entourera de lumières et d'encens pendant cinq jours ou bien trois jours, ou même une seule nuit. Pendant cette période, il passera son temps à lire les livres saints, à danser, à chanter, à jouer de la *vînâ* et autres instruments, accompagnés du cliquetis des grelots. Il transportera ensuite le *Linga*, tout en méditant sur le svastika, et le placera dans l'endroit consacré où aura été installé le piédestal en forme de vulve

orné d'or. Une lampe à cinq flammes sera placée à côté. Le piédestal sera recouvert d'un drap blanc. L'image du dieu sera plantée au centre. Le *Linga* doit faire face à l'est ; une urne percée laissant couler un mince filet d'eau sera suspendue au-dessus pour le rafraîchir. [A Délos, on pouvait voir, de même, un phallus dressé sur un piédestal en forme de réceptacle.]

« Le dieu sera installé sur son piédestal, en prononçant les *mantras* « *Namah Shivâya* et « *Namohamsa Shivâya* », et en récitant l'hymne à Rudra, le Rudrâdhyaya, après avoir bien lavé le *Linga*. L'offrande ne doit pas dépasser mille pièces d'or. » (*Linga Purâna*, I chap. 4, 6-45.)

L'INITIATION

Certaines techniques rituelles vont nous permettre d'agir sur les énergies latentes présentes dans l'être humain et ainsi de le transformer d'en faire le véhicule de la transmission de certains pouvoirs, de l'élever à un plan supérieur dans la hiérarchie des êtres, d'en faire une sorte de demi-dieu ou de superman plus proche du monde invisible des esprits. C'est là le rôle de l'initiation. Ce processus de transformation de l'être humain est long et difficile, c'est pourquoi l'initiation ne peut se faire que par degrés.

Le *pashu* (l'homme animal) deviendra d'abord un *sâdhaka* (apprenti), puis un *vîra* (héros) ou adepte, c'est-à-dire un être qui peut dominer et dépasser les apparences du monde matériel. Le degré suivant est celui de *siddha* (réalisé), appelé aussi, chez les Tantrikas, le stade de *kaula* (membre du groupe), mot qui correspond au titre de « compagnon » dans l'initiation maçonnique, où se retrouve aussi le grade d'apprenti. Le *kaula* a atteint l'« état de vérité ». C'est seulement alors que s'effacent les barrières entre l'humain et le divin et que l'adepte peut être considéré comme *divya* (divinisé). Dans le langage des mystères gréco-romains, on appelait « héros » l'adepte, l'initié. Les degrés supérieurs étant probablement gardés secrets. Cette transformation concerne l'être humain tout entier. C'est

le corps même qui est transfiguré avec toutes ses énergies fonctionnelles, de même que dans la conception chrétienne c'est l'homme tout entier, physique et mental, qui doit ressusciter, transfiguré d'entre les morts.

L'initiation est le passage d'un état d'être à un autre état d'être. C'est une sorte de mort, une « mort active » de laquelle naît une personne différente. Il y a donc toujours un rite funéraire dans les rites d'initiation. Ce rite a survécu dans les cérémonies de l'ordination des prêtres catholiques.

Les représentations de scènes d'initiation dionysiaque sont fréquentes dans la décoration des villas romaines et pompéiennes au I^{er} siècle de notre ère. Nous n'avons pas de description des rites. Ceux-ci sont par contre détaillés dans les textes shivaïtes qui peuvent être utiles pour interpréter les allusions qui sont faites aux rites initiatiques dionysiaques, orphiques, mithraïques ainsi que ceux des diverses traditions ultérieures, les Gnostiques ou les Templiers, par exemple.

Seul un initié peut transmettre des pouvoirs à un nouvel initié. Cela est essentiel pour que la transmission initiatique soit valable. C'est pourquoi on ne peut rétablir une tradition interrompue. L'initiation est la transmission réelle d'une *shakti*, d'un pouvoir, transmission qui prend la forme d'une illumination. La continuité de la transmission d'un initié à un autre est comparée à la transmission d'une flamme qui en allume une autre. Les initiés forment des groupes d'hommes différents des autres. Ces groupes sont appelés *kula* (familles) dans le Tantrisme, d'où le nom de *kaula* (membres de la famille ou « compagnons ») donné à leurs adeptes. Le *kula* correspond au thiasse dionysiaque.

« Le corps physique de l'initiateur est une image de Shiva ; les services qui lui sont rendus sont équivalents à la vénération du dieu. Service veut dire soumission corporelle, mentale et verbale..., le don de tout ce que l'on possède, même son corps à son précepteur. Le disciple doit lui servir sa nourriture, ne prenant la sienne qu'ensuite avec sa permission... La langue du précepteur est comme un sexe qui

déverse le suc vital des *mantras* dans le réceptacle que sont les oreilles de l'apprenti. Chaque membre du précepteur, des pieds à la tête, est en fait comme un sexe, un Linga. Pour le satisfaire, le disciple doit masser ses pieds, lui présenter ses sandales, le baigner, lui offrir de la nourriture et de l'argent, et toutes autres pratiques qui peuvent le satisfaire. » (*Shiva Puràna, Vidyeshvara Samhità*, chap. 18, 86-94-)

rites d'initiation

Les rites d'initiation sont expliqués en grand détail dans les Purânas shivaïtes et les Tantras.

« Le disciple devra vénérer son précepteur sans réticence. Selon ses moyens, il peut offrir à son maître des éléphants, des chevaux, des chars, des bijoux, des terres, des maisons, des ornements, des vêtements, des graines diverses...

« Le précepteur fera prendre un bain au disciple après avoir contrôlé ses aptitudes. Le disciple restera avec lui et le servira pour une première période d'essai qui durera une année. Choissant un jour favorable selon les astres, le précepteur conduira alors le disciple dans un lieu sacré pour pratiquer les premiers rites d'initiation. Le lieu peut être le bord de la mer, la rive d'un fleuve, une étable, un temple ou un lieu purifié dans la maison même du maître. » (*Linga Purâna*, I, chap. 85-86.)

C'est toujours le monde naturel, la forêt, la montagne qui est le temple de Shiva. Les sanctuaires ne sont que des monuments en l'honneur du dieu. Ce ne sont pas des lieux où s'assemblent les fidèles ni où se pratiquent les rites qui concernent la vie ordinaire des hommes : initiations, mariages, funérailles, etc. Les rites initiatiques ont lieu de préférence dans la forêt ou au bord des rivières et des étangs.

« Le sol du lieu choisi doit être soigneusement examiné pour son odeur, sa couleur et son goût. On doit y construire un dais, au centre

duquel sera tracé, avec des poudres colorées rouges et blanches et cinq diamants, un diagramme en forme de lotus. L'initié devra vénérer ce diagramme avec assiduité selon les formules qu'il a reçues... et y installer un *Linga*. Il invoquera les diverses divinités et les différents aspects de Shiva, puis il ordonnera à l'apprenti de méditer sur le dieu... L'initiateur conduira ensuite l'apprenti dans un endroit au sud du diagramme, où il devra dormir sur un lit d'herbe *dharba*. Au matin, un rite d'offrande (*homa*) doit être accompli avec du beurre clarifié en répétant cent-huit fois le mantra d'Aghora (*AUM Hamsah...*) qui éloigne la crainte et par lequel on peut être purifié des rêves néfastes. » (*Linga Purâna*, II, chap. 21, 1-58.)

Ensuite a lieu le bain rituel.

La bain rituel précédait, pour les mystères d'Éleusis, la phase considérée comme la plus mystérieuse des initiations. Il était précédé, selon Plutarque, d'une abstinence pendant dix jours de tout rapport sexuel. La même règle est appliquée en Inde.

« Lorsque le disciple a pris un bain rituel à jeun, il doit faire une toilette soignée et se vêtir d'un tissu propre (sans couture) drapé sur le bas du corps et d'un châle sur ses épaules. » (*Linga Purâna*, II, chap. 21, 39.) « Non loin de l'autel où a été consacré *leyantra*, le précepteur vient s'asseoir sur un coussin d'herbes *dharba*. Le disciple devra être assis face au nord, le précepteur face à l'est... Le précepteur touchera légèrement les yeux du novice, puis les fermera avec un bandeau de soie en répétant certaines formules. » (*Shiva Purâna, Vâyavîya Samhitâ*, II, chap. 16, 31-32.)

« Le novice est alors conduit à l'intérieur de l'aire d'initiation, soigneusement marquée sur le sol. L'entrée située à l'ouest est la meilleure pour les disciples de toutes les castes, mais en particulier pour ceux de la caste royale, les Kshatriyas... Le novice doit faire trois fois le tour de l'image phallique et, selon ses moyens, offrir au Dieu une poignée de fleurs mêlées à de l'or, ou seulement de l'or s'il manque de fleurs, en récitant l'hymne à Rudra (*Rudrâdhyaya*). Puis il méditera sur Shiva en répétant seulement le *prâna*, la syllabe AUM. » (*Linga Purâna*, II, chap. 21, 40-42.)

De même, dans le rite dionysiaque, « l'initié a la tête voilée et se laisse guider par l'officiant... Une corbeille emplie de fruits et d'objets symboliques, parmi lesquels l'un en forme de phallus, est posé sur la tête de l'initié. Le cadre... est un jardin où se dresse un arbre : une idole de Dionysos est présente. Mais c'est un Dionysos qui a des caractères de Priape et d'abord l'ithyphallisme. » (H. Jeanmaire, *Dionysos*, p. 459.)

« Le bandeau qui aveuglait le disciple est ensuite enlevé et le *yantra* lui est montré. On le fait alors asseoir sur un siège d'herbes *dharba*, son visage tourné vers le sud... Après quoi, a lieu le rite de consécration des principes des cinq éléments... Le précepteur place la main sur la tête du novice, pendant que celui-ci répète le *mantra* avec lequel il a jeté des fleurs sur le dieu. Il l'asperge avec de l'eau consacrée à Shiva et applique des cendres sur sa tête répétant le *mantra* d'Aghora¹, puis il vénère le novice avec des parfums et autres ingrédients. » (*Linga Purâna*, II, chap. 21, 45.)

« Avec un rite d'offrande (*homa*), le précepteur sort le disciple de sa caste, puis l'intègre au groupe des compagnons de Rudra... D'une seule main, le précepteur doit toucher toutes les parties du corps du disciple qui se prosterne devant le maître, qui, désormais, représente pour lui le dieu... Le précepteur entre alors dans le corps du disciple avec le rite de la sortie du souffle (*prâna-nirgama*). Le précepteur aspire le souffle du disciple, qui pénètre dans ses veines et son cœur. Après avoir soufflé dans ses veines en répétant le *mantra* et en faisant le geste d'annihilation (*samhâra mudra*), il le remplira en aspirant, unissant leurs deux âmes. Il retient un moment leur souffle uni, ce qu'on appelle l'« urne » (*kumbhaka*), puis, en expirant, il place le souffle dans le cœur du disciple... Il le touche alors et lui donne un cordon sacré... Au son de la musique et du chant, il verse l'eau du baptême sur le disciple. » (*Shiva Purâna, Vâyaviya Samhitâ*, II, chap. 16, 39-56.)

Le novice doit ensuite accomplir divers rites expiatoires : rite du feu, rite de la porte, rites d'allumer, de saisir, de lier, de répandre le nectar. Puis viennent les rites d'adoration.

« Les rites d'adoration doivent être accomplis dans l'ordre : *samproksbana* (arroser), *tâdana* (presser), *harana* (enlever), *samyoga* (unir), puis *vikshepa* (rejeter). Viennent ensuite les rites d'insémination (*arcana*), de gestation (*garbhadhârana*) et de donner naissance (*janana*)...

« Le rite solaire de la connaissance et de sa dissolution doit être accompli le premier avec le *mantra* d'Ishâna, accompagné de la syllabe magique HRÎM, représentant l'organe féminin, le *yoni*... Le rite se conclut par les rites d'*uddhâra* (soulever), *prokshana* (arroser) et *tâdana* (presser) avec le *mantra* d'Aghora se terminant par le son magique PHAT... Durant tout le rite, le précepteur doit guider le disciple en lui tenant le poignet. Le précepteur ensuite verse de l'eau sainte sur le novice, qui est désormais un compagnon de Shiva... L'initiation a lieu en présence de Shiva, du feu et du précepteur. Après l'initiation, le disciple doit agir selon les instructions du précepteur. » (Linga Purâna, II, chap. 21, 67-75.)

« Le précepteur, ayant essuyé le corps du disciple, prendra de la cendre dans ses deux mains et en enduira le corps du disciple en répétant le nom de Shiva. Il murmurerà alors le *mantra* de Shiva dans l'oreille du disciple. Puis, devant le feu sacré, ils répéteront ensemble la formule de l'initiation. Le disciple doit ensuite résider près du maître, le servir en tout, exécuter toutes ses demandes. Il est désormais appelé *samâya* (intégré)... Le maître lui donne alors un *Linga* de Shiva. Il attache un cordon sacré à la mèche de cheveux qui part du sommet de la tête du disciple qui se tient debout, et il laisse pendre ce cordon jusqu'à ses pieds, puis il lui frappe la poitrine, le lie avec le cordon, lui frappe la tête, le fait asseoir et lui donne à manger du riz consacré... Durant la nuit, le disciple doit dormir sur un lit d'herbes couvert d'un drap neuf (non lavé) et consacré. Au matin, le disciple doit informer le maître s'il a fait des rêves... Le cordon sacré est alors défait et pend de la mèche comme la veille. La vénération de l'*âdhâra* (le centre à la base de la colonne vertébrale) est alors accomplie, puis les rites de pénétration dans toutes les sortes d'êtres vivants, les dieux, les animaux, les oiseaux et les hommes.

Ensuite sont accomplis les rites de la nouvelle naissance... Le précepteur purifiera le corps du disciple des impuretés qu'y ont laissées les contacts sensuels et le libérera des trois sortes de lien. Attirant à lui l'âme du disciple comme il l'avait fait auparavant, il la déposera dans sa propre âme... Après avoir lavé les ciseaux, le précepteur coupe alors la mèche sacrée du disciple et son cordon sacré, et les brûle dans le feu consacré à Shiva. Après quoi, il restitue sa conscience individuelle au corps du disciple... Ayant fait asseoir le disciple, il obtiendra de Shiva la permission de lui enseigner la connaissance shivaïte... Il lui fait répéter alors le triple *mantra* : AUM, HRÎM, SHIVÂYA NAMAH. HRÎM. AUM. » (Shiva Purâna, *Vayavîya Samhitâ*, II, chap. 16-17-18 abrégés.)

(Le vingtième chapitre du Shiva Purâna traite de l'initiation du disciple au rang de précepteur.)

Pour être initié comme *Pashupâta* (ami des bêtes), le disciple devra, après avoir reçu les enseignements de son précepteur, mener, pendant une certaine période, la vie du moine errant. « Ayant accompli le rite d'ablution et de sacrifice et les autres rites du soleil, le disciple observera les rites du bain de Shiva, du bain de cendres et de la vénération du dieu. » (Linga Purâna, II, chap. 22, 1.) « Le quatrième jour après la pleine lune, il éteindra le feu et en réunira soigneusement les cendres. Il se rasera les cheveux et tous les poils du corps. Il prendra alors une poignée de glaise et en enduira tout son corps de la tête aux pieds, ses yeux fixés sur le soleil. Puis il prendra un bain et enduira tout son corps de cendres. » (*Shiva Purâna*, *Kailâsa Samhitâ*, chap. 16, 18-26.) « Ensuite il gardera ses cheveux hirsutes ou il les rasera complètement, ou conservera une seule mèche. En principe, il restera toujours nu. Toutefois, s'il le préfère, il peut aussi porter une robe couleur safran ou un vêtement d'écorces d'arbres. Il prendra un bâton de pèlerin et portera un cordon comme ceinture. » (Shiva Purâna, *Vâyavîya Samhitâ*, chap. 33.)

Il partira alors en pèlerinage en mendiant sa nourriture.

L'APPLICATION DES CENDRES

« Les cendres doivent être appliquées sur trente-deux parties du corps ou, à défaut, seize, huit ou cinq parties, en invoquant les divinités correspondantes.

« On enduit de cendres la tête en invoquant Agni, le dieu du Feu, le front en invoquant les divinités des eaux, les oreilles en invoquant la Terre ou Shiva, les yeux en invoquant le Vent ou Rudra, les narines en invoquant les directions de l'Espace, le cou en invoquant la Lune, le épaules en invoquant Shakti (la puissance de réalisation), les bras en invoquant Dhruva (l'étoile polaire, symbole de la Constance), les coudes en invoquant Soma, le breuvage intoxicant, les poignets en invoquant Vishnou, le Préservateur, les hanches en invoquant Anala, le Feu intérieur, le nombril en invoquant Prajâpati, le seigneur des animaux, les testicules en invoquant Brahmâ, le Créateur, les cuisses en invoquant les Nâgas, les serpents, les genoux en invoquant les filles des serpents, les mollets et les talons en invoquant les Vasus (divinités de la richesse), les pieds en invoquant les filles des sages, le dos en invoquant l'Océan.

« Au cas où huit places seulement sont envisagées, celles-ci sont le scrotum, le front, les oreilles, les épaules, la poitrine et le nombril. Les divinités qui y président sont appelées les Sept Sages.

« Si le fidèle ne peut enduire de cendre tout son corps, il en mettra seulement sur son front en répétant « Namah Shivâya » (à Shiva), sur ses flancs en disant « Ishâbhyam Namah » (au couple divin), sur les bras en disant « Bîjâbhyam Namah » (aux deux semences), sur le bas du corps en disant « Pitribhyam Namah » (aux ancêtres), sur le haut du corps, en invoquant la déesse (Umâ) et le seigneur (Isha) « Nâmab Umeshâbhyam », sur le dos et l'arrière de la tête en invoquant l'aspect terrible du dieu en disant « Namah Bhîmâya ». (*Shiva Purâna, Videyshvara Samhitâ*, chap. 24, 97-116.)

Les Titans qui s'emparent de Zeus ont eux aussi le corps enduit de cendres ou de gypse. Ce sont donc des initiés dont la troupe entoure

le jeune dieu. Nous retrouvons ce principe dans l'initiation des adultes des sociétés africaines qui, en s'enduisant le corps de cendres blanchâtres, se transforment en êtres surnaturels.

« NYÂSA », LE RITE D'ATTOUCHEMENT

Le rite de nyâsa (fixation) consiste à caresser et vénérer toutes les parties du corps d'un être humain, car c'est l'homme tout entier qui est considéré comme la manifestation du dieu sous ses divers aspects donc son image. Nyâsa vient d'un verbe qui signifie « mettre, placer ». Il s'agit d'un processus d'imposition et d'évocation d'énergies divines qui sont présentes dans certains points et organes précis du corps. « Par le nyâsa on place, suscite ou réveille diverses divinités, diverses *shaktis* dans différentes zones du corps et particulièrement dans les « points de vie »... Si la main est rendue vivante par une *shakti*, la partie touchée devient vivante, la vie divine coule en elle, et dans l'organe matériel commence à se réveiller l'organe fait de vajra (la foudre) ou sattva guna (la tendance ascendante)... On passe la main sur tout le corps pour en « enduire » la surface de « fluide divin ». » (J. Evola, *Le Yoga tantrique*, p. 162-163.)

Nous retrouvons cette pratique dans toutes les traditions magiques, y compris celle de l'Occident. Dans un chapitre (III, 13) du *De occulta philosophia* d'Agrippa (XV^e siècle), on peut lire : « Si un homme capable de recevoir l'influx divin garde sans tache et purifie un membre ou un organe quelconque de son corps, celui-ci devient le réceptacle du membre ou de l'organe correspondant du dieu qui s'y niche comme sous un voile. Mais ce sont des mystères trop jaloux dont on ne peut parler extensivement en public. »

« Le corps n'est en aucune manière considéré comme un ennemi... Le propre des écoles tantriques est de donner au corps même une dimension hyperphysique, d'établir par là des rapports analogico-magiques entre macrocosme et microcosme... On ne méprise pas le

corps, on assume et on explore ses secrets et les pouvoirs contenus en lui. » (J. Evola, *Le Yoga tantrique*, p. 162-164 et p. 105.)

Selon le *Kûlârnavâ Tantra* : « Le corps est le temple du dieu. L'être vivant est l'image de Sadâshiva, Shiva sous son aspect d'être. L'adepte prononce la formule d'identité : « Je suis lui ». » La vénération du corps est donc la vénération du dieu dont il est l'image. Nous vénérons le dieu en vénérant son œuvre, même si nous sommes inconscients de cet aspect divin. L'amour de la beauté n'est en fait que l'amour de Dieu. Nonnos, dans ses *Dionysiaques* (chant III, 274), peut très bien parler de « l'attouchement rituel transformé en caresse amoureuse ».

D'après le *Linga Purâna* (I, chap. 85):

« Le rite de nyâsa (fixation) conduit à toutes les réalisations (*siddhi*). Il se pratique de trois façons qui peuvent être mises en rapport avec la croissance, la durée et le déclin du monde et des êtres. L'apprenti pratique le rite sous la forme qui se réfère à la croissance (*utpatti*), l'homme mûr sous l'aspect de la durée (*sthitî*), l'ascète sous l'aspect du déclin (*sambriti*).

« L'attouchement (nyâsa) peut être de trois sortes : celui des membres (*anganyâsa*), celui des mains (*karanyâsa*), et celui du corps (*dehanyâsa*). On doit d'abord accomplir le *nyâsa* de la main, puis celui du corps, puis celui des membres. Le contact doit commencer par la tête et finir par les pieds dans le nyâsa de croissance. Il commence par les pieds et finit par la tête dans celui du déclin. Le nyâsa du cœur, du visage et du cou est celui de la durée.

« Lorsqu'on pratique le *nyâsa* des mains en commençant par le pouce de la main droite et finissant par le pouce de la main gauche et en se concentrant sur chaque phalange de chaque doigt, c'est le nyâsa de croissance. Si on le fait en ordre inverse, c'est un nyâsa du déclin. Pour le nyâsa de la durée, on commence par le pouce et finit par le petit doigt de chaque main.

« Ensuite on doit pratiquer le *nyâsa* du corps, puis celui des membres, d'abord sur l'ensemble du corps, puis sur chaque partie,

puis sur chaque doigt, en prononçant chaque fois la formule sacrée correspondante précédée et suivie de la syllabe AUM.

« Le pratiquant doit faire face à l'est ou au nord, avoir lavé ses pieds, être propre et attentif. Il doit concentrer sa pensée sur l'ancêtre, le rite, la divinité, la semence (*bija*) ou syllabe magique, l'énergie (*shakti*), l'âme, et sur la personne de son précepteur. Répétant la formule sacrée, le mantra, il doit essuyer les mains [de la personne vénérée] et fixer la syllabe AUM dans les paumes, et sur la première et la dernière phalange de chaque doigt. Il fixera la semence (*bîja*) [ici une syllabe magique] avec le point limite (*bindu*) [ici, la nasalisation de la syllabe] sur les cinq phalanges centrales.

« Selon l'ordre des étapes de la vie, il accomplira le nyâsa de croissance et les autres avec ses deux mains en commençant par les pieds et finissant par la tête. Répétant le mantra auquel est adjointe la syllabe AUM, il touchera le corps :

« 1. Sur la tête, le visage, le cou, le cœur, le sexe, puis les deux pieds.

« 2. Sur le sexe, le cœur, le cou, le milieu du visage et la tête.

« 3. Le cœur, le sexe, les pieds, la tête, le visage et le cou.

« Ayant ainsi touché les membres [de la personne qu'il vénère], le pratiquant méditera sur les cinq visages de Shiva. Commençant par la face à l'est et finissant par celle qui regarde vers le haut. Il s'y concentrera sur les cinq syllabes du mantra commençant par Na dans l'ordre (Na, Mo, Shi, *Vâ*, *Ya*). Ensuite il accomplira le nyâsa des six membres à leur place respective en y prenant plaisir.

« Le nyâsa sera accompagné des syllabes magiques d'offrande aux dieux qui sont Namas (Obéissance), Svâhâ, Vasa, Hum, Vausat et Phat. Dans le mantra de Shiva :

« Aum est le coeur, la nature même du dieu.

« Na correspond à la tête, à la couleur jaune, à l'Est, au roi du ciel Indra ;

« Mo correspond à la mèche de cheveux, à la couleur noire, au Sud, à l'aspect destructeur de Shiva (Rudra) ;

« Shi correspond à la bouche, à la couleur grise, à l'Ouest, à Vishnou, le principe conservateur ou féminin ;

« Va correspond à l'oeil, à la couleur dorée, au Nord, au Créateur Brahmâ ;

« Ya correspond à la flèche (le sexe), à la couleur rouge, au Zénith, à Skanda, le jeune dieu.

« Les dieux des Quatre Coins de l'espace, en commençant par le Sud-Est, sont respectivement :

« Au Sud-Est, Vighnesha, qui écarte les obstacles ;

« Au Nord-Est, Durgâ, l'Inatteignable ;

« Au Nord-Ouest, Kshetrajña, la Connaissance du champ d'action ;

« Au Sud-Ouest, Nirriti, le Déclin et la Mort.

« Le pratiquant les fixera avec le bout du pouce appuyé contre le bout de l'index et avec un large sourire. En disant « Protégez-nous », il vénérera chacune des quatre divinités successivement. » (Linga Purâna, i, chap. 85.)

« Dans le rite de nyâsa, les aspects *Aghora* (favorables) de Shiva sont logés dans huit parties du corps : le cœur, le cou, les épaules, le nombril, le ventre, le dos, la poitrine. Par contre, treize parties (kalâ) du corps correspondent à son aspect magique (*Vâmadeva*). Ce sont l'anus, la verge, les cuisses, les genoux, les mollets, les fesses, les hanches, les côtés, le nez, la tête, les bras. » (Shiva Purâna, *Vâyavîya Samhitâ*, II, chap. 22.)

« Le *bhakta* accompli pratiquera le nyâsa de la main et des doigts en commençant par l'index avec son propre pouce. Il accomplira aussi le nyâsa du centre du cou. Le *bhakta* éclairé sera purifié par le rite de *nyâsa*... Il répétera le *mantra* de cinq syllabes qui lui a été

transmis par la grâce de son précepteur. » (Linga *Purâna*, I, chap. 85, 79-82.)

« PANCHA-TATTVA » LE RITUEL SECRET DES CINQ ÉLÉMENTS

Le point de vue propre à la voie tantrique, la voie de la Main gauche, la voie des « mystères », est de transformer le négatif en positif, d'utiliser, comme ouverture vers le principe créateur, les fonctions physiques les plus élémentaires, qui sont les premières à se manifester donc les premières bases de la création. Le « rituel des cinq éléments » (*pancha-tattva*) se réfère à l'utilisation des fonctions vitales essentielles de l'être vivant, comme base de tout développement. Dans le Tantrisme, hindou et shivaïte, ce « rituel secret » est réservé au vira (héros), c'est-à-dire à l'adepte initié qui a la force et la volonté de conquérir, de vaincre la matière et les forces qui maintiennent l'homme enchaîné. Ceux qui prétendent ignorer ou laisser dans le vague les fonctions essentielles de la vie sont voués à l'échec, car l'homme est une entité indivisible et il doit rester conscient du fait qu'avant de penser il doit vivre, c'est-à-dire se nourrir (tuer), excréter, se reproduire. Ce sont là les bases de toute vie, de toute possibilité d'exister, donc de toute pensée, de toute conscience, de toute spiritualité, de toute réalisation. « Sans le rituel du *pancha-tattva*, il n'est pas possible d'atteindre l'accomplissement (siddhi) et l'on rencontrera des difficultés à chaque pas. » (Mahânirvâna Tantra, V, 13.) « Tout ce que le pashu, l'homme animal, accomplit de façon obtuse, selon le monde tamasique du besoin et du désir, doit être vécu par le *vîra* (le héros, l'adepte)... avec un fond cosmique. » (J. Evola, *Le Yoga tantrique*, p. 179.)

Le héros, le *vîra*, l'homme réalisé, domine les forces qui l'entourent. Il n'est pas atteint par le déclin ou la maladie et il choisit l'heure de sa mort. Il contraste fortement avec l'homme matérialiste, agressif et ambitieux, qui n'est que le jouet de ses propres passions et des forces subtiles, qui les inspirent.

Dans le *pancha-tattva*, les cinq fonctions vitales essentielles sont mises en relation avec les cinq éléments correspondants : l'ouïe (éter), la vue (feu), le toucher (air), le goût (eau), l'odorat (terre). Dans le rituel, la fonction sexuelle (*mâithuna*) est symbolique de l'éther, le vin et autres substances intoxicantes (*madya*) de l'air, la viande (*mâmsa*) du feu, l'urine (*mutra*) de l'eau, les excréments (*mala*) de la terre. Dans certaines traditions du Tantra, on substitue symboliquement le poisson (*matsya*) à l'urine et certaines céréales (*mudrâ*) aux excréments. En sanskrit, les noms des cinq substances commencent par la lettre M. Le rituel secret tantrique est en conséquence appelé le rituel des cinq M (*pancha-makara*).

Les cinq substances du *pancha-tattva*... correspondent également aux cinq *vâyus* (airs) ou *prânas* (souffles) principaux, qui sont les formes fondamentales de l'énergie vitale. Le principe éther, le courant subtil solaire, se manifeste dans le Prâna, le souffle respiratoire rituellement contrôlé avec l'aide de l'acte sexuel. Le principe air se manifeste dans l'Apâna, le pouvoir d'élimination rituellement contrôlé avec l'aide des substances intoxicantes. Le principe feu se manifeste dans le Samâna, le pouvoir d'assimilation, de digestion, rituellement contrôlé par la consommation de la viande. Le principe eau se manifeste dans le Vyâna, la circulation du sang et des autres fluides internes, rituellement contrôlé avec l'aide de l'urine ou du poisson. Le principe terre se manifeste dans l'Udâna, l'énergie musculaire et motrice, rituellement contrôlée avec l'aide des excréments ou d'autres substances symboliquement équivalentes.

L'utilisation des boissons enivrantes dans le cadre du *pancha-tattva* est censée rendre la jeunesse aux hommes mûrs, de même que la viande-accroît l'intelligence et l'énergie.

LES RITES MAGIQUES D'AGHORA

Aghora, le « Non-Terrible », est un nom que l'on donne, pour l'amadouer, à l'aspect destructeur de Shiva. Les rites d'Aghora

servent principalement pour la magie noire, pour ruiner ou détruire un ennemi. Ils sont décrits dans le *Linga Purâna* pour l'usage des magiciens du roi, mais sont utilisés couramment par des particuliers, encore de nos jours. Dans une des formes des rites d'Aghora qui a pour but la destruction d'un ennemi, « l'officiant creuse furieusement des trous et y place les effigies des ennemis du roi, la tête en bas, les pieds en haut. Il apporte ensuite un tison pris à un bûcher funèbre et en allume un feu en silence. Répétant le mantra d'Aghora, l'officiant prend ensuite un crâne humain et le remplit avec des ongles et des cheveux humains, des charbons, des épis, du linge de corps souillé, un morceau de vêtement d'écorce, des balayures, des dents de serpent venimeux, de taureau et de vache, des griffes et des dents de tigre, des dents de chat, de mangouste et de sanglier, en répétant cent huit fois le mantra d'Aghora. [Cette liste est simplement indicative. Essentiels dans la pratique courante sont les cheveux, les rognures d'ongles, les vêtements souillés et des dents d'animaux.] Le crâne et son contenu sont alors enveloppés dans un morceau de linceul pris à un mort. Le tout est enterré dans un champ, une maison ou un cimetière dans le territoire de l'ennemi. Lorsque le soleil entrera dans le huitième signe du zodiaque ou lors d'une éclipse du soleil, il faudra répéter le mantra et l'ennemi sera ruiné ou périra... Si l'on accomplit ce rite contre un de ses proches, il se retourne contre l'officiant. » (*Linga Purâna*, II, chap. 50, 33-48.)

Le *mantra* d'Aghora est formé de trente-deux syllabes : « Aghorébhyo-*tha*, glorébhyo, ghora, ghorataré-bhyah, sarvé-bhyah, sarva-sharvé-bhyo, namasté-stu, Rudra rupé-bhyah. » (*Linga Purâna*, II, chap. 27, 238.) « Je vénère Aghora le terrible, plus terrible que le terrible. Je vénère tous les archers divins (*sharva*), la forme de Shiva destructeur. » Dans un mantra de ce genre, le sens apparent n'a qu'une valeur mnémotechnique. Certaines des syllabes ont un sens magique et secret. Le rythme d'élocution, qui joue un rôle essentiel, ne peut être appris qu'oralement.

LE BRAHMACHÂRYA OU L'ERRANCE

Le « voyage » est toujours un symbole de l'épreuve initiatique. On appelle Brahmachâri (« Errant dans l'immensité ») un apprenti ou un moine errant qui cherche à acquérir le savoir et la connaissance et qui, pour cela, doit renoncer, pour un temps, à toutes préoccupations matérielles et mendier sa nourriture. Dans la première partie de sa vie, tout homme doit se consacrer essentiellement à l'étude. Après quoi, il doit pratiquer l'errance et subir les épreuves initiatiques. C'est seulement ensuite qu'il pourra participer à la vie sociale et rituelle et se marier.

« Pour être libéré, on doit satisfaire les sages par l'étude, ensuite les dieux par des sacrifices, et enfin les ancêtres en engendrant des fils. » (*Shiva Purâna, Vâyavriya Samhitâ*, II, chap. 12, 32.) Dans la vie pratique, le rite de l'errance peut être purement symbolique. Avant les rites du mariage, le futur époux prend le vêtement et le bâton de l'errant, sort par une porte de la maison et rentre par une autre. Dans le monde dionysiaque, le jeune homme avant son mariage devait également quitter la maison paternelle, partir dans la campagne ou la montagne, retourner en quelque sorte à la vie sauvage, et y recevoir certaines formes d'initiation.

La vie errante est obligatoire pour les moines et surtout pour les grands initiés shivaïtes qui ont définitivement renoncé au monde et qui enseignent de village en village. Il ne peut exister aucune organisation matérielle, aucune église ou monastère dans la tradition shivaïte. Les chefs de la hiérarchie, les Shankarâcharyas, sont des moines errants, qui ne possèdent qu'un vêtement de coton drapé de couleur orange et un vase de cuivre pour leurs ablutions.

« Au moment de renoncer au monde, le candidat à l'errance doit inviter deux prêtres, leur laver les pieds, leur offrir à manger, leur donner des vêtements et de l'argent. Emportant seulement un pagne, un cordon sacré et un bâton ainsi que les accessoires des rites d'offrandes, il doit se retirer au bord de la mer, sur une montagne ou près d'une rivière où il accomplira les rites. » (*Shiva Purâna, ibid.*, 85-87.)

« L'homme qui cherche à atteindre la connaissance doit de préférence vivre dans la forêt (*vanaprastha*), libre de toute préoccupation matérielle. Il doit se trouver un maître qualifié et faire tout pour lui plaire et le servir. » (*Shiva Purâna*, ibid., 32-33.)

Le moine shivaïte est appelé Sannyâsi, de sannyâsa (abandon total de tous biens). S'il n'est pas un errant, il peut se retirer dans la forêt. A l'aide du Yoga, il apprend le langage des animaux, et ceux-ci viennent à lui sans crainte, lui obéissent et suivent ses enseignements. On rencontre parfois l'un de ces ascètes nus dans les forêts de l'Inde centrale. D'autres se retirent dans des caves ou des cellules aménagées dans les montagnes. Ils ne voient jamais personne, se nourrissent de fruits et de racines. Dans certains cas, des fidèles leur apportent de la nourriture qu'ils déposent à quelque distance. Les cellules inaccessibles des solitaires du mont Athos sont vraisemblablement d'anciens ermitages de reclus dionysiaques. On leur apporte de temps en temps quelques provisions que l'on fait parvenir auprès de leur cellule avec des cordes.

On emploie souvent aujourd'hui le mot *brahmachâri* comme signifiant « chaste », mais la chasteté est une notion ambiguë. Nul homme n'est chaste puisque d'une manière ou de l'autre il émet périodiquement sa semence, fût-ce en dormant. Ce qui est interdit au Brahmachâri, ce ne sont pas les pratiques sexuelles, ce sont les attaches et particulièrement les actes reproducteurs qui par leurs conséquences le lient à la société, le privent de sa liberté. Le Brahmachâri ne doit pas avoir de liaison impliquant des risques de conception. Il doit être en tout cas économe de sa semence devant se consacrer à l'étude. Par ailleurs, dans certains rites, c'est un Brahmachâri qui doit s'unir rituellement à une prostituée. Le mot brahmachâri correspond à peu près à bachelier. L'idée de chasteté n'est pas nécessairement impliquée. Shiva est souvent représenté sous la forme d'un Brahmachâri, d'un jeune ascète errant dont l'apparence trouble tous les êtres et leur inspire le désir.

rites funébres

Le monde shivaïte se distingue nettement du monde aryen védique par les rites funébres. Dans la tradition shivaïte, on construit des demeures pour les morts ; dans la tradition aryenne, on édifie des bûchers. Les Sémites, en général, enterrent simplement leurs morts sans accessoires. Il existe une quatrième façon de disposer des défunts, c'est d'abandonner les corps pour qu'ils soient mangés par les animaux où éventuellement par l'homme. Les Parsis déposent les corps dans des enclos pour qu'ils soient dévorés par les vautours. Les « Kafirs » du Pamir les déposent sur les montagnes. Ces diverses pratiques se sont à l'occasion interpénétrées. Il semble toutefois que partout où nous rencontrons des demeures mortuaires avec les caractéristiques et les accessoires des demeures des vivants, l'influence du Shivaïsme est apparente, qu'il s'agisse des Égyptiens, des Étrusques ou du peuple des dolmens.

« La crémation n'est pas permise pour les adeptes. Ils doivent retourner à la terre... Au moment de la mort, les autres adeptes se réunissent autour du mourant. Ils lui parlent de la splendeur de Shiva jusqu'à ce que la mort survienne... Le corps est lavé avec de l'eau, vénéré avec des fleurs. Les *mantras* de la déesse, de Shiva, de l'Illumination ainsi que des passages du Rudra *Sûkta* seront récités. Le corps est aspergé avec de l'eau contenue dans une conque. Une fleur est placée sur la tête et le corps essuyé en répétant la syllabe AUM. Un cache-sexe neuf est mis en place. Le corps est enduit de cendres selon les règles. La triple marque (*tripundra*) est dessinée sur le front, qui est enduit de pâte de santal selon les rites. Le corps est ensuite orné de guirlandes de fleurs. Des chapelets de grains de Rudraksha sont placés sur la poitrine et autour du cou, de la tête, des bras, des poignets et des oreilles.

« De l'encens est brûlé. Le corps est alors lié avec des cordelettes en position assise et placé sur un palanquin porté par cinq porteurs et décoré de guirlandes de fleurs parfumées... Il est promené en

procession autour du village accompagné de danses de musique et du chant des *mantras*.

« Les adeptes creusent une tombe de la profondeur d'un bâton de pèlerin dans un lieu favorable près d'un arbre sacré situé vers l'est ou le nord. On recouvre le fond d'un lit d'herbe dharba. Une étoffe, une peau de daim ou une natte d'herbe darbha est placée par-dessus. On asperge alors le corps avec des gouttes des cinq produits de la vache (lait, lait caillé, beurre, bouse et urine) et avec de l'eau contenue dans une conque, en répétant les mantras du *Rudrasûkta* et la syllabe AUM. Une fleur est placée sur la tête... Le corps est placé dans la tombe, assis en posture de Yoga, faisant face à l'est. Il est décoré de fleurs parfumées. De l'encens est brûlé. Un bâton est placé dans la main droite, une coupe pleine d'eau dans la main gauche. On touche alors la tête et le milieu des sourcils en répétant les mantras de Shiva. Le crâne est alors brisé avec une noix de coco et la tombe refermée.

« Une plate-forme de deux coudées (*aratni*) de long et d'une coudée de hauteur est construite sur la tombe. Elle est couverte d'un enduit de bouse de vache. Un *yantra* est dessiné au centre et vénéré avec des fleurs odorantes, des feuilles de Bilva et de Tulsi, et des graines. Des lampes sont agitées au-dessus de la tombe et de l'encens brûlé. Des offrandes de lait et de nourriture sont ensuite déposées sur le tertre, dont les adeptes font la circumambulation. Après quoi, ils se prosternent cinq fois. » (Shiva Purâna, Kailasa *Samhitâ*, chap. 21.)

Des cérémonies autour de la tombe sont prévues pour le onzième et le douzième jour après la mort.

On peut encore voir souvent, dans le sud de l'Inde, ces joyeuses processions funèbres qui ressemblent au cortège de Dionysos, avec les musiciens, les danseurs, les expressions de joie. Le mort est assis sur un char dans une posture de Yoga maintenu par des cordelettes. La procession erre au hasard et doit rencontrer l'« étranger », l'envoyé des dieux, auquel on demande « où se trouve la magnifique demeure de monsieur X... ». L'étranger indique la direction de la

chambre souterraine où ira reposer le mort avec les accessoires nécessaires à son voyage dans l'autre monde.

Chez les Étrusques, des danses bachiques précédaient les processions funèbres. Selon Denys d'Halicarnasse, les danseurs étaient déguisés en satyres. Dans la pratique minoenne préaryenne comme chez les Étrusques, la coutume était l'enterrement dans des chambres voûtées circulaires, appelées *tholos*, et similaires aux stupas bouddhiques. Les trulli des Pouilles, dans le sud de l'Italie, qui servent aujourd'hui d'habitations, étaient à l'origine des tholos. Les rites funéraires préceltiques dans les dolmens semblent avoir été similaires à ceux décrits dans les Purânas. La rupture rituelle du crâne a souvent été mal interprétée, et considérée comme un accident de guerre, les nécropoles devenant des champs de bataille.

Certaines sectes shivaïtes modernes pratiquent aujourd'hui la crémation selon la coutume aryenne. L'enterrement reste toutefois la méthode usuelle, surtout dans le sud de l'Inde. Pour les yogis qui meurent volontairement, en arrêtant eux-mêmes les battements de leur coeur, on construit autour d'eux, sans toucher au corps, une chambre funéraire.

¹ Voir plus loin, p. 243.

10.

Le dieu de la Danse et du Théâtre

LE DIEU DE LA DANSE

D'après la cosmologie hindoue, l'univers n'a pas de substance. La matière, la vie, la pensée ne sont que des relations énergétiques, que rythme, mouvement et attraction mutuelle. On peut donc concevoir le principe, qui donne naissance aux mondes, aux diverses formes d'être, comme un principe harmonique et rythmique, symbolisé par le rythme des tambours, les mouvements de la danse. Shiva, en tant que principe créateur, ne profère pas le monde, il le danse. « Quelles qu'aient été les origines de la danse de Shiva, elle devint avec le temps l'image la plus claire de l'activité de Dieu, qu'aucun art, aucune religion puisse se flatter d'avoir inventée. » (Ananda Coomaraswamy, *The Dance of Shiva*, p. 6,.)

D'après l'écrivain grec Lucien (II^e siècle apr. J.-C.) : « Il semble que la danse fit son apparition au début de toutes choses et se manifesta en même temps qu'Éros l'ancien, car nous voyons cette première danse apparaître clairement dans le ballet des constellations et dans les mouvements imbriqués des planètes et des étoiles et leurs rapports dans une harmonie ordonnée. »

Shiva comme manifestation de l'énergie rythmique primordiale est le « seigneur de la danse » (*Nata-râja*). L'univers cosmique est son théâtre. Il est le danseur ithyphallique principe de toute vie. Ce qui relie le Créateur au Créé, l'être divin au monde apparent, peut être exprimé en termes de rythme, de mouvement, de danse. Le Créateur danse le monde, et, par analogie, la danse des hommes peut être

envisagée comme un rite, comme un des moyens par lesquels nous allons pouvoir remonter vers l'origine des choses, nous rapprocher du divin, nous unir à lui. L'ivresse érotique et la danse extatique sont les moyens les plus directs pour établir un contact avec le surnaturel.

Toutes les formes de danses et de spectacles de théâtre sont sous l'égide de Dionysos, qui est invoqué au début de chaque spectacle. Shiva est de même invoqué avant toute danse ou tout spectacle. Le plus grand titre de gloire de Dionysos était d'avoir donné naissance au dithyrambe et aux concours dramatiques. Selon la Bibliothèque d'Apollodore, c'est à la suite d'une expédition de deux ans en Inde que Dionysos avait organisé des auditions musicales. Selon Euripide, il avait inventé la flûte et le tambourin. Le tambour de Shiva, le damaru en forme de sablier, est fait de deux crânes humains pour rappeler que la vie naît de la mort. Il faut distinguer plusieurs formes de danse : danse rituelle ou symbolique, danse extatique, danse lubrique et théâtre dansé. Les formes et les buts en sont différents, mais toutes sont liées au culte de Shiva-Dionysos et sont sous son égide.

Les danses rituelles, généralement accomplies en groupe, évoquent par leurs figures, leurs rythmes, les mouvements des astres et les rythmes de la création. D'après Lucien (*Peri Orcheseos*, XV, 177): « Il est impossible de trouver un seul mystère antique où il n'y ait pas de danse. » Dans les cérémonies religieuses crétoises et mycéniennes, les processions et les danses occupaient une place importante. Il est question de danses du taureau, de danses érotiques, de danses labyrinthiques. Selon Plutarque (Thésée, 22) : « Thésée, à Délos, exécuta avec les jeunes gens une danse qui, dit-on, est encore en usage parmi les habitants de Délos ; elle imite les tours et les détours du labyrinthe et se déroule en un mouvement rythmique fait de continuelles évolutions et déviations. » La danse du labyrinthe chez les Romains est mentionnée par Virgile, Pline, Tacite et Suétone. Des danses similaires en spirale sont toujours pratiquées par les tribus *munda* de l'Inde. Il subsiste des danses analogues chez les derviches du Moyen-Orient, issues des danses astrologiques des Parsis. En fait, beaucoup de danses que nous

appelons populaires ou folkloriques ont à l'origine un caractère de farandoles rituelles et se pratiquent d'ailleurs à l'occasion de rites de fêtes religieuses, de mariages, etc.

Dans le temple shivaïte, le hall de la danse est un élément essentiel. Les danseuses sacrées font partie du personnel du temple. La danse est souvent associée à la prostitution rituelle.

« KÎRTANA » ET DITHYRAMBE

La danse extatique, individuelle ou collective, n'est pas un spectacle et n'est généralement pas publique. Elle ne concerne que ceux qui la pratiquent. C'est une technique qui utilise certains mouvements destinés à provoquer une intoxication, un état de transe. C'est Shiva lui-même qui la révèle aux hommes. Elle forme une partie essentielle du culte dionysiaque. C'est la danse des ménades et des bacchantes dont nous retrouverons les mouvements et les rythmes dans les danses extatiques de l'Inde.

Le kîrtana (chant de gloire) hindou, qui correspond au dithyrambe grec, est un rite dans lequel les fidèles, guidés par un récitant, chantent la louange du dieu en pratiquant des danses aux mouvements rythmés qui provoquent des états de transe durant lesquels peuvent se manifester chez les participants des pouvoirs prophétiques.

Dans l'ivresse et la danse orgiastique de l'Inde, les fidèles peuvent être possédés par divers esprits (*bhûta*), génies, dieux ou déesses qui parlent par leur bouche. Nous retrouvons la même conception dans Euripide : « Es-tu possédée par Pan ou par Hécate, par les terribles Korybantes ou par la Mère de la montagne? »

Les extatiques, inspirés ou possédés par le dieu, acquièrent des perceptions du monde invisible, des pouvoirs oraculaires et magiques. Dans l'état hypnotique semi-inconscient que procurent les rythmes des tambours et les mouvements de la danse, ils entrent en contact avec les dieux, les bêtes sauvages, même les pierres, et les

charment. Les vases antiques et les fresques ont reproduit les mouvements convulsifs et spasmodiques, la flexion du corps en arrière, le renversement et l'agitation de la nuque, que nous pouvons toujours observer aujourd'hui dans les danses extatiques de l'Inde. On disait que les Korybantes étaient ainsi appelés parce qu'ils secouaient la tête comme des taureaux durant leurs danses.

Dans le dithyrambe comme dans le *kîrtana*, un cercle est formé par les participants, dont le nombre varie selon l'importance du thiase, de la congrégation. Ils dansent et répètent en chœur les paroles que chante le conducteur de la cérémonie (*l'exârchôn* grec). Celui-ci psalmodie une légende du dieu. Selon Pindare, il s'agit d'une télété, d'une liturgie qui se danse la nuit à la lueur des torches, mais ce n'est pas un mystère, et des assistants occasionnels ne sont pas exclus. Dans le dithyrambe classique, l'élément masculin était originellement prépondérant. « L'histoire du culte de Dionysos serait grandement intéressée à la possibilité de trouver la forme primitive de l'action rituelle dont le dithyrambe était l'accompagnement. » (H. Jeanmaire, *Dionysos*, p. 232-442.) Cette forme, nous la retrouvons en tout point dans le *kîrtana* hindou tel qu'il se pratique toujours aujourd'hui, avec son animateur qui chante la légende du dieu accompagné de percussions, de flûtes ou de hautbois, tandis que les participants dansent en cercle en balançant la tête selon certains mouvements particuliers. Quelques-uns entrent peu à peu dans un état de transe provoqué par les mouvements rythmés du corps et de la tête. Il existe diverses formes de *kîrtana*, certaines plus raffinées, plus orientées vers une réalisation musicale de caractère artistique, d'autres plus populaires, plus violentes. C'est dans ces formes violentes que l'on peut voir certains participants entrer en transe et, éventuellement, prophétiser.

Le mode phrygien recommandé pour la musique de la bacchanale correspond au mode (râga) Kâfi indien, utilisé souvent de nos jours pour la danse extatique. Certains rythmes et leur accélération graduelle jouent un rôle important ainsi que des changements soudains de la formule rythmique qui provoquent un choc psychologique chez les danseurs. La tradition du dithyrambe s'est

maintenue dans le zikr pratiqué par les confréries de Soufis dans le monde islamique. Continuation du rite grec, le zikr reste très proche du dithyrambe et du kîrtana dans sa technique, son effet et ses buts. Il se pratique en Iran, en Turquie, en Syrie et aussi au Maroc où le rituel des Aïssaoua est une continuation d'un rituel dionysiaque. Les Aïssaoua de Fez pratiquent d'ailleurs l'omophagie et portent la mèche de cheveux sacrée des Dionysiaques et des Shivaïtes.

Les danses dionysiaques érotico-mystiques se continuèrent longtemps en Occident. Les chroniqueurs du Moyen Age en ont laissé des descriptions frappantes, notamment de celles pratiquées jusqu'au XIV^e siècle dans la région du Rhin et des Flandres. Les danses des Tarentulés dans les Pouilles pouvaient encore récemment être observées.

Jeanmaire mentionne les cérémonies des Nesténaridès, au siècle dernier, dans les villages de la Thrace orientale (région de Costi), qui représentaient la persistance du culte de Dionysos qui fut florissant dans les villes grecques du pourtour de la mer Noire.

La danse et le bruit des tambours ont pour effet de créer des zones de sécurité, d'éloigner les influences néfastes. Nous trouvons la description de leur utilisation dans le grand poème épique tamoul du III^e siècle, le *Shilappadikaram*. De même, d'après Oppien (*Cynegetica*, IV, 237-277) : « Le bruit mené par les bacchantes autour du berceau de Dionysos a pour effet de le soustraire à la persécution de ses ennemis, comme le fait la danse des Kourètes autour du berceau de Zeus. » Un très haut niveau sonore est utile pour provoquer des états de transe. Le dieu du dithyrambe est appelé le Bruyant (Bromios), le Grand Crieur (Eriboas). Shiva est lui aussi appelé le Hurlleur, le Bruyant.

On peut noter dans le monde moderne que les jeunes gens, pour pratiquer la danse, s'enferment volontiers dans des lieux clos où le niveau sonore est très élevé et qu'ils semblent y ressentir un sentiment d'isolement, d'éloignement des préoccupations et des tyrannies extérieures, puis atteindre un état d'exaltation qui,

proprement orienté, pourrait aisément conduire à une forme d'ivresse mystique.

En dehors des danses de caractère extatique, il existe des danses lubriques dans lesquelles les participants portent des emblèmes phalliques et miment des poursuites et des actes sexuels. Ces danses sont toujours pratiquées dans l'Inde et dans certaines régions d'Afrique du Nord. C'est à ces danses et mimes qu'Aristote attribue l'origine de la comédie. Le cortège de Dionysos, comme celui de Shiva, est précédé de danseurs se livrant à des mimes obscènes qui, comme les images érotiques, jouent un rôle important pour éloigner les puissances maléfiques. L'acte procréateur, l'acte de vie, s'oppose aux forces destructrices, à la puissance de la mort. Le rythme de l'acte érotique fait partie des rythmes de la danse.

La danse appelée Tandava révèle l'aspect de Shiva en tant que Bhairava (le Terrible) ou Virabhadra (le Génie destructeur). On représente le dieu exécutant cette danse dans les cimetières et les lieux de crémation. Shiva danse sauvagement, entouré d'une troupe de lutins déchaînés. Il est parfois accompagné de la déesse. Cette danse que le dieu enseigna aux hommes est proche des danses extatiques. Elle est parfois évoquée dans le théâtre, mais fait partie également des rites liés aux sacrifices et à l'orgasme.

Il existe de nombreuses descriptions littéraires de la danse de Shiva.

« Ayant installé la Mère des trois mondes sur un trône d'or orné de pierres précieuses, le porteur de l'épieu (Shûlapani) danse sur les sommets du mont Kailâsa, entouré de tous les dieux. Sarasvatî (déesse des Arts et des Sciences) joue de la *vînâ*, Indra (le roi du ciel) de la flûte, Bhahmâ (le Créateur) tient les cymbales marquant la mesure, Lakshmi (la Fortune) entonne une chanson, Vishnou joue du tambour. Tous les dieux les entourent.

« Les Musiciens célestes (Gandharvas), les Gnomes (Patâgas), les Serpents (Urâgas), les Bienheureux (Siddhas), les Réalisés (Sâdhyas), les Gardiens du monde (Vidyâdhara), les immortels, les nymphes du

ciel et tous les habitants des trois mondes s'assemblent pour voir la danse céleste et entendre la musique de l'orchestre divin à l'heure du crépuscule. » (*Shiva Pradosha Stotra*.)

LE THÉÂTRE. CINQUIÈME VÉDA

C'est au récit chanté du dithyrambe qu'Aristote attribue l'origine du théâtre. « C'est à l'origine d'une forme d'improvisation chantée qu'est issue la tragédie aussi bien que la comédie. La première provient des bardes qui conduisaient le dithyrambe, la seconde de ceux qui dirigeaient les chants phalliques... Ce fut Eschyle qui le premier porta à deux le nombre des acteurs, réduisit les parties du chœur et donna le premier rôle au discours. » (Aristote, *Poétique*, IV, 1449 et sqq.)

On voit très bien, dans l'Inde, comment le récit chanté du *kîrtana* peut se développer, d'abord en partageant le récit entre deux partenaires se donnant la réplique et, de là, en une forme de théâtre récité et mimé. Dans l'Inde, le théâtre, la musique et la danse sont appelés le cinquième Véda, car ils sont considérés comme le moyen par lequel on peut enseigner au peuple, en le distrayant, les légendes des dieux et les vertus des héros. De même, on a pu parler en Grèce du théâtre comme d'un moyen de répandre l'évangile de Bacchus.

Diodore souligne les relations de Dionysos et du théâtre et le caractère des associations de professionnels du théâtre en tant qu'« artistes dionysiaques ». Le patronage de Dionysos sur les sociétés formées par les artistes de la scène n'était pas seulement affaire de convention. Les artistes dionysiaques apparaissent souvent comme les propagandistes du culte de Dionysos, et il n'est pas douteux qu'ils aient exercé à ce titre une action religieuse et en même temps politique. Les bardes, les acteurs, les musiciens, les danseurs forment une classe à part, de caractère semi-sacerdotal, quelque peu en marge de la société.

La danse de théâtre est une danse professionnelle exigeant une technique difficile, un long apprentissage et des dons artistiques. Le langage des gestes (*mudras*) et du mime (*abhinaya*) en sont, avec le mouvement plastique et le rythme, les éléments essentiels. C'est cette sorte de danse, appelée *lasya*, qui est pratiquée par les danseuses sacrées des temples. C'est la déesse elle-même qui l'enseigna dans le monde. On l'appelle aujourd'hui *Bhârata Nâtyam*, du nom du sage *Bhârata* qui en prescrivit les règles. Bien que dansée exclusivement par des femmes, cette forme de danse est toujours, selon la tradition, enseignée par des hommes. La danse de théâtre masculine est représentée aujourd'hui principalement par le *Kathâkali*, le *Chhau*, le *Kuchapuri*. Son enseignement est attribué à *Shiva*. Le langage des gestes est à peu près identique à celui de *Bhârata Nâtyam*. Les acteurs-danseurs nombreux représentent des drames dont les sujets sont toujours liés à la mythologie, aux légendes des dieux et des héros. Des maquillages très épais ou des masques transforment les acteurs en personnages mystérieux.

Le théâtre est lié à la magie. L'acteur, comme le poète, est inspiré. Lorsqu'il évoque des personnages divins ou des héros, il devient ces personnages. Il est une sorte de médium et ce qu'il exprime peut très bien dépasser sa propre compréhension. Dans le *Kathâkali*, l'acteur une fois maquillé n'est plus lui-même. On s'adresse non plus à lui, mais au personnage qu'il incarne, et on le vénère comme tel. Cela constitue une sorte de prêtrise qui affecte inévitablement l'acteur lui-même. Il en est de même pour le *Nô* japonais.

Le théâtre, en Grèce comme en Inde, devint une forme de spectacle importante, qui nous a laissé un grand nombre de chefs-d'œuvre littéraires. Dans l'Inde toutefois, après la quasi-annihilation des cours princières à la suite de la domination musulmane, le théâtre parlé a pratiquement cessé d'exister. Par contre, les formes populaires plus anciennes telles que le *kîrtana* et le théâtre dansé se sont continuées jusqu'à nos jours.

L'AIRE DE LA DANSE

Il semble que, dans les formes les plus anciennes des rites de Shiva-Dionysos, le centre du culte était un lieu à ciel ouvert appelé « aire de la danse ». C'est cette enceinte sacrée qui tenait lieu de temple, qui était le sanctuaire du dieu. Cela est encore aujourd'hui le cas pour les tribus primitives de l'Inde. L'aire de la danse est considérée dans l'ancien poème épique tamoul, le *Shilappadikaram*, comme le sanctuaire du village. C'est là que l'on établit des contacts avec le monde mystérieux des esprits. En Crète minoenne, les aires de danses entourées de gradins étaient des installations religieuses. Homère en parle comme de la « belle place de danse » (Callichoros). « Le labyrinthe de Cnossos a pu être une aire ou un orchestre de dessin solaire pour la danse mimée d'un danseur, masqué comme un taureau, qui représentait les mouvements du soleil. » (R. F. Willetts, *Cretan Cults and Festivals*, p. 102.)

Nous pouvons rapprocher cette conception de la clairière sacrée des Celtes, mais aussi du Temple du Ciel, terrasse surélevée de laquelle les empereurs chinois communiquaient avec les puissances divines. Il en est de même de la mosquée islamique, à l'origine simple enceinte à ciel ouvert. Le mot templum vient de la racine *tem* (couper, retrancher, séparer) d'où temenos (enceinte sacrée). Dans l'Inde, le temple est un vaste enclos dans lequel le sanctuaire proprement dit n'occupe qu'une place minime.

FÊTES ET CORTÈGES

Principe de la vie, Shiva est le dieu de la Jeunesse, de l'Activité érotique, du Renouveau. Ses fêtes ont lieu à l'arrivée du printemps, au début de l'année (en mars-avril), quand la nature entière fleurit et jette ses semences à tous vents, mais aussi à l'automne quand elle porte ses fruits.

Nous retrouvons dans tous les aspects de l'existence cette succession de la mort apparente et du renouveau. Shiva, comme

Dionysos, est un dieu de la Nature, de la Végétation. Leurs fêtes sont celles du solstice d'hiver et surtout du printemps. Holi, la fête de Shiva, le carnaval indien, est la fête du printemps. Les Grandes Dionysies se célébraient après la pleine lune de mars, immédiatement après la fête des Morts. C'est que Dionysos amène avec lui le printemps, le renouveau de la vie. Les divinités de la végétation sont supposées passer une partie de l'année sous terre, dans le royaume des morts. C'est le cas de Dionysos et d'Osiris. Shiva est le seigneur de la mort et de la vie. Osiris survit essentiellement comme roi des morts.

Les Grandes Dionysies, d'après Platon (La République, 475), avaient lieu en mars-avril. Par contre, l'année crétoise commençait à l'équinoxe d'automne. Les mystères d'Éleusis avaient lieu en septembre (temps des semailles), et les Bacchanales dionysiaques à la fin d'Octobre après les moissons. D'après Thucydide, les Anthéstéries, les plus anciennes fêtes de Dionysos, se célébraient dans les villes ioniennes les 11, 12, 13 du mois d'Anthéstérion, immédiatement avant la pleine lune de mars. Les trois jours des Anthéstéries étaient en réalité des jours néfastes où apparaissent les esprits des morts. Les fêtes en sont une sorte de contrepartie. Le 11 du mois, premier jour du *triduum* des fêtes, s'appelait *Phithoigia*, ouverture des *pithoi*. On désacralisait le vin de la dernière récolte. Les Libéralia romaines avaient lieu le 17 mars. C'est encore à ces dates, en tenant compte des jours du mois lunaire, que l'on goûte le vin nouveau en Italie et qu'on le met en bouteilles. Le 11 du mois lunaire (*Ekadashi*) est un jour de vigile chez les Hindous. La fête orgiaque du Printemps a lieu à peu près aux mêmes dates.

Mégasthène, qui séjourna en Inde de 302 à 298 av. J.-C., note la similarité des cortèges de Dionysos avec ceux de l'Inde. A l'occasion des fêtes du printemps, appelées aujourd'hui Holi dans l'Inde, un homme nu représentant Shiva, enduit de plâtre blanc ou de cendres et portant un trident, est promené chevauchant un âne. L'âne est, dans le monde animal, l'animal intouchable, le représentant des humbles, Jésus entrera à Jérusalem monté sur un âne. Shiva est précédé d'une foule bariolée portant des phallus de bois ou des

images de singes en érection. Les participants chantent et dansent, crient des obscénités et des insultes. Beaucoup se promènent avec des seaux pleins d'eau colorée et de longues seringues dont ils s'aspergent les uns les autres, pratique remplacée ailleurs par les confettis. C'est le jour où les opprimés ont le droit d'insulter les puissants sans qu'on puisse leur en tenir rigueur. Et ils ne s'en font pas faute.

« Les processions en l'honneur d'Isis, de Déméter et de Flora, avec leurs emblèmes phalliques, étaient également accompagnées de chants érotiques et de chevauchements impudiques encouragés par des Fescennine, plaisanteries obscènes. » (P.Rawson, *Primitive Erotic Art*, p. 74.)

« L'aischrologie, c'est-à-dire le langage impudique et ordurier, si fréquemment mentionné dans les cas de possession moderne et dont on sait le rôle dans certaines occasions religieuses en Grèce, semble pouvoir être interprétée comme un effet de détente...

L'association de Dionysos aux festivités où l'on promenait le phallus a certainement été ancienne... L'emblème du phallus et les joyeusetés auxquelles donnaient lieu sa promenade solennelle convenaient doublement à Dionysos sous son aspect de dieu de la joie et de la licence des fêtes. » (H. Jeanmaire, *Dionysos*, p. 170 et 256.) Les mascarades sont un élément constant des fêtes athéniennes, dans lesquelles Dionysos occupait une place centrale. Les êtres divins manifestent leur présence par des défilés de masques. Le transport d'emblèmes phalliques, l'agitation des bacchants possédés par le dieu annoncent l'entrée triomphale du génie de la nouvelle année. L'érotisme, le travesti, la bisexualité ont aussi un rôle symbolique. Apollonios de Tyane mentionne les danses lascives des éphèbes vêtus d'étoffes couleur de pourpre ou de safran. En Thrace, le cortège comprenait des charrues tirées par des jeunes gens habillés en filles. « Le libertinage des Saturnalia... est une suspension des lois et des coutumes, car la conduite des sexes est maintenant exactement contraire à ce qu'elle doit être normalement. Le renversement des comportements implique la confusion totale des valeurs, note

spécifique de tout rituel orgiastique. Morphologiquement, les travestissements intersexuels et l'androgynie symbolique sont homologables à des orgies cérémonielles. » (M. Eliade, *Méphistophélès et l'Androgyne*, p. 141.)

« Aux Dionysies athéniennes, dérivées des Thiodaisies crétoises, l'image de Dionysos-Eleuthèreus était portée de la ville à un sanctuaire situé près du village d'Eleuthèrai, entre Attique et Béotie, considéré comme son village natal. Il était escorté des *éphèboi* d'Athènes... Des animaux étaient sacrifiés, le plus important étant le taureau, choisi comme « digne des dieux ». Sa chair était probablement rôtie et distribuée parmi les participants... Après la fête, la procession rentrait à la nuit et les *éphèboi* portaient l'image de Dionysos au théâtre, où il restait sur un autel au milieu de l'orchestre jusqu'à la fin du festival... Selon Plutarque, au festival des Oskhophories, deux jeunes gens transportaient des branches de vigne en l'honneur de Dionysos et d'Ariane, le dieu du Vin et son épouse... Dix *éphèboi* provenant de chacune des dix tribus, nombre correspondant aux jeunes gens offerts à Minos, formaient le cortège. Deux d'entre eux dirigeant la procession étaient habillés en femmes. » (R. F. Willetts, *Cretan Cults and Festivals*, p. 196 et 205.)

Une inscription du V^e siècle prescrit aux colons athéniens de Thrace d'envoyer chaque année un phallus aux Dionysies d'Athènes. Selon Démosthène, un sacristain, brandissant des serpents au-dessus de sa tête, s'agitait en tête du cortège. « Dionysos est représenté sur un char attelé de panthères, de tigres ou de cerfs. Dans d'autres cas, il est tiré par deux satyres. Ce char a un éperon en forme de tête de porc, l'arrière en col de cygne. A l'intérieur, deux satyres nus jouent de la flûte. Dionysos tient un rameau de vigne. Devant le char, un joueur de trompette, un joueur de flûte, des personnages portant l'autel à parfums, des porteurs de guirlandes précèdent le taureau sacrificiel orné de bandelettes blanches. » (H. Jeanmaire, *Dionysos*, p. 51.)

A son arrivée, le cortège est accueilli au son des flûtes et des tambourins par une multitude de bacchants et de jeunes gens

habillés, selon Plutarque, en satyres et en Pan. Hérodote remarque les mêmes processions en Égypte. A Éphèse, les fidèles portaient des masques et des phallus. Comme pour les Liberalia romaines, les fêtes avaient lieu la nuit et, avec l'ivresse, étaient l'occasion des comportements les plus licencieux. « Pour le reste de la fête de Dionysos, les Égyptiens la célèbrent en tout point comme les Grecs, excepté en ce qui concerne les danses. » (Hérodote, 2, 48.)

Les fêtes de Shiva ou de Dionysos ont toujours été celles du peuple et des humbles. En Grèce, il était d'usage d'inviter la domesticité, comme c'est aussi le cas dans l'Inde où la fête du Holi au printemps est celles des shudras, des esclaves, des artisans, des serviteurs, qui ce jour-là, ont tous les droits. « Selon Ephoros, durant certains festivals des serfs, dans la région de Kydonio, aucun homme libre ne pouvait entrer dans la cité, les serfs étaient les maîtres et pouvaient même battre les hommes libres... D'après Karystios, des fêtes d'Hermès avaient lieu en Crète pendant lesquelles les serfs festoyaient tandis que les maîtres s'occupaient des travaux domestiques. » (R. F. Willetts, *Cretan Cults and Festivals*, p. 287.) Ganéscha, l'Hermès indien, est lui aussi la divinité favorite des humbles. « Avec son Silène, son mulet, ses outres et son cortège aviné, le Dionysos des priapées rustiques, du drame satyrique et des danses après boire a toujours eu propension à s'encanailler. » (H. Jeanmaire, *Dionysos*, p. 156.)

Nous retrouvons une survivance des cortèges de Shiva et de Dionysos partout où subsiste un carnaval, une mi-carême avec des chars, des masques, des travestis. Des fêtes du 1^{er} Mai avec des danses masquées et des orgies, aujourd'hui très atténuées, subsistent en Suisse, en Allemagne, en Espagne. Une loi spéciale interdit de punir les excès commis durant le carnaval de Bâle. Les fêtes du Mardi gras et de la Mi-Carême dans le monde chrétien, avec leur déchaînement lubrique dans une période de jeûne et de pénitence qui précèdent la mort du dieu, rappellent les Anthéstéries vigiles des jours des morts.

Les fêtes de Shiva-Dionysos, où sont évoqués d'autres aspects du dieu, n'ont pas le même caractère de lubricité. C'est en particulier le cas du solstice d'hiver, fête de la naissance du dieu transférée plus tard au bambino chrétien, qui est aussi la fête de la naissance de Skanda, culte transféré souvent aujourd'hui à l'enfant Krishna. « Dans la fixation des époques des fêtes de l'année chrétienne..., transparaît le souvenir de maintes cérémonies de l'époque antérieure. A Delphes, c'est en hiver que les Thiades, c'est-à-dire les bacchants du Parnasse, réveillent un enfant au berceau, le *liknites*, qui était un petit Dionysos dont on fêtait la réapparition vers le temps du solstice d'hiver... La localisation de la fête de la Nativité chrétienne (à partir du IV^e siècle de notre ère) à une date voisine dans le calendrier... rend compte du mécanisme en vertu duquel un dieu nouveau s'insère dans un temps liturgique préexistant à l'extension de son culte. » (H. Jeanmaire, *Dionysos*, p. 46 et 77.) Il faut rappeler que cette date du 25 décembre fut choisie pour fêter la naissance de l'enfant-dieu. Il n'existe aucune donnée historique ou traditionnelle sur la date de la naissance de Jésus.

11.

Vie et société

LA VIE DU « BHAKTA »

Les règles de conduite du « participant » (bacchant ou *bhakta*), du « compagnon » (*kaula*) qui veut se consacrer à la recherche de la sagesse, sont, d'après le Linga Purâna (I chap. 89, 24-29), au nombre de cinq : ne pas voler (*astéya*) ; errance et non-mariage (brahmachârya) ; absence d'ambition (*ahbha*) ; renoncement aux biens matériels (*tyâga*) et non-violence (ahimsâ). A celles-ci, s'ajoutent pour les apprentis : absence de colère (*akrodha*) ; service du maître (gurusushruta) ; propreté (shaucha) ; modération dans la nourriture (ahâralâghava) et études (*adhyaya*).

Dans le monde chrétien, les membres des ordres religieux prononcent trois vœux, de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, c'est-à-dire qu'ils renoncent, en faveur du supérieur de l'ordre considéré comme représentant de « Dieu », aux trois biens essentiels de l'homme, le plaisir, la richesse et la liberté. La différence entre la conception chrétienne et shivaïte est profonde. Le non-mariage n'implique pas nécessairement la chasteté, mais le fait de rester en dehors des responsabilités sociales que le mariage implique. Il ne s'agit pas d'absence d'actes sexuels, ce qui est d'ailleurs une impossibilité pratique. Nous retrouvons quelque chose de similaire dans l'*agêla* grecque. La pauvreté, absence de convoitise et de possession exclut chez les bhaktas la propriété collective, le monastère. Le *bhakta* errant est un solitaire et un vagabond. Il mendie sa nourriture et ne fait pas de provisions.

L'obéissance n'est une vertu que pour l'étudiant, et encore se limite-t-elle au service du maître. Jamais le disciple n'abdique son libre arbitre, son indépendance. Jamais le maître ne doit prendre la responsabilité d'imposer un mode de vie ou de penser. Il ne répond qu'aux questions qu'on lui pose et son avis n'est que consultatif.

La propreté, le soin du corps, est un devoir essentiel. Le corps est une image du dieu et doit être considéré comme tel. Il est l'instrument de toutes les réalisations. Il faut le maintenir par l'exercice, les bains, les massages dans le meilleur état d'harmonie physique. Toutes les fonctions corporelles doivent être considérées comme des rites.

« On doit se lever avant l'aube et accomplir ses fonctions naturelles. Ce doit être dans un lieu éloigné de la maison, mais abrité. Il faut s'accroupir face au nord. Il ne faut jamais faire ses besoins en face de l'eau, du feu, d'un brahmane ou de l'image d'un dieu quelconque. Il faut couvrir son sexe de la main gauche et sa bouche de la main droite. Il ne faut pas regarder ses excréments. Il faut se laver avec de l'eau contenue dans un récipient, jamais directement dans une rivière ou un étang. L'anus doit être nettoyé avec de la glaise neuf, cinq ou trois fois. Pour se laver le sexe, il faut employer une boule de glaise de la taille d'un concombre.

« Après s'être nettoyé, il faut se laver les mains et les pieds et se gargariser huit fois. Il faut ensuite se nettoyer les dents avec une baguette [en bois de réglisse ou de rosier que l'on mâchonne pour en faire une sorte de brosse], mais on ne doit pas introduire le doigt dans la bouche. Après quoi, il faut prendre un bain selon les rites. »
(*Shiva Purâna, Vidyeshvara Samhitâ*, chap. 13.)

Hésiode mentionne des règles similaires chez les Grecs : « Garde-toi quand l'aube point d'offrir à Zeus des libations avec des mains que tu n'as pas lavées, pas davantage aux autres dieux ; sache qu'ils ne t'écoutent pas et méprisent tes prières. Ne fais pas eau debout, tourné vers le soleil ; et, depuis l'heure où il se couche jusqu'à son lever, souviens-toi de ne pas uriner ni sur le chemin ni en t'avancant hors du chemin, pas davantage en relevant ta tunique... L'homme

pieux et avisé s'accroupit ou s'approche du mur de la cour bien dose... N'urine jamais à l'embouchure des fleuves qui se précipitent dans la mer ni près des sources ; évite-le soigneusement ; ne t'y baigne pas non plus ; ce n'est pas bien. » (Hésiode, Les Travaux et les jours, 725-732 et 755-760.)

Un bain rituel est de rigueur avant de prendre sa nourriture, après un rapport sexuel ou après un contact avec une personne quelconque, ou un objet non purifié. Le bain doit se faire dans une rivière ou un étang, ou bien avec de l'eau qui en provient directement. Au cas où cela est impossible, des formules rituelles permettent de transmuter l'eau en eau du Gange.

Les vêtements rituels, que l'on doit porter également pour les repas, doivent être sans couture et n'être lavés qu'avec des herbes saponneuses, sans utiliser de savon. Le savon est d'ailleurs interdit pour les bains rituels. On utilise de la glaise ou de l'huile. Jésus, en tant qu'initié, portait un vêtement sans couture. Les musulmans, à La Mecque, observent encore cette règle. La discipline alimentaire est très stricte. On doit préparer soi-même sa nourriture, ou, à défaut, elle peut être préparée par une personne de la famille ou quelqu'un qui observe toutes les règles de pureté rituelle de la caste à laquelle on appartient. On ne doit manger que la chair d'animaux sacrifiés selon les rites. Cela est particulièrement le cas pour les animaux sacrés tels que les bovins. On utilise uniquement la main droite pour toucher la nourriture. On brise aussitôt toute coupe qui a touché les lèvres.

LA FEMME

La société shivaïte est originellement matriarcale. La propriété, la maison, les terres, les serviteurs appartiennent aux femmes. L'homme n'est qu'un fécondateur, un errant qui s'intéresse aux arts, à la guerre, au jeu, ou bien se consacre à la vie intellectuelle ou spirituelle. Dans les sociétés sédentaires qui s'adonnent à l'agriculture, la propriété normalement appartient à la femme,

l'héritage se fait de mère à fille. Le système de la dot en est une survivance. Par contre, dans les sociétés nomades fondées sur l'élevage, c'est l'homme qui prédomine. La femme s'achète. Le principal problème des sociétés issues des invasions aryennes réside dans le fait qu'elles sont devenues des sociétés sédentaires tout en maintenant un système patriarcal de société nomade. La femme représente la propriété, le monde matériel, l'esclavage de l'homme.

Selon les Purânas, les premiers hommes étaient des sages pratiquant la méditation et les rites. Ils se reproduisaient par une projection de l'esprit. La puissance qu'ils acquirent par leurs mérites devint une menace pour les dieux. C'est alors que ceux-ci créèrent la femme et la reproduction à travers l'acte sexuel pour détourner les hommes de leurs vertus et détruire leur pouvoir. Selon Hésiode, la femme fut créée par Zeus pour châtier les humains. « La race humaine vivait auparavant sur la terre à l'écart et à l'abri des peines, de la dure fatigue, des maladies douloureuses qui apportent le trépas aux hommes. Mais la femme... les dispersa par le monde et prépara aux hommes de tristes soucis. » (Hésiode, *Les Travaux et les jours*, 90-95.) « Quand, en place d'un bien, Zeus eut créé cette belle calamité, il l'amena où étaient dieux et hommes..., et les dieux immortels et les hommes mortels allaient s'émerveiller à la vue de ce piège profond et sans issue destiné aux humains. Car c'est de celle-là qu'est sortie la race, l'engeance maudite des femmes, terrible fléau installé au milieu des hommes mortels. » (Hésiode, *La Théogonie*, 585-592.)

Dans les chapitres des Purânas, qui expliquent la voie de la libération et du détachement, la femme, symbole de la société, est considérée comme le plus grand obstacle sur la voie de la réalisation spirituelle.

« Shiva parle : N'amenez pas près de moi cette jeune fille à la taille mince et aux belles hanches avec son visage de lune. Je vous l'ai maintes fois interdit. Une femme est une source d'illusion..., une jeune fille un danger pour un ascète. Je suis un ascète, un yogi, sur qui l'illusion n'a pas de prise. A quoi sert de vouloir m'encombrer

d'une femme... Au contact de la femme, le monde matériel vous emprisonne, le détachement périt, les vertus acquises par l'ascétisme sont détruites. Un ascète ne doit avoir rien à faire avec les femmes. La femme est la source de tous les liens du monde. Elle détruit la sagesse et le détachement... Le mariage ne convient pas à l'homme. Le mariage est le lien qui vous enchaîne le plus. Il existe beaucoup de forme de dépendance, mais l'association avec les femmes est le pire des liens. On peut se libérer de tous les liens, sauf de ceux que créent les femmes. » (Shiva Purâna, Rudra Samhitâ, chap. 12, 28-33 et chap. 24, 60-61.)

« Les femmes sont légères. Elles sont la source de tous les ennuis. Les hommes qui cherchent la libération doivent éviter de s'attacher à elles. Les femmes n'aiment que les hommes qui les recherchent, qui ont des rapports intimes avec elles et leur rendent des services. Lorsque les femmes ne trouvent pas d'hommes pour leur plaisir, elles ont des rapports sexuels entre elles. Les femmes ne sont jamais rassasiées quel que soit le nombre de leurs amants. » (*Shiva Purâna, Umâ-samhitâ*, chap. 24, 3 et 19-29.)

« Elles ne s'accommodent pas de la pauvreté odieuse, mais de la seule abondance. Ainsi, dans les recoins des roches où naissent les essaims, les abeilles entretiennent les frelons qui ne poursuivent jamais que des œuvres mauvaises. » (Hésiode, *La Théogonie*, 593-595.)

« La femme est comme un tison, l'homme comme une amphore d'huile. Il vaut mieux éviter tout contact. » (*Linga Purâna*, I, chap. 8, 21-23.) Cela d'ailleurs n'empêche pas que, dans les rites tantriques, la femme soit vénérée comme la déesse, comme la puissance procréatrice par laquelle le dieu se manifeste. C'est à ce titre qu'elle participe aux rites orgiastiques. Les règles pour les femmes qui choisissent la vie du bhakta sont similaires à celles des hommes. Pour la femme qui s'oriente vers la vie mystique, vers l'expérience extatique, tout lien permanent avec l'homme est un obstacle. L'homme est un ennemi qui empêche la femme de se libérer de l'esclavage de la société, de la propriété, de la famille. Ou bien, comme les vestales, elle évite tout rapport avec les hommes, ou bien

les rapports sexuels doivent avoir le caractère de la prostitution rituelle et sacrée qui ne crée pas de lien permanent ou sentimental avec l'homme et évite la procréation. C'est le couple qui constitue le lien social, le foyer qui est le véritable obstacle à la liberté du *bhakta*. Les bacchantes fuient la société et ses lois restrictives, mais pas nécessairement les rapports sexuels occasionnels.

PROSTITUTION SACRÉE

La réalisation de soi-même sur le plan érotique est un aspect essentiel du développement de l'être humain. La prostitution qui permet à l'errant, au moine, au pauvre, mais aussi à l'homme marié, dont les rapports à but procréatif n'ont pas la même valeur, de pratiquer l'extase érotique devient une profession bénéfique et sacrée. Elle correspond, sur un autre plan, à l'aumône, abri et nourriture, due aux errants. Dans l'Inde, de nombreuses jeunes filles étaient dédiées au temple pour y accomplir ce devoir social et religieux qu'est le don de l'amour. Elles recevaient une éducation raffinée comprenant la musique, la danse et les techniques érotiques. Nous voyons de même dans le monde grec, en particulier à Corinthe, la prostitution considérée comme une sorte de service divin. Les Hébreux ont connu eux aussi la prostitution sacrée féminine et masculine.

En dehors de son rôle religieux qui est de permettre à tout homme d'expérimenter l'extase érotique, la prostitution joue également un rôle social essentiel pour la stabilité de la famille. Les traités de politique tels que *l'Artha Shastra* lui attribuent une grande importance et en définissent les règles. Lorsque le gouvernement Nehru voulut interdire la prostitution dans l'Inde, une délégation de sévères brahmanes se rendit à Delhi pour protester et rappeler que, selon la parole des textes sacrés : « Dans les pays sans prostituées, toutes les maisons deviennent des bordels. » Comme les membres des autres professions artisanales, les prostitués des deux sexes forment des associations très organisées. La corporation des

prostitués masculins avait, au moment de l'indépendance de l'Inde, offert son support au gouvernement du Congrès national.

L'institution des danseuses-prostituées des temples, qui en comptaient parfois des milliers, fut interdite par le législateur anglais et provoqua, entre autres, un déclin des arts de la musique et de la danse très liés à cette institution.

La prostitution masculine, principalement sous la forme de travestis, existe toujours dans beaucoup de petites villes et villages indiens, comme elle existait à Athènes. Elle a joué également un rôle rituel lié au culte de l'Androgyne, comme c'est le cas aussi dans le Shamanisme, mais semble aujourd'hui décadente. Toutefois, les prostitués travestis ont une place dans la société. Ce sont eux qui jouent le rôle des bergères amantes de Krishna dans les représentations populaires du *Krishna-lîlâ*. Les prostitués travestis sont installés généralement à la périphérie des villes, comme autrefois les sanctuaires de Shiva-Dionysos. Par contre, les prostituées femmes sont établies dans l'enceinte même du temple.

DEVOIRS ENVERS LES HÔTES

Le Shivaïsme est une religion de la nature. Il préconise, pour les initiés, la vie dans la forêt, l'errance, l'éloignement de la cité. Cela implique une obligation d'assistance de la part de ceux qui restent dans la vie active. Les hommes qui se consacrent à l'acquisition des biens matériels ont pour fonction et pour devoir de financer les temples, les prêtres, les moines, les artisans et les artistes, et d'avoir toujours table ouverte pour les errants. L'hospitalité est un devoir absolu. L'errant, le voyageur égaré ne doit jamais trouver une porte fermée. Avant de prendre sa nourriture, chacun doit regarder s'il n'y a pas près de la porte un moine mendiant ou quelque voyageur qui a besoin de nourriture et qui doit être servi en premier. Théoriquement, les devoirs envers les hôtes sont sans limites.

« Vénérer un hôte est la meilleure façon d'acquérir des mérites. Le sage Sudarshana (Bel-à-voir), qui voulait par ses vertus vaincre le dieu de la Mort, dit un jour à sa chaste épouse : Jamais vous ne devez refuser d'honorer un hôte. Un voyageur est toujours l'image de Shiva et tout lui appartient. Dharma (la loi morale) prit alors l'apparence d'un moine errant et s'approcha de la maison du sage en son absence. L'épouse de Bel-à-voir lui offrit l'hospitalité d'usage. Une fois rassasié, il dit : J'ai assez de riz cuit et d'autres nourritures, vous devez maintenant vous donner à moi. Elle s'offrit donc à lui. C'est alors que Bel-à-voir revint et appela son épouse. Ce fut l'hôte qui répondit : Je suis en train de faire l'amour avec ta femme. Dis-moi simplement ce qu'il y a à faire maintenant, car j'ai terminé et suis satisfait. Bel-à-voir lui dit : Excellent homme ! Prenez en paix votre plaisir, je vais m'éloigner un moment. Dharma alors se révéla à lui et lui dit : Par cet acte de piété, tu as vaincu la mort. Tout hôte doit être honoré de la même manière. » (*Linga Purâna*, I, chap. 29, 45-64.)

RACE, CASTE ET FONCTION SOCIALE

Une différence dans le rôle et les aptitudes des diverses races est reconnue dans le Shivaïsme pour les hommes comme pour les animaux. L'homme n'a pas une origine unique. Il existe quatre races d'hommes de souche distincte. Cette notion, longtemps niée par les Occidentaux pour des raisons surtout bibliques (le mythe d'Adam et d'Ève), tend à être envisagée aujourd'hui par certains anthropologues. La diversité des espèces et des races est un aspect essentiel de l'harmonie de la création. Les restrictions concernant les mariages interraciaux permettent d'éviter l'abâtardissement des espèces, de maintenir chacune dans sa noblesse et sa beauté. Le système des castes a pour but de permettre la coexistence de races différentes dans une même société en assurant à chaque groupe social une profession réservée et des privilèges distincts. Il a fait partie de l'organisation sociale du Shivaïsme ancien.

D'après Hésiode, l'évolution de l'homme passe par quatre étapes, qui correspondent aux quatre races des Hindous. Ces quatre étapes sont symbolisées par quatre couleurs : blanc, rouge, jaune et noir. Les quatre races d'hommes qui y correspondent jouent successivement un rôle prédominant dans les divers âges que traverse l'humanité. Le sage, de couleur blanche, était l'homme de l'Âge d'Or, le Krita Yuga. Puis apparut l'homme guerrier de couleur rouge dans l'Âge des Rites ou Âge d'Argent, le Tréta Yuga. L'homme jaune, cultivateur et commerçant, est celui de l'Âge d'Incertitude, l'Âge de Bronze ou Dvâpara Yuga. Finalement c'est l'homme noir, artisan et ouvrier, qui domine dans l'Âge des Conflits, l'Âge de Fer ou Kali Yuga. Dans les sociétés qui ne sont pas multiraciales, les castes ont tendance à se rétablir sur des bases d'aptitudes, car elles sont un aspect essentiel de toute société.

Nous connaissons mal le système social des Égyptiens et des Crétois. Selon Hérodote (chap. 2, 164-168), les Égyptiens reconnaissaient sept castes professionnelles : celles des prêtres, des guerriers, des vachers, des porchers, des commerçants, des interprètes et des bateliers. Aristote remarque que le système des castes crétois était similaire à celui de l'Égypte. Il en attribue l'origine à Sésaстрis en Égypte et à Minos en Crète.

Nous retrouvons dans toutes les traditions cette division de l'humanité selon des fonctions et des capacités. Chez les Celtes, les druides sont des prêtres et juristes : l'aristocratie militaire, le *flaith*, représente le pouvoir ; le *bo-airig* (possesseurs de vaches) forme la classe agricole. L'attribution d'un rôle social particulier à des races d'origines différentes ne semble pas particulière à l'Inde et reste en tout cas une tendance latente dans toutes les sociétés.

L'humanité ne trouve l'équilibre et le bonheur que lorsque les quatre groupes humains qui sont à la base des quatre castes sont en harmonie. Cela seul permet d'éviter les quatre tyrannies dont parle Manu, le grand législateur, et qui sont la tyrannie des prêtres, celle des guerriers, celle des marchands et celle de la classe ouvrière qui

sont également néfastes et se succèdent indéfiniment jusqu'à ce qu'un équilibre social soit rétabli.

Il n'est pas nécessaire d'aller en Inde pour observer ce cycle inéluctable, l'Europe, dans le passé récent, a connu la prise du pouvoir par l'Église, puis par l'aristocratie suivie de la bourgeoisie capitaliste, et enfin la dictature du prolétariat. Aucune de ces formules n'est stable ni efficace. Elles aboutissent inévitablement à la tyrannie et à l'injustice. Seule une reconnaissance des quatre groupes essentiels à toute société et leur attribution de droits et de privilèges distincts peut permettre une organisation sociale stable et juste. C'est une organisation de ce genre, le système des castes, qui a permis à l'Inde, malgré les invasions et les guerres, de maintenir une civilisation ininterrompue depuis l'Antiquité. Le Moyen Âge européen avait tenté d'établir une organisation de ce genre. Ce fut l'Église, avec l'Inquisition qui rompit l'équilibre.

L'homme, né dans une catégorie donnée, correspondant à des aptitudes particulières, doit s'employer à se réaliser pleinement dans le cadre de la profession familiale. L'ambitieux qui veut occuper des fonctions pour lesquelles il n'est pas qualifié mène au désordre social. Le mélange des races produit des individus bâtards qui défigurent l'harmonie, la beauté de la création, qu'il s'agisse des animaux ou des hommes, car ils ne possèdent plus les vertus qui caractérisent chacune des races. Nous le savons pour les animaux, mais nous prétendons l'ignorer pour les hommes. Des animaux de pure race ont un caractère défini que n'ont pas les bâtards. Un chien de berger n'est pas un chien de chasse. On ne fait pas un chevalier avec un commerçant.

C'est sur le plan des réalisations spirituelles, du progrès de l'être humain, des rites et des pratiques religieuses et magiques que le Shivaïsme ne connaît pas de différences entre les hommes. Son enseignement est ouvert à tous, ce que lui reprochent véhémentement les textes du Védisme aryen. En fait, les plus hautes réalisations spirituelles sont considérées comme plus aisées pour les humbles que pour les puissants. Dans le Kali Yuga, les plus favorisés

sont les artisans et les femmes, car leurs devoirs sociaux, leurs responsabilités sont plus limités que ceux des prêtres ou des princes. Le détachement, l'abandon des tâches quotidiennes n'implique pas un manquement à des devoirs importants. Il est plus facile au pauvre qu'au riche de suivre la voie du bacchant, de se rapprocher du divin, de s'identifier à Shiva, le dieu errant, d'entrer dans le royaume du dieu.

Ce sont les différences entre les hommes, leur inégalité qui sont la source de tout progrès, de toute civilisation. L'identité dans les aptitudes des diverses races et une fiction. Cela ne veut pas dire que chaque race collectivement ne possède pas des aptitudes que n'ont pas les autres. Il en est de même pour les individus à l'intérieur de chaque groupe. Le véritable problème social est celui de donner à chacun le maximum de chances de se développer selon ses tendances, ses capacités, ses besoins.

Certaines idées ne sont vraies que sur un plan et ne sont pas applicables sur un autre. C'est là que les slogans simplistes aboutissent à des absurdités. L'exemple classique des grammairiens indiens est comme suit : « Devant les dieux tous les êtres sont égaux, donc ma mère, ma femme et ma fille sont égales, je puis donc coucher avec l'une comme avec l'autre. » Les théories soi-disant égalitaires et démocratiques de notre temps aboutissent inévitablement à un nivellement qui est une frustration, une sorte d'esclavage pour tous. La liberté, c'est le droit d'être différent. Le fait que les pouvoirs ou les privilèges soient mal répartis est une chose à laquelle on peut remédier, un égalitarisme qui n'est qu'une abstraction en est une autre. Il n'aboutit qu'à l'élimination des plus faibles, mais aussi souvent des plus doués, de ceux qui créent les valeurs, la raison d'être d'une culture. La répression des « intellectuels », mais aussi des hommes qui, par leur talent, ont su arriver au succès, à la fortune, est une caractéristique des pays dits « socialistes ».

Toute énergie électrique ou dynamique est fondée sur des différences de potentiel. C'est aussi le cas de toute activité, de toute

vie. « Le nivellement est la mort », disent les Tantras. L'eau, principe féminin qui tend toujours à se niveler, à s'immobiliser, est l'image d'un principe négatif. Le feu, par contre, qui tend à monter et à détruire, est un symbole de vie, d'énergie.

12.

L'âge moderne

LE KALI YUGA

L'évolution du monde est soumise à des cycles. Plusieurs fois déjà, l'humanité, mais aussi l'ensemble des espèces végétales et animales ont connu leur enfance, leur âge d'or, leur déclin, leur destruction. Chacun de ces cycles est divisé en quatre périodes appelées *yugas*. Cette division des âges du monde était connue des Egyptiens, des Grecs et de tout le monde ancien. La première période est l'Âge d'Or ou Âge de Vérité, le Satya Yuga, durant lequel l'homme est un sage encore proche du divin. Le deuxième est l'Âge d'Argent, le Treta Yuga, âge des trois feux ou des rites. Le troisième est l'Âge de Bronze, le Dvapara Yuga ou Âge d'Indécision. Le dernier est l'Âge de Fer, le Kali Yuga, l'Âge des Conflits. C'est dans cette dernière période, où nous nous trouvons, que l'humanité oeuvre pour sa propre destruction. Le mot *kali* veut dire « conflit, querelle », et n'a rien à voir avec la déesse Kâlî, la « Puissance du temps », de la mort.

Durant le Kali Yuga, le désordre dans l'équilibre naturel, dans la société et ses valeurs fondamentales, va en s'accroissant, à un rythme sans cesse accéléré, qui annonce la fin du cycle et la destruction presque totale de l'humanité, fin qui ne devrait plus être très éloignée. La suprématie de l'homme sur le monde terrestre et la destruction graduelle par lui des autres espèces vivantes provoquent la vengeance du dieu qui se manifeste par la folie qu'il inspire à ceux qui s'opposent à lui, folie très évidente dans le comportement de l'humanité moderne formée de masses d'inconscients conduits par des meneurs irresponsables et maléfiques.

« Plongés dans les tréfonds de l'ignorance et pensant : Nous sommes gens sages et instruits ; ces fous, en butte à mille maux, errent à l'aventure comme des aveugles conduits par un aveugle. » (*Mundaka Upanishad*, I, chap. 2, 8.)

« C'est maintenant [l'âge des hommes] de la race de fer. Ils ne cesseront ni le jour de souffrir fatigues et misères ni la nuit d'être consumés par les dures angoisses que leur enverront les dieux. Du moins trouveront-ils encore quelques biens mêlés à leur maux. Mais l'heure viendra où Zeus anéantira à son tour cette race d'hommes périssables : ce sera le moment où ils naîtront avec des tempes blanches. Le père alors ne ressemblera plus à ses fils ni les fils à leur père, l'hôte ne sera plus cher à son hôte l'ami à son ami, le frère à son frère, ainsi qu'aux jours passés. A leurs parents, sitôt qu'ils vieilliront, ils ne montreront que mépris ; pour se plaindre d'eux, ils s'exprimeront en paroles rudes, les méchants ! et ne connaîtront même pas la crainte du ciel. Aux vieillards qui les ont nourris, ils refuseront les aliments. Nul prix ne s'attachera plus au serment tenu, au juste, au bien ; c'est à l'artisan de crimes, à l'homme tout démesuré, qu'iront leurs respects ; le seul droit sera la force, la conscience n'existera plus. Le lâche attaquera le brave avec des mots tortueux, qu'il appuiera d'un faux serment. Aux pas de tous les misérables humains, s'attachera la jalousie, au langage amer, au front haineux, qui se plaît au mal. Alors, quittant pour l'Olympe la terre aux larges routes, cachant leurs beaux corps sous des voiles blancs, Conscience (Aidos) et Vergogne (Némésis), délaissant les hommes, monteront vers les Éternels. De tristes souffrances resteront seules aux mortels : contre le mal, il ne sera point de recours. » (Hésiode, *Les travaux et les jours*, trad. Paul Mazon, p. 175-200.)

Le *Linga Purâna* décrit les hommes du Kali Yuga comme « tourmentés par l'envie, irritables, sectaires, indifférents aux conséquences de leurs actes. Ils sont menacés par la maladie, la faim, la peur et de terribles calamités naturelles. Leurs désirs sont mal orientés, leur savoir utilisé à des fins maléfiques. Ils sont malhonnêtes. Beaucoup périront. La caste des nobles et celle des

agriculteurs déclinent. C'est la classe ouvrière qui, durant l'Âge de Kali, prétend gouverner et partager avec les lettrés le savoir, les repas, les sièges et les lits. Les chefs d'État sont pour la plupart de basse origine. Ce sont des dictateurs et des tyrans.

« On tue les foetus et les héros. Les ouvriers veulent jouer des rôles intellectuels, des intellectuels celui des ouvriers. Les voleurs deviennent des rois et les rois deviennent des voleurs. Les femmes vertueuses sont rares. La promiscuité se répand. La stabilité et l'équilibre des castes et des âges de la vie disparaissent partout. La terre ne produit presque rien dans certains lieux et beaucoup dans d'autres. Les puissants s'approprient le bien public et cessent de protéger le peuple. Des savants de basse origine sont honorés comme des brahmanes et livrent à des gens qui n'en sont pas dignes les secrets dangereux des sciences. Les maîtres s'avilissent en vendant le savoir. Beaucoup se réfugient dans une vie errante. Vers la fin du Yuga, le nombre des femmes augmente, celui des hommes diminue.

« Durant l'Âge de Kali, le Grand Dieu, Shiva, le pacificateur, bleu sombre et rouge, se révélera sous une forme déguisée pour rétablir la justice. Ceux qui iront à lui seront sauvés.

« Vers la fin du Yuga, les animaux deviennent violents, le nombre des vaches diminue. Les hommes de bien se retirent de la vie publique. De la nourriture déjà cuite est vendue sur la place publique. Les sacrements et la religion sont eux aussi à vendre.

« La pluie est erratique. Les commerçants malhonnêtes. Les gens qui mendient ou cherchent un emploi sont de plus en plus nombreux. Il n'y a personne qui n'emploie un langage grossier, personne qui tienne sa parole, personne qui ne soit envieux... Des gens sans moralité prêchent la vertu aux autres. La censure règne... Des associations criminelles se forment dans les villes et les pays. L'eau manquera ainsi que les fruits. Les hommes perdront le sens des valeurs. Ils auront des maux de ventre, porteront des cheveux en désordre. Vers la fin du Yuga, certaines gens naîtront dont l'espérance de vie ne sera que de seize ans. Les gens seront envieux

des vêtements des autres. Les voleurs voleront les voleurs. Beaucoup deviendront léthargiques et inactifs, les maladies contagieuses, les rats et les serpents tourmenteront les hommes. Des hommes souffrant de la faim et de la peur se trouveront aux abords de la rivière Kaushiki (le Bengale).

« Personne ne vivra plus la durée normale de la vie, qui est de cent ans. Les rites dépériront aux mains d'hommes sans vertus. Des gens pratiquant des rites dévoyés se répandront partout. Des gens non qualifiés étudieront les textes sacrés et en deviendront soi-disant des experts. Les hommes s'entre-tueront et tueront aussi les enfants, les femmes et les vaches. Les sages seront condamnés à mort.

« Toutefois, certains atteindront la perfection en très peu de temps. D'excellents brahmanes continueront à pratiquer les rites. » (*Linga Purâna*, II chap. 39, 42-45.)

Le Kali Yuga est, dans un certain sens, une période privilégiée. Les premiers hommes, encore proches du divin, étaient des sages. Mais les derniers hommes, ceux du Kali Yuga, en se rapprochant de la mort, se rapprochent aussi du principe en qui tout retourne à sa fin. Au milieu de la décadence morale, des injustices, des guerres, des conflits sociaux qui caractérisent la fin du Kali Yuga, le contact avec le divin, par la voie descendante, tamasique, est de plus en plus aisé.

« Les mérites acquis en un an dans le Tréta Yuga peuvent être obtenus en un mois dans le Dvapara, en un jour dans le Kali Yuga.

« A la fin du Kali Yuga, le justicier naîtra de la dynastie de la Lune. Son nom est Pramiti (Preuve). Il commencera sa campagne dans sa trente-troisième année et continuera pendant quarante ans. Il massacrera les hommes par millions. Les hommes s'entre-tueront et l'anarchie sera complète. La peur régnera partout, chacun se méfiera de l'autre. Les hommes se nourriront de vin, de viande, de racines et de fruits. Les rares survivants à la fin de l'Age de Kali seront dans un état pitoyable. Dans leur désespoir, ils commenceront à réfléchir. C'est alors que soudainement apparaîtra le nouvel âge d'or. Les survivants des quatre castes seront la semence d'une humanité

nouvelle. » (*Linga Purâna*, II chap. ₃₉, 46-47.) Nous trouvons des descriptions très similaires de la fin du monde dans les Apocalypses judéo-chrétiennes - y compris celle de saint Jean -, visiblement inspirées des mêmes sources. « La fin du monde actuel sera provoquée par un feu sous-marin (*kâlâgni*), né d'une explosion pareille à celle d'un volcan appelé la « Tête de Mule » (*Vadavâ-mukha*) qui consumera l'eau que les rivières ont apportée dans l'Océan. L'eau débordera de l'Océan et noiera toute la terre. Le monde tout entier sera submergé. » (Commentaire du *Shiva Purâna*, *Rudra Samhitâ*, chap. 24, ₃8.)

D'après certains spécialistes de l'énergie atomique, une explosion nucléaire à une certaine profondeur dans l'Océan pourrait provoquer une réaction en chaîne qui décomposerait l'eau de la mer. Il s'agit toutefois de la fin du cycle actuel de la vie terrestre. La destruction ne sera pas totale. Après ce déluge, un nouvel âge d'or renaîtra. La fin de l'univers n'est pas encore proche. Sept fois encore, l'humanité doit naître et mourir. A la fin des temps, la matière se résorbera par le processus inverse de celui par lequel elle est apparue à la suite de l'explosion primordiale. Rien - ni la matière, ni les dieux, ni les âmes - n'est immortel.

« Lorsque l'univers arrive à sa fin, tout ce qui existe, mobile ou immobile, se dissout. Tout est plongé dans l'obscurité. Il n'y a plus ni soleil, ni étoiles, ni planètes. Il n'y a plus de lune, rien ne sépare le jour de la nuit. Il n'y a plus de feu, ni de vent, ni d'eau, ni de terre. Il n'existe plus de principe non manifesté. L'espace est vide de tout élément énergétique. Il n'existe plus ni bien, ni mal, ni son, ni toucher, ni odeurs, ni couleurs, ni goût. Les directions de l'espace ne sont plus marquées. L'obscurité est si dense qu'elle ne peut être percée par une aiguille... Cet état, incompréhensible pour l'esprit, ne peut être exprimé par des mots. Il ne peut avoir ni nom ni couleur, il n'est ni subtil, ni dense, ni grand, ni petit, ni léger, ni lourd, il n'existe plus ni croissance, ni déclin, ni commencement, ni fin. » (*Shiva Purâna*, *Rudra Samhitâ*, chap. 6.)

LES RELIGIONS DE L'ÂGE DES CONFLITS

Parmi les phénomènes caractéristiques du Kali Yuga, se trouve l'apparition des fausses religions qui éloignent l'homme de son rôle dans la création et servent d'excuse à ses déprédations, à ses génocides, et finalement le mènent à son suicide collectif. Les religions de la cité prennent le pas sur la religion de la nature.

D'après les Purânas, la lutte des religions de la cité contre le dieu de la nature se développa sous une forme perverse. Il s'agissait de créer des religions illusoires qui pervertiraient la religion vraie de l'intérieur.

Dans le *Shiva Purâna*, la création des religions nouvelles est décrite principalement sous la forme du Jaïnisme, religion puritaine, moraliste et athée, pratiquée surtout aujourd'hui par la caste des marchands, et qui est à la base des religions modernes, car elle a profondément influencé le Bouddhisme et plus tard l'Orphisme et le Christianisme.

Selon le *Shiva Purâna* :

« Le dieu Vishnou, pour pouvoir détruire les Asuras, les Titans dévoués au culte de Phallus, chercha à intervenir dans leurs rites disant : Aussi longtemps qu'ils vénèrent Shiva et observent les règles de conduite shivaïtes, il est impossible de les détruire. Il faut donc détruire leur religion et qu'ils renoncent à vénérer le phallus de Shiva. Vishnou commença donc à ridiculiser les rites afin de mettre obstacle aux vertueuses activités des Asuras... Il créa une sorte de prophète qui, la tête rasée, prêchait une religion nouvelle. Ce prophète forma quatre disciples qui enseignèrent des rites hérétiques. Ils portaient une cruche à la main. Ils couvraient leur bouche d'un morceau d'étoffe. Ils parlaient peu disant seulement quelques mots tels que : « la vertu est le plus grand des biens, la vraie essence des choses », et autres banalités. Ils marchaient lentement pour ne pas faire de mal à des créatures vivantes. Ils

s'établirent dans un jardin aux abords de la ville¹. Mais leur magie était impuissante aussi longtemps que Shiva y était vénéré.

« Le perfide brahmane Nârada alla rendre visite au roi des Asuras et lui parla : Un homme extraordinaire est arrivé ici qui possède toute la sagesse. J'ai connu beaucoup de cultes, mais je n'en ai jamais vu de comparable. Grand roi des Asuras! Tu dois te faire initier à ce culte. Le roi se fit initier avec ses parents et les habitants des trois cités. La ville se remplit de disciples du prophète, grand expert dans l'art de l'illusion...

« Le prophète leur enseigna la non-violence : Il n'est pas d'autre vertu que la charité envers les êtres vivants... Notre devoir est de nous abstenir de tuer. La non-violence est la plus grande des vertus... Les textes qui encouragent le sacrifice des animaux ne sont pas acceptables pour un homme de bien. Comment peut-on prétendre gagner le ciel en coupant les arbres, tuant les animaux, répandant du sang et faisant brûler des graines de gingembre et du beurre. Nos ancêtres croyaient que les différentes races d'hommes étaient issues de la bouche, du bras, de la cuisse et des pieds de Brahmâ. Comment pourraient des enfants, issus du même corps, être de nature différente. Il ne faut pas considérer qu'il existe une différence entre un homme et un autre. Il critiqua ensuite le manque de vertu des femmes, prêna la continence chez les hommes, parla avec mépris des rites et du culte du phallus. Les citoyens devinrent ennemis des rites, et le mal se répandit. C'est alors que les dieux purent détruire la cité. » (*Shiva Purâna, Rudra Samhitâ*, V, chap. 3-4-5.)

Ce discours, avec peu de changements, pourrait être celui qu'un Chrétien adressa à l'empereur des Romains. Il rappelle aussi les enseignements de Gandhi. « Après la chute des trois cités des Asuras, les hérétiques tonsurés se présentèrent devant les dieux : « Ô dieux, que devons-nous faire? Nous avons détruit la foi des Asuras en Shiva. C'est selon votre désir que nous avons accompli cet acte abominable. Qu'advient-il de nous ? » Les dieux dirent : « Jusqu'à l'arrivée de l'Âge de Kali, restez cachés dans le désert. Lorsque viendra le Kali Yuga, vous propagerez votre religion. Les

fous inconscients de l'Âge des Conflits seront vos fidèles. » (*Shiva Purâna, Rudra Samhitâ*, V chap. ¹².)

S'appuyant sur des conceptions qui remplacent le respect des dieux et de l'œuvre divine par de prétendues vertus humaines, les rois et les cités s'opposèrent au Shivaïsme avec violence. Les anciens dieux furent dévalorisés et dépossédés. Les religions nouvelles, le Jaïnisme et le Bouddhisme, se répandirent dans l'Inde ; le Judaïsme, l'Orphisme, le Christianisme et l'Islam en Occident. Ces religions - quels qu'aient été le caractère et l'intention première de leurs fondateurs - sont devenues essentiellement des religions d'État de caractère moraliste. Elles ont permis au pouvoir centralisé d'imposer un élément d'unification à des populations très diverses par leurs croyances, leurs coutumes et leurs rites. Nous verrons partout ces religions, tout en parlant d'amour, d'égalité, de charité, servir d'excuse et d'instrument aux conquêtes culturelles et matérielles. Le bouddhisme, né dans la caste royale des Kshatriyas, permit aux empereurs indiens de se libérer de la domination de la classe sacerdotale et a été un prodigieux instrument d'expansion coloniale. Le massacre des populations shivaïtes de l'Orissa par Ashoka a laissé des traces jusqu'à nos jours. Les empereurs Maurya, Ashoka et ses successeurs imposèrent le Bouddhisme en Inde. A travers cette nouvelle religion, l'influence indienne se répandit peu à peu en Asie centrale, au Tibet, en Mongolie, en Chine, en Birmanie, en Asie du Sud-Est et jusqu'au Japon d'une part, et à un moindre degré dans le Moyen-Orient et la région méditerranéenne de l'autre.

En Occident, l'Orphisme, en s'insérant dans le Dionysisme, en dénatura le caractère. L'Orphisme était une adaptation du Dionysisme à la manière de sentir des Grecs. Il correspond aux formes du Shivaïsme incorporé dans l'Hindouisme aryen. Les sources de l'Orphisme ont été considérées comme obscures. Orphée n'est qu'un chantre merveilleux pour les anciens poètes : Pindare, Simonide, Eschyle, Euripide. Dans les textes qui se réfèrent aux mystères dionysiaques, on ne trouve aucune référence ni à l'Orphisme ni au sacrifice du jeune dieu Zagréus déchiré par les

Titans. L'Orphisme apparaît comme une sorte de réforme à l'intérieur du Dionysisme. On y sent l'influence de la pensée jaïna. Il serait erroné de le considérer comme représentatif du Dionysisme originel. L'Orphisme revendique pour Dionysos un rôle exceptionnel dans un nouvel âge du monde, mais c'est un Dionysos adapté à une autre tradition et qui s'éloigne sous beaucoup d'aspects des principes fondamentaux liés au culte du Dionysos ancien. Les milieux dionysiaques étaient en fait hostiles au mouvement orphique.

De nombreux moines indiens propagaient la philosophie jaïna dans la Grèce classique, et leurs théories avaient beaucoup d'attrait pour les Grecs. C'est d'ailleurs un sage jaïna qu'Alexandre voulut ramener de l'Inde, mais qui se suicida en route selon le rite jaïna en prédisant d'ailleurs la mort prochaine d'Alexandre. Comme le Jaïnisme, l'Orphisme met surtout l'accent sur des pratiques d'abstinence. Orphée avait appris aux hommes à éviter le meurtre (*phónos*), appliquant comme les Jaïnas la notion de meurtre à tout être vivant. Ses fidèles étaient strictement végétariens et portaient, comme les Jaïnas, lorsqu'ils n'étaient pas nus, des vêtements blancs. Ils refusaient l'usage de la laine parce que de provenance animale. Nous verrons plus tard les Soufis, par réaction, exiger au contraire le port de vêtements de laine. L'Orphisme fut un puissant élément d'émasculatation du Dionysisme et prépara la venue du Christianisme, qu'il influença profondément.

Le culte de Mithra, qui se développa en Italie en même temps que le Christianisme, représente un effort pour revenir au shivaïsme ancien. Il a joué lui aussi un rôle dans la formation des mythes et des rites chrétiens.

Ce culte aurait été importé en Italie, selon Plutarque, en 67 av. J.-C., par des pirates ciliciens capturés par Pompée. Il connut une importante diffusion s'étendant à toute l'Europe. Il s'agissait d'une association secrète avec des rites occultes, réservés aux hommes, qui avait à l'origine, parmi ses buts, la résistance armée à l'impérialisme romain. Mithra est le dieu aryen de l'Amitié, des Contrats. Personnification de la camaraderie, il convenait à une organisation

secrète de soldats assermentés. Toutefois, tous les symboles et rites d'initiation sont dérivés du Shivaïsme avec pour centre le culte et le sacrifice du taureau. Le croissant de lune, comme dans le Shivaïsme, symbolise une coupe de sperme de taureau, source de vie. Dans les sanctuaires se trouve l'image du Temps représenté par un monstre à tête de lion entouré de serpents - transposition de Kâli, la « Puissance du temps », entourée de serpents et dont le lion est la personnification dans le règne animal. Le sanctuaire de Mithra est une caverne où a lieu le sacrifice du taureau. Chevauchant le taureau, Mithra, l'invincible, prend la place de Niké (la Victoire) vénérée par les légions romaines. Les rites sont précédés de banquets où sont consommés le pain et le vin ainsi que la chair de la victime divine, le taureau sacrifié. On fête le 25 décembre la naissance de Mithra, né d'une « pierre à feu », rappelant la hache de pierre symbole du labyrinthe. Ce culte guerrier, qui faillit devenir la religion de l'empire et s'opposa au Christianisme, disparut peu à peu au V^e siècle. Le Mithraïsme avait été une tentative pour recréer une société initiatique d'inspiration shivaïte dans un monde occidental. C'est une expérience qui pourrait servir un jour d'exemple.

LE MONOTHÉISME

L'illusion monothéiste est l'une des caractéristiques des religions du Kali Yuga. Les techniques et les rites qui nous permettent de prendre conscience de la présence des êtres subtils doivent tenir compte de la totalité de l'être humain et de sa place dans le cosmos. Le principe du monde est indéfinissable, mais toute existence implique la multiplicité. Le Principe est au-delà de la manifestation, au-delà du nombre, au-delà de l'unité, au-delà du créé. « Il n'est saisissable ni par l'oeil, ni par la parole, ni par les autres sens, ni par l'ascèse ou les pratiques rituelles. » (*Mundaka Upanishad*, III, I, 8.)

Le divin est défini, dans la philosophie shivaïte, comme « ce en quoi les contraires coexistent ». Nous trouvons la même définition

chez Héraclite. « L'union des contraires » (*coincidentia oppositorum*) était pour Nicolas de Cusa la définition la moins imparfaite de Dieu.

L'homme, faisant partie du créé, ne peut concevoir ou connaître que les aspects multiples de la divinité. Le monothéisme est une aberration du point de vue de l'expérience spirituelle. Issu d'une conception cosmologique qui aboutit à l'idée d'une cause première, ou d'ailleurs d'un dualisme premier, le monothéisme ne saurait s'appliquer à la réalité de l'expérience religieuse. On ne saurait communiquer avec la cause première de l'univers, au-delà des galaxies, pour recevoir des instructions personnelles d'ordre pratique. Une telle simplification fait partie de ce que les Hindous appellent « la métaphysique des imbéciles » (*anadhikâri védânta*).

Métaphysiquement, le nombre « 1 » n'existe pas, si ce n'est pour représenter un partiel ou une somme, car rien n'existe que par rapport à quelque chose d'autre. L'origine du monde ne peut être attribuée qu'à l'opposition de deux principes contraires et à la relation qui les unit. Le premier des nombres est donc le nombre « 3 », représenté dans la cosmologie hindoue par une trinité dont la signature se retrouve dans tous les aspects du créé, mais dont les principes composants ne sauraient être perceptibles ou concevables que dans leurs manifestations multiples. Les puissances subtiles que nous pouvons appeler des dieux ou des esprits, dont nous pouvons percevoir la présence, qui peuvent concerner le monde des vivants, sont innombrables comme les formes mêmes de la matière et de la vie auxquelles elles président.

Le principe lui-même ne peut être personnifié. « Seul, l'adepte (*dhîrah*), par la connaissance supérieure, arrive à concevoir la présence en toutes choses de ce qui ne peut être perçu ni appréhendé, qui est sans attaches ni caractéristiques, qui n'a ni yeux, ni oreilles, ni mains, ni pieds, qui est éternel, multiforme, omniprésent, infiniment subtil et immuable, la matrice des êtres. » (*Mundaka Upanishad*, I, I, 6.)

La simplification monothéiste semble issue d'une conception religieuse de nomades, née chez des peuples qui cherchent à

s'affirmer, à justifier leur occupation de territoires et leurs conquêtes. Le dieu est imaginé à l'image de l'homme. Il est réduit au rôle d'un guide qui accompagne la tribu dans ses migrations, donne des instructions personnelles à son chef. Il ne s'intéresse qu'à l'homme et, parmi les hommes, qu'au groupe des « élus ». Il devient une excuse facile à la conquête, au génocide, à la destruction de l'ordre naturel, comme nous pouvons l'observer tout au long de l'histoire. A l'origine, il n'exclut pas les dieux des autres tribus, les « faux dieux », mais uniquement pour les opposer, les détruire, et imposer sa domination et celle de « son peuple ». Nous pouvons suivre ce passage du polythéisme à l'exclusivisme, puis au monothéisme dans l'évolution de la religion du peuple hébreu.

Tout homme peut arriver par des pratiques extatiques à entrer en contact avec le monde mystérieux des esprits, monde dont la nature reste toujours indéfinissable et incertaine. Ce sont les soi-disant « prophètes », qui prétendent communiquer directement avec un dieu personnel et unique, édictant des règles de conduite qui ne sont en fait que des conventions sociales et n'ont rien à voir avec la religion ou le domaine spirituel, qui ont été les principaux artisans des déviations du monde moderne. Le monothéisme est contraire à l'expérience religieuse des hommes ; il n'est pas un développement naturel, mais une simplification imposée. La notion d'un dieu, qui, ayant créé le monde, attendrait quelques millions d'années pour enseigner aux hommes, avec un retard difficilement excusable, la voie du salut, est évidemment une absurdité.

Les religions monothéistes ont toujours pour point de départ la pensée, l'enseignement d'un homme, qu'il se dise ou non le messager, l'interprète d'une puissance transcendante qu'il appelle dieu. Ces religions s'expriment en dogmes, en règles concernant la vie de l'homme. Elles deviennent inévitablement politiques et forment une base idéale pour les ambitions expansionnistes de la cité. Parmi elles, le Judaïsme, le Bouddhisme, le Christianisme et l'Islam sont théistes, le Jaïnisme et le Marxisme sont athées.

Adopté par le Judaïsme - qui ne fut pas monothéiste à l'origine - , le concept du « dieu unique » à figure humaine est en grande partie responsable du rôle néfaste des religions ultérieures. Moïse, influencé probablement par les idées du pharaon Akhaténon, fit croire au peuple juif en l'existence d'un chef de tribu qu'il appelait le « dieu unique » et duquel il prétendit recevoir des instructions. Mohammed devait plus tard se comporter de même. Ces imposteurs sont à la source de la perversion religieuse du monde sémitique et judéo-chrétien. Ce « dieu », dont tant d'autres après eux ont prétendu interpréter les intentions jusque dans les domaines les plus relatifs, a servi de prétexte et d'excuse à la domination du monde par divers groupes d'« élus » et à un orgueilleux isolement de l'homme par rapport à l'œuvre divine.

L'impertinence et l'orgueil avec lesquels les « croyants » attribuent à « dieu » leurs préjugés sociaux, alimentaires, sexuels, qui d'ailleurs varient d'une région à l'autre, seraient comiques s'ils n'aboutissaient pas inévitablement à des formes de tyrannie, de caractère purement temporel. L'obligation de se conformer à des croyances et des modes d'action arbitraires est un moyen d'avilir et d'asservir la personnalité de l'individu, dont toutes les tyrannies, religieuses ou politiques, de droite ou de gauche, ne savent que trop bien se servir.

LE PROBLÈME CHRÉTIEN

Il faut distinguer le Christianisme des autres religions monothéistes, car, bien qu'il soit devenu un exemple typique des religions de la cité, il n'est pas certain qu'il représente l'enseignement réel du Christ lui-même dont il se réclame. Le message de Jésus s'oppose à celui de Moïse et, plus tard, de Mohammed. Il semble avoir été un message de libération et de révolte contre un Judaïsme devenu monothéiste, desséché, ritualiste, puritain, pharisien, inhumain. Sous sa forme romaine, le Christianisme s'opposa d'abord à la religion officielle de l'Empire comme il s'était opposé au Judaïsme officiel, à la religion d'État. Nous ne savons pas grand-

chose des sources de l'enseignement de Jésus, de son initiation, de son séjour « dans le désert » vers l'Orient. Le mythe chrétien apparaît très lié aux mythes dionysiaques. Jésus, comme Skanda ou Dionysos, est fils du Père, de Zeus. Il n'a point d'épouse. Seule la déesse mère trouve place auprès de lui. Il est entouré de ses fidèles, de ses *bhaktas* qui sont des gens du peuple, des pêcheurs. Son enseignement s'adresse aux humbles, aux marginaux. Il accueille les prostituées, les persécutés. Son rite est un sacrifice. C'est dans la tradition orphique que la passion et la résurrection de Dionysos occupent une place centrale. C'est à travers l'Orphisme que nombre de « miracles » de Dionysos furent attribués à Jésus. Divers aspects de la légende du Dionysos orphique se retrouvent dans la vie de Jésus. Le parallèle est évident entre la mort et la résurrection du dieu et celle du Christ.

Les mythes et les symboles liés à la naissance de Jésus - son baptême, son entourage, son entrée à Jérusalem sur un âne, la Cène (rite du banquet et du sacrifice), la Passion, la mort, la résurrection, les dates et la nature des fêtes, le pouvoir de guérir, de changer l'eau en vin - évoquent inévitablement des précédents dionysiaques.

Il semblerait donc que l'initiation de Jésus ait été une initiation orphique ou dionysiaque, et non pas essénienne comme on l'a parfois suggéré. Son message, qui représente une tentative de retour à la tolérance, à un respect de l'œuvre du Père Créateur, fut totalement dénaturé après la mort de Jésus. Le Christianisme ultérieur en est, en effet, exactement l'opposé, avec son impérialisme religieux, son rôle politique, ses guerres, ses massacres, ses tortures, ses bûchers, ses persécutions des hérétiques, sa négation du plaisir, de la sexualité, de toutes les formes d'expérience de la joie divine. Cela n'est pas apparent à ses débuts. Les Chrétiens furent accusés de sacrifices sanglants, de rites érotiques et orgiastiques. Il est difficile de savoir sur quoi ces accusations étaient fondées. Elles seront répétées en ce qui concerne les organisations de caractère mystique, initiatique, plus ou moins secrètes, qui cherchèrent à perpétuer le Christianisme originel. De telles sectes tendent toujours à reparaître dans le monde chrétien, même si, séparées de leur tradition

originelle, il s'agit le plus souvent de tentatives naïves, aisément exploitées et perverties.

Nous retrouvons le symbolisme trinitaire hindou à la base de la Trinité chrétienne. Le Père, du fait même qu'il a un Fils, représente le principe générateur, Shiva, le Phallus. Le Fils est le protecteur qui s'incarne dans le monde pour le sauver comme Vishnou et ses *avatâras*. Le Saint-Esprit, « qui procède du Père et du Fils », est l'étincelle qui unit les deux pôles. Il est appelé Brahmâ, l'Immensité. Le Fils, comme Vishnou, est l'équivalent de Shakti, le principe féminin, la Déesse. Il est donc d'une certaine façon androgyne. Son culte se mélange à celui de la Vierge Mère. Les efforts de l'Église pour dissimuler ses sources ont abouti à l'oubli de la signification du mythe chrétien et conduit à des interprétations matérialistes pseudo-historiques dépourvues de tout sens universel.

Le Polythéisme reste toutefois sous-jacent dans le monde chrétien où l'on remplace simplement les noms des anciennes divinités par des noms de saints. Comme le Bouddhisme du Mahâyâna, le Christianisme a assimilé de nombreux rites, symboles et pratiques des anciens cultes auxquels il se substitua. Il n'existe pratiquement aucun sanctuaire chrétien qui soit dédié à « Dieu ». Tous sont sous l'égide de la Vierge Mère ou d'innombrables divinités appelées des saints. Dans un milieu polythéiste, le Christianisme se fond aisément dans la religion traditionnelle, comme on peut l'observer par exemple dans la religion de l'Inde populaire où l'on invoque tantôt la Vierge, tantôt la déesse Kâlî, où se confondent le culte de Skanda ou de Krishna-enfant et celui de l'enfant Jésus, où l'esprit (*bhûta*), qui prend possession des participants au cours des cérémonies de danse extatique, prend le nom d'un saint chrétien quelconque.

Le Christianisme n'est devenu une religion importante qu'à partir du moment où il servit d'instrument à la puissance impériale de Rome. Longtemps, le Dionysisme et ses variantes lui disputèrent la primauté. N'oublions pas que les *Dionysiaques* de Nonnos datent du V^e siècle de notre ère. C'est à partir du IV^e siècle que Constantin décida d'utiliser l'Église comme moyen d'unification de l'Empire.

L'histoire religieuse du monde et l'évolution du Christianisme lui-même auraient été tout autres si ce choix politique n'était pas tombé sur cette foi nouvelle.

Le Christianisme devint un instrument de conquête et de domination du monde comme le Bouddhisme l'avait été pour les empereurs indiens. Cette forme d'action s'est perpétuée jusqu'à nos jours, permettant d'éliminer les cultes et les dieux autochtones de l'Europe et du Moyen-Orient, et plus tard d'étendre cette action au monde entier, privant les peuples de leurs dieux, donc de leur force, de leur personnalité, les réduisant à un état de dépendance morale et rituelle, prélude de leur complète annexion et assimilation. L'Amérique « latine » en est un exemple récent. L'Islam, puis le Marxisme ont aujourd'hui pris la relève.

Les missionnaires chrétiens, souvent mandatés par des gouvernements athées, comme ce fut le cas pour la France – qui par ailleurs, sous la III^e République, avait banni les congrégations religieuses – , ont été l'élément le plus puissant de la dépersonnalisation des peuples conquis et de leur asservissement au conquérant. L'excuse religieuse permit l'extermination des éléments réfractaires qui restaient attachés à leur culture, à leurs traditions, à leurs dieux. Le Christianisme ultérieur, « religion typique du Kali Yuga » (J. Evola, *Le Yoga tantrique*, p. 19), est à peu près l'antithèse de ce que nous savons des enseignements du Christ. Il représente essentiellement la religion de la cité, de caractère social et moraliste. « Si nous séparons l'Évangile de l'Église, celui-ci devient fou », écrivait Jean Daniélou dans son dernier livre, montrant à quel point l'Église s'est éloignée du message de Jésus, qu'elle ignore et rejette en fait.

L'Islam a utilisé le même monothéisme primaire et le même puritanisme agressif comme moyens de conquête et de domination. Dans l'Inde, soumise à la domination islamique, puis chrétienne, le Sikhisme d'inspiration musulmane, puis l'Arya Samâj de Dayânanda Sarasvati et le Brahmo Samâj de Dévendranâth Tagore (père du poète), et enfin le Gandhisme avec ses tendances monothéistes, son

puritanisme, sa sentimentalité, inspirée des missionnaires chrétiens, sont des manifestations récentes de ces mêmes tentatives d'adaptation de la religion traditionnelle en se conformant aux préjugés sociaux des conquérants afin soi-disant de mieux pouvoir les combattre. Cela toutefois devait aboutir à des tragédies culturelles et humaines. Le culte marxiste, qui tend aujourd'hui à se substituer au Christianisme, ne s'intéresse qu'à l'homme social et empêche son épanouissement individuel. Il représente l'aboutissement de cette tendance. Il est l'antithèse absolue du Shivaïsme et du Dionysisme.

Le message de Jésus est-il récupérable ? Ce n'est pas impossible. Il faudrait pour cela un retour à un Évangile moins sélectif et la redécouverte de tout ce que l'Église a soigneusement caché et détruit de ses sources et de son histoire, y compris les textes évangéliques soi-disant apocryphes dont certains sont plus anciens que les Évangiles reconnus par l'Église. Cela permettrait de revenir à ce que l'enseignement du Christ a pu être en réalité, c'est-à-dire une adaptation pour un monde et une époque particulière de la grande tradition humaine et spirituelle, dont le Shivaïsme et le Dionysisme représentent l'héritage. Le Christianisme originel ne s'est complètement séparé de ses sources que tard. Il a longtemps abrité des sectes initiatiques et mystiques continuant les pratiques dionysiaques. Il n'est pas absolument exclu qu'il puisse retrouver son sens primordial. Dépouillée des fausses valeurs dont, depuis saint Paul, on a entouré son enseignement, la personne du Christ peut éventuellement être réincorporée dans la tradition shivaïte-dionysiaque. Cela évidemment ne peut se faire qu'en dehors de ceux qui osent prétendre être les représentants de « Dieu » sur la terre et les interprètes exclusifs de « Sa » volonté. Une religion véritable ne peut être fondée que sur un humble respect de l'œuvre divine et de son mystère. Il est étrange que ce soit aujourd'hui la science athée, dans son effort pour comprendre sans préjugé la nature du monde et de l'homme, qui soit moins éloignée d'une religion véritable que le dogmatisme aberrant des Chrétiens.

« On dit que l'Occident moderne est chrétien, mais c'est là une erreur. L'esprit moderne est anti-chrétien parce qu'il est essentiellement anti-religieux... L'Occident a été chrétien au Moyen Âge, mais ne l'est plus. » (René Guénon, *La Crise du monde moderne*, p.111-112.) C'est en effet à partir des environs de l'an 1000 qu'apparaît l'idée que l'homme est capable de dominer le monde, de rectifier la création, de donner en quelque sorte un coup de main à Dieu. Cela représente une transformation profonde dans l'attitude du monde chrétien. C'est donc en dehors des églises que le Christianisme pourrait redevenir, en se rattachant à ses sources, une religion véritable, c'est-à-dire universelle, religion de l'homme tout entier, de l'homme qui retrouve sa place dans le monde naturel et rétablit ses rapports avec le monde des esprits, de la nature et des dieux. Le dernier à le comprendre dans le monde chrétien fut saint François d'Assise. Une religion est en principe une méthode, une manière de se rapprocher du divin. Une religion vraie ne peut pas être exclusive, ne peut pas prétendre détenir la seule vérité, car la réalité divine a de multiples aspects, et les voies qui mènent au divin sont innombrables.

LE RETOUR DE DIONYSOS

Le Shivaïsme représente l'héritage d'expériences religieuses et humaines accumulées depuis les origines de l'humanité. Sa codification, telle que nous la connaissons, n'est apparue nécessaire que lorsque se développèrent des civilisations urbaines importantes qui pouvaient menacer l'équilibre de l'ordre naturel.

Selon la doctrine des Tantras, le culte de Shiva-Dionysos et les pratiques du Tantrisme sont les seules voies ouvertes pour l'humanité dans l'Âge des Conflits où elle se trouve à présent. Sans un retour au respect de la nature et à la pratique des rites érotico-magiques, qui permettent l'épanouissement de l'être humain et son harmonisation avec les autres formes d'êtres, la destruction de l'ensemble de l'espèce humaine ne saurait tarder. Seuls les fidèles du

dieu pourront survivre et donner naissance à une humanité nouvelle.

Toutes les religions qui se sont opposées au Shivaïsme, au Dionysisme, aux sectes mystiques, ont accentué les tendances qui mènent à la destruction de l'harmonie du monde. Chaque retour à des conceptions shivaïtes - même lorsqu'il ne s'agit que d'une tendance - équivaut à une ère nouvelle d'équilibre et de créativité. Les grandes périodes de l'art, de la culture, sont toujours liées à un renouveau érotico-mystique.

Tout au long de l'histoire, le Shivaïsme est resté dans l'Inde la religion du peuple. Il reprit graduellement une place très importante dans la vie religieuse des hautes castes grâce au Tantrisme. Il s'infiltra également dans le monde bouddhiste sous la forme du Mahâyâna. Il apparaît revivifié, vers la même époque, dans le monde égyptien, dans le Moyen-Orient, en Grèce et en Italie. Le culte de Dionysos, comme le dieu, renaît toujours de ses cendres.

Maintes fois au cours des âges, la tradition éternelle, liée au culte de Shiva-Dionysos, a été vaincue par les religions nouvelles, issues des ambitions et des illusions des hommes. Pourtant, elle est toujours réapparue, est née à nouveau de ses cendres, comme elle doit renaître dans l'âge moderne.

De nos jours, les conditions semblent favorables pour un retour vers les conceptions traditionnelles du Shivaïsme. Même dans le monde occidental dans lequel les survivances dionysiaques ont été sauvagement persécutées, un retour instinctif vers les valeurs shivaïtes est apparent. Un instinct de survie dans un monde menacé se manifeste sous des formes velléitaires telles que l'écologie, la réhabilitation de la sexualité, certaines pratiques de Yoga, la recherche d'états extatiques par les drogues. Ces velléités, généralement dévoyées et perverses, sont toutefois les indices d'un besoin profond pour retrouver une approche du monde, de l'homme, de la vie, qui soit fondée sur des valeurs réelles, soit conforme à la nature véritable de l'homme et à son rôle dans la création. Ces formes d'expérience ne trouveront leur logique et leur

épanouissement que dans un retour au Dionysisme. Ce retour exige la reconnaissance de certains principes fondamentaux, car c'est avec leur aide qu'il peut être possible de retrouver les bases d'une civilisation véritable et de contribuer à limiter les désastres d'un anthropocentrisme aberrant. Ces principes tels que l'on peut les résumer sur les bases des données shivaïtes apparaissent comme les suivants :

- 1 La création est une. Les divers aspects du monde, de l'être, de la vie, de la pensée, de la sensation, sont inextricablement liés et interdépendants. Les sciences, les arts, les systèmes sociaux et religieux ne sont valables que comme les applications diverses de principes communs.
- 2 L'être humain est un. Il ne saurait être divisé en un corps, un esprit et une âme. On ne peut séparer les fonctions vitales des éléments émotifs et intellectuels, les activités du corps physique de celles du mental. Nos croyances, qui ont souvent le caractère de passions irraisonnées, et les tendances de notre pensée sont dirigées par des forces cachées qui nous habitent et dont nous devons prendre conscience pour pouvoir les contrôler.
- 3 La vie est une. Il n'existe pas de séparation entre le monde végétal, animal et humain. Ils sont interdépendants et leur survie commune dépend du respect de leur harmonie où nul n'assume le rôle de prédateur, nul ne s'arroge le droit d'altérer l'équilibre de la nature.
- 4 Les dieux, les esprits subtils et les êtres vivants sont issus des mêmes principes, sont indissolublement liés. Les dieux et les énergies subtiles sont partout présents dans le monde et en nous-mêmes. Il n'est pas possible pour l'être vivant d'atteindre ou de concevoir le principe causal au-delà de ses manifestations multiples. Il n'existe pas pour l'homme de Dieu unique, mais des dieux multiples.

5 La vérité est une. Il n'existe pas une sagesse orientale et une autre occidentale, une science qui s'oppose à la religion. Il ne peut s'agir que de formes diverses d'une même recherche. Les religions ne sont valables que dans la mesure où elles représentent les efforts de l'homme pour appréhender le divin, pour comprendre la nature du monde, pour mieux jouer le rôle qui lui est dévolu dans l'ensemble de la création. C'est une recherche qui doit rester toujours ouverte, qui ne saurait s'exprimer par des dogmes intangibles.

D'après les textes orphiques et pythagoriciens, c'est durant la deuxième partie de l'Âge de Fer, du Kali Yuga, que doit reparaître la suprématie de Dionysos et que seule la forme de religion que représente son culte reste valable. Cela est également l'affirmation du Shivaïsme. Seules les méthodes du Yoga tantrique sont efficaces dans cet âge où les valeurs se confondent et les rites, l'ascétisme et les vertus des autres âges sont sans effet. Nous pouvons observer que les découvertes récentes des sciences humaines, de la psychologie des sciences naturelles, de l'écologie, suggèrent des approches à des problèmes humains et universels que le Shivaïsme a toujours préconisé. « Il n'est pas exclu que notre époque passe à la postérité comme la première qui ait redécouvert les « expériences religieuses diffuses », abolies par le triomphe du Christianisme... On pressent que tout ces éléments préparent l'essor du nouvel humanisme qui ne sera pas la réplique de l'ancien, car ce sont surtout les recherches des orientalistes, des ethnologues, des psychologues des profondeurs, des historiens des religions, qu'il s'agit maintenant d'intégrer pour arriver à une connaissance totale de l'homme. » (M. Éliade, *Méphistophélès et l'Androgyne*, p. 10-11.) Cette connaissance de l'homme implique celle de la place qu'il occupe dans la création, la reconnaissance de ses limites, du rôle qu'il peut jouer dans la hiérarchie des êtres. Le retour à la sagesse shivaïte apparaît comme la seule voie qui puisse assurer un répit à une humanité qui court vers sa perte à un rythme sans cesse accéléré.

Selon René Guénon : « Il ne s'agirait donc, en somme, que d'une reconstitution de ce qui a existé avant la déviation moderne, avec les adaptations nécessaires aux conditions d'une autre époque... L'Orient peut très bien venir au secours de l'Occident, si toutefois celui-ci le veut bien, non pour lui imposer des conceptions qui lui sont étrangères, comme certains semblent le craindre, mais bien pour l'aider à retrouver sa propre tradition dont il a perdu le sens. » (René Guénon, *La Crise du monde moderne*, p. 6 et 129.)

¹ Dans *les Bacchantes*, nous voyons Dionysos s'arrêter devant le palais de Penthée et ordonner à sa suite de jouer de la flûte et du tambour pour attirer l'attention. C'était une pratique imitée des Jaïnas pour attirer la foule et prêcher leur religion chaque fois qu'ils arrivaient dans une ville nouvelle.

Tableau chronologique

PALÉOLITHIQUE

- 15000

MAGDALÉNIEN

Europe :
Lascaux,
Altamira,
peintures
rupestres.

- 10000 Fin du glaciaire, réchauffement du climat.

MÉSOLITHIQUE

Peintures
rupestres.

- 8000

NÉOLITHIQUE

- 7000

- 6500

Anatolie : Catal Höyük. Idoles
de pierres,
fresques. *Chypre* : Déesse
Mère.

- 6000 *Inde* :
Codification du
Shivaïsme.

GRANDE MIGRATION DE L'INDE AU PORTUGAL

- 5600

Chypre : Idoles
de pierres. *Fin de Lascaux*
et *Altamira*.
Civilisation de
Khirakidia.
Égypte
prédynastique.
Culte du
taureau.

- 5000

- 4500

CHALCOLITHIQUE

Anatolie :
Industrie du
cuivre.

Crète : Début de
l'époque
minoenne.

Égypte : Min
ithyphallique.

- 4000 *Chine :* Début
du néolithique.

- 3800 *Inde :*
Développement
des cités de
l'Indus.

Malte : Début
des monuments
mégolithiques.

DIFFUSION DES MONUMENTS MÉGALITHIQUES

- 3500

EN ASIE ET EUROPE

Sumer : Arrivée
des Sumériens
venant de
l'Indus.
Dynasties
prédiluviennes.

Égyptiens
occupent la
vallée du Nil.
Documents
écrits.

Peuple nouveau
méditerranéen
en Europe du
Nord.

- 3300

Malte : Temple
de Skorba.
Culte : taureau
et phallus. Race
atlanto-
méditerranéenne.

- 3200

BRONZE ANCIEN

Fondation de <i>Troie</i> .	<i>Égypte</i> : Ancien Empire. <i>Chypre</i> : Statues de déesses. <i>Crète</i> : Industrie du cuivre.
- 3000	<i>Sumer</i> : Déluge historique.
	REMONTÉE DES ATLANTO-MÉDITERRANÉENS EN ARMORIQUE. <i>Malte</i> : Temples Tumulus de de Ggantija. <i>Carnac</i> .
	<i>Anatolie</i> : Beyce Sultan.
- 2800	<i>Sumer</i> : Dynasties postdiluviennes.
- 2700	<i>Troie</i> : Palais sommptueux.
	<i>Crète</i> : Apogée de l'art minoen. <i>Égypte</i> : Grandes Pyramides, Gizeh. <i>Chypre</i> : Culte du taureau.

DISPERSION DES TRIBUS ARYENNES

- 2600		<i>Crète</i> : Développement des cités.
- 2500	Apogée de <i>Mohenjo Daro</i> .	<i>Syrie</i> : Apogée d'Ebla (Sémites).
		<i>Malte</i> : Destruction totale de la civilisation de Ggantija.
		<i>Stonehenge</i> .
- 2370	<i>Sumer</i> : Règne de Sargon à Akkad.	
- 2300	Incendie de <i>Troie</i> et des villes d'Anatolie par les Aryens.	<i>Malte</i> : Culture du tarxien. Culte : taureau et phallus. Race nouvelle.
- 2200		<i>Égypte</i> : Fin de l'Ancien Empire.

		Relations Crète-Égypte. Égypte : Moyen Empire.	
- 2052			
- 2016		Sumer : Fin des dynasties sumériennes.	
- 2000	Afrique : Assèchement du Sahara. Inde : Hymnes du Rig Vêda.	Grèce : Arrivée des Achéens. Crète : Palais de Cnossos. Malte : Fin du tarxien. Destruction totale.	Carnac : Alignements.
- 1894		Babylone : Premier roi sémite, Souaboum.	
- 1800			ARYENS GRECS ÉTABLIS DANS LES BALKANS. Corse : Menhirs phalliques avec visages. Italie : Valcamonica, labyrinthes.
- 1778		Égypte : Fin du Moyen Empire	
- 1770		Abraham d'Ur quitte Sumer pour Canaan.	
- 1700	Inde : Destruction de Mohenjo Daro par les Aryens.	Explosion du volcan de Santorin. Incendie de Cnossos.	
- 1650		Syrie : Destruction d'Ebla par les Hittites (Aryens).	Grèce : Développement de la culture achéenne. Égypte : Invasion par les Hyksos asiatiques.

- 1600

BRONZE RÉCENT

Départ des
Hebreux pour
l'Égypte.

- 1595

Babylone :
Pillage par les
Hitites
(Aryens). Fin de
la dynastie
sémitique.

- 1567

Égypte : Nouvel
Empire.

- 1530

Babylone :
Domination
kassite.

Malte :
Nouvelles
populations.

- 1500

ÂGE DU FER

Le pharaon
Thoutmosis III
conquiert le
Moyen-Orient
jusqu'à
l'Euphrate.

Grèce : Les
Achéens
occupent le
Péloponnèse.
Début de la
Civilisation
mycénienne.

- 1400 *Inde* : Conquête
aryenne de
l'Inde du Nord.
Guerre du
Mahābhārata,
près de Delhi.
Attharva Veda :
doctrines
shivaites
intégrées dans la
religion
aryenne.

Crète : Fin du
règne de Minos,
destruction de
Cnossos par les
Achéens.
Doctrines
minoennes
intégrées dans la
religion
mycénienne
(aryenne) et
influence
mycénienne en
Crète.

- 1372

Égypte : Apogée
de l'empire.

- 1350 *Inde* :
Shatapatha
Brāhmana.

Égypte :
Akhenaton,
tentative de
monothéisme.

- 1312	<i>Inde :</i> Chhandogya Upanishad.	<i>Égypte :</i> Mort de Tout Ankh Amon.
- 1300		<i>Égypte :</i> Mort de Ramsès I ^{er} .
	Prise de <i>Babylone</i> par les Assyriens (Sémites). Guerre de <i>Troie</i> .	<i>Chypre :</i> Colonisation mycénienne. Dieux juvéniles. <i>Malte :</i> Influence mycénienne.
- 1280	<i>Troie</i> détruite par un séisme.	<i>Italie :</i> arrivée des Étrusques venant de Lydie, selon Hérodote.
- 1250	<i>Hébreux</i> chassés d'Égypte. Moïse.	
- 1200	INVASION DORIENNE	
	Disparition de l'écriture en Grèce.	
	<i>Inde</i> du Nord aryanisée.	<i>Iran</i> aryanisé.
- 1190	<i>Troie :</i> Destruction finale. <i>Les Phrygiens</i> non aryens arrivent de Thrace en Anatolie.	<i>Grèce :</i> Doriens descendent en Grèce du Sud. <i>Italie :</i> Énée, fuyant <i>Troie</i> , s'installe au Palatin.
- 1150		<i>Chypre :</i> Destruction par les Doriens.
- 1129	<i>Babylone :</i> Nabuchodonosor I ^{er} (Sémite).	<i>Mycène :</i> Destruction par les Doriens. <i>Crète :</i> Destruction totale par les Doriens.

- 1025			<i>Égypte</i> : Fin du Nouvel Empire.
- 1020		<i>Israël</i> : Samuel établit la royauté. Début du royaume de Juda.	<i>Italie</i> : Occupation du Latium par les tribus latines (aryennes).
- 1000	<i>Inde</i> : Aryens pénètrent au Gujerat.	Règne de David.	
- 960		Mort de David	<i>Égypte</i> : Début de la Basse Époque.
- 930		Fin du règne de Salomon.	
- 900	<i>Inde</i> : Adoption de l'écriture Brahmi (phénicienne).	<i>Anatolie</i> : Royaume d'Urartu (aryen).	<i>Grèce</i> : Homère. <i>Grèce</i> : Réapparition de l'écriture. <i>Malte</i> : Influence phénicienne.
- 817	<i>Inde</i> : Naissance de Parshvadeva, vingt-troisième prophète jaina.		<i>Chypre</i> : Conquête assyrienne, puis égyptienne.
- 800	Domination aryenne de la vallée du Gange		Fondation de <i>Carthage</i> .
- 753			Fondation de Rome.
- 750			Arrivée des Celtes.
- 700		Roi Midas phrygien.	<i>Grèce</i> : Hésiode. <i>Italie</i> : Début de l'art étrusque.
- 627		<i>Babylone</i> : Dynastie chaldéenne.	
- 616			<i>Rome</i> : Rois étrusques.
- 612		Prise de Ninive par Babyloniens et Scythes.	

- 600	<i>Inde</i> : Adoption de l'écriture Kharoshthi (araméenne).	<i>Chypre</i> : Rois préhellènes.
- 605		<i>Babylone</i> : Règne de Nabuchodonosor II.
- 586	<i>Inde</i> : Passage du Védisme à l'Hindouisme.	Prise de Jérusalem par les Babyloniens. Fin du royaume de Juda. Captivité des Juifs à Babylone.
- 562	<i>Inde</i> : Naissance de Gautama Bouddha.	<i>Babylone</i> : Mort de Nabuchodonosor II.
- 559	<i>Inde</i> : Naissance de Mahāvira, vingt-quatrième prophète jaïna.	
- 558		Destruction d'Urartu par Mèdes et Scythes (aryens). Cyrus, roi arien de Perse.
- 539		Prise de Babylone par les Perses.
- 525		Invasion de l'Égypte par les Perses.
		Règne de Darius I ^{er} .
- 522	L'Empire achéménide s'étend de l'Inde à la Grèce. Annexion de l'Indus par les Perses.	Développement des Étrusques en Italie du Nord.
- 500	Grammaire sanskrite de Panini.	<i>Rome</i> devient une importante cité.

		Apogée étrusque.
- 487	Mort de Mahāvira.	
- 483	Mort du Bouddha.	
- 480		Destruction d'Athènes par les Perses.
- 429		Mort de Périclès. <i>Grèce</i> : Platon, Hérodote.
- 396		Destruction de Véies étrusque par les Romains (aryens).
- 356		Alexandre.
- 350		Fin de l'Empire étrusque.
- 347		Mort de Platon.
- 330		<i>Égypte</i> : Fin de la Basse Époque.
- 326	<i>Inde</i> : Expédition d'Alexandre.	
- 323		Mort d'Alexandre.
- 300	Mégasthène à la cour de Chandragupta.	
- 274	Ashoka impose le Bouddhisme.	<i>Italie</i> : Fin des Étrusques.
- 272		Prise de Tarente par les Romains.
- 237	Mort d'Ashoka.	
- 218		<i>Malte</i> : Occupation romaine.
- 206	Expédition en Inde d'Anthiochus de Syrie.	
- 146	Ajanta.	Destruction de Carthage et de

		Corinthe par les Romains.
- 135	Invasion de la Bactriane par les Scythes.	Soumission de la Grèce à Rome.
- 64		Annexion de la Syrie par Pompée.
- 50		Prise d'Alésia par César.
- 26	Ambassade indienne auprès d'Auguste.	
- 4		Naissance de Josuah (Jésus), appelé Kristos (oint, initié). Règne de Hérode Antipas en Judée.
+ 1	Stupa de Sanchi.	
29		Crucifixion de Jésus.
60		<i>Malte</i> : Naufrage de saint Paul.
67		Mort de Saül (Paul) et de Céphas (Pierre) à Rome.
68		Mort de Néron.
70		Destruction du Temple de Jérusalem.
79		Destruction de Pompéi.
80		Construction du Colisée.
100	Ambassade indienne auprès de Trajan.	
		<i>Rome</i> : Culte de Cybèle et d'Attis.
160	<i>Chine</i> : Arrivée du Bouddhisme.	

212		Termes de Caracalla.
323		Règne de Constantin.
		Le Christianisme devient religion d'État.
330		Constantinople, capitale de l'Empire romain.
340	Ambassade indienne auprès de Constantin.	
400	Les Huns prennent le Gandhara.	
430		Mort de saint Augustin.
451		Défaite d'Attila.
460	Les Huns envahissent le Rajputana, le Pendjab et le Cachemire.	
481		Clovis.
590		Grégoire le Grand.
622		Début de l'Hégire.
711		Conquête arabe de l'Espagne.
778	<i>Java :</i> Bourouboudour.	
788	<i>Inde :</i> Shankarâchârya. Interprétation moniste du Shivaïsme.	
962		Fondation du Saint-Empire romain germanique.
1000	<i>Inde :</i> Khajuraho.	

	Conquête arabe de l'Inde et de l'Afghanistan. Dispersion des tribus tziganes indiennes vers l'Occident.		
1030	Mort de Mahmoud de Ghazni.		
1037		Mort d'Avicenne.	
1055	<i>Inde :</i> Ramanuja. Philosophie non dualiste.		Début des Cathares.
1085		Saint-Marc de Venise.	
1100	Angkor Vat.		
1119		Création de l'ordre du Temple.	
1162		Gengis Khan.	
1163			Notre-Dame- de-Paris.
1126		Mort de saint François d'Assise.	
1227		Mort de Gengis Khan.	
1244			Fin des Cathares. Bûcher de Monségur.
1327			Fin des Templiers.

Bibliographie

I. - TEXTES GRECS ET LATINS

APOLLODORUS, *Bibliotheca*.

NONNOS DE PANOPOLIS, *Dionysiaques*.

EURIPIDE, *Les Bacchantes, Les Crétois*.

ESCHYLE, *Théâtre*.

HOMÈRE, *Hymnes*.

LUCIEN, *Dialogues des dieux*.

OPPIEN, *Cynegetica*.

ATHÉNAGORAS, *Apologie*.

PLUTARQUE, *Vies parallèles*.

DIODORE DE SICILE, *Bibliothèque historique*.

ARISTOTE, *Poétique*.

PLATON, *La République*.

HÉRODOTE, *Histoires*.

PLINE, *Histoire naturelle*.

STRABON, *Géographie*.

HÉSIODE, *La Théogonie ; Les Travaux et les jours*.

TITE-LIVE, *Histoire romaine*.

Textes sanskrits

Skanda Purâna.

Shiva Purâna.
Linga Purâna.
Bhagavata Purâna.
Agni Purâna.
Kandapurânam (tamoul).
Mahâbhârata.
Atharva Vêda Samhitâ.
Rig Vêda Samhitâ.
Gopatha Brâhmana.
Shatapatha Brâhmana.
Shvetâshvatara Upanishad.
Taittiriya Upanishad.
Mundaka Upanishad.
Shiva Samhitâ.
Ghêranda Samhitâ.
Shiva Svarodaya.
Kulârnavâ Tantra.
Mahânîrvana Tantra.
Tantra Râja.
Manu Smriti.
Hatha Yoga Pradîpika.
Ashvalayana Grihyasutra.
Rudrasukta.
Shiva pradosha stotra.

II. - ÉTUDES CONTEMPORAINES

HERAS (Rév. H.), *Studies in Proto-Indo-Mediterranean Culture*, Bombay, 1953.

WHEELER (Sir Mortimer), *The Indus Civilisation*, Cambridge, 1968.

WILLETTS (R.F.), *Cretan Cults and Festivals*, New York, 1962.

MARSHAK (Alexander), *The Roots of Civilisation*, New York, 1972.

DANIEL (Glyn), *The Megalith Builders of Western Europe*, Londres, 1961.

JEANMAIRE (H.), *Dionysos, histoire du culte de Bacchus*, Paris, 1951.

FESTUGIÈRE (A.J.), *Études de religion grecque et hellénistique*, Paris, 1972.

ELIADE (Mircéa), *Histoire des croyances et des idées religieuses*, Paris, 1976; *Méphistophélès et l'Androgyne*, Paris, 1962 ; *L'Univers fantastique des mythes*, Paris, 1976.

DETIENNE (Marcel), *Dionysos mis à mort*, Paris, 1977.

RAWSON (Philip), *Primitive Erotic Art*, Londres, 1973; *The Art of Tantra*, Londres, 1973.

PAYNE KNIGHT (Richard), *Le Culte de Priape*, Londres, 1786.

EVOLA (Julius), *Le Yoga tantrique*, Paris, 1971.

BORD (Janet) et LAMBERT (Jean-Clarence), *Labyrinthes et dédales du monde*, Paris, 1977.

GAVOT (Jean), *Le Folklore vivant du comté de Nice*, Nyons, 1971.

DUMEZIL (Georges), *Fêtes romaines d'été et d'automne*, Paris, 1975.

COTRE_L (Leonard), *The Bull of Minos*, Londres, 1971.

AYYA_R (Narayana), *Origin and Early History of Saivism in South India*, Madras, 1974.

BANERJEE (P.), *Early Indian Religions*, Delhi, 1973.

DESSIGANE (R.) et PATTABIRAMIN (P.Z.), *La Légende de Skanda*, Pondichéry, 1967.

SA_RKA_R (S.S.), *Aboriginal Races of India*.

BURLAND (Cottie), « *Africa South of the Sahara* » (dans *Primitive Erotic Art*).

NANDIMATH (S.C.), *A Handbook of Vîrasaivism*, Dharwar, 1942.

COOMARASWAMY (Ananda), *The Dance of Shiva*, Bombay, 1948.

WOODROFFE (Sir John), *Shakti and Shakta*, Madras, 1929 ; *The Serpent Power*, Madras, 1931.

MCGRINDLE (J.W.), *Ancient India as described by Megasthenes and Arrian*, Londres, 1877 ; Calcutta, 1960.

DANIÉLOU (Alain), *Le Polythéisme hindou*, Paris, 1975; *Yoga, méthode de réintégration*, Paris, 1973 ; *Les Quatre Sens de la vie*, Paris, 1976; *La Sculpture érotique hindoue*, Paris, 1973 ; *Le Roman de l'Anneau*, Paris, 1961 ; *Le Temple hindou*, Paris, 1977.

KARPÂTRI (Svâmî), *Ganapati rahasya*, Bénarès, 1938 ; *Lingopâsanâ Rahasya*, Bénarès, 1939; *Shiva aur Shivarchana Tattva*, Bénarès, 1939.

KALYANA, *Shakti-anka*, Gorakhpur, 1938; *Shiva-anka*, Gorakhpur, 1937.

SIDDHÂNTA, Bénarès, 1941-1945.

BECHERT (Heinz), *The Cult of Skandakumara in the Religious History of South India and Ceylon*, troisième conférence d'études tamoules, Paris, 1970.

NILAKANTA SASTRI (K.A.), *Murugan, Transactions of the Archaeological Society of South India*, Madras, 1969. *Les Religions de la*

préhistoire, Valcamonica Symposium, 1977 ; *Symposium d'art préhistorique*, Valcamonica Symposium, 1968 ; *Évolution and Style in Camunian Rock Art*, Valcamonica Symposium, 1976.

FRAZER (James), *The Golden Bow*, Londres, 1923-1927; *Le Rameau d'or*, Paris, 1954.

HEURGON (Jacques), *La Vie quotidienne chez les Étrusques*, Paris, 1976.

SANTARCANGELI (Paolo), *Le Livre des labyrinthes*, Florence, 1967 ; Paris, 1974.

LE SCOÜËZEC (Gwenc'hlan), *Guide de la Bretagne mystérieuse*, CF1 Paris, 1966.

MACALISTER (R.A.), *Ireland in Pre-Celtic Times*, *Proceedings of the Royal Irish Society*, XXIV, 1921.

EVANS (Sir A.J.), *The Palace of Minos*, Londres, 1936.

COLLI (Giorgio), *La Sapienza greca*, Milan, 1977.

HAWKES (F.C.), *The Prehistoric Foundations of Europe*, Londres, 1940.

VIEYRA (Maurice), *Les Religions de l'Anatolie antique*, *Histoire des religions*, Paris, 1953.

CUMONT (Franz), *Les Religions orientales et le Paganisme romain*, Paris, 1929.

GUÉNON (René), *Symboles fondamentaux de la science sacrée*, Paris, 1936 ; *La Crise du monde moderne*, Paris, 1946.

DE SANCTIS (Gaetano), *Storia dei Greci*, Florence, 1961.

VARAGNAC (André), *Civilisation traditionnelle*, Paris, 1934.

COGNI (Giulio), dans *Indologica Taurinensia*, vol. III-IV, Turin.

MARTIN-DUBOST (Paul), *Commentaire sur la Mundaka Upanishad*, Paris, 1978.

PICARD (Charles), *Les Religions préhelléniques*, Paris, 1948.

RADHAKRISHNAN (S.), *History of Indian Philosophy*, Londres, 1923.

TRUMP (D.H.), *Malta*, Londres, 1972.

PARGITER (F.E.), *The Purâna Text of the Dynasties of the Kali Age*, Bénarès, 1913 (nouv. éd., 1962); *The Markandeya Purâna*, Calcutta, 1904.

PATIL (D.R.), *Cultural History from the Vayu Purana*, Poona, 1946.

FAURE (Paul), *La Vie quotidienne en Crète au temps de Minos*, Paris, 1973.

ROUX (Georges), *Delphe, son orale et ses dieux*, Paris, 1976.

35-59-6589-05-2

Dépôt légal : Avril 2007

n° d'édition: 87163 - n°80275